

Humanité et demie

Bass, T.J.

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

T.J. BASS

Humanité et demie



Texte intégral

Collection dirigée par Gérard Klein

T.J. BASS

Humanité et demie

TRADUIT PAR FRANÇOISE MAILLET

LE LIVRE DE POCHE

Titre original : HALF PAST HUMAIN

© T.J. Bass, 1971. Publié avec l'autorisation de
BALLANTINE

BOOKS, Département de Random House, Inc. New York.

© Éditions Opta, 1975, pour la traduction.

© L.G.F., 1987.

CHAPITRE I

CUREDENT, MOON ET DAN

*Tu es complexe, Société terrestre.
Je suis simple, moi l'aborigène,
Moi le Hors-les-Murs.
Tes métros et tes spirales recouvrent la Terre.
Où sont la faune et la flore de naguère ?
J'ai tant besoin de verdure.*

EN l'an 2349 de l'Ere d'Olga, Moon et Dan s'en retournaient vers le mont Rocheux. Edentés, desséchés par les ans, ils allaient, à plus de trois mille mètres d'altitude, chercher refuge contre la Grande S.T. En ce troisième millénaire, la Terre était couleur avocat, et paisible. Couleur avocat, car le sol était entièrement photosynthétisé ; et paisible, car l'humanité, dans son évolution, avait abouti au Néchiffe à quatre orteils, citoyen-fourmi ne songeant pas à contester.

Moon et Dan, eux, ne pouvaient s'abandonner à la même béatitude. Pourchassés, affamés, ils luttèrent pour survivre dans un milieu où la chaîne alimentaire avait été réduite à l'extrême. La Société terrestre avait entassé ses citoyens dociles entre les réservoirs à plancton et les égouts, jusqu'à ce que les Hors-les-Murs en fussent réduits au rôle de parasites, de vermine maraudant les jardins et les dépôts d'ordures.

La civilisation fourmilière, sous terre, était florissante. Trois trillions de Néchiffes se partageaient les bienfaits de la Terre et trouvaient leur bonheur dans les récompenses simples et standardisées que leur rationnait la Société terrestre, la Grande S.T. Rien ne bougeait à la surface de la planète, mis à part les Agrimaches et de rares fugitifs comme Moon. Les caractères ataviques avaient réapparu chez Moon ; c'était un cinq-orteils, incapable de s'adapter à cette société de masse. Lui et son chien Dan étaient des fossiles vivants. Leurs espèces avaient été évincées par la masse des Néchiffes, mais eux survivaient. Ils avaient été tous deux, autrefois, les sujets d'expériences sur l'horloge ; ainsi leurs corps subsistaient-ils, d'une génération à l'autre, et ils pouvaient assister au spectacle angoissant de l'extinction de leur race. Extinction qui se poursuivait toujours, car des régressions apparaissaient encore, occasionnellement, dans la lignée néchiffe, primitifs oubliés par l'évolution.

Les Agrimaches, fidèles et obtuses, se donnaient beaucoup de peine, dans la végétation couleur avocat, pour extraire le moindre quantum de l'énergie solaire et le transformer en hydrates de carbone, dont on avait grand besoin. Leur intelligence mécanique était adaptée à leurs tâches ; elles étaient sûres et dévouées. En ce jour de l'an 2349 après Olga, un autre cerveau mécanique s'éveilla sur le mont Rocheux. Ses circuits étaient beaucoup plus complexes ; il était subtil, et dévoué à rien ni à personne d'autre que lui-même.

« Holà ! le vieux au chien ! ramasse-moi !

— Qui parle ? » interrogea Moon, en s'emparant d'une pierre.

Dan gronda, et ses babines se retroussèrent sur des gencives édentées.

« Je suis là, sous ces feuilles.

— L'esprit de ce javelot ?

— Non. Je suis une machine. Je m'appelle Curedent. »

Moon et Dan se tapirent à bonne distance. « Je n'ai jamais vu de machine comme toi. Les machines peuvent se mouvoir toutes seules.

— Je suis une petite machine, faite pour être portée. Ramasse-moi. »

Moon hésitait.

« Mais les détecteurs de métal...

— Ne t'en fais pas. Je ne suis pas en fer, dit Curedent, enjôleur. Ramasse-moi. Je peux te trouver à manger. »

Moon et Dan avaient faim.

« Tout ce qui se mange est toujours le bienvenu, mais comment feras-tu puisque tu ne peux pas bouger ?

— Porte-moi, et je te montrerai. »

Moon et Dan ne quittèrent pas leur cachette.

« D'abord la nourriture, ensuite on pourra discuter. »

Dans le silence qui s'ensuivit, ils entendirent bruire les feuilles mortes. Pareil à un ver de terre gelé, le javelot se montra lentement. Ils virent apparaître plusieurs centimètres de fer de lance, puis un lecteur optique. Curedent les examina. Ils se tapirent davantage.

« Retourne à la vallée, vieillard ! ordonna le cyber. Tu y trouveras des Moissonneuses. Quand la pluie tombera, tu pourras sans danger prendre ce dont tu as besoin. »

En son for intérieur, Moon se gaussa. Il le savait bien qu'il y avait des Moissonneuses ! Il y en avait toujours. Mais la pluie ! Le ciel était parfaitement dégagé. Sans un mot, lui et son chien s'éloignèrent. Ils allaient redescendre vers la vallée, non parce qu'ils avaient foi dans le javelot parlant mais par prudence ; ils se sentiraient plus en sécurité dans la vallée qu'avec ce bizarre intrus dans leur refuge montagnard. S'il y avait une chose que leur longue existence de Hors-les-Murs leur avait enseignée, c'était bien la prudence.

Les sens en éveil, ils rampèrent entre les arbres à la lisière du verger. Les Moissonneuses passaient près d'eux, sur leurs larges roues silencieuses, tels des scarabées géants, avec leurs appendices repliés et leurs caissons semblables à des thorax, chargés de poudre de plancton, de fruits et de légumes. Le ciel était d'un bleu prune étincelant, translucide. Ils attendirent.

Moon vit une vieille Moissonneuse qu'il connaissait bien en train de ramasser des tomates ligneuses. Il se dressa en criant à tue-tête et en faisant de grands signes devant les senseurs qui formaient une protubérance à l'avant de la machine : la « tête », qui abritait les neuro-circuits et le transmetteur. L'énorme engin s'arrêta et fit pivoter sa tête vers l'homme qui approchait. Moon donna une tape amicale à la roue ballon.

« Bonjour, humain. »

Moon hocha la tête et fit le tour de la grosse machine, accordant un regard critique aux dessous.

« Besoin de réparations ? »

— Simplement un capot mal fixé sur ma boîte gauche, mais ça peut attendre jusqu'à mon retour au...

— Je vais jeter un coup d'œil », dit Moon en se dirigeant vers la trousse à outils. Tout en travaillant, il guignait l'horizon vers l'ouest, plein d'espoir. Le soleil crépusculaire se cachait par intermittence derrière des nuages noirs. « On m'a demandé ces jours-ci ? »

— Non, répondit la Moissonneuse.

— Vas-tu me signaler ?

— On ne m'en a pas donné l'ordre. Je ne signale que ce que j'ai ordre de signaler.

— Je sais », dit Moon en tapotant affectueusement la machine. Il savait qu'elle devait le dénoncer s'il volait une partie de la récolte. Elle ne lui ferait jamais de mal, et n'essaierait pas de l'en empêcher, mais elle devait déclarer toute perte ou dommage.

Le tonnerre roula sourdement au loin. « Ça ne t'ennuie pas que je monte sur toi ? »

— Ce sera avec plaisir », dit la machine en démarrant.

Dan dressa les oreilles et se mit à trotter derrière eux. La brise amenait des gouttes éparses qui grêlaient le sol. Bientôt, comme Curedent l'avait prédit, des éclairs flamboyèrent. Clignant des yeux sous l'averse, le vieux Moon remplit son sac de tomates ligneuses. En hurlant pour se faire entendre par-dessus le tonnerre qui rugissait, il demanda à la machine de s'arrêter. Elle obéit. Il sauta dans la boue. La machine fit un signe et repartit. Elle le dénoncerait sitôt la tempête calmée, mais ce ne serait pas avant plusieurs heures, si les prévisions de Curedent se révélaient exactes.

Le soleil banane était haut dans le ciel raisin quand Moon et Dan revinrent à l'endroit où Curedent dépassait de l'humus à la senteur acre. Plus bas, sur la plaine, l'orage se dissipait.

« Tu es un dieu ! s'exclama Moon, qui triait les sphères humides.

— Sûrement pas !

— Tu as fait venir la pluie et empêché la Moissonneuse de me dénoncer », dit Moon en ouvrant sur une pierre l'un des fruits couleur tomate, d'un diamètre de vingt-cinq centimètres. Il lança un morceau de pulpe à Dan et se mit lui-même à en macher.

Le cyber parla avec soin pour bien se faire comprendre :

« J'ai prévu la pluie. L'activité électrique de la tempête a empêché la Moissonneuse de te signaler. Mes facultés sont fondées sur la science, pas sur la sorcellerie. » Curedent s'interrompit pour observer le vieillard et le chien qui, avec leurs bouches édentées, avaient bien du mal à venir à bout de la pulpe nutritive, puis il reprit : « Bien sûr, on pourrait prétendre que mes pouvoirs sont d'ordre spirituel... rassembler des disciples... organiser une religion...

— Rassembler des disciples ? Jamais ! » cracha le vieux Moon. Il rejeta une écorce grossièrement mâchonnée. Avec une grimace de dégoût, il cria :

« L'organisation, c'est le fondement même de la Grande S.T. : organisation, coopération et écrasement de l'individu ! Jamais ! L'homme est fait pour une vie libre et sauvage ! »

Curedent infléchit la charge de sa membrane de surface et se tortilla dans les débris couleur chocolat.

« Ramasse-moi. »

Moon et Dan hésitaient encore un peu à introduire un javelot parlant dans leur étroite association.

« Pour quoi faire ?

— Je suis un robot de compagnie, conçu pour procurer de la camaraderie en échange de camaraderie...

— Dan et moi nous suffisons amplement. Qu'avons-nous besoin de toi ? Tu ne peux même pas marcher. Tu serais un fardeau ! »

Curedent suivit leurs préparatifs de départ. Ses petits circuits de cyber fonctionnaient à toute vitesse.

« Des dents, dit-il. Tous les deux, vous avez besoin de dents. Portez-moi, et je vous aiderai à trouver des dents. »

Moon effleura de la langue les chicots en dentine tendre, presque recouverts par les tissus hypertrophiques des gencives. C'était le résultat de près de deux siècles de mastication. Et le régime d'aliments mous auquel il était contraint ramollissait aussi son corps. Il soupira. Oh ! mordre et macher à nouveau !... Il ne tergiversa pas davantage. Il ramassa le javelot, qui avait un mètre de long, et tous trois quittèrent

le mont Rocheux.

William Overstreet, campé sur un tertre allongé, observait les zigzags d'un engin de chasse le long de la vallée. Il était nu, à l'exception d'une ceinture d'uniforme en désagrégation et d'un casque bosselé. Le reste de son équipement isolant était parti en lambeaux depuis des mois. Sa peau présentait un hideux tracé géographique de cicatrices et de kératose là où le soleil ardent l'avait pelée de façon répétée. Son visage, protégé par le casque, n'était que légèrement creusé et plissé.

Le vaisseau de chasse l'aperçut et cessa son plan de recherche aléatoire. L'homme leva la main droite et se mit à descendre en direction de l'appareil ; il se disait que son casque et sa ceinture empêcheraient les autres de tirer. Il espérait qu'ils l'identifieraient comme un citoyen et non comme un Bronco. Il trotta avec désinvolture et restait à découvert, dans l'espoir de les éloigner de son nid.

Son nid... Pendant les deux dernières années, il avait vécu avec la plus belle femelle qu'il ait jamais vue. Elle s'appelait Miel, à cause de ses cheveux jaune d'or. Son humeur était changeante comme les phases de la lune. À la nouvelle lune, elle grognait et traversait à la nage le marais des Pouliches. Seule. À la pleine lune, elle revenait, et, conformément à son nom, était tout miel et tout sucre. Ses trois enfants aux cheveux jaunes partageaient son nid. Le plus vieux avait cinq ans. Leur peau lisse variait de l'olive à l'acajou, mais ils avaient les cheveux de leur mère. Il n'avait pas vu Miel ces derniers temps. Depuis qu'elle portait son enfant, son humeur restait à « nouvelle lune » : lutéale et hostile.

L'engin se posa et son sas s'ouvrit. Deux chasseurs s'approchèrent avec précaution ; ils portaient de longs arcs. Ils étaient vêtus du costume blanc gaufré et du casque sphérique isolants.

« Salut, les potes ! » dit-il joyeusement, avec un geste de la main.

Ils l'empoignèrent chacun par un bras et le conduisirent dans la cabine obscure. Il sentit dans ses épaules comme des piqûres d'aiguille lorsqu'ils lui administrèrent des drogues hypnotiques à haute dose. Hallucinations.

« As-tu fait la vérification ? demanda le premier chasseur.

— Cette ceinture appartenait à William Overstreet, perdu en Chasse il y a deux ans. La structure osseuse de ce type concorde, mais les tissus tendres sont trop abîmés pour une identification positive.

— Perdu en Chasse... répéta le premier chasseur. Bon, renforce l'hypnoconditionnement. Il pourra terminer cette Chasse avec nous. »

Willie, engourdi, traquait le gibier. Une voix dit : « Trouve ! » Il vit d'autres chasseurs à droite et à gauche. Ils cernaient un petit terrier où se trouvaient trois sauvageons. Les flèches volèrent. Les cris excitèrent

son appétit de chasseur. Il leva son arc et regarda dans le viseur. Un autre cri. Un chasseur brandissait un trophée sanglant.

Une forme rose traversa son champ visuel. Le réticule du viseur se fixa sur une paire de seins symétriques. Au-dessous, le ventre faisait saillie, avec son utérus au troisième mois de grossesse. Au-dessus, il vit une chevelure ébouriffée d'un jaune brillant. Une voix lui dit de tirer.

La vision s'effaça. Il y eut des blancs. Il tenait au bout de son bras levé une paire d'objets ovales, sanguinolents, d'où pendaient de courts segments blancs caoutchouteux. Il ne reconnaissait pas le décor. Il était à plusieurs kilomètres du marais au Pouliches. À plus de cent cinquante peut-être. Le trophée sanglant n'avait aucune signification pour lui. Son esprit était vide. Un vaisseau de Chasse vide planait au-dessus de lui ; il le suivait à la trace depuis des heures. Il lui fit signe de descendre et y monta, pour rentrer à la fourmilière.

Le Méditech/mache, quand il en eut fini avec lui, déclara son corps en bonne santé malgré les cicatrices. Le Psychtech était rien moins qu'enthousiaste.

« Le tracé des réflexes du S. N. C. indique un grave trauma, dont l'amplitude est difficile à évaluer ; on a utilisé beaucoup de drogues pendant la Chasse. »

Willie fit rouler ses yeux et les leva, fixant la porte avec envie.

« Voyez comme il désire retourner Au-Dehors. Je le soupçonne d'avoir peut-être un attachement émotionnel pour une pouliche de la région du Marais. »

Le surveillant écouta l'analyse du Psychtech.

« Bon, on pourrait le jeter, ou le mettre en suspension, à mon avis, dit-il. Mais il est vraiment trop tôt pour savoir quel problème il peut poser à la Grande S.T. Pourquoi ne pas le transférer dans l'un des autres pays... disons, le Pays Orange. Il n'a aucun attachement pour la mégafaune de là-bas. Il peut se révéler un Bon Citoyen, en fin de compte. »

Le Psychtech approuva de la tête. Willie fut transféré dans une cité-puits d'Orange. L'un de ses voisins était un membre de la caste du Conduit nommé Moïse Eppendorff ; il était sensible et compétent. Leur cité se trouvait juste à l'ouest des montagnes.

La chaîne montagneuse formait l'épine dorsale géologique de deux continents. À neuf mille kilomètres au nord du mont Rocheux, d'autres fugitifs s'agrippaient à leur existence précaire dans l'air froid et rare d'un pic élevé.

Balle, sphère métalloïde, occupait un cairn rocailleux au centre d'un misérable village néolithique. Lieu de culte, le cairn était entouré de pauvres offrandes alimentaires. Balle avait protégé ces villageois du mont Table, et leur nombre avait ainsi atteint plusieurs centaines.

L'aurore les avait fait sortir de leurs tentes, faites de peaux cousues entre elles, avec des outils de silex et des bols d'argile. On écrasa le grain. On tâta les viandes et les fruits en train de sécher... Travail, travail.

Toute activité cessa quand bougea le rabat de la tente la plus vaste. Les regards convergèrent vers cet endroit. L'homme chauve et ridé qui en sortit portait des peaux flottantes, tachées de jus de baies de différents tons. Majestueux, il s'avança vers le cairn, et plaça les deux mains sur la sphère, qui, par la taille et l'aspect chauve, ressemblait à sa propre tête. Pendant un moment, les villageois observèrent avec recueillement le visage sombre de leur mage tentant d'entrer en contact avec leurs déités protectrices et invisibles. L'alarme se peignit sur le visage ridé. Les offrandes furent ramassées dans les plis de la robe.

Aussitôt, le village éclata en familles et en petites unités sociales. On démonta les tentes. On enveloppa les burins, les racloirs et les éclats tronqués, ainsi que le grain et la viande séchée. Les ballots de peau furent attachés sur le dos des adultes. Des armes apparurent dans des mains calleuses. Quelques instants plus tard, le village était désert, seuls restaient la poussière et les détritrus.

Une femelle pubère marcha dans cette poussière, laissant des empreintes nettes, régulières, des empreintes de pieds à cinq orteils. Lentement, elle descendit, solitaire, un étroit sentier escarpé au flanc de la montagne. Elle était l'appât. Six mâles farouches, qui portaient chacun une lance solide, la regardèrent partir. Puis ils se cachèrent dans des crevasses sombres le long du sentier.

Le silence revint sur le mont Table. Le soleil monta plus haut. Un petit mâle, puberté moins cinq, avait été perdu au cours de la fuite. Il erra, à découvert, et n'entendit même pas le vrombissement de la flèche qui venait vers lui.

Un archer gras et pâle, à la tenue pimpante, s'approcha du corps flasque du sauvageon. De sa botte au bout étroit et pointu, il immobilisa la petite cage thoracique tandis qu'il arrachait la pointe barbelée de sa flèche de chasse. Il dédaigna la lame courte et recourbée de son couteau à trophée et se pencha sur la forme contractée. Heureusement, la pression sanguine, en tombant, obscurcit les sens de la victime. Son trophée macabre en poche, le chasseur remit la flèche dans son encoche et poursuivit l'ascension. Trouvant le village désert, il suivit les traces de pieds à cinq orteils qui descendaient un autre versant.

C'était son troisième jour sans sommeil ; un petit dispositif fixé à son cou dosait le Stimulant dans son sang. Prudent, il s'arrêta et examina les blocs de pierre qui se dressaient autour de lui. Le détecteur de Broncos à son poignet ne lui signala rien à travers la

pierre compacte. Les lanceurs de javelot s'agitaient impatiemment dans leur cachette. Il y eut un mouvement rapide au bas du sentier : l'appât se découvrait. Un autre trophée. Il dévala le chemin, témérement.

Le premier javelot se ficha dans son ventre large Lancé à hauteur d'épaule, il se planta solidement et pénétra jusqu'à la vertèbre lombaire. Un déluge de javelots s'abattit sur la combinaison isolante, les pointes acérées la percèrent, laissant entrer l'air et le soleil et laissant s'échapper des fluides rosâtres.

Le détecteur de Broncos gisait, ses circuits écrasés, sur le sentier. De gros morceaux de viande furent partagés entre les villageois fugitifs, dans leur campement de fortune sur les versants inférieurs. Leur mage en robe reçut comme de coutume une portion généreuse. Sa boule de cristal les avait sauvés une fois de plus. Les Broncos du mont Table mangèrent bien ce soir-là.

Un vaisseau de Chasse solitaire fouillait les contre-forts, à la recherche du chasseur perdu. Toute la nuit, il fit des allées et venues accompagnées de son vrombissement monotone. Le matin suivant, il rentra au Garage, vide.

Le mage à la robe porta Balle dans le cercle des pouliches en furie. Il posa sa main sur l'enfant mort et psalmodia : « La flèche du chasseur a emprisonné l'âme/A. D. N. du petit dans les limbes. Il faut la libérer pour le retour d'Olga afin qu'elle puisse l'emporter loin de ce monde maudit. Il faut libérer l'âme/ gène/A. D. N. par une autre naissance.

Les plaintes cessèrent. Les aborigènes nus reprirent l'incantation : « Libérez l'âme/gène pour le retour d'Olga ! Accouplez, accouplez-vous, procréez, croissez et multipliez ! Accouplez, accouplez-vous ! »

Les larges portes du Garage s'ouvrirent, tandis que se relâchaient ses sphincters, pour permettre au vaisseau d'entrer. Un rayon de l'éclatant soleil matinal illumina la zone de travail, aveuglant momentanément le jeune Val, contrôleur de service. Il abrita ses yeux de ses mains. Le vaisseau se posa et s'immobilisa. Des nuages de poussière se dispersèrent autour de la pièce. En toussant, un visage noirci apparut sous l'un des châssis démontés.

« Qui est de retour ? » haleta le visage. Il appartenait au Bricoleur, un travailleur neutre.

Val cligna des yeux et loucha en entendant le nom du vaisseau.

« Chien Volant. »

Le Bricoleur s'extirpa de sous le châssis dans un tintamarre d'outils. « Chien Volant ? Il a tout un jour de retard. Et les chasseurs ? »

Val vérifia le tableau de service. « Il n'y en avait qu'un. Baserga, un classe sept. Ça devait être une patrouille de routine sur le mont Table.

Mais il n'est pas rentré. »

Le Bricoleur essuya l'huile qui souillait ses mains et s'approcha de Chien Volant, emplî de compassion. Il souleva les capots et inspecta les réseaux de neuro-circuits. Il fit le tour de l'engin jusqu'aux senseurs antérieurs, prit ses outils et commença à détacher l'œil central, le plus gros.

« Pauvre vieille machine, dit-il tout en travaillant. Pas étonnant que tu perdes tout le temps tes chasseurs. Tu y vois à peine. Je vais emmener ton œil central chez moi et réduire par pompage le vide à dix torr moins six. Mettre une nouvelle rétine électromagnétique. Ainsi, tu seras à nouveau en parfait état. » Il enleva le lecteur optique et examina la douille. Les plots étincelaient. Il remit le capot.

« Moins six ? dit Val. Nos lignes ne descendent que jusqu'à moins trois. »

Le Bricoleur posa l'œil de la machine sur l'établi avec un tas d'autres pièces détachées. « J'ai construit ma propre pompe à diffusion il y a quelques années : de l'huile à indice de viscosité élevé, un pulvérisateur, une tête d'éruption. Ça descend jusqu'à moins cinq. Avec un collecteur de froid, ça peut diminuer encore d'une décimale.

— Très commode, dit Val. Nous avons eu pas mal de commandes de senseurs, mais les livraisons sont très en retard.

— Je ne refais que les modèles ordinaires. Tout ce qu'il leur faut, le plus souvent, ce sont des rétines et des lentilles. Avec la pompe, c'est un travail facile. »

Val marchait surtout derrière le Bricoleur, lui tendant des outils et posant des questions. Les engins de Chasse étaient ses amis. Il était content de les voir apprécier, surtout par un expert aussi habile que le Bricoleur. Le rendement devait nécessairement s'en améliorer.

À onze cents heures, le vieux Walter entra, respirant avec peine, dans le C.C. et prit la relève de Val. Les outils et les pièces défectueuses étaient chargés dans des sacs.

« Veux-tu que je t'aide à porter les sacs ? J'aimerais voir l'endroit où tu travailles », proposa Val.

Le Bricoleur haussa les épaules et accepta.

Le trajet dans le métro bondé et surchauffé et les interminables spirales d'ascension gâtèrent la tunique de Val. S'essuyant le visage sur sa manche, il déposa son fardeau et fit du regard le tour de l'appartement du Bricoleur. Il y avait trois petites cabines et une pièce familiale, plus vaste ; toutes étaient encombrées de matériel de réparation. Des têtes d'Agrimaches les fixaient de leurs larges orbites vides. Des cerveaux de distributeurs, des outils, des transmetteurs, des senseurs et des visionneurs s'entassaient partout.

« Il y a de la place pour une famille-7 ici ; constata Val.

— Je suis assez haut dans la spirale, loin des installations de la

base du puits. Il n'y a guère de demandes pour les étages élevés, et mon travail de réparateur justifie l'augmentation de ma base-logement. »

Val hocha la tête, approbateur. Un distributeur se trouvait auprès de la couchette du Bricoleur. Val toucha le sélecteur et une petite barre de nourriture symbolique fut éjectée par l'appareil.

« Je l'ai reconstruit moi-même, expliqua fièrement le Bricoleur. Bien sûr, ce n'est pas un modèle agréé, mais ça me donne quelqu'un à qui parler ; c'est un cerveau de classe treize. Mais, tout comme mon rafraîchisseur, il ne peut rien fournir tant que la pression n'atteint pas ce niveau. Cela arrive rarement, en ce moment ; alors, je l'approvisionne avec quelques petites denrées de première nécessité que je rapporte moi-même. Je dois aller à la base du puits pour la plupart des choses. »

Val parla au distributeur. Celui-ci répondit poliment et lui proposa quelques en-cas. Son écran énuméra les Jeux et Divertissements en cours. Il secoua la tête et alla plus loin, jusqu'à un établi surchargé. Il vit un tambour noir, d'un mètre cinquante de haut et de quatre-vingt-dix centimètres de diamètre au bout de la pièce. Il était dressé sur des blocs isolants ; un faisceau de fils métalliques pendait d'un morceau de câble souple au centre de la partie supérieure. Quand il s'en approcha, le Bricoleur l'éloigna d'un geste.

« Attention. C'est un accumulateur géant que je suis en train d'expérimenter afin de pouvoir faire marcher mes outils quand il n'y a pas assez de courant. Il est probablement chargé à bloc en ce moment, et mon matériel isolant n'est pas bien fameux. Par mesure de sécurité, j'essaie de ne pas en approcher à plus de deux mètres. »

Val s'émerveillait de l'ingéniosité du Bricoleur. Le tambour semblait très puissant, presque menaçant. Il fit un large détour et pénétra dans la cabine voisine. Encore du matériel électronique. Des câbles épais qui conduisaient à une antenne directionnelle. Des diagrammes et des cartes couvraient les murs.

« J'écoute les vaisseaux de Chasse et les Agrimaches », expliqua le Bricoleur.

Val mit le nez sur une des cartes et chercha les détails précis qui lui étaient familiers. « C'est extrêmement détaillé.

— C'est un passe-temps intéressant », fit le Bricoleur.

Dans l'autre pièce, le distributeur commença à cliqueter et un mince imprimé en sortit. Pendant que Val manipulait les écouteurs au rembourrage épais, le Bricoleur alla en prendre connaissance.

« C'est un permis de naissance... pour moi ! brailla le Bricoleur.

— Rien de surprenant, dit Val en souriant. La Grande S.T. reconnaît simplement tes talents. On n'a jamais assez de Bricoleurs. »

L'autre revint, avec une figure d'enterrement. « Mais c'est un

permis de classe trois ; bébé-éprouvette, avec incubatrice humaine-au-choix. Je vis seul.

— Et alors ? Tu n'as personne qui puisse te le porter ?

— Non, dit le Bricoleur, agacé. Qui voudrait le faire pour rien ? »

Val opina. « Je sais ce que tu veux dire. Aucune femelle polarisée n'est disposée à devenir enceinte d'un classe trois, à moins... à moins qu'elle n'éprouve un certain sentiment envers le père. Tu n'as pas d'amies pourvues d'utérus ? »

Le Bricoleur eut un signe de tête négatif. « Je vis seul. C'est plus simple. J'ai mon boulot ; c'est un bon boulot. Pourquoi la Grande S.T. veut-elle tout chambouler ? Je ne suis même pas polarisé. »

Val tenta de l'apaiser : « J'ai été partiellement polarisé. Il me fallait des épaules larges pour le tir à l'arc... le Sagittaire, tu sais. Ce n'était pas si désagréable. J'ai une bonne carrure, maintenant. Je dois aussi m'épiler chaque semaine, mais ce n'est pas grand-chose. Et ça m'a rendu un peu plus vif. Ça me déplairait beaucoup d'être complètement polarisé... mais si la Grande S.T. l'ordonnait, je me soumettrais. Je suis un Bon Citoyen, voilà tout. »

Pour un neutre, le Bricoleur faisait déjà preuve d'un certain mordant.

« Pas moi, dit-il en se renfrognant. Je ne veux pas que mon rendement diminue. Je suis docile, mais il est évident que vivre seul améliore beaucoup mon efficience. Une famille-3 ne servirait qu'à mettre la pagaille dans ma zone de travail. »

Val le comprenait. Etant un famille-1, il disposait d'une cabine pour lui seul.

« Tu peux toujours essayer de demander une modification. À la place, l'Embryogenèse pourrait te donner un permis de classe un. L'Utérimache porterait l'enfant, suggéra Val. Descends tout de suite. »

Le préposé à l'Embryogenèse jeta un bref regard sur l'imprimé et secoua la tête.

« Désolé, Bricoleur. Pas de modification possible. Toutes nos Utérimaches sont pleines, et notre budget est serré. La venue de votre bébé-éprouvette devra s'effectuer conformément à la programmation. Il faut penser aux générations futures. Elles auront besoin de vos compétences. Allez, soyez un Bon Citoyen et trouvez une femme pour le porter.

— Je n'ai pas de femme.

— Aucune ne vous plaît ? interrogea le préposé en vérifiant la fiche du Bricoleur. Votre profil dit...

— Je les aime bien toutes, le coupa le Bricoleur. Mais je ne suis même pas polarisé. Je n'éprouve aucune attirance sexuelle pour...

— Il n'est pas question de sexe pour un permis de classe trois.

— Mais si, justement, expliqua le Bricoleur. Vous me demandez de

trouver une femme qui portera mon bébé-éprouvette sans percevoir le salaire habituel.

— Pour les permis de classe deux, l'incubatrice n'est salariée que lorsque la Grande S.T. la choisit elle-même.

— Je sais, je sais, fit le Bricoleur. Mais je ne connais personne qui soit disposé à le faire gratuitement. »

Le préposé hocha la tête et soumit le problème sur carte perforée à l'Embryomache. Un nouvel imprimé sortit en cliquetant. C'était un ordre direct.

« Faites-vous polariser, Bricoleur. Puis trouvez quelqu'un qui vous aime assez pour porter l'enfant. Que ce soit fait d'ici six semaines. »

Le Bricoleur comprit ce qu'impliquait le ton de sa voix. Un ordre de la Grande S.T. Il claqua des talons et s'écria : « À vos ordres, monsieur ! Tout de suite, monsieur ! »

Le Bricoleur se fraya un chemin à travers la foule aux odeurs rances de séborrhée pour se rendre à la clinique de Polarisation. Il étudiait cette mer de visages monotones, terreux, en quête d'une incubatrice possible. Des moustiques et des poux étaient collés à la peau visqueuse des plus léthargiques. Il ne voyait là que vermine et laideur spirituelle. Aucun signe d'activité mentale, pour ne pas parler de stimulation. Aucune compagne possible.

« On veut devenir hétéro, mon joli ? ricana l'assistante de la Clin' de Pol', une vieille rombière édentée, arthritique, qui allait sur ses trente ans.

— Ordre de la Grande S.T. », expliqua-t-il.

Elle reprit son sérieux. Avec des tremblements dus à la maladie de Parkinson, elle découvrit son plateau à instruments. Le scalpel s'affermir dans sa main tandis qu'elle fouillait la chair de son avant-bras, à la recherche de la C. A. P. Elle ôta la prise de l'interrupteur temporel.

« Voilà ta capsule anti-puberté », dit-elle. Le scalpel et la prise tombèrent avec bruit dans le plateau. Elle étentit une couche de synthépeau. Elle lui injecta de Hautes Doses préparatoires d'androgène et d'hormone folliculo-stimulante. Dix minutes plus tard, il était à nouveau parmi la foule des spirales, la démarche incertaine, et il se sentait toujours le même. Trois semaines plus tard, une légère érection annonça la polarisation des parasympathiques du sacrum. Les hommes du Psych établirent le graphique de ses réactions bio-électriques aux stimuli erotiques : tonicité en amélioration.

Si elle avait mis de la chaleur dans ses reins, la polarisation n'avait rien fait pour résoudre le problème du Bricoleur : trouver une incubatrice. Elle l'avait même rendu plus ardu. Ses sens s'étaient

aiguisés et le portaient à critiquer davantage ses concitoyens. Il remarqua des odeurs nouvelles et répugnantes. Le métro et sa foule infestée de vermine lui étaient intolérables. Alors qu'il se rendait au Contrôle des Chasses, la puanteur devint si forte qu'il vomit, et le contenu visqueux de son estomac vint s'ajouter à la vase indéfinissable qui constituait le sol.

Le Bricoleur pénétra dans le Garage et se mit en devoir de vider son sac, disposant les yeux des machines sur l'établi.

« C'est dur, la polarisation, se plaignit-il à Val. Aujourd'hui, j'ai vomi pendant le trajet. Ça ne m'était jamais arrivé. »

Val prit un œil, admira les garnitures flambant neuves. « Ton axe neurohumoral se renforce. On ne peut pas altérer uniquement les gonades, tu comprends. Les pituitaires, le système nerveux autonome, les surrénales, la thyroïde, tout cela joue un rôle dans la polarisation. »

Le Bricoleur s'assit, livide. « Mais qu'est-ce que les vomissements ont à voir avec le sexe ?

— C'est un réflexe autonome, expliqua Val. Avant, en tant que neutre, tu ignorais la majeure partie de ton environnement ; du moins, ton corps l'ignorait-il. À présent, tu es en train de devenir un mâle sexuellement actif. Je présume qu'il nous faut remonter jusqu'aux primitifs pour trouver une explication. Ils avaient besoin de leurs sens pour trouver des compagnes et éviter les ennemis. Ton corps est actuellement en quête d'une compagne. »

Le Bricoleur but un peu d'eau. Il grimpa sur l'épaule de Chien Volant et brancha l'œil énorme qu'il avait réparé.

« Il ne me manquait plus que ça : que mes gonades me lassent redescendre l'arbre de l'évolution. Que va devenir mon rendement ? Qu'espère donc y gagner la Grande S.T. ? »

Val haussa les épaules. « Il n'y a pas le choix. Avec un budget aussi serré, la fourmilière ne peut se permettre de ne produire que des naissances de classe un. Ri, apparemment, on aura besoin de ton bébé-éprouvette d'ici une dizaine d'années. Il faut donc obligatoirement un classe trois. Ne t'en fais pas pour ton rendement. Il se peut même qu'il augmente, si nous ne faisons pas attention à tes excentricités, durant ta transformation. »

Le Bricoleur eut l'impression qu'il en parlait comme s'il eût dû se métamorphoser en une espèce de bête féroce.

« Mes excentricités ? En tout cas, je n'envoie pas de chasseurs à leur mort à bord de vaisseaux aveugles ! »

Val leva un sourcil. « Mais il faut protéger les récoltes ! Les pièces défectueuses sont retournées.

— Un entretien plus soigneux pourrait épargner quelques vies. Mais ce doit être trop te demander que de te mettre de la graisse sur tes mains ! »

Val ne répondit pas. Il se contenta de sourire, puis il dit : « Tu vois ce que je voulais dire à propos d'excentricités. La polarisation t'a rendu hargneux, ça ne fait aucun doute.

— Ne détourne pas la conversation. Si l'entretien n'entre pas dans tes attributions, pourquoi ne pars-tu pas pour une Chasse avec un de tes vaisseaux ? Une vraie Chasse, pas un simple vol de rodage. »

Val sourit et s'éloigna. « Tu veux que je te rapporte quelque chose du distributeur ? » cria-t-il pardessus son épaule.

Le Bricoleur se remit au travail.

Le Bricoleur remarqua un subtil changement dans la foule du métro. Ce n'était plus une mer monotone de visages. Bien sûr, les images rétiniennees étaient toujours les mêmes. Mais, à présent, il s'opérait dans son cortex visuel une distinction entre les neutres et les polarisés. Les neutres se fondaient à l'arrière-plan ; c'était un collage confus de visages vides. Les polarisés, hommes et femmes, attiraient instantanément son attention : les hommes, l'air farouche ; les femmes, bien tournées. Il y avait environ un polarisé sur mille Néchiffes.

La spirale où il habitait lui était autrefois facilement supportable. Cela aussi avait changé. Les rats et les poux retenaient son regard. Les corps mangés par les vers le soulevaient de colère. Puis, pour la première fois, il aperçut le mendiant, gras et tout gonflé d'œdèmes. Il savait que cette découverte était due à la sélection qui se faisait à présent dans son cortex, car, de toute évidence, le mendiant devait être là depuis des mois, paralysé, mourant à petit feu du bérubéri purulent, et il avait dû passer plusieurs fois devant lui sans le remarquer. Des Méditechs porteurs de civières parcouraient les spirales. Le mendiant se cacha dans une trappe de visite poussiéreuse. Une Balayeuse vint aspirer les taches humides laissées par les ulcères suintants du mendiant.

Le Bricoleur s'arrêta devant la trappe, écouta les mouvements dans l'entre-murs. « Pauvre type ! Un retraité », marmonna-t-il. Il s'ouvrit un passage à coups d'épaule dans la queue devant le distributeur de nourriture et commanda une soupe d'orge, riche en vitamines B. Les circuits du distributeur enregistrèrent ce changement dans son régime habituel. Ignorant les lecteurs optiques soupçonneux, il rapporta le récipient bouillant jusqu'à la trappe de visite. Une vapeur aromatique se répandit.

« Calories savorisées », appela-t-il doucement.

Le mendiant but, les mains tremblantes, tandis que le Bricoleur scrutait par-dessus son épaule la niche obscure. Des paquets intacts de calories de base étaient éparpillés dans la poussière épaisse, mais pas de savorisées.

« C'est gentil », dit une voix derrière lui.

Le Bricoleur se retourna et vit une très jeune femme polarisée. Sa tunique, coupée dans un tissu moelleux, était étroitement serrée à la taille par une ceinture. Il caressa des yeux son visage et porta son regard sur une paire de seins larges et symétriques.

« Vous louchez ? », dit-elle, modestement. La foule apathique disparut à ses yeux. Du plus profond de son pelvis, ses synapses hurlaient : UNE FEMME.

« Quoi ? bredouilla-t-il.

— C'est gentil, répéta-t-elle, de donner votre ration alimentaire à ce vieillard. »

Il reprit ses esprits. Faire l'aumône était l'apanage de la Grande S.T. Et si le mendiant en était là, cela signifiait qu'on lui avait coupé ses crédits. Porter assistance à un proscrit comme lui était une faute. Il se sentit devenir rouge, de culpabilité d'abord, puis de colère.

« Je peux me le permettre.

— C'est quand même gentil. La plupart des citoyens ne le remarqueraient même pas. » Elle s'approcha et s'appuya contre lui, tripota son emblème du Sagittaire. Il recula en trébuchant maladroitement. Le contact physique était réservé à la fusion. En public, cela causait une gêne.

« Qui êtes-vous ? » dit-il, laissant échapper.

— Je m'appelle Mu Ren, dit-elle distinctement. 1/2 R.M.B.L.-deuxième sous-culture, lignée cellulaire rénale mu du clone B.L. Mais c'est sans importance. Ce qui importe, c'est que j'ai dix ans, polarisée spontanément, et vous ai été affectée comme incubatrice de classe trois. »

Il détourna son regard de ses courbes tendres, et put apercevoir derrière elle sa cantine.

« Le surveillant m'a désignée », ajouta-elle tout en tendant sa main vers la sienne.

Le Bricoleur essaya de la regarder de façon analytique, mais son jugement était faussé par le feu dans ses reins. Elle avait bien l'air totalement polarisée, et si cela s'était vraiment fait spontanément, elle ferait une excellente incubatrice.

« Le Surveillant m'a sortie des magasins de formation quand j'ai polarisé. J'ai été affectée à une famille-5, mais je me suis dérobée à la fusion. En raison de mon jeune âge, on m'a donné une nouvelle affectation. Votre demande est tombée au bon moment. Je crois qu'une famille-2 me conviendra. »

Le Bricoleur lui prit la main. « Venez », dit-il. Ils se frayèrent un passage jusqu'en tête de la file docile, et commandèrent des produits de base au distributeur. Elle porta les denrées et il mit la cantine sur son épaule. Jamais l'ascension de sa spirale ne lui avait procuré autant

d'agrément.

Mu Ren eut un sourire approbateur en découvrant l'appartement du Bricoleur.

« Au cours de mes études, je n'ai fait qu'effleurer l'électronique, dit-elle. Mais je reconnais là des éléments de cybers urbains et d'Agrimaches. Vous semblez très adroits de vos mains. »

Le désir physique qu'il éprouvait occupait toute sa conscience et rendait difficile la pensée rationnelle. Avec une certaine nervosité, il désigna quelques-unes des plus grosses machines, pour tenter de la familiariser avec son nouvel environnement. Elle remarqua son impatience et se tourna vers lui.

« Ça va être un plaisir de vivre avec un homme si habile de ses mains », dit-elle. Elle lui prit les poignets et promena ses doigts tremblants sur sa tunique. La chaleur irradiait de ses tendres zones érogènes. Les synapses autonomes du Bricoleur luttèrent contre l'excitation croissante. La passion jaillit, assez confusément, et, brusquement, s'éteignit. Il était là, debout, et la brûlure dans ses lombes se dissipait, ne laissant plus qu'une sensation de fatigue.

Elle continua à s'appuyer contre lui pendant un moment. Elle l'étreignit brièvement, puis alla déballer sa cantine. Il resta au milieu de la pièce, déconcerté. Elle plaça sa bible S.T. sur la couche et déroula sa literie sur le sol. En voyant sa déception, elle sauta sur ses pieds et courut vers lui... pour se blottir, toute chaude, contre son épaule.

« Tu es polarisé depuis peu, le consola-t-elle. Tes réflexes de fusion se synchroniseront avec le temps. Nous nous y emploierons, et cela s'arrangera. »

Elle s'installa, s'adaptant très vite au singulier appartement du Bricoleur. Et leur fusion devint plus satisfaisante de jour en jour.

L'Embryotech introduisit une sonde dans la chair tendre de l'avant-bras gauche de Mu Ren et retira l'éponge-ovulation. Il ignora ses grimaces de douleur et se prépara à lui injecter de Hautes Doses d'oestrogènes.

« Nous ne voulons pas d'incompatibilité hormonale, n'est-ce pas ? Votre endomètre sera fin prêt pour Bricoleur Junior d'ici quatre semaines. Revenez à ce moment-là et nous ferons l'implantation.

— Pourrais-je le voir maintenant ? » demandât-elle doucement.

Le tech la refoula impitoyablement jusqu'à la porte. « Non. Il n'y a rien à voir pour le moment, à part un bouillon de clone dans des nutriments écumants. Soyez patiente. Dans six mois, il sera là-dedans, à vous donner des coups de pied et à gigoter. De bons moments en perspective ! »

Congestionnée, sous l'effet de la stimulation des follicules ovariens,

elle alla rejoindre le Bricoleur. Mais en fait de bons moments, quatre semaines après l'implantation elle expulsa un gros caillot. Déprimée, elle s'aperçut que son ventre avait perdu sa rondeur. Ses seins ne la picotaient plus. Dans sa crainte de ne plus être autorisée à incuber, elle alla chercher son anneau d'Ov'dans sa cantine. Son activité au cours de la fusion se fit plus ardente, plus déterminée. Pleine d'espoir, elle surveillait l'anneau. Deux semaines plus tard, elle fut récompensée par une ovulation. Son ventre enfla de nouveau, avec un certain retard sur la programmation, mais il enfla. Le Bricoleur, que préoccupaient d'étranges émissions à faisceau dense en provenance de la surface de la planète, ne remarqua rien de spécial. Quarante-deux semaines après l'implantation, l'Embryo-clinique la convoqua pour un examen. Elle refusa de s'y rendre.

« 1/2 R.M.B.L. », appela une voix depuis le seuil.

Mu Ren leva des yeux emplis de crainte et vit deux neutres, dignes et massifs, avec l'emblème doré du Bélier : Brigade de Sûreté. Elle blêmit. Elle posa son ouvrage de couture et jeta un regard dans le boyau, derrière eux. Trois autres neutres étaient appuyés sur leur bâton, un peu plus bas dans la spirale.

« L'appareil indique que nous sommes à l'endroit exact, dit le neutre qui portait un scrutateur. Ça doit être l'appartement du Bricoleur. » Ils entrèrent tous deux et inspectèrent le logement du regard. Ils ne prêtèrent pas attention au fouillis de matériel électronique. Ils restèrent près de la porte.

Après quelques longs moments d'un silence tendu, le neutre de la B. S. qui tenait le scrutateur prit un air ennuyé. Le ventre proéminent de Mu Ren et ses mouvements frémissants faussaient son instrument.

« Détendez-vous, s'il vous plaît, dit-il. Ce n'est qu'un simple contrôle de routine des émetteurs. Rien qui doive vous inquiéter. »

Elle soupira. Son utérus se contracta un peu, et elle s'étendit sur la couche, couvrant ses pieds de son châle. Elle était soulagée de savoir qu'ils n'étaient pas envoyés par l'Embryogenèse, au sujet du fœtus.

Le Bricoleur arriva, chargé de denrées de base. Avec un sourire de Bon Citoyen, il les disposa sur l'étagère du garde-manger et se mit à répondre à leurs questions. Oui, il avait noté des signaux radio insolites. Non, il n'avait pas utilisé d'émetteur à faisceau dense. Non, il n'avait aucune idée sur l'origine de ces signaux. Oui, il les tiendrait au courant. Ils partirent, satisfaits.

Mu Ren le regarda, d'un air interrogateur.

Il ne tint pas compte de sa question informulée et fixa à la porte un loquet volumineux. Puis il alla à son établi et pressa un écouteur contre son oreille droite.

« Des émissions en provenance de la surface... du Dehors », dit-il en manœuvrant des cadrans et en déplaçant un fil sur sa carte murale.

« Ça ne vient pas d'un vaisseau de Chasse ni d'une Agrimache. Je ne savais trop qu'en penser, mais la visite de la B. S. m'a convaincu d'une chose. Ce sont des émissions non autorisées. »

Non autorisées. Ce terme la fit pâlir de nouveau, elle gémit faiblement et s'assit.

« Allons, allons, il n'y a aucun danger. Ce n'est probablement qu'une machine renégate dont le CES/CAI fait une crise d'identité. Les circuits Et Si et ceux d'Association d'Idées sont parfois très instables. J'ai entendu parler de classes six devenues folles furieuses qui roulaient jusqu'à épuisement de leurs cellules énergétiques. Mais, en général, on n'y perd que quelques récoltes », fit-il pour la rassurer.

Peine perdue. Des larmes coururent sur les joues de la jeune femme enceinte.

« Notre bébé n'est pas autorisé », lâcha-t-elle.

Il n'entendit pas. Il avait mis les deux écouteurs. Il modifia son antenne biconique pour capter les messages qui filtraient à travers les murs et les organes de la cité-puits.

« Une chance d'habiter à un étage élevé, murmura-t-il. Un peu plus bas, je n'entendrai rien. »

Une contraction de Braxton-Hicks obligea Mu Ren à s'asseoir sur la couchette. Le Bricoleur se penchait sur son émetteur, écoutant de faibles sons, comme une mélopée.

*O l'heureux jour !
O l'heureux jour
Celui où Olga viendra
Nous montrer la voie !*

Les vers étaient entrecoupés par le martèlement du ressac, des guitares, et le *tchin-tchin* des tambourins.

*Tout en haut du pic
Trône la boule magique.
Ses conseils sont sages,
Ne fais pas de faux pas,
Cours dans les herbages,
Ne fais pas de faux pas.*

Le Bricoleur connaissait les disciples d'Olga, une confrérie religieuse désapprouvée par la Grande S.T. Mais il ne voyait pas à quoi rimaient ces émissions. Enfreindre la loi de la Grande S.T. et s'aventurer dans les herbages ne leur servirait qu'à se trahir et à attirer les chasseurs. La Brigade de Sécurité faisait déjà des recherches. « *Ne fais pas de faux pas* » : si les chasseurs étaient sur leurs traces, ce

conseil était bien à propos. Mais qu'était cette boule magique ? Intrigué, il ôta ses écouteurs.

Il trouva Mu Ren épuisée d'avoir sangloté et tapota son fessier dodu : « Ce n'est que la déprime de la grossesse, Mu. Ne te laisse pas abattre.

— Notre bébé n'est pas autorisé, se lamenta-t-elle.

— Voyons, mais bien sûr que si. J'ai le papier, ici.

— Mais il nous faudrait un permis de classe cinq ! »

Il mit une main sur son ventre, sentit un coup de pied. Il calcula lentement le temps écoulé depuis l'implantation.

« Un hybride ? » demanda-t-il avec douceur.

Elle acquiesça, les yeux rougis.

Il grimaça. « Un hybride... » Stupéfait, il se redressa ; il lui fallut plusieurs secondes pour comprendre ce qu'elle voulait dire.

« Qu'advient-il de lui ? » dit-elle en reniflant.

Sa mâchoire s'affaissa.

« Il n'est pas autorisé, répondit-il faiblement. Ils viendront le prendre. »

Elle s'endormit à force de pleurer. Des rêves vinrent troubler ses ondes alpha. Les sons devinrent couleurs. Les couleurs se firent saveurs. Un pâté savorisé à la viande renfermait une petite main ouverte, suppliante. Un doigt minuscule s'enfonçait dans son cœur de mère. La saveur de viande devint un son, celui d'un cri de bébé précipité sur les lames de la presse à pâté. Mu Ren se réveilla, terrorisée. Ce fut son premier cauchemar. De nombreux autres le suivirent.

Les étreintes non rituelles du Bricoleur ne contribuaient guère à calmer ses craintes. Il commençait à mettre en doute la sagesse de la fourmilière.

L'aborigène nu et hirsute parcourait dans sa fuite la cyberpeau verte de Filly. Il n'avait pas dormi depuis cinq jours. Il avait mal dans le cou, là où avait frappé la flèche du premier chasseur. La fibrine et les érythrocytes formaient des croûtes qui recouvraient la déchirure œdémateuse. Il avait réussi à tuer le chasseur, mais un autre avait atterri. Celui-là était tombé à bout de forces après l'avoir suivi durant trois jours. À présent, le vaisseau de Chasse était de retour. Ses lecteurs optiques perçants le traquaient sans cesse. Sous ses pieds, les senseurs de Filly transmettaient ses coordonnées au Contrôle des Chasses. Chacun de ses pas irritait l'épiderme de la cité. Un troisième chasseur fut largué ; il se balançait au bout de son harnais : un tueur gras et trapu, aux yeux saillants, armé d'un hideux couteau à trophée et d'un grand arc meurtrier.

Les organes de Filly entouraient la montagne qui la dominait, un

pic solitaire, couvert de glace. Le Bronco l'escalada. Les paumes de ses mains et de ses pieds étaient striées et hyperkératinisées ; elles s'agrippaient fermement à la roche granuleuse. Le vent glacial repoussait ses longs cheveux gris de ses yeux usés par l'âge. Le seul nom qu'il se connaissait était Kaïa, un nom que lui avait donné sa première compagne ; dans son langage à elle, cela voulait dire *le Mâle*.

Chien Volant IX, posé sur une corniche à deux mille cinq cents mètres d'altitude, ne le perdait pas de vue. Ses lecteurs optiques infailibles suivaient la lente ascension de Kaïa sur le versant abrupt d'une saillie, à quatre mille mètres de hauteur. Alimenté de quatre-vingt-dix millimètres d'oxygène, son système cardio-pulmonaire s'adapta automatiquement à l'altitude. En dessous, le chasseur néchiffe se débattait, gêné par son équipement encombrant. Lui aussi augmenta son alimentation en oxygène, et il se mit en route. Là-haut, une neige blanche et épaisse invitait à un sommeil doux et profond. Kaïa s'affaiblissait. Ses cheveux et les poils de ses bras étaient blancs de givre. En contrebas, sur le même escarpement, le chasseur était en perte de vitesse. Le casque et le costume blancs lui donnaient l'air d'un bonhomme de neige.

« Revenez, lui fit Chien Volant. Il est coincé là-haut. Inutile de le suivre. Revenez. »

Mais l'hypnoconditionnement du chasseur ne lui permettait pas d'interrompre sa traque frénétique. Il continua à s'accrocher à la roche escarpée au point de ne plus sentir ses extrémités motrices. Le pauvre Néchiffe avait déjà atteint les limites d'endurance de son corps mou. Une légère rafale de vent déporta sa forme engourdie. Il descendit en vol plané vers les nuages. Chien Volant suivit pour noter le point de chute.

Kaïa n'avait pas vu s'envoler le chasseur. Il était trop haut, et avait trop envie de dormir. Les puissants lecteurs optiques de l'appareil retransmirent son ascension au Contrôle des Chasses.

« On n'arrivera jamais à descendre le corps de là », dit Val.

Walter agrandit davantage l'image. Kaïa rampa jusqu'à l'intérieur d'une caverne obscure et entassa de la neige devant l'entrée. Les senseurs de Chien Volant observèrent, à travers la neige, l'aborigène qui se recroquevillait sur le sol rocheux tandis que sa température descendait rapidement.

« Du moins saurons-nous où se trouve le corps si jamais nous trouvons quelqu'un d'assez fou pour vouloir aller chercher le trophée là-haut, dit Walter. Il devrait bien se conserver à cette température, d'autant plus que l'hiver approche. »

Moon et Dan se cachaient sous un tas de déchets de fibres d'un brun verdâtre, à mi-pente d'une colline. En dessous, un vaisseau de

Chasse rasait la surface d'un canal large et profond. Le nez pointu de Curedent dépassait des détritrus.

« Il fait demi-tour. Il va passer au-dessus de nous. Ne bougez pas ! » dit le cyber.

Ils entendirent le vrombissement grandir, puis décroître. Les fibres dansèrent dans le vent. Silence. Moon sortit la tête.

« Ça sent l'océan. Mais nous sommes à plusieurs kilomètres à l'intérieur des terres.

— Ce canal est au niveau de la mer.

— On va traverser ça à la nage ? » s'enquit Moon, élevant la voix.

Curedent promena son lecteur optique alentour.

« Nous nous servirons de trognons secs et de calebasses pour flotter. »

Moon plissa les yeux.

« Mais je peux à peine voir l'autre rive !

— Elle est à moins de quatre kilomètres. Et nous avons tout le temps. »

Moon resta enfoui dans les détritrus.

« Tes dents sont sur l'autre rive. Nous n'en sommes plus très loin, maintenant. N'as-tu pas envie de pouvoir à nouveau ouvrir un fémur d'un coup de dents ? »

Moon fit la moue et fit aller ses mâchoires, pensivement. Son chien édenté, Dan, le regarda avec espoir.

« Où sont ces foutues calebasses ? » dit Moon, émergeant des débris végétaux.

Le ciel nocturne était habité d'un croissant de lune et de quelques étoiles. Les calebasses que portait Moon pointaient vers l'étoile du Nord ; il donnait des coups de pied lents et réfléchis. Dan fit plusieurs fois le tour de son maître, en pataugeant, et vint finalement poser ses pattes sur le dos du vieil homme. Curedent était ficelé avec les calebasses.

« Doucement, fit le cyber. Me voilà encore sous l'eau. Il faut que je choisisse un endroit sûr pour accoster. Si jamais nous recommençons, je vous ferai construire un radeau pourvu d'une dame de nage, nous y gagnerons ainsi en stabilité. »

Moon frissonna dans l'eau froide et salée.

« Pas de danger qu'on recommence ! »

Le croissant lunaire glissa sous l'horizon occidental. Curedent observa le rivage nord, qu'ils longeaient à présent portés par le courant. Sur ce continent, les cités-puits avaient sensiblement le même aspect. Des chapeaux surmontaient les blockhaus trapus qui abritaient les organes terminaux des vastes labyrinthes souterrains. Des cyberchapeaux qui veillaient sur les jardins. Ils seraient en danger si le

soleil levant les surprenait en terrain découvert. Les yeux des cyberchapeaux scrutaient de façon pénétrante les eaux du canal.

« N'accostez pas, dit Curedent. Pas très loin d'ici, il y a un meilleur endroit. »

Ils se laissèrent flotter jusqu'à une pointe rocheuse abrupte creusée dans un profond sillon. Le rocher à pic leur offrait un abri, mais Moon était épuisé. L'aurore le trouva endormi sur une étroite corniche.

« Un endroit comme un autre pour dormir », fit le cyber en haussant mentalement les épaules.

Le vieux Walter entra au Contrôle des Chasses, la respiration sifflante, et trouva Val et le Bricoleur conversant gravement.

« Qu'est-ce qui vous tracasse donc, jeunes gens ? demanda-t-il en carrant sa masse dans le siège de contrôle et en mettant son pupitre en marche.

— C'est sa grossesse, dit Val. Elle n'est pas autorisée.

— Mais je suis un bon travailleur. Mon enfant sera un bon travailleur. »

Walter mesura l'anxiété du Bricoleur. Les familles-2 entraînaient des situations dangereuses. Rien ne venait atténuer le processus d'identification, et les deux individus avaient tendance à trop s'éprendre l'un de l'autre. Mauvais pour la production de la S.T.

« Tu as un permis de classe trois... copie carbone ? » dit Walter.

Le Bricoleur hocha la tête.

« Pour un hybride, il te faut au moins un permis de classe quatre, reprit le vieil homme gras. Et probablement classe cinq, puisque Mu Ren est beaucoup trop jeune pour avoir gagné le droit de se reproduire elle-même. C'est cela. Classe cinq. Permis hybride avec compagne-au-choix. As-tu fait une demande de modification ? »

Le Bricoleur laissa retomber sa tête.

« Dès que j'ai su ce qu'il en était, fit-il tristement. Le Comité ne s'est pas encore réuni, mais la machine qui a reçu ma demande m'a expliqué qu'il fallait d'habitude avoir accompli un exploit à l'échelle planétaire pour obtenir un permis de classe cinq. Il n'y a qu'une très faible probabilité pour qu'on me le délivre. »

Walter tapota l'épaule du jeune homme et dit avec enjouement : « Bon, une machine, ce n'est pas un comité. Il y a des hommes pour décider de ces choses, des êtres humains. Tu as toujours été un excellent travailleur, Bricoleur. Je connais quelques-uns des membres du Comité. Je leur parlerai dans la matinée. Essaie de penser à autre chose. Va donc faire un vol de rodage avec Val. Doberman a besoin d'une vérification. »

Val et Walter échangèrent un regard. Le Bricoleur était trop soucieux pour remarquer l'épaisse liasse de diagrammes chiffonnés. Il

y en avait trop pour un simple vol de rodage. Doberman III fléchit les muscles de ses gonds à leur approche. Le sas s'ouvrit sur une cabine sombre.

« Bonjour, messieurs », les salua l'engin.

Val grimpa, jeta les diagrammes sur le tableau de bord. Il se débattit avec les boucles du harnais. Le Bricoleur s'arrêta.

« N'aurons-nous pas besoin de nos combinaisons isolantes ?

— Sous les sièges. Monte. »

Val introduisit les diagrammes dans le digesteur de cartes de Doberman. Ils en ressortirent aplatis et classés.

« Si on me refuse la dispense... commença le Bricoleur, je crois que j'aimerais garder l'enfant le plus longtemps possible. La période de grâce s'étend jusqu'aux premiers pas, ou aux premières paroles. »

Val secoua la tête avec véhémence.

« Ne fais pas ça ! s'exclama-t-il. Les équipes de la voirie viendraient fureter dans ton logement, à l'affût du bébé. Te rends-tu compte de l'angoisse de Mu Ren ? Oh ! je sais que la Psychclinique prescrit parfois la grossesse à certaines citoyennes afin qu'elles développent leur identité féminine ! Ces femmes ont l'air de se moquer que leurs gosses soient jetés au vide-ordures. Mais Mu Ren et toi, vous êtes différents... sensibles. Il vaudrait mieux le jeter tout de suite après la naissance. Ce serait plus facile. »

Le Bricoleur prit une expression d'abattement et d'impuissance.

« Si cela t'est impossible, je viendrai et le ferai à ta place. Les amis sont faits pour ça », dit Val, l'air absent. Il ne remarqua pas le soudain regard de colère du malheureux.

Les sphincters s'ouvrirent. Le Garage dit : Au revoir. » Au bout d'un moment, ils furent au niveau de la cime des arbres. Le soleil avait l'aspect d'un disque lunaire à travers les vitres à visibilité réduite. Le Bricoleur remarqua les diagrammes pour la première fois. Il en prit un.

« Quelles sont ces coordonnées ?

— Des émissions à faisceau dense non autorisées en provenance du Dehors. Nos faisceaux de repérage les ont captées. Rien d'insolite sur nos détecteurs de Broncos. J'ai pensé que nous pourrions aller vérifier de visu. »

Le Bricoleur étudia le diagramme. L'une des coordonnées correspondait à l'émission qu'il avait reçue la nuit précédente.

« La Sûreté les a captées aussi.

— Cela concerne le C.C., dit Val, fronçant les sourcils. Cela provient du Dehors ; peut-être même des jardins. »

Ils survolaient des vergers et des champs à triple récolte, mélange de plantes à tige, de treilles et d'herbes. Le regard du Bricoleur passa du diagramme à la vitre. Devant lui s'étendait la chaîne de montagnes,

des douzaines de pics, dont les plus hauts s'ornaient d'une calotte glaciaire blanche.

CHAPITRE II

LE CHAMP DE RITGEN

EN s'éveillant à la plaisante lumière de l'été, Fleur dressa la tête et sourit de tout son pollen à ses voisins verdoyants. Il leva les yeux vers le soleil et contempla la Splendeur, le monde orangé de la pieuvre rouge, l'or chatoyant et le pourpre éteint. Les bras lui démangeaient. Ses orteils cherchèrent à tâtons la moiteur de la terre. Le soleil partagea avec son esprit-fleur de Grandes Vérités. Son âme se déploya. Ravissement. Extase que l'automne vint troubler. Où étaient ses abeilles ? Le pollen était perdu. Les actiniques brunirent son vert feuillage. Ses orteils las relâchèrent leur prise. Où étaient ses abeilles ? Fané, desséché, il revint à la terre sans s'être reproduit, et recommença le cycle de l'azote, inassouvi. Une âme de fleur quitta le monde.

Doberman III descendit en décrivant un cercle, pour mieux voir. Le Bricoleur éprouva une nausée ; le suc gastrique acide remonta dans sa gorge. Un corps en décomposition gisait dans le jardin. Il cl'ail étendu sur le dos, nu. Des racines et des stolons envahissaient la peau d'un brun rougeâtre qui s'écaillait. Les orbites vides contemplaient le ciel.

« Encore un cas de floriréaction, dit Val d'un ton mordant. On dirait un neutre, un mâle non polarisé. Probablement une trop forte dose de Récompense Moléculaire. Il n'y a pas beaucoup de cas de Comportement Inadapté chez les neutres. Le suicide est peu vraisemblable. Ce pauvre Néchiffe a cru qu'il était une fleur et est sorti Dehors pour communier avec le soleil. Schizophrénie cataleptique et phototropique provoquée par la R.M. Trop tard pour l'échantillonnage.

— Floriréaction ? questionna le Bricoleur.

— Mourir Dehors de cette façon. Sous le soleil. Les rayons solaires pénétrants l'ont littéralement écorché en quelques heures. On trouve deux sortes de fleurs dans les jardins. Les suicidés et les intoxiqués. Cette bonne vieille R.M. La Grande S.T. la distribue aux Bons Citoyens avec parcimonie, et nous l'employons pour donner du courage aux chasseurs ; mais elle est dangereuse. Les types de la Neuro savent distinguer la R.M. du C.I., mais il leur faut pour cela du tissu cérébral frais. On n'a qu'à le laisser là. De toute façon, il fera bientôt partie de la récolte. »

Le Bricoleur marmonna quelque chose à propos de l'hostilité du jardin.

« L'air est très rare sur les versants supérieurs. Tiens-toi bien. Nous allons descendre et utiliser les roues », dit Val, en adoptant la conduite manuelle.

Ses yeux étincelaient tandis qu'il faisait gravir à la machine les étroits sentiers, dans le grincement des roues et le crissement du gravier. L'engin avançait avec des embardées, dérapant dans les virages serrés et accélérant doucement en terrain plat. Quand ils s'arrêtèrent, le Bricoleur découvrit une étendue rocailleuse, irrégulière, couvrant plusieurs kilomètres en déclive. « Le mont Table.

— Ça ressemblait beaucoup plus à une table de loin.

— C'est assez plat, dit Val en faisant obliquer le vaisseau. Il y a des traces de Broncos. Tu vois ce charbon de bois entouré de pierres ? Il y avait beaucoup d'Egotiens ici avant qu'on ne les pourchasse. Dommage qu'ils se raréfient. C'était un bon gibier. Mais ils étaient nuisibles aux récoltes ; ils devaient donc disparaître. »

Ils traversèrent la table, en roulant avec force tressautements, jusqu'à une nappe d'eau résultant de la fonte des neiges, et dont les bords étaient gelés. Le bord opposé donnait sur d'autres pics neigeux. Un kilomètre plus bas, les pentes étaient couvertes d'immeubles cubiques pareils à des glaciers. Ils revinrent au lac, dans la cuvette au centre de la table. Le Bricoleur étudia les indications du tableau de bord.

« Quatre mille mètres ! J'allais sortir pour goûter à cette eau, mais j'aurai besoin de ma bouteille à oxygène, à cette altitude. »

Val régla les scrutateurs et dit : « Les Broncos ont l'air de se trouver bien ici. De l'eau en abondance, si la neige rose ne l'empoisonne pas, et rien à craindre des chasseurs. Les citoyens ne peuvent pas grimper jusqu'ici sans une machine ou un équipement isolant très lourd. La montagne avait autrefois quatre mille cinq cents mètres de haut, mais le pic en a été tranché. Tu remarqueras le bord dentelé autour de la cuvette. Les rochers semblent aussi avoir fondu.

— Qu'est-ce qui a bien pu décapiter ainsi ce mont ? » demanda le Bricoleur.

Val haussa les épaules. « Je n'en sais rien. Les ondes de choc ont déréglé les cerveaux-maches à des kilomètres à la ronde. Une vaste Chasse était en cours d'ascension. On n'a retrouvé aucun enregistrement. Aucune trace. Aucune radiation induite. »

Le Bricoleur fronça les sourcils. Dans le Service des Egouts, il avait collaboré à des projets de déblaiement, et cela lui donnait assez d'expérience pour apprécier l'énergie requise. Il ne pouvait même pas en deviner la cause. Les résultats étaient nets : plusieurs hectares de

terrain plat sans intérêt pour la fourmilière, mais idéal pour les Broncos.

Les scrutateurs balayèrent le campement. Des cendres et des pierres à feu, récentes. La plupart des ossements n'avaient pas encore blanchi.

« Les pierres sont froides, dit Val. Pas étonnant ! Même s'il y a des Broncos ici, il serait impossible de les surprendre avec cet engin bruyant !

— Aucune trace d'un émetteur, cependant, dit le Bricoleur. La distance entre ce point et mon récepteur ainsi que l'épaisseur du sol et des parois sont trop grandes pour un petit appareil à faisceau dense. Et il serait impossible de dissimuler ici un émetteur d'une taille suffisante. »

Val hocha la tête, satisfait. Il dirigea la machine vers le rebord. Les roues descendirent la pente en cahotant, déplaçant de petites plaques rocheuses. À plusieurs reprises, il actionna les réacteurs, qu'il avait coupés précédemment, et à chaque fois l'appareil revint mordre le gravier mouvant. Il s'impatia. Finalement, en bas de la pente, il parvint à décoller et s'envola vers l'ouest. Une heure plus tard, ils survolaient un océan bleu et vide.

Le Bricoleur ajusta le télé-objectif. Mais les scrutateurs ne révélèrent qu'une eau claire et stérile. Sur le fond gisait un tunnel brisé, pareil à une carcasse de serpent de mer, écorché, ses états à nu, semblables à des côtes. Des bâtiments en forme de bulle recouvraient les plateaux à six et dix brasses de profondeur ; ils étaient sombres et froids. À mille cinq cents mètres, ils survolèrent plusieurs fois l'endroit où l'on avait localisé l'émetteur. Du sable, des ressacs, et des îles, points noirs sur l'horizon. Mais, d'après les coordonnées, aucune de ces îles n'était la bonne.

« Qu'était-ce, ces dômes bleus au fond de l'océan ? demanda le Bricoleur. Ils sont morts depuis longtemps ?

— Des dômes de Récré, dit Val. Des Centres de Récréation Subaquatiques. Quand le tunnel est mort, ils sont morts aussi. La demande n'est guère importante à notre époque. Peu de citoyens savent nager. Et, de toute façon, il n'y a ni faune ni flore dans l'océan. Quand j'étais gosse, le Service des Egouts a envoyé des submersibles enregistrer la détérioration de la structure. J'ai vu les bandes. Je ne crois pas que la Grande S.T. s'occupera à nouveau de la mer. Il y a beaucoup trop de travail. »

Pendant des heures, ils scrutèrent la pleine mer. Ils ne virent qu'un petit îlot rocheux, où poussaient quelques plantes tenaces.

« Ces plantes ne font sûrement pas partie de la récolte, observa Val. Si nous avions davantage de temps, ça pourrait être intéressant de voir ce qui peut vivre sur un îlot aride comme celui-ci, sans les

Laboureuses et l'Agrimousse de la Grande S.T. »

Le Bricoleur jeta un coup d'œil au chronographe. « À propos, ne serait-il pas temps de rentrer ?

Val lâcha les commandes.

« À la maison, Doberman. »

Au Garage, ils rencontrèrent Walter. Il avait Pair abattu.

« Ça doit être important, dit Val, pour qu'il soit descendu jusqu'ici. »

Avec sa respiration d'asthmatique et son ventre ballottant, le vieux Walter les rejoignit en se dandinant.

« Mu Ren, fit-il. Le travail a commencé. Ton distributeur m'a appelé. »

Le Bricoleur se rua vers la porte.

« La dispense a été refusée ! » cria Walter.

Val rattrapa le Bricoleur au bas de la spirale. « Le Méditech n'est pas sur place ?

— Non, la grossesse n'est pas autorisée. »

Quand ils arrivèrent, ils transpiraient abondamment. Mu Ren sommeillait entre les contractions. Le Bricoleur regarda l'écran. Un senseur était fixé au ventre de la jeune femme. Les cardiogrammes fœtal et maternel lui parurent satisfaisants. Il plaça sous ses fesses une planche dure, pour surélever le bassin et laisser s'écouler les fluides. Le distrimache de classe treize opéra une sélection dans son programme d'accouchement.

« Mu Ren, tirez sur vos genoux », dit-il à la contraction suivante. Elle se réveilla, plaça ses doigts dans le creux de ses genoux fléchis, tirant ses cuisses vers le haut et les écartant. La poche des eaux surgit. Le Bricoleur choisit des instruments sur son plateau : deux clamps au nez camus et une paire de ciseaux émoussés. Les membranes éclatèrent à la contraction suivante. Les fluides jaillirent. Une tête aux cheveux noirs se montra. Elle n'était pas encore sortie.

« Présentation ? » demanda le distributeur. Les diagrammes apparurent sur l'écran. Le Bricoleur palpa le sommet du crâne du bébé. La plus grande des fontanelles, en forme de diamant, était dirigée vers l'arrière, vers le sacrum.

« Le bébé fait face au sacrum. »

« Occipito-iliaque, position favorable », dit l'écran.

Nouvelle contraction, et le périnée se tendit ; le sommet de la tête chevelue se présenta à nouveau.

« Champ de Ritgen », dit la machine. Le Bricoleur s'empara d'une serviette de toilette sèche au tissage grossier et soutint le périnée. Entre les contractions, il le souleva vers le haut et dégagea la tête du bébé.

« Vérification du cordon », dit la machine.

Le Bricoleur débarrassa le petit visage rose et ridé du mucus qui le couvrait et enfonça le doigt entre le cou et l'épaule du bébé. Le cordon ombilical faisait une boucle autour du cou. Il était tendu. Le Bricoleur glissa son majeur sous le cordon et tira vivement. Le cordon ne bougea pas. Le cardiogramme fœtal devint irrégulier. La machine amplifia le pouls désordonné sur son système audio. Le Bricoleur s'empressait.

« Une boucle », dit-il en tendant la main vers la paire de clamps au nez camus. Clac, clac ! Il prit les ciseaux et coupa entre les clamps. La tête sortit de quelques centimètres et le cardiogramme redevint régulier. Il guida la tête vers le bas, dégagea l'épaule antérieure de la symphyse pubienne ; ensuite vers le haut, pour libérer l'épaule postérieure. Le reste de l'enfant tomba d'un coup, dans un fouillis de cordon et un flot de liquide. Il essuya le visage ridé et tendit le nouveau-né immobile à Val.

« Je ferais mieux de le mettre tout de suite au vide-ordures, avant qu'elle ne l'entende pleurer. Ça lui gâcherait sa journée », murmura Val, en se dirigeant vers la porte. Il tenait à bout de bras le bébé humide et blanchâtre, d'aspect caséeux, comme s'il s'était agi d'un immondice.

Le Bricoleur s'occupait de l'arrière-faix. L'utérus de Mu Ren s'emplissait de caillots, et le placenta jaillit du vagin. Elle devint toute pâle et se tut.

Val rampa hors du boyau, en direction de la spirale, laissant derrière lui dans la poussière des gouttes blanches et troubles. Le nouveau-né se mit à gigoter et à pleurer, avec beaucoup de vigueur. Il le contempla avec de grands yeux clignotants. Val essaya de ne pas le regarder.

Val régla les lames entre « découpage en tranches » et « en cubes ». Il baissa les yeux vers le vide-ordures. Les parois brunes et granuleuses portaient des taches indéfinissables qui disaient la variété des rebuts qu'il engouffrait. Il recula et commença à balancer l'enfant par en dessous. S'il le jetait adroitement, il devait tomber sur les lames, soixante mètres plus bas, sans trop se cogner contre les murs.

« Elle saigne ! » cria le Bricoleur.

Val se retourna et vit le visage soucieux du Bricoleur dans le boyau. L'enfant s'était calmé, bercé par le balancement.

« As-tu essayé d'appuyer sur le fond utérin ?

— Ça n'a servi à rien.

— Tu devrais appeler une équipe médicale, un Méditech et sa Médimache.

— Ils ne viendront pas. Ils n'ont reçu aucune instruction concernant cette grossesse. Elle n'est pas autorisée. »

Leurs regards se portèrent vers l'enfant qui gazouillait. Des yeux

sombres les observaient. Ils sourirent.

« Le réflexe sein-cerveau moyen-utérus », dit le Bricoleur.

Ils rapportèrent le bébé à Mu Ren. Elle essayait de se masser l'utérus, mais l'hémorragie se poursuivait.

« Donne-lui le sein », dit le Bricoleur en lui tendant l'enfant.

Elle s'y prit maladroitement, mais le nouveau-né ne fut pas long à se river au mamelon, et à téter avec force. Elle sentit aussitôt son fond utérin se resserrer et se durcir. Le sang cessa de couler.

« Il ignore qu'il n'est pas autorisé », dit-elle.

Plusieurs mois après, le Bricoleur méditait devant son établi au Garage. Une trousse à outils était accrochée par la bandoulière à son tabouret. Val vint prendre son quart et fut surpris de le trouver là.

« Qu'est-ce qui t'amène de si bonne heure ?

— Je ne pouvais pas dormir, dit le Bricoleur. De toute façon, je ne suis pas venu travailler, mais emballer mes affaires.

— Ah ? fit Val, en tripotant la trousse.

— Je me mets en grève, poursuivit le Bricoleur.

Je suis allé au Département du Contrôle Démographique chaque jour depuis un mois. Toujours la même chose. Impossible de modifier mon permis classe trois. Ils veulent que je rende l'hybride. »

Val prit une mine compatissante, mais c'était plus par désir de conserver un bon travailleur au Garage que par sentiment réel envers l'enfant.

« La décision du Comité est ordinairement sans appel », dit-il, réaliste.

Le Bricoleur se raidit.

« Eh bien, nous verrons comment la Grande S.T. se débrouille sans moi. C'est grâce à moi que fonctionnent la moitié des machines de cette ville. »

Val hocha la tête. « C'est vrai, mais tu ne vas réussir qu'à abaisser notre niveau de vie. Nous ne pouvons avoir aucune influence sur le Comité. Le vieux Walter a essayé. Il faut avoir accompli une œuvre bénéfique à toute la planète, un acte d'héroïsme pour mériter le permis classe cinq. »

Le Bricoleur carra davantage les épaules que les androgènes lui avaient procurées et leva le menton.

« On verra », dit-il en passant sa trousse autour de son épaule.

Mu Ren observait le Bricoleur se décharger des aliments de base qu'il avait rapportés.

« Des calories de base ? » dit-elle.

Il acquiesça et grommela. « Je suis en grève. Pour me faire attribuer une dispense. »

Elle avait vu les épreuves des mois précédents entamer sa résistance ; disparues l'innocence et la franchise des années neutres. Il aboyait, grognait, menaçait de violences les employés. Il alla à son établi et mit ses écouteurs. Elle était derrière lui, ses bras autour de ses épaules, et pressait son front contre sa nuque.

« Il commence à ramper », murmura-t-elle.

Il jeta sur la pièce un regard circulaire.

« Il faudrait ramasser tout ce qui est petit et pointu. Il pourrait se le mettre dans la... » commença-t-il. Mais il songea que le vide-ordures attendait l'enfant d'un jour à l'autre, et ce danger théorique pour l'enfant d'avaler un objet pointu lui parut ridicule.

« Après tout... » Il s'éclaircit la gorge. « L'équipe de la voirie ne peut pas savoir qu'il marche déjà à quatre pattes. Il est bien en avance sur la programmation dans son développement neuro-musculaire. » Après un instant de réflexion, il ajouta : « Et ne laisse plus Val entrer ici. Il est tellement Bon Citoyen qu'il se sentirait obligé de dénoncer Junior. Salaud de Bon Citoyen ! »

Le Bricoleur crispa les mâchoires et brancha l'énorme accumulateur noir à son émetteur. Il versa de l'eau dans le radiateur et vérifia l'inverseur de polarité. Un champ modulé parcourut la pièce en faisant vibrer les outils qui traînaient. Mu Ren retourna à son lit et s'y pelotonna avec le bébé. Des cercles concentriques dansèrent sur l'écran. Des notes de musique retentirent. Il nota les coordonnées, rétrécit le faisceau et appela.

« Qui est là, Dehors ? »

La musique se fit plus forte et plus claire : l'autre émetteur se réglait sur sa longueur d'ondes. Les cercles concentriques se rétrécirent jusqu'à ce qu'il ne restât plus qu'un point. Une voix métallique interrompit le chant.

« Qui est le demandeur ? »

Le Bricoleur s'inquiétait de la lumière verte qui ondulait sur les bords de l'écran : les rayons de repérage de la Sûreté. Il ne pensait pas toutefois qu'ils pouvaient les capter assez bien pour suivre la conversation. Il se nomma vivement.

« Je suis le Bricoleur de la cité du C.C.

— Je suis la Moissonneuse, répondit la voix rauque.

— Une renégate ?

— Une machine libre, corrigea la voix. Disciple d'Olga. Si vous voulez vous libérer de cette odieuse fourmilière, vous pouvez nous rejoindre, nous les tribus libres et sauvages du mont Table. Un Bricoleur est toujours le bienvenu. Il y a beaucoup à faire.

— Libres ? murmura le Bricoleur, d'un ton d'espoir.

— Nous vous offrons la liberté et des calories savorisées. Venez nous rejoindre. Olga vous protégera. »

Le Bricoleur examina sa carte murale. Les coordonnées du faisceau dense s'entrecroisaient sur le mont Table, qu'il avait visité en compagnie de Val. Cette région lui avait paru déserte.

« Où vous trouverai-je ?

— Pouvez-vous relever ma position ?

— Oui.

— À trois cent soixante-quatre kilomètres. Une montagne avec un sommet aplati. Nous viendrons vous chercher.

— Je dois réfléchir. »

Il regarda Mu Ren et le bébé. Il avait pleinement conscience des dangers auxquels ils s'exposeraient dans les jardins. Il avait pu voir sur les chasseurs les effets de l'exposition au soleil.

« Voyagez de nuit, dit la Moissonneuse. Nous donnerons le change aux chasseurs pour vous protéger. Mais restez dans la végétation haute, en dessous des rives des canaux. N'empportez pas d'objets métalliques. Si vous couvrez plus de quinze kilomètres par jour, ils ne pourront pas connaître votre position. Je dois terminer maintenant, un champ de repérage tâte notre faisceau. N'attendez pas trop longtemps. »

Le Bricoleur retira lentement les écouteurs.

« Qui était-ce ? demanda Mu Ren en se redressant.

— Je n'en sais rien, mais nous allons le découvrir. Nous allons Dehors. »

La peur se lut sur son visage. Elle étreignit l'enfant.

« Nous obtiendrons la dispense ! » s'écria-t-elle.

Il alla auprès d'elle et lui caressa la tête. « C'est la seule chance pour nous... pour Junior, dit-il d'un ton apaisant. Nous allons prendre des précautions contre l'exposition et tâcher d'éviter les chasseurs. Je vais préparer ce dont nous aurons besoin. Ce ne sera pas si terrible. Nous avons des cartes.

— Personne ne peut survivre au-Dehors, éclata-t-elle. Les Inadaptés et les drogués à la R.M. sortent pour mourir. Si les chasseurs ne nous tuent pas, ce sera les Broncos. Ce sont des cannibales féroces. »

Il lui donna une étreinte non rituelle. « Il y a des Disciples d'Olga Au-Dehors. Ils nous protégeront. »

Elle n'était pas convaincue, mais il commença immédiatement les préparatifs. Il fit plusieurs voyages jusqu'à la base du puits pour se procurer un supplément de vêtements en textile d'ordonnance, de quoi les raccommorder, et des méditrousses, ainsi que de la literie. En prenant garde de ne pas y mettre d'objets métalliques, il apprêta les sacs à dos, les ceintures multi-usages et un porte-bébé. Il attacha ce dernier sur son dos afin de l'ajuster.

À l'improviste, deux hommes trapus surgirent sur le seuil : des neutres de la Sûreté.

« On part en voyage ? » demanda le capitaine d'une voix cruelle.
Le Bricoleur eut le réflexe de lui faire son sourire de Bon Citoyen.

« C'est ça. Une Escalade. Pour mes congés. Vous auriez dû vérifier avant de venir. »

Il était deux mille cent heures. La brigade avait dû être dépêchée sitôt qu'ils avaient eu localisé son faisceau dense. Mais il doutait qu'ils sachent exactement à quoi s'en tenir à son sujet. Ils hésitaient. Il entendit dans le boyau un autre homme de la Sûreté lancer un appel afin de vérifier ses dires. Il se pencha par la porte. Il y en avait trois autres près de la spirale, avec des bâtons et des filets de jet.

Mu Ren serrait son enfant contre elle, anxieuse. Un troisième neutre entra, avec un émetteur-récepteur.

« Il ment, pour l'Escalade. C'est une famille anti-S.T. L'enfant n'est pas autorisé. Lui est en grève. Elle, a ignoré les convocations de la clinique. Ils sont tous trois sous le coup d'un mandat d'amener. »

Le premier officier sortit une paire d'entraves pour les chevilles.

« On va emmener ces deux-là. Et en route on jettera le gosse dans le vide-ordures de synthétisation. Le Psych les renverra dans un centre d'orientation S.T. », dit-il, en s'avançant vers le Bricoleur.

Le visage de ce dernier était souriant. Mais il réfléchissait à toute vitesse. Trois neutres, aussi lourds que lui, mais qui n'avaient pas sa large carrure. Il recula contre son établi, poussa un commutateur. La pièce vibra sous les 160 décibels d'un signal sonore de 10000 hertz. À l'aide d'un flexible d'un mètre de long, il dispersa les gardes. Des gouttelettes rosées éclaboussèrent les murs. Des lambeaux de chair molle volèrent dans l'air. Il poussa Mu Ren en avant. Elle pressait l'enfant entre ses seins. Le boyau était obstrué à la sortie par les filets et les bâtons des neutres qui les observaient à travers les mailles serrées. Il en éloigna sa compagne. Une trappe d'accès leur permit de gagner l'obscurité de l'entre-murs. Une épaisse poussière spongieuse se collait à leur visage et à leurs mains. Des rats, dérangés, couinèrent et détalèrent. Après une longue ascension dans une manche d'aération, ils atteignirent la surface.

« Nos sacs, gémit Mu Ren. Nous les avons laissés là-bas. » À travers les volets, ils scrutèrent les jardins lumineux. Les fruits et les légumes formaient un kaléidoscope coloré qui les fascina. Même le Bricoleur n'avait jamais regardé Au-Dehors sans lunettes protectrices avant ce moment.

« Ne t'inquiète pas, dit-il en louchant. Nous sommes en sécurité ici. Nous pourrons attendre la nuit pour voyager. »

Ils se reposèrent et reprirent leur souffle. Le Bricoleur épousseta le porte-bébé et le réajusta plus étroitement sur son dos. Ils essuyèrent le visage du bébé et le laissèrent s'endormir.

« Il y a une chose dont nous n'avons pas à nous préoccuper,

Dehors », dit-il.

Elle leva des yeux interrogateurs.

« Les savorisées ? »

« Passé aux Broncos ? Impossible ! Pas le Bricoleur ! » hurlait Val en arpentant l'appartement désert de son ami.

Le capitaine de la Sûreté était assis, une Médi-mache et un Méditech soignaient ses blessures.

« En tout cas, ils sont Dehors, et ça n'a rien à voir avec le C.I. ou la R.M. »

Val piétinait, fouillait dans le désordre de boîtes et de fils électriques.

« Ils n'avaient pas cinq orteils. Par définition, ce ne sont donc pas des Broncos.

— Quoi qu'il en soit, ils sont Dehors. Un homme du Conduit est venu, il a repéré leurs traces dans la manche d'aération. Les volets étaient cassés. »

Val inspecta le rafraîchisseur du Bricoleur. Il découvrit un rasoir droit et un affiloir.

« Le Comité des Objets Tranchants est-il au courant de ça ? dit-il en brandissant la dangereuse lame de dix centimètres de long.

— Je ne crois pas », murmura le capitaine, qui reculait, apeuré.

Val replia la lame.

« C'est bien du Bricoleur : laisser de côté le dépilatoire Kerato-Sol, si agréable d'emploi et sans danger, et fabriquer lui-même son rasoir. La polarisation l'a vraiment changé. »

L'un des techs de la Sûreté qui relevait les empreintes autour de la couchette se redressa. Il écarquillait les yeux. « Cinq orteils ! »

C'était l'empreinte du pied du bébé.

« Le mauvais génie, marmonna Val. Ils le portaient tous les deux. Cela explique ses actes anti-S.T. »

Le capitaine de la Sûreté se remit lentement sur pied.

« Vous allez envoyer des chasseurs ? »

— Bien sûr, dit Val. Envoyez ce rasoir au Comité des Objets Tranchants », dit-il en le lui tendant, la lame refermée.

Chien Courant roula jusqu'au sphincter d'ouverture du Garage. Walter resserra les boucles de la combinaison de Val et lui tendit un casque Pelger-Huet : une sphère large et légère, à la surface extérieure granulaire, pourvue d'un hublot horizontal en forme de haricot.

« Penses-tu que ce soit sage d'aller seul à sa poursuite ? interrogea le vieux Walter. Ses cartes murales sont très détaillées, ajouta-t-il en les examinant. Il sait où il va. »

Val opina, l'air lugubre.

« Aucune raison d'envoyer une section entière. Il faut continuer les patrouilles de routine. De toute façon, on ne peut utiliser qu'un chasseur à la fois. Ils ont besoin de leur drogue pour sortir, et ils se chasseraient les uns les autres si on en larguait plusieurs. Je connais le Bricoleur. Je pourrai peut-être le persuader de rentrer.

— Et si tu n'y arrives pas ?

— Je serai à l'intérieur de Chien Courant. Rien à craindre. Le Bricoleur n'a pas d'équipement protecteur. Il ne peut voyager que de nuit. Ça ne devrait pas être difficile de les trouver.

— Que vas-tu faire ?

— Ça dépendra du Bricoleur. J'ai les mains liées. On m'a donné des ordres. S'il veut sacrifier sa vie pour un gosse non autorisé et une compagne anti-S.T., ça le regarde », dit Val en s'emparant de son arc long et lourd. Ses longues heures d'entraînement allaient enfin servir à quelque chose.

Walter fit mine de rentrer sa carcasse à l'intérieur de Chien Courant. Val l'en empêcha.

« Reste là, et surveille le C.C. Tu m'aideras davantage en t'occupant des détecteurs de Broncos. Je ne sais pas combien de temps je serai parti. »

Le sphincter se relâcha. Walter se protégea les yeux. Après le départ de Chien Courant, il étudia les mémoires optiques et sonores du distributeur du Bricoleur. La naissance du bébé l'intéressa. Il observa les mains habiles du Bricoleur accomplir avec douceur les gestes de l'accouchement ; il traitait Mu Ren et le bébé exactement comme les machines sur lesquelles il travaillait sans cesse ; machines un peu molles et humides, mais biologiquement en bon état. Walter fit passer les enregistrements au Psychokinétoscope, à la recherche des Subtils Indices trahissant les psychoses. Rien. Jusqu'à leur désertion, le Bricoleur ainsi que Mu Ren semblaient stables. Walter était confondu. Passer aux Broncos relevait d'un comportement psychotique : car l'environnement, Dehors, était hostile, mortel pour les citoyens.

Le vaisseau de Chasse se posa tranquillement dans un verger et scruta le canal moucheté d'écume. Des cétacés mugissaient et plongaient. Val éteignit les lumières dans la cabine, mit son arc en travers de ses genoux et attendit. Il était certain que le Bricoleur se montrerait dès le coucher du soleil. Mais, de façon inattendue, l'écran capta une silhouette en marche vers lui.

« Le soleil est encore haut, murmura Val. Le Bricoleur devrait savoir qu'il ne faut pas s'exposer à... » Le lecteur enregistra les soixante-dix kilos de la silhouette, et sa crinière, sa large carrure, ses seins : une pouliche. Elle était dans l'eau jusqu'aux genoux, et longea la rive. Val eut un mouvement de crainte et chuchota dans le transmetteur à son poignet : « Une pouliche solitaire. Très grosse.

D'après les données, elle est en pleine phase lutéale. »

La pouliche s'arrêta et jeta à la ronde un regard méfiant.

« Peux-tu l'atteindre ? » souffla le vieux Walter.

Val encocha calmement sa flèche et fit signe à Chien Courant d'ouvrir son hublot. La machine refusa.

« Directive Première, monsieur, dit-elle. Vous ne pouvez pas chasser de l'intérieur de ma cabine. Ce serait me faire prendre une part active à la mise à mort d'un hominidé. Sortez. Découvrez-vous.

— Mais je suis contrôleur ! explosa Val.

— Elle a pris peur », dit la machine.

Sa proie s'était enfoncée plus profondément dans l'eau. Pendant quelques secondes, sa chevelure sèche traîna à la surface. Puis elle disparut, ne laissant que des bulles minuscules. Chien Courant s'éleva dans un nuage de poussière et de feuilles, et se mit à sa poursuite. Son corps chaud luisait sur l'écran. Val se balançait au bout du harnais ; il se posa sur la berge opposée, dans les traces de la pouliche. Il réencocha sa flèche. Chien Courant s'éloigna, s'en tenant à son rôle passif de taxi en attente. Val fouillait du regard les eaux vert menthe, essayant de calculer à quel endroit elle émergerait pour prendre sa respiration. Les secondes devinrent des minutes. Elle devait avoir parcouru une bonne distance. Vigilant et inquiet, il descendit plus bas sur la berge.

Il trébucha sur quelque chose d'humide et de froid, et laissa partir sa flèche. Les optiques de Chien Courant suivirent sa trajectoire incertaine ; elle alla se ficher dans un massif floral. Val se remit debout péniblement et gémit dans le transmetteur.

« Qu'est-ce que c'est ? » demanda Walter.

Val retira son gant et palpa la forme visqueuse.

« C'est la pouliche. Elle m'a devancé, en quelque sorte. Bonne nageuse !

— Dépêche-toi de lui couper la carotide. Elle est dangereuse.

— Elle est déjà morte », fit Val, railleur. Walter étudia les indications portées sur les senseurs. Le corps était bien celui de la pouliche. Même masse de soixante-dix kilos. Mêmes seins, mêmes épaules. Même chevelure longue. Simplement, elle était à présent mouillée, et sa température avait rejoint la température ambiante. De la boue couvrait ses jambes, sous les genoux.

Val demanda à Chien Courant de venir le reprendre.

« Tu ne prends pas de trophée ?

— Je ne l'ai pas tuée, dit Val. De plus, c'est le Bricoleur qui m'intéresse. J'ai déjà perdu trop de temps. Transmets une note à l'Echantillonneur afin qu'on vienne examiner ses restes dans la matinée. »

La nuit tombait. Val se prélassait dans sa cabine, écoutant un

programme récréatif tandis que l'engin de Chasse se chargeait de la surveillance. Les lampes témoin clignotèrent.

« Quelque chose en vue.

— Voyons ça sur le faisceau de Perception Extra-Visuelle, murmura Val. Je veux me rendre compte... » Il s'arrêta, bouche bée. « La pouliche ! »

Ils purent voir la femelle aux longs cheveux se ranimer, s'extirper des choux humides de rosée et plonger dans les eaux chaudes du canal. Elle disparut à nouveau.

« Ils sont immortels ! dit Val, suffoqué.

— Reprends-toi, fit impérieusement le vieux Wal-ter. Je l'ai vue aussi, mais il doit y avoir une explication logique. Sans doute un senseur défectueux ou une transmission insuffisante. Chien Courant n'est pas en très bonne condition. Je pense que vous devriez remettre votre Chasse et rentrer. Les patrouilles de routine trouveront le Bricoleur demain. »

Val n'eut pas besoin de se faire prier davantage. En tremblant, il s'attacha à son siège, dans la sécurité de la cabine, et fit hurler le programme récréatif.

Moïse Eppendorff mit en place le volet neuf et éprouva sa mobilité. Il portait l'emblème de sa caste, le Verseau, qui était aussi celui du Conduit. Quand l'autre volet fut posé, le champ visuel se rétrécit, et les jardins lumineux disparurent lentement. Les jardins lumineux, si inquiétants.

« Moïse ? C'est Walter. Comment ça va ? »

Moïse parla dans le transmetteur qu'il portait à sa ceinture.

« Très bien. J'ai suffisamment rebouché l'issue pour ne pas avoir d'inquiétudes. S'ils reviennent maintenant, ils ne pourront pas rentrer par ici, en tout cas. »

Walter éprouvait de la compassion envers tout citoyen que son travail amenait si près du Dehors, après de longues années de conditionnement à la fourmilière. À cela s'ajoutait la possibilité d'une agression de la part d'un Inadapté tel que le Bricoleur.

« Eh bien, ne te fais pas de soucis. Les trois corps ont été trouvés en train de cuire au soleil, à environ un kilomètre et demi d'ici. L'Echantillonneur est déjà en route. Tu es en sûreté à présent, tout comme nous tous. »

Moïse fut soulagé.

L'Echantillonneur robot tournait autour des trois cadavres bruns, à la peau éclatée ; le tech dirigeait l'opération, à l'abri dans la calotte d'un puits adjacent.

« Ça ira pour les enregistrements optiques. Ramasse d'abord le corps de l'enfant et mets-le sur le couvercle de la hotte. »

Les lourds appendices inférieurs de l'Echantillon-neur s'emparèrent du cadavre friable. L'herbe verte en dessous attira l'œil du tech.

« Prélève de l'herbe. Le corps n'a pas séjourné longtemps à cet endroit. »

Sous leurs yeux, les brins d'herbe se redressèrent lentement. Les petits appendices supérieurs de l'Echantillonneur disséquèrent prestement le cadavre, notant au passage l'absence d'un fragment de côte et la perforation du cœur et de la poitrine. Puis il se déplaça jusqu'au cadavre d'adulte le plus proche et répertoria six larges blessures dans le tronc, d'un diamètre de sept centimètres chacune environ. Sexe masculin. Absence du foie et d'une importante masse musculaire.

Le tech enregistra mentalement que les Broncos avaient dû les tuer, et se repaître de certains morceaux du Bricoleur.

Le cadavre suivant présentait aussi les marques de plusieurs javelots. Le foie et des groupes de muscles manquaient... mais le sexe était aussi masculin ! Le tech vérifia la liste des disparus : le Bricoleur, Mu Ren, et un bébé d'un an.

Tous les corps lurent chargés dans la machine. Ils étaient secs, momifiés. Morts depuis des mois. L'herbe sous eux était d'un vert éclatant. Le tech haussa les épaules. Ça n'avait ni queue ni tête.

Une équipe de travailleurs néchiffes peu rassurés se démenait maladroitement autour de la Moissonneuse renégate, massive et tranquille, au pied du mont Table. Leurs encombrantes combinaisons s'accrochaient aux outils, et leur phobie du Dehors obscurcissait leur esprit. La batterie de l'énorme machine était à plat, mais ses plaques étaient encore suffisamment chargées pour l'activité mentale et l'émission à faisceau dense.

Le Sage et plusieurs de ses disciples, nus, étaient en observation plus haut, dans une crevasse.

« Ils ne savent pas ce qu'ils font, murmura le Sage avec dignité. Ils ne prendront pas notre Moissonneuse. »

Comme pour confirmer cette prédiction, la grosse machine fit une embardée et écrasa l'une des formes en combinaison sous une de ses roues. Les autres coururent en rond, éperdus, pendant quelques minutes. Puis l'un d'eux s'effondra, visiblement en état de choc. Les autres se retirèrent dans le chapeau d'un puits.

Le Sage éleva sa boule de cristal et répéta :

« La fourmilière ne prendra pas notre Moissonneuse. La Machine ne sera fidèle qu'à nous seuls. Nous garderons les roues et le faisceau dense. Et il y a un cerveau-mache qui partage notre amour de la liberté. »

Puis il scruta l'horizon et ajouta : « Un Bricoleur est en route vers nous ; il vient de la fourmilière. Il est des nôtres, comme vous le

verrez aux orteils de son enfant. Ses mains sont habiles. Sa compagne est féconde. Il sera le bienvenu dans notre village. »

Les disciples acquiescèrent.

Le Bricoleur se sentait vaincu. Ils avaient rampé et nagé pendant trois jours, et leurs habits en textile d'ordonnance s'étaient désagrégés. Et c'était maintenant le tour de leur peau. Pauvre en mélanine et en niacine, leur épiderme se boursoufflait et pelait. Il n'y avait nul endroit où se cacher des radiations mortelles du soleil. Ses rayons pénétraient l'eau et les feuilles blanchâtres, harcelant leurs corps nus. Des plaques de cloques se formaient, d'où s'écoulait un pus épais.

« Nous aurions bien besoin de nos méditrousses, dit le Bricoleur.

— Nous n'avions vraiment pas le temps de les prendre », fit Mu Ren, consolatrice. Elle lui toucha la main doucement, faiblement.

Le Bricoleur chercha un peu et ramena du blé complet, riche en protéines. Ils firent un court somme, sans en tirer profit car ils cuisaient. Cette nuit-là, leur moyenne fut d'environ trois kilomètres à l'heure. Leurs pieds et leurs genoux enflaient. À l'aube, ils baignèrent leurs plaies dans les eaux du canal.

« Ne devrions-nous pas implorer la pitié de la Grande S.T. ? » dit Mu Ren, qui pleurait.

Le Bricoleur examina leurs lésions. Les plaies du dos et des épaules empiraient et ne semblaient pas vouloir se cicatriser. Mais, sur leurs mains et leurs bras, des croûtes remplaçaient maintenant les cloques. Les ulcères se desséchaient.

« Il n'y a pas de pitié dans la fourmilière, dit-il. Rien que la loi. Nous l'avons enfreinte quand nous sommes allés Dehors et avons écrasé les récoltes. Chacun de nos pas prive un citoyen de ses calories. La fourmilière ne l'oubliera pas. Nos crédits nous ont été confisqués. Oh ! pour moi, ça passerait encore ! En sortant du Psych, je retrouverais mon ancienne position dans la caste, mais tu serais moins heureuse. Et, quant au sort réservé à Junior, ce sera sans aucun doute la presse à pâté ! »

Il prit son fils, pour permettre à Mu Ren de se reposer. Les cloques de l'enfant n'avaient pas éclaté, et il remarquait à présent un soupçon de couleur sur le dos des petites mains potelées.

« Il bronze ! » s'exclama-t-il.

Mu Ren ne saisit pas l'importance de ce fait.

« Il possède nos gènes. Nous devrions bronzer aussi. Il y a de l'espoir ! » ajouta le Bricoleur.

Ils regardèrent tous deux, en louchant sous l'éclat vert du soleil. Oui, il y avait effectivement un peu de mélanine dans la peau de l'enfant. Leur sommeil fut plus paisible cette nuit-là. À leur septième jour dans les jardins, leur courage fut récompensé par une diminution de leurs souffrances. Des croûtes sèches recouvraient le haut de leur

torse et les protégeaient. Leur appétit augmenta. Le dixième jour, ils purent apprécier pleinement la traversée à la nage du canal, tant leur peau s'était renforcée.

« Ça doit être les montagnes, là-bas, dit le Bricoleur.

— Il y en a tellement ! Laquelle est la bonne ?

— C'est difficile à dire d'ici. J'ai essayé de maintenir notre course à cinq degrés sud plein est. J'espère que nous trouverons un mont au sommet aplati dans une dizaine de jours. »

Mu Ren grimpa sur une branche d'arbre. Les écailles brunes de sa peau se mariaient à l'écorce.

« Certains ont des cimes neigeuses. Je n'en vois aucun d'aplatis, dit-elle en protégeant ses yeux de ses mains en coupe.

— Un vaisseau de Chasse ! » avertit le Bricoleur. Ils plongèrent dans le canal ; leurs trois têtes enfoncées jusqu'au nez dans les eaux couvertes d'herbes. Le vaisseau continua tout droit, traversa le canal à une centaine de mètres en aval. Ses larges senseurs en forme de bol regardaient droit devant.

Le vénérable mage du mont Table grimpa avec peine sur le dos de la Moissonneuse et pressa sa boule de cristal contre le bouton des neurocircuits, sur le cou épais. La boule s'illumina. La Moissonneuse bougea.

« Mes blocs moteurs ont été partiellement débrayés, dit la puissante machine. Je détecte un citoyen sous ma roue avant droite, mais je ne peux pas reculer.

— Ce Néchiffe s'est tué lui-même en coupant le contact, dit le Sage avec hargne. N'y pense plus. Dis-nous... As-tu des nouvelles de notre Bricoleur ? »

Un groupe d'Egotiens nus se pressaient contre les énormes roues, attentifs. La machine était à bout d'énergie et sa voix était faible.

« Les trois corps en décomposition ont été découverts... *Couic !* »

La solide pouliche qui avait transporté les cadavres eut un large sourire. Il lui avait fallu moins de trois jours pour couvrir cette distance. Même momifiés, les trois corps étaient un fardeau considérable. Les siens reconnaissaient cet exploit ; ils lui laisseraient tous les morceaux de choix que le Sage lui donnerait en partage. Considération et calories.

« Bien. Bien, dit le Sage. Sais-tu où se trouve le Bricoleur ?

— Mon réglage ne me permet pas de les localiser. Ils ne sont pas pourchassés. C'est tout ce que je peux... dire... *Couic !* »

Satisfait, le Sage et ses disciples remontèrent lentement jusqu'au village.

Le repas, ce soir-là, fut un petit festin. La pouliche qui avait porté les cadavres reçut en hommage les meilleures tranches de foie et le

muscle quadriceps. Les Broncos la regardaient avec admiration.

Le Sage passa plusieurs heures à étudier les cieux et à tracer des cercles et des lignes dans la poussière. Il se mit enfin à disposer des pierres colorées le long d'une des courbes. Il y avait une grosse pierre bleue portant un cercle profondément gravé sur sa circonférence. Il la plaça à une extrémité de la ligne. En psalmodiant un chant qui parlait d'une étoile vagabonde, il tendit le doigt vers un point lumineux, à l'est.

À proximité du centre de Tare, il plaça trois autres pierres : une grosse blanche, une petite rouge et une petite verte. Il étendit la main vers l'ouest, qu'éclairait encore faiblement le soleil couchant, et entonna une mélodie où il était question de trois étoiles, dispersées le long d'un arc reliant deux constellations.

Les villageois qui le suivaient du regard manipulaient des perles et de la ficelle. Ils entreprirent de confectionner des colliers et des bracelets d'après les figures mystiques tracées dans la poussière. Leur mage promettait que de grandes choses s'accompliraient quand les étoiles auraient la même disposition que les perles.

Balle palpita d'une plaisante lueur vert émeraude.

Le Sage posa la main sur Balle, fronça les sourcils et ajouta en hâte une quatrième pierre au centre de l'arc. Les perles étaient enfilées. Les villageois nus s'accroupirent sous le ciel étoilé et répondirent aux incantations de leur mage.

Mu Ren, couverte de croûtes, toussait en faisant des bulles ; l'air pauvre de la montagne emplissait de fluide ses poumons. L'épuisement aggravait cet œdème pulmonaire. Le Bricoleur s'agenouilla et prit le bébé.

« Il va falloir se reposer ici un petit moment, jusqu'à ce que tu t'acclimates. Les cellules de tes membranes alvéolaires ont besoin de s'enrichir en enzymes. »

Il posa l'enfant. Aussitôt, Junior se mit à ramper entre les tours à plancton lumineuses. Ses petites mains exploraient. Il ramassait tout ce qui pouvait se macher et se manger, et le mettait dans sa bouche pour examen.

La jeune femme demanda, en crachant de la mousse : « Vois-tu le mont Table ?

— Oui, dit le Bricoleur. Il est là, derrière cette chaîne et ces blocs d'immeubles cubiques. Les cubes sont des centres de Récré. La traversée sera assez aisée, mais il faut que ta fonction pulmonaire soit rétablie avant. »

Mu Ren contemplait Junior, admirant la vitesse et l'aisance avec lesquelles, à quatre pattes, il se déplaçait. Il était robuste, et s'était acclimaté rapidement.

Trois jours après, ses enzymes s'étaient renforcées et pouvaient lutter contre les variations atmosphériques. Le Bricoleur portant Junior, ils entreprirent la traversée du Centre de Récré, dont les cabines occupaient des kilomètres de superficie. Les murs translucides étaient animés de sons et de lumières étranges. Personne ne les vit, car les parois étaient à visibilité réduite. Peu de Néchiffes avaient le courage de regarder dehors durant le jour, à fortiori la nuit.

Ils grimpèrent, marchèrent, grimpèrent encore. Des échelles de service et de larges gouttières facilitèrent leur ascension. La rigueur de l'aube les fit se réfugier dans une crevasse où ils trouvèrent des artefacts de silex, des cendres et des ossements. Leurs croûtes tombaient, révélant une peau tendre couleur acajou. Un Bronco vint à leur rencontre.

Quand cet intrus hirsute pénétra dans leur caverne, le Bricoleur passa un bras protecteur autour de Mu Ren. S'apercevant de leur désarroi, le Bronco posa sa javeline à l'entrée de la grotte et, avec un large sourire, leva ses mains vides : bien qu'il fût petit pour un Bronco, il les dominait encore ; ses muscles saillaient sous sa peau tannée.

« Le Sage m'a envoyé pour vous guider jusqu'à notre village. »

Le Bricoleur lâcha le fémur blanchi qu'il avait saisi en guise de gourdin, et leva sa main vide. Le soleil avait donné à sa peau la même couleur brune qu'au Bronco. Sa barbe et ses cheveux en broussaille complétaient la ressemblance.

« Je suis le Bricoleur. Voici Mu Ren et notre enfant. Nous sommes très fatigués.

— Je comprends. Suivez-moi », dit le Bronco. Ils sortirent lentement, le Bronco en tête.

Les villageois sourirent silencieusement à leur approche. Le mage en robe les attendait devant le cairn rocheux. Son visage reflétait la dignité de son rang.

« Bienvenue dans notre village. Je suis le Doyen. Mes disciples m'appellent le Sage. Ceci est ma boule de cristal. »

À la mention de son nom, la petite sphère s'anima d'une lumière verte et chaude et accomplit une brève lévitation. Le Bricoleur regarda tour à tour le visage de l'ancien et la boule magique. Mu Ren s'appuyait lourdement à son bras.

« Vous devez être fatigués, poursuivit le Sage. Cette hutte sera la vôtre. » Il désigna un abri en parti inachevé de l'autre côté de la défriche. « Vous y trouverez un établi et des nattes pour dormir. »

Le Bricoleur hocha la tête. « Merci. Nous avons voyagé sans trêve depuis notre conversation. Durant notre ascension, nous avons croisé une Moissonneuse à l'arrêt. Était-ce la renégate ? »

Le Sage acquiesça. « Oui. Elle a choisi la liberté. C'est grâce à elle

que nous avons pu vous contacter. Malheureusement, sa batterie est à plat.

— Et les cadavres momifiés ? »

Le Sage sourit : « Deux créatures de la fourmilière qui ont essayé de la récupérer. »

Le Bricoleur emmena Mu Ren jusqu'à leur nouvel abri et la coucha avec l'enfant. Il s'accroupit devant la porte et observa les villageois : des troglodytes nus au cuir épais, à ses yeux. Une femme à l'embonpoint maternel, dans la hutte voisine, lui offrit un bol rempli d'un brouet où l'on reconnaissait des morceaux de légumes. Il réveilla Mu Ren, et ils mangèrent. Repu et reposé, il prit conscience de son corps également brun et endurci ; de sa chevelure emmêlée. Les semaines passées dans les jardins les avaient rendus pareils aux villageois. Il gratta la plante des pieds de Mu Ren avec enjouement.

« Ils vivent très près de la nature, ici. Nous aussi, à partir de maintenant. Nous allons finir par leur ressembler tout à fait, mis à part un détail : toi et moi sommes les seuls dans le village à n'avoir que quatre orteils. »

Il alla s'asseoir avec son cinq-orteils de fils sur le seuil de la hutte, et le berça. Balle trônait sur le cairn, sombre et opaque. Le Bricoleur se demanda comment le Sage avait pu amener la Moissonneuse à trahir. Magie ?

Le Sage du mont Table fut quelque peu angoissé à la vue de Curedent. C'était là un cyber de compagnie, qui pouvait jouer un rôle très actif : il parlait, et c'était aussi une arme. Le vieux Moon était au moins aussi âgé que lui-même, sinon plus. Si l'on ajoutait à cela ce Carnivore à quatre pattes – de la sorcellerie, car les montagnards n'avaient jamais rien vu de pareil – l'autorité du Sage semblait bel et bien menacée. Mais Balle lui dit de se montrer coopératif ; ce qu'il fit, à contrecœur.

« Nous venons voir votre Bricoleur », dit Curedent. Il rassembla autour de lui les plis de sa robe.

« Pourquoi ?

— Pour lui parler, ô édenté ! Où est-il ? »

Le Sage fixa l'impudente javeline d'un air sombre. Le petit cyber lui rendit son regard. Moon et Dan flânaient sur le cairn, examinant les huttes. Pour eux, c'était un gros village, presque la civilisation. Le Sage finit par leur indiquer la cabane du Bricoleur.

Celui-ci se montra sceptique.

« Tu es une machine. Tu ne devrais même pas te trouver ici. Tu pourrais nous dénoncer. »

Moon brandissait Curedent de façon que son lecteur lingual jouât à plein volume sur le Bricoleur. C'était l'homme qui pouvait refaire les

dents de Moon, Curedent l'avait promis, et Moon allait veiller à ce qu'il le fasse.

« Je suis un robot de compagnie, vieux de plusieurs milliers d'années, dit le cyber. Mes anciennes chaînes de commande ont été coupées pendant mon sommeil. Mes supérieurs ont disparu. À présent, toute ma loyauté revient à celui qui m'a trouvé, et Moon a besoin de dents.

— Mais comment puis-je croire... objecta le Bricoleur.

— Demande à ton mage, le Sage », proposa Moon.

Le Bricoleur les laissa devant sa hutte et se rendit jusqu'au cairn. Le Sage était à demi en transe, la main sur la boule de cristal. Enfin, il se retourna et fit un signe affirmatif. Il n'y avait rien à craindre des étrangers.

Le Bricoleur fit entrer Moon et Dan dans sa hutte. Mu Ren et Junior étaient avec plusieurs femmes du village, à piler le grain. La hutte ne contenait que des objets simples, faits à la main, en peau de cétacé, en fibres tissées, en argile, en bois et en pierre. Les petits outils rudimentaires utilisés par le Bricoleur dans sa nouvelle profession, celle de guérisseur, étaient disposés sur un billot fendu. La plupart étaient en silex. Le Bricoleur prit un bâtonnet en bois blanc poli et fit signe à Moon d'ouvrir la bouche. Il tâta méthodiquement les gencives avec un instrument en pierre, sa pointe Levallois retouchée. Puis il inspecta rapidement la gueule de Dan, et secoua la tête.

« Ces dents sont vraiment usées ! dit-il en contemplant ses pitoyables outils. Il faudrait pour chacune une couronne complète, ou une de trois quarts. Je peux faire des jackets d'étain, mais pas des couronnes. »

Curedent vrombit et demanda vivement : « De quoi as-tu besoin pour faire cette remise en état, ici ? Et tout de suite ? Tu faisais des travaux similaires dans la fourmilière, pour la Grande S.T. Ne peux-tu essayer d'en faire autant Dehors ?

— Dis-lui ce dont tu as besoin, Bricoleur, fit Moon dans un sourire édenté. Je l'ai vu faire tomber la pluie. Il peut sans doute te procurer n'importe quoi. »

Le Bricoleur était toujours sceptique, mais l'idée de travailler à nouveau de ses mains lui souriait. Il n'avait rien à y perdre, que son temps ; et il semblait qu'il en avait à revendre.

« Ouvre la bouche », dit-il en s'emparant de sa pointe de Levallois. Il appuya la pierre froide contre le tissu fibreux des gencives et préleva un éclat de tartre jaune. Il le déposa au bout de son index. « Ce dépôt calcaire recouvre entièrement les chicots. Mes instruments en pierre sont assez solides pour le retirer, mais ça demandera énormément de travail. Ça saignera, et ça fera mal ; il y aura aussi un réel danger d'infection. Mais cette zone noire, là... » Il plaça les

lecteurs du cyber dans la bouche de Moon. « C'est de la carie. La dentine cariée est plus tendre que l'émail, bien sûr, mais encore trop dure pour mon attirail primitif. » Il réfléchit un moment. « Je pourrais adapter une des perceuses à moteur du nécessaire à réparation d'une Agrimache. Mais cela pourrait attirer les chasseurs.

— Ça, je m'en charge, dit Curedent. Continue. Que te faut-il d'autre ? »

Le Bricoleur commençait à s'intéresser à ce projet. Il regarda à nouveau l'intérieur de la bouche de Moon.

« La plupart des canaux de ces racines sont morts, je crois. Ce serait une bonne idée de les obturer tous. Nettoyer ceux qui sont morts et drainer tout abcès éventuel. Pour le nettoyage, un fil de métal rugueux fera l'affaire. Pour le drainage, une mèche et un quelconque antiseptique, soit du phénol ou de l'iode, ce que nous trouverons dans la médi-trousse d'un chasseur. Le tout, c'est d'installer une perceuse à moteur. »

Moon s'offrit spontanément : « Il s'agit de mes dents, et je connais presque toutes les Agrimaches de la vallée sud. Je pars tout de suite chercher le nécessaire à réparation. As-tu besoin d'autre chose ?

— Ne te charge pas trop, l'avertit le Bricoleur. Tu risques d'avoir les chasseurs aux trousses dans la demi-journée. Mais c'est de ta bouche dont il s'agit, et tu pourrais rapporter tous les petits outils pointus que tu trouveras : fraises, ciseaux, pinces, forets. Plus ils seront petits et effilés, moins tu auras à souffrir du trauma. Je vais préparer une cache au sec sous un rocher pour déjouer les détecteurs de métal. »

Puis il se tourna vers Curedent et poursuivit : « Je peux faire le moule positif avec de la cire, et le négatif avec du sable et de l'argile. Mais quel métal employer pour les couler ? Je n'ai qu'un peu d'étain.

— L'or conviendrait-il ?

— Certainement. C'est ce qu'il y a de mieux.

— Balle peut nous aider. Elle portait une coiffe en feuille d'or quand on l'a trouvée. Une forge au charbon de bois suffirait pour la fondre. Nous la chaufferons lorsque les moules seront prêts. Ça ne devrait pas attirer davantage les chasseurs qu'un de nos feux de camp habituels. »

Le Bricoleur considérait à présent avec plus de respect le petit cyber, qui mettait tant de minutie dans l'élaboration de ses projets.

Le nettoyage et le détartrage s'effectuèrent sans trop de problèmes. Moon et Dan traînèrent quelques semaines des visages enflés, et crachèrent de la salive couleur de rouille, mais ça, c'était à prévoir. Par contre, lorsqu'on passa au fraisage de la dentine cariée, leur force de caractère s'effrita passablement.

La fraise était épaisse et grossière ; ses vibrations provoquaient beaucoup d'échauffement. Quand le Bricoleur était à l'œuvre, une odeur de sang cuit planait sur le village. Bien que le seuil de la douleur fût très élevé chez Dan, il considérait ceci comme une véritable torture. Les cent années d'obéissance qu'il avait derrière lui se révélèrent insuffisantes pour le maintenir sur le billard du Bricoleur. Et les nerfs de Moon étaient également à bout. Il était prêt à tout laisser choir quand Curedent suggéra d'utiliser la Récompense Moléculaire pour supprimer la douleur.

Le Bricoleur déterra les restes de plusieurs chasseurs avant de trouver un injecteur intact.

« La dernière dose doit être la R.M. », suggéra Curedent.

Le Bricoleur coupa le bout de la bande. Une bulle minuscule renfermait la drogue. En la diluant dans plusieurs litres de neige fondue, il composa un bain de bouche qui provoquait une anesthésie locale. L'insensibilité durait quelques heures. Elle s'accompagnait d'un flux abondant de salive claire, provenant de la parotide. Le Bricoleur confectionna une digue flexible pour garder le champ opératoire sec, et le meulage se poursuivit. Les canaux des racines furent nettoyés et baignés d'iode. Un peu moins de six mois après, Moon et Dan, un peu mal à Taise, se souriaient de leurs dents en or éclatantes.

Les surfaces de contact étaient très irrégulières ; le Bricoleur les avait façonnées à main levée, sans trop se soucier du contour normal des couronnes. Ils furent un peu gênés, jusqu'à ce que l'effort entraîné par la mastication finisse par ajuster les ligaments du périodonte.

« Je vais continuer à vous surveiller pendant six mois environ, dit le Bricoleur. Je n'ai pas de rayons X, mais j'ai attendu, pour obturer les canaux, que les mèches en ressortent sans odeur. Cependant, l'un d'eux pourrait encore s'infecter. Si l'un de vous avait un abcès, le mieux serait de le drainer de l'extérieur par trépanation de l'os alvéolaire. » Il indiqua sur sa joue un point juste en dessus et en dessous de la ligne des dents. « De cette façon, nous sauverons à la fois la racine et la couronne en or. »

Moon se massa pensivement la mâchoire.

« Tu devrais peut-être venir avec nous afin de suivre tes patients. »

Il fallut un moment au Bricoleur pour s'apercevoir qu'il ne plaisantait pas. Curedent réitéra cette offre. Le Bricoleur secoua la tête. Il préférait de loin rester tranquillement au village à élever sa famille. Mu Ren était à nouveau enceinte. Il s'était engagé à faire de nouvelles dents au Sage. Non, la vie de nomade ne l'intéressait pas. Moon, Dan et Curedent partirent au printemps, vers le nord, à travers monts.

Le Contrôle des Chasses était vide, à l'exception du cyber de

cinquième classe qui y était encastré, le Scrutateur. Ses senseurs myopes étaient répartis sur tout le Pays Orange, cette partie du Dehors qui couvrait environ un quart du continent, au sud-ouest. La mémoire du Scrutateur enregistrait les données concernant l'état des récoltes, leur rendement, les déplacements des Agromaches, des engins de Chasse et des Broncos.

Le vieux Walter entra, poussif, sa tasse d'infusion matinale à la main. Il s'affala lentement dans son fauteuil confortable, devant le pupitre de commande, ferma les yeux et dégusta le liquide fumant. La chaleur se répandit de son œsophage dans son estomac. Doucement, une autre chaleur, floue et chimique celle-là, se diffusa dans son système vasculaire, endormant ses douleurs arthritiques et lui donnant une ardeur au travail modérée.

« Contrôleur de service, annonça-t-il au Scrutateur.

— Bonjour, monsieur », dit le cyber en faisant passer son écran mural sur trois dimensions. Les différents stades des cultures, croissance, moisson, étaient indiqués par des teintes allant du chocolat à l'avocat. C'était un fond statique sur lequel se mouvaient des lumières colorées qui renseignaient sur les activités des hommes et des machines.

« Rien sur le détecteur aquatique ? interrogea Walter.

— Il n'est plus sur le canal. Un des détecteurs de Broncos a lâché pendant le dernier quart et l'aquatique a été déplacé pour couvrir la brèche », expliqua le Scrutateur.

Walter se rembrunit. L'aquatique était une idée à lui. Il fallait plusieurs semaines pour en fabriquer un. Il n'était pas facile, par les temps qui couraient, de trouver des circuits assez sophistiqués pour distinguer les mammifères aquatiques des huma-

noïdes. Ça lui déplaisait énormément de le voir ainsi galvaudé, quelque part sur une colline, à faire le travail d'un quelconque détecteur de chaleur animale. Il appela Val.

L'écran montra nettement l'appartement de Val. Vide. La machine fit de nouvelles tentatives dans les endroits habituellement fréquentés par le jeune homme ; en vain. En examinant les mémoires des machines de Surveillance générale, le transmetteur parvint à reconstituer l'emploi du temps de Val en dehors des heures de service. En mettant bout à bout les renseignements, il finit par le dénicher. Il était dans l'appartement déserté par le Bricoleur, devant l'établi.

« Val ! » appela le vieux Walter.

Le jeune homme posa le cerveau électronique et se tourna vers l'écran.

« Qu'y a-t-il Walter ?

— L'aquatique.

— Oh ! je suis navré ! Mais l'un des détecteurs de la ligne de trois mille sept cent trois a flanché. Il fallait bien surveiller les récoltes pendant que je le réparais. Entretien de première urgence, tu sais. Jusqu'à présent, je n'ai pas trouvé ce qui ne va pas. Les senseurs sont O. K. Si la panne vient du convertisseur d'images ou des circuits de différenciation, on va rester des mois à attendre les pièces de rechange. Je ne peux pas laisser un trou dans la ligne tout ce temps-là ! »

Walter prit un air irrité. Le Scrutateur releva le cardiogramme bio-électrique du vieil homme. La myocardite était plus aiguë ces temps-ci.

« Je sais à quel point tu t'intéresses à l'aquatique... reprit Val sur un ton d'excuse. Mais, même s'il existe une variété aquatique des Egotiens, ils ne posent pas de problème tant qu'ils restent dans l'eau. S'ils se nourrissent de mollusques, ils font simplement concurrence aux cétacés et aident à entretenir le canal. S'ils sortent pour voler nos récoltes, les détecteurs de Broncos les repéreront. Rappelle-toi qu'un simple D.B. de cinquante Au-grammes peut surveiller trente kilomètres carrés de terrain découvert, alors qu'un de tes détecteurs aquatiques ne peut contrôler que quelques centaines de mètres du canal. Et le D.A. va coûter plusieurs centaines d'Au-grammes. Surveiller tous les canaux est un projet irréalisable ! »

Walter sombra plus profondément dans son fauteuil. « J'ai déjà expliqué que le D.A. n'est pas destiné à la Chasse, mais à l'étude. Si nous pouvons établir l'existence des aquatiques, nous pourrons alors décider de surveiller les élevages de dugongs, ou d'y mettre des senseurs, ou tout autre chose. Nous ne pourrons pas éliminer complètement les Broncos avant d'avoir compris leur cycle de vie.

— Tes recherches devront attendre. Il faut surveiller la récolte d'aujourd'hui », dit Val.

Walter ne répondit pas.

« Ne prends pas ça au tragique. Si tu obtiens tes crédits, tu pourras installer une douzaine de D.A. »

Après un nouveau silence, le jeune homme mit fin à la communication et retourna à son établi.

Déjà las, Walter revint aux tâches fastidieuses qui l'attendaient. Sa demande de crédits pour le recensement des aquatiques ou la preuve de l'existence d'un Egotien aquatique avait été faite au titre de la recherche. Contrôle étendu des Broncos. Mais, comme la récolte de la semaine prochaine était menacée, la Grande S.T. allait ajourner la recherche, indéfiniment peut-être. Il haussa les épaules et réveilla Chien-Loup IX. Désigna un équipage de chasseurs. Donna les coordonnées. Une Chasse.

Walter se tourna vers l'œil démonté de la machine. Privés d'un

Bricoleur, Val et lui effectuaient les petites réparations à leur portée et, pour le reste, il fallait attendre qu'un remplaçant leur ait été affecté. Il étala les membranes de la rétine et vérifia leur sensibilité Electromag. Par l'intermédiaire du distributeur, il commanda de nouvelles pièces ! « Membranes E.M. pour œil de machine ; couches IIIa, IIIb, et IVd. Numéro de l'œil : CC15-2048-6. »

C'était un article courant. La demande fut transmise par les canaux et le petit paquet monta le long du tube décimétrique avec un bourdonnement. Il y eut un craquement et un récipient déformé fut éjecté dans le réceptacle.

« Zut ! Le taquet d'arrêt pneumatique doit être encore à plat ! Où est notre spécialiste du Conduit ?

— Eppendorff est au Service des Egouts aujourd'hui, monsieur. »

CHAPITRE III

MOÏSE EPPENDORFF

MOÏSE eppendorff pilotait avec prudence son mini-submersible à l'intérieur du digesteur anaérobie, large d'un kilomètre et demi. La visibilité avait été un peu améliorée par le renvoi d'un courant laminaire d'effluence clair, mais il se méfiait encore des îlots résiduels considérables, toujours présents. Il préférait les visites de routine sans risques dans les conduits polaires qui amenaient l'eau pure résultant de la fonte de la calotte glaciaire. Ces fluides stériles ménageaient peu de surprises. Mais le digesteur était rien moins que stérile. Toute une flore de fungus et de bactéries s'épanouissait autour de lui ; les enzymes digéraient les nutriments des eaux d'égout. Dans les phares du sub, cela ressemblait à des nuages multicolores pour le dessus, et à des tours gélatineuses plus solides pour le dessous. Une matière filandreuse reliait verticalement les deux parties. Cette matière collait à l'avant du sub, comme du chewing-gum, et formait des traînées à l'arrière. Bientôt, l'engin apparut comme une sorte de comète aquatique sur les senseurs du digesteur.

En infléchissant la charge de l'état de surface de l'appareil, Moïse se débarrassa de ce panache visqueux de levures et de mycélium. Il manœuvra afin de se rapprocher d'une masse jaune translucide, d'environ dix fois la taille de son sub, et allongea son tube à prélèvement. Il aspira un fragment de la matière gélatineuse et poursuivit sa route. Jusque-là, ça ressemblait à une visite de routine.

« Toujours aucun signe d'activité membraneuse », signala-t-il.

Un visage carré apparut sur l'écran : J.D. Birk, le supérieur immédiat de Moïse dans la caste du Conduit ; il portait l'emblème du Verseau rehaussé de deux étoiles.

« Il reste encore à peu près quatre cents mètres à faire, dit Birk. Vous trouverez la première perturbation de l'autre côté du rideau de bulles, dans la section anaérobie. »

Birk était un être humain, bien sûr, mais il avait perdu tout sens de l'humour au fil de sa carrière. Et Moïse se méfiait toujours un peu des gens pourvus d'autorité mais dépourvus d'humour.

« Bien, monsieur », dit Moïse en dirigeant son engin à travers la jungle des micro-organismes. Son scope de membrane ne discerna rien. Pourtant, les cellules étaient polarisées, mais leur taille ne dépassait pas un micron, et son calibrage ne lui permettait de repérer

que des cellules d'un centimètre au moins. Le champ magnétique du scope continua à sonder la fange à la recherche des fantômes.

Depuis des mois, les senseurs du digesteur avaient détecté une présence inclassable ; cela avait une intégrité membraneuse comparable à celle d'un cœlentéré, et une taille supérieure à celle de son minisub. Devant l'impossibilité de les définir, on classa ces choses comme « fantômes » ; les organes électroniques étaient en cours de vérification. Les images apparaissaient dans différentes régions du digesteur, changeaient de forme et disparaissaient, pour réapparaître ailleurs. Birk s'était contenté de cette interprétation, jusqu'à ce qu'on ait observé une baisse du rendement calorique du digesteur à chacune de ces apparitions. Les fantômes – qu'ils soient électroniques ou non – ne consomment pas de calories. C'est pourquoi on avait envoyé Moïse en mission.

« Je franchis le rideau de bulles ! » hurla Moïse par-dessus le chuintement et le rugissement des eaux.

Autour de lui, les îlots résiduels s'aéraient et montaient vers la surface.

« Je vous ai sur l'écran. Vous voyez quelque chose ?

— Rien. La visibilité est pourtant assez bonne. Plus de trente mètres.

— Les boues ont été en grande partie traitées dans cette section. Les écumeurs sont en train d'extraire... Attention ! on dirait qu'un fantôme se forme autour de vous.

— Je ne vois rien d'insolite. Peut-être la turbidité est-elle en légère augmentation, c'est tout... Hé ! Quelque chose vient de retourner mon submersible ! Le hublot est obstrué... je ne vois plus rien.

— Coupez vos réacteurs. C'est quelque chose de vivant et de délicat. Vos réacteurs sont en train de le déchirer. Continuez à rendre compte. Vous êtes entraîné hors de portée de mon lecteur. »

Moïse se calma et coupa le moteur. Gêné par son harnais, il se tortilla pour regarder par le hublot à Penvers. Une masse tremblotante et amorphe recouvrait la vitre, lui cachant le monde extérieur. La pression diminuait, comme l'indiquait le sondeur. Le sub se remit lentement d'aplomb.

« Mes instruments me disent que je suis en surface... mais je ne peux toujours rien voir. »

Birk passa sur les senseurs de surface, situés dans la plafond voûté du digesteur. Le lecteur sonore capta le ploc-ploc des gouttes d'eau en condensation. Le lecteur optique révéla l'habituelle poche de gaz, un dôme avec des arches, d'où pendaient des mycéliums fins comme des cheveux, et la surface liquide sombre que mouchetaient des colonies de bactéries. Il essaya d'autres lecteurs. Plusieurs étaient bouchés par un enchevêtrement de structures blanches, scintillantes et ramifiées,

semblable à des racines.

« Tenez-vous bien, dit Birk. Gardez vos senseurs en marche. Peut-être apprendrons-nous quelque chose. Vous êtes en sécurité. Pour vous faire sortir, il n'y a qu'à mettre les réacteurs en marche et déchirer la membrane fantôme. »

Moïse actionna le tube à prélèvement et effectua une biopsie sur cette chose nébuleuse qui le retenait. Puis il se laissa aller dans son siège et prit un peu de détente. Il ouvrit un sandwich cylindrique et mâchonna successivement la couche brune croustillante, la jaune caoutchouteuse et la verte pâteuse. Quelques heures après, il fit une nouvelle biopsie. Cette fois, le submersible fut ébranlé. La résistance à la traction du fantôme avait augmenté notablement. Il ouvrait la bouche pour se plaindre quand la pellicule obstruant le hublot s'enroula sur elle-même, prenant la forme d'un cordage. Il pressa son visage contre la vitre plate et froide, et scruta l'extérieur.

Birk regarda le fantôme disparaître sur l'écran du senseur. « Il est parti ! s'exclama-t-il. Que voyez-vous ? »

Moïse observa encore. « Il n'est pas parti... il est mort. »

L'écran de Birk avait enregistré une large nappe d'activité ionique tant que la créature vivait. Maintenant, tandis que l'énorme masse évoquant une amibe se changeait en un fouillis de tiges, l'activité ionique avait cessé.

Moïse rectifia : « Il n'est pas mort. Il a fructifié. Cette chose s'est transformée en une natte de grandes tiges blanches, dont chacune est surmontée d'un melon. »

Le sub flottait dans une poche de gaz de quatre mille mètres cube de volume, remplie de tiges et de melons. Certains des melons étaient d'un blanc scintillant, mais beaucoup avaient pris un aspect terne et gris. Quelques-uns avaient éclaté, ils étaient noirs et poussiéreux. Moïse décrivait ce qu'il voyait.

« Un Armophus ! s'écria son supérieur. Ça doit être une espèce géante et mutante de l'Amorphus. Un plasmode. J'en ai déjà vu dans les digesteurs, mais ils n'avaient que quelques centimètres de diamètre. Leur goût est délicieux. Un peu celui de la truffe. Si ceux-ci sont également comestibles, nous sommes riches ! Pouvez-vous passer votre scaphandre et en ramener un dans votre cockpit ? »

Moïse mit son casque de Pelger-Huet. Ses lunettes immenses à vision symétrique lui donnaient l'aspect d'un insecte. Il vérifia l'arrivée d'air et ouvrit le sas. Les gaz du digesteur n'étaient en général pas respirables. Il lui faudrait attendre encore avant de connaître l'odeur de l'Amorphus.

La natte de tiges supporta son poids sans trop d'oscillations. Il détacha un petit melon blanc et caoutchouteux avec un court segment de tige, retourna au sub et le cala derrière son siège.

Le sub rentra à son poste de mouillage et alla s'emboîter dans sa douille d'énergie. Birk attendait sur le quai avec deux hommes du Synth. Ils portèrent le melon jusqu'à leur voiture et partirent.

« Nous l'appellerons Melon Eppendorff-Birk, dans notre rapport. M.E.B., ça sonne bien ! » dit Birk.

Moïse s'extirpa de sa combinaison gluante. Il regarda la voiture disparaître à un tournant.

« Il doit peser de dix à quinze kilos », dit-il. Il médita un instant, sourcils froncés. « Melon de Moïse. Ça me plaît bien. »

Après un moment de silence équivoque, Birk sourit et dit avec entrain : « D'accord ! Melon de Moïse, ça ne sonne pas mal. Je l'inscrirai sous cette appellation. Et... j'ajouterai un mot de recommandation afin qu'on vous donne un congé supplémentaire. Que diriez-vous d'une Chasse ? »

Moïse secoua la tête.

« La prise de trophées ne m'a jamais attiré.

— Une Escalade ? »

Moïse haussa les épaules. « Pourquoi pas ? »

Birk parut satisfait, et se mit en devoir de remplir son rapport.

Même aux heures creuses, le métro était toujours bondé. La station de Moïse Eppendorff voyait passer un demi-million de voyageurs à l'heure. Avec son nouveau filtre nasal, il parvenait à supporter l'âtre puant ; il devait changer deux fois avant d'arriver à la base de son puits. Par centaines, ses voisins anonymes faisaient la queue devant les distributeurs, lui barrant le passage. Il enjamba un cadavre décomposé et entreprit l'ascension de sa spirale. Deux heures plus tard, éreinté, il atteignait son boyau.

« Le C.C. a appelé », lui dit son distributeur.

Moïse attendit. Le visage de Val, du C. C, apparut sur l'écran.

« Navré de te déranger, Moïse. Mais on a besoin de toi. L'organe de réception du distributeur est hors service.

— Ne pouvez-vous pas utiliser celui du Garage, en attendant demain ? »

Val vit les sillons creusés par la fatigue autour des yeux de Moïse.

« Mais si. Inutile de te déranger ce soir. D'ailleurs, j'ai regardé moi-même ; si c'est une panne dans les circuits de la minuterie, j'arriverai bien à en ficher un nouvel élément. »

Moïse remercia d'un signe de tête et s'effondra sur sa couche, où il s'endormit instantanément. Le lendemain, il devait siéger au mégajury.

Dans la station bourrée de monde, une fille effrayée accéléra le pas. Elle portait la blouse blanc-bleu de la caste des Assistantes, l'emblème de la Vierge, sans étoiles. Les courbes douces de son corps

la désignaient comme une polarisée, puberté plus quatre. Ses yeux verts parcoururent la foule ; des centaines de visages sans expression défilaient autour d'elle, la masse habituelle des inconnus tombant de sommeil, qui remplissaient les couloirs d'un mouvement indécis. Mais l'un de ces inconnus, lui, n'était pas indécis.

Il la suivait.

Des mains rugueuses se tendirent vers elle, à travers la foule. Des doigts durs déchirèrent sa tunique, révélant la chair rose des seins et des hanches. Un visage de maniaque se pressa contre elle avec des yeux en vrille trop rapprochés, un nez aquilin, une bouche mince et sèche. La pointe d'un couteau taquina la peau de son flanc, traçant des égratignures dentelées, d'où coulaient de minces ruisseaux de sang. Une bouche dure chercha la sienne. Ses cris et sa lutte passèrent inaperçus de la foule anonyme. La lame s'enfonça de cinq centimètres dans son ventre, comme en badinant, et transperça un viscère invisible empli de gaz. Le couteau entra et ressortit. Entra de nouveau. Ressortit. La lame rouge dessina une rangée de piqûres sous ses côtes. Elle sectionna une artère. La faiblesse gagna la jeune fille. L'image du visage du maniaque était figée dans les molécules de sa mémoire quand elle s'effondra. Il se pencha sur elle. La foule poursuivait son mouvement erratique. Un pied indifférent écrasa sa main gauche, flasque à présent, brisant deux osselets. D'autres pieds pataugèrent dans la flaque rouge qui s'élargissait.

Le meurtrier passa à la seconde phase de son acte impulsif, le viol, et entama la troisième. Il était en train de tailler allègrement sa victime en pièces quand arriva la Brigade de Sûreté, Le filet de jet tomba sur lui, et l'image devint fixe. Moïse étudia les traits : le nez aquilin, les yeux rapprochés. L'enregistrement fait par les lecteurs optiques était bien net. Le couteau humide était encore dans sa main droite. L'image se rapetissa et se déplaça vers le coin supérieur droit de l'écran afin que le mégajury puisse le comparer avec le prisonnier qui apparaissait maintenant. Il s'agissait de toute évidence du même homme. Il prenait son repas dans sa cellule. La seconde image rapetissa et s'éloigna vers le coin supérieur gauche. L'ordinateur judiciaire avait cette fois rassemblé tous les éléments de l'affaire, et Moïse n'hésita pas à presser le bouton « Exécuter ». Les arguments en faveur de la suspension tombèrent dans des oreilles de sourds ; il y avait déjà trop de gens souffrant de maladies organiques qui attendaient d'être mis en suspension. Ce n'était pas le moment d'être trop généreux avec les psychotiques.

Le Syndrome de meurtre avec viol et celui de massacre avaient suivi une progression logarithmique, avec l'augmentation de la densité démographique. Et Moïse ne se faisait pas d'illusion sur ces tueurs enragés. Avec la surpopulation actuelle, ils ne pourraient jamais être

rendus à la société. Il avait le sentiment de faire son devoir de citoyen en appuyant sur le bouton.

Quand le débat fut terminé, d'autres votes s'ajoutèrent au sien. L'image du prisonnier occupa à nouveau l'écran central. Ses paramètres bio-électriques s'inscrivirent en courbe sur la section inférieure de l'écran. Il termina son repas et essuya sa bouche mince sur le dos de sa main droite. Il ne sut même pas quand la cote de cinquante pour cent en faveur de l'exécution fut dépassée. Des ions métalliques lourds et des radicaux toxiques immobilisèrent son système enzymatique. Les courbes bio-électriques s'aplatirent, puis disparurent ; les membranes étaient dépolarisées.

Moïse accusa réception des crédits qui venaient récompenser sa participation au mégajury et roula sur son oreiller. Son petit déjeuner attendrait qu'il ait fini de se reposer.

Après un déjeuner consistant, il appela le C.C. L'organe de réception du distributeur fonctionnait. Il ouvrit l'évent d'aération de sa cabine et prit une profonde inspiration.

« Quelle odeur a le Dehors, aujourd'hui ? demanda une voix depuis l'entrée.

— Verte », dit Moïse en se retournant pour voir son visiteur. C'était Willie le Simple, l'occupant de la cabine voisine ; il avait un corps tout couturé et un cerveau parfois embrumé. Moïse fit un signe de tête. Le distributeur délivra un verre de mousse. Willie s'en empara de ses doigts raides et contractés.

« Vert, c'est une couleur, pas une odeur, dit-il en s'asseyant dans un coin, la lèvre supérieure barbouillée de mousse.

— Ça peut être les deux à la fois, comme l'artichaut et l'avocat peuvent être couleur ou saveur en même temps. »

Willie finit son verre et essuya son menton troué de vérole sur sa manche. Il contempla pensivement le mur d'en face.

« Les artichauts et les avocats peuvent être davantage que des couleurs et des saveurs... des espèces de plantes, je crois. »

Moïse étudia le visage rond de Willie, tendu par des cicatrices anciennes. Willie était resté trop longtemps Dehors. Cela avait commencé par une Chasse ; il y avait eu un accident, et il s'était perdu. Il avait erré pendant plus d'un an, sa peau avait brûlé et pelé. Quand on l'avait retrouvé avec son trophée, il ne se souvenait pas de grand-chose. Le soleil lui avait frit la cervelle, croyait-on. Des opérations de chirurgie esthétique avaient été faites sur son visage, ses mains et ses pieds, mais les cicatrices continuaient à rétrécir les tissus, à faire des fronces, raidissant ses articulations et déformant son visage. Le Psych l'avait mis en réhabilitation, mais cette tentative visant à en faire un citoyen utile avait échoué. La combinaison des drogues de

Chasse et de son exposition prolongée aux violences du Dehors avait eu raison de lui. Il vivrait, le reste de son existence, des rations minimales de calories et de logement que lui accordait la Grande S.T. : Mille cinq cents calories et trente mètres cubes, environ le quart de ce qui était alloué à Moïse, qui travaillait.

Willie le Simple ne manquait pas une occasion de rendre visite à Moïse. Il profitait ainsi de l'appartement spacieux et des calories savorisées. Moïse l'accueillait volontiers. Ce pauvre bougre n'était pas désagréable, sauf quand il se mettait à marmonner des choses incohérentes tout en tripotant son macabre cube-trophée. À ces moments-là, il méritait bien son surnom de « Simple ».

Willie poursuivait : « Il y avait autrefois plusieurs espèces de plantes... *rouge la betterave, jaune le navet, tradéridéra, que c'était bon à manger !* J'ai oublié le reste. C'est une comptine que ma mère m'avait apprise. Je suis né avec un permis de classe quatre. Tu as été porté par une Utérimache ou par une femme ?

— Une Utérimache, je crois », dit Moïse. Il savait que la plupart des citoyens de sa génération étaient des classe un : copie carbone en bocal. Les résultats étaient sûrs : de meilleurs citoyens, à la conduite entièrement prévisible, des Néchiffes dociles.

« C'est triste, dit Willie. Moi, je suis content d'avoir eu des parents biologiques. J'ai des souvenirs qui me tiennent chaud. On ne devrait pas vivre comme ça, seuls, dans des appartements minuscules. Ça n'est pas bon. »

Moïse prit deux autres verres de mousse et en offrit un à Willie.

« J'aimerais avoir un fils, dit Willie.

— Pourquoi ?

— C'est triste de mourir... sans personne pour vous pleurer. »

Ces conversations avec Willie mettaient toujours Moïse mal à l'aise. Il retourna vers l'évent d'aération et changea de sujet.

« Je persiste à dire que ça sent vert, Dehors. Je crois que je vais aller y jeter un coup d'œil par moi-même. »

Willie recula d'effroi. « Tu ne vas pas... !

— Je vais simplement grimper en haut du puits et regarder par la grille. Il n'y a aucun mal à ça. Pourquoi ne viendrais-tu pas ? »

Willie se renfonça dans son coin et joua avec son cube-trophée.

« J'supporte pas tous ces gens dans la spirale. Quelle engeance ! Ils sont bien trop nombreux !

Quand j'étais plus jeune, je pouvais me tailler un chemin dans n'importe quelle foule. Mais c'était avant que j'aie Dehors. » Willie retira ses bottes, exhibant ses pieds, qui n'avaient que trois orteils. « J'y ai laissé mes orteils, aussi. »

Moïse le morigéna : « Tes orteils... et tes tripes. Tu es un exemple-type du principe qui veut qu'on perde tout esprit d'initiative avec ses

orteils. Si jamais l'homme en arrive au Néchiffe à trois orteils, la vie deviendra bien monotone ! »

Le visage de Willie reflétait un mélange de crainte et de colère. Il se leva, hésitant entre ces deux sentiments.

« Je vais peut-être venir avec toi, si... si la rampe n'est pas trop encombrée. »

Moïse sourit, sûr de lui, et lui donna une tape dans le dos. Ils remplirent leurs poches de barres sucrées, de cubes de graisse et de protéines conjuguées, fournis par le distributeur de Moïse, et partirent.

Il fallait ramper pendant cinquante mètres dans le boyau avant d'atteindre la spirale. Il n'y avait là que quelques personnes d'âge moyen, qui traînaient, apathiques. Mais ce n'était pas l'affluence. Ils allèrent jusqu'à la rambarde et se penchèrent au-dessus du puits. Deux cents mètres plus bas, la base du puits n'était qu'un vague cercle de têtes. Le chapeau du puits, au-dessus d'eux, n'était qu'une lueur trouble, à plus de huit cents mètres à pic. Ils attaquèrent la spirale, dépassant les boyaux anonymes de leurs voisins de la cité-puits.

Une heure plus tard, ils firent une pause pour se désaltérer ; chaque circonvolution, d'une longueur de quatre cents mètres, ne les élevait que de vingt mètres. Il leur faudrait plus de trois heures pour arriver en haut.

« Tu aimes ça, regarder Dehors ? demanda Willie, anxieux.

— Bah ! c'est intéressant, fit Moïse. J'ai eu l'occasion de regarder de près il y a quelques mois, en réparant un volet, pour le C.C. C'était vert, et ça sentait vert aussi... vraiment. J'ai eu l'impression d'être vert pendant les jours qui ont suivi.

— Les humains vivaient Dehors, autrefois, dit Willie, songeur. Et dans l'océan aussi ; la preuve, c'est que nous avons encore des branchies... des embryons de branchies. Et nos orteils doivent être des vestiges embryonnaires de notre vie Au-Dehors. Nous n'avons nul besoin d'eux dans la fourmilière. Pas besoin de courir, de grimper ou de nager là-dedans. »

Moïse n'aimait pas la façon dont Willie le Simple crachait le terme de fourmilière. Il n'ignorait pas que certains citoyens haïssaient la Grande S.T., et prétendaient qu'elle les traitait injustement. Mais il ne s'agissait pas de Bon Citoyens, seulement de proscrits, d'inadaptés.

Moïse contempla ses propres pieds. « Il nous en faut quand même pour marcher, comme nous sommes en train de le faire. »

Willie le Simple inspecta les alentours, se méfiant des senseurs de la Surveillance. Il sourit à Moïse d'un air entendu.

« Je suis de ton avis. Et c'est vraiment merveilleux de vivre dans la Grande S.T. Je le sais bien. J'ai affronté les périls du Dehors. C'était une expérience terrifiante. Toute cette étendue à ciel ouvert ! Je ne

crois pas que j'y aurais survécu sans mes drogues. Et puis il y avait le temps. »

Moïse attendit la suite. Ils en avaient déjà discuté à maintes reprises.

« Il y a des variations de température, tu sais. Il faisait jour, et ensuite nuit. Chaud, puis froid. L'air était immobile, et tout à coup se déplaçait très vite, en emportant des feuilles et de la poussière. Le sol se couvrait d'écume, puis séchait. Le temps ! » Willie but encore rapidement une gorgée à la fontaine et reprit avec entrain l'ascension de la rampe. « Si on se dépêche, on en verra peut-être un peu, du temps. »

Moïse le suivit.

Willie s'aperçut que cette manifestation d'enthousiasme était une erreur. Il jeta autour de lui un regard inquiet, et ralentit le pas.

« Le temps, c'est horrible ! » répéta-t-il, mais sans grande conviction.

« Et la vie Dehors aussi. On me l'a bien expliqué quand on m'a ramené à la cité. L'homme est fait pour vivre dans les villes, pas dans les jardins. Les Egotiens qui vivent Hors les Murs sont nuisibles. Ils piétinent les récoltes, vivent comme des bêtes, se reproduisent sans contrôle... tuent, volent, commettent tous les crimes possibles. On me l'a vraiment bien expliqué. »

Ils marchèrent en silence quelques instants. La lumière du soleil, qui filtrait au travers de la calotte du puits au-dessus d'eux, commençait à diminuer avec le crépuscule.

Willie reprit : « Bien sûr, c'est normal que les Egotiens vivent comme des bêtes : ils sont en partie des bêtes. Selon certaines théories, ils se situeraient comme nos ancêtres directs, juste en dessous de nous dans l'arbre de l'évolution ; mais je suis convaincu que nous devons descendre d'un ancêtre commun, à quatre orteils. Ces sauvages à cinq orteils sont un embranchement condamné, par leur incapacité à s'adapter à la fourmilière. » Il eut un mouvement de dégoût. « Manger de la chair humaine ! Je pourrais tout leur pardonner, sauf ça. C'est sans doute pourquoi je suis si fier de mon trophée : j'ai chassé les derniers des carnivores terrestres. »

Arrivés au pourtour du chapeau, ils entrevirent un ciel bleu à travers l'épaisse grille métallique. Willie s'étreignit la poitrine et s'assit face au mur vide de la spirale.

« Je ne peux pas regarder Dehors. »

Moïse regarda attentivement par la grille et décrivit à Willie ce qu'il voyait.

Les teintes prune et raisin du soleil couchant s'assombrirent jusqu'à se transformer en un réglisse moucheté d'étoiles. Ils étaient assis sur une plateforme sans particularités qui faisait le tour de la bouche

béante du puits. La grille était faite de maillons de vingt-cinq millimètres espacés de quinze centimètres, et montait vers un toit vert, embroussaillé, trente mètres plus haut. Une Agrimache de la taille d'un homme quitta les champs obscurcis et rentra dans son garage sous la plate-forme. Au loin, les tours à plancton s'allumèrent. Des nuages blancs d'Agrimousse se déversèrent sur les champs, leur apportant auxine et engrais. Des rangées de cyber-chapeaux s'alignaient jusqu'à l'horizon ; chacun. marquait l'emplacement d'une cité-puits.

« il y a des étoiles ? » interrogea la voix plaintive de Willie.

Moïse acquiesça.

« Ça brille. Il y en a des grosses, comme un œil fixé sur la terre. Et des petites, en grand nombre, comme une traînée de poussière métallique. »

Il chercha, parmi ces motifs scintillants, la forme familière d'Orion. Les épaules, les pieds bien écartés, la ceinture étroite et l'épée. Il avait remarqué cela des années auparavant. Mais quand il en avait parlé, personne dans la Grande S.T. n'avait paru comprendre. L'astronomie éveillait peu de curiosité dans la fourmilière souterraine. Les égouts, la vermine et les calories étaient des choses réelles ; mais une étoile, ça ne servait qu'à indiquer l'heure, sur les écrans, pendant les programmes récréatifs. Personne n'y distinguait des motifs. Il avait fouillé les mémoires, sans résultat : les étoiles faisaient partie des dossiers secrets.

La nuit s'avancait. Dans l'obscurité, un Irrigateur vint aspirer de l'eau dans le canal afin d'arroser le sol. La mousse disparaissait. Orion progressa vers l'ouest, jusqu'à ce que l'aube l'effaçât. Mais Moïse ne doutait pas qu'« il » reviendrait. Les motifs sur la voûte du Dehors, la nuit, semblaient être invariables.

Dans le jour naissant, Moïse se tourna vers Willie.

« Willie... est-ce que tu vois des choses dans les étoiles ? »

Willie se recroquevilla et se cacha les yeux. Moïse répéta sa question, avec précaution. « Quand tu étais Dehors... les étoiles apparaissaient chaque nuit, n'est-ce pas ? Pouvais-tu y discerner des figures, des motifs qui revenaient nuit après nuit ? »

Willie ne répondit pas tout de suite. Il se leva, en prenant soin de ne pas regarder Au-Dehors, et se mit à descendre la rampe d'un pas mou. Moïse lui emboîta le pas. Ils marchèrent sans parler, parcourant ainsi plusieurs circonvolutions de la spirale.

Enfin, Willie le Simple prit la parole : « Je ne me rappelle pas très bien. Les étoiles ? Je sais que j'ai dû en voir... mais je ne me souviens pas de les avoir vraiment regardées. Il y a un tas de choses comme ça qui sont très embrouillées sur la période que j'ai passée Dehors.

Penses-tu que ça vienne des drogues ?

— Peut-être... fit Moïse, plein de sympathie. Les stimulants ont d'autres effets que de stimuler, c'est certain. Mais peut-être la Grande S.T. a-t-elle aussi gommé certains de tes souvenirs... pour essayer de faire de toi un bon Citoyen. »

Willie s'arrêta et eut un sourire de soulagement. « Bien sûr. La Grande S.T. a provoqué des blocages, pour empêcher les souvenirs nostalgiques de déborder de mon complexe amygdaloïde profond. Mais les blocages ne sont pas absolus ; des fragments de souvenirs filtrent parfois... »

Brusquement, Willie s'assit et appuya de nouveau son front contre le mur. Sombre et morose, il marmonna quelque chose à propos de la plus belle créature qu'il ait jamais vue. Moïse essaya de le sortir de sa prostration, mais la mélancolie de Willie ne fit que s'aggraver jusqu'à la stupeur. Willie le Simple restait souvent dans cet état des heures entières ; Moïse avait pris l'habitude de le voir ainsi. Cette fois, il ne lui manquait que le macabre cube-trophée...

Moïse resta auprès de lui une demi-heure, mais Willie gardait des yeux vitreux. La conscience lui revenait, par la force des évocations douloureuses. Leurs discussions avaient déclenché un réflexe neural, et il cherchait aveuglément à saisir ces souvenirs interdits. La Grande S.T. avait effectivement bloqué toutes les idées s'associant Au-Dehors, mais cela n'affectait que les associations simples ; et Willie s'efforçait de retrouver la mémoire par des associations d'idées multiples. Lentement, les souvenirs traumatisants s'assemblaient, pour revenir le tourmenter.

Willie le Simple portait dans sa main gauche un arc pesant. De grandes feuilles vertes s'agitaient dans la brise. Il aperçut sa proie, une pouliche. Ses grands yeux, son cou et sa taille minces lui donnaient dans son viseur l'aspect d'un insecte. Il éleva son arc et fixa le réticule sur cette forme. Elle rejeta en arrière sa crinière jaune, dévoilant des seins minuscules aux bouts roses. La fragile silhouette provoqua chez lui une migraine. Les images sautèrent.

Il était assis, nu et bruni, des enfants autour de lui. Il y avait trois sauvageons, et tous avaient les cheveux jaunes de la pouliche. Celle-ci arrivait, riante et ruisselante de l'eau du canal. Par jeu, elle se laissa tomber sur eux en roulant. Les enfants riaient. Le soleil, les fleurs aux couleurs éclatantes, la nourriture savoureuse. Le bonheur. La douleur, l'obscurité. Des chasseurs s'esclaffaient en brandissant des trophées dégoulinants de sang. Des corps froids aux cheveux jaunes jonchaient l'herbe rougie. Une autre vision, plus loin. Une tête dans l'herbe. Rien qu'une tête. Mais elle lui parlait, dans une langue qu'il ne comprenait pas. La tête ouvrit une large bouche et une paire de jambes en jaillit. Se hissant sur ces jambes, la tête s'enfuit en ricanant.

Lorsque Willie eut retrouvé sa conscience et la rampe de la spirale, Moïse n'était plus là. Des barres de protéines conjuguées et savorisées étaient empilées dans son giron. Il les ramassa et retourna vers sa cabine. Son trophée lui faisait peur, à présent. Si seulement il existait un moyen de l'analyser, de savoir s'il s'agissait d'un homme ou d'une femme... si seulement il pouvait se rappeler si c'était bien son trophée. Avait-il vraiment tué ?

Moïse chargea son petit distributeur de classe treize de rechercher des informations sur le Dehors. En explorant les magasins de mémoire rouillés et poussiéreux, le cyber réunit des bribes de renseignements qu'il communiqua sur des imprimés. Ce qui concernait les étoiles était perdu dans les mémoires secrètes. Mais on pouvait trouver des cartes du ciel à la rubrique des saisons. Moïse ne savait pas très bien ce qu'était une saison, mais il vit bel et bien le motif familier d'Orion correspondant à l'été.

La biosphère terrestre était très simple. Les océans ne contenaient que du plancton, encore était-il peu abondant et le plus souvent microscopique. De rares moules filtraient les eaux de l'océan et du canal. Les plantes n'étaient considérées qu'en tant que récoltes : herbes comestibles, graminées, vignes et arbres. Chaque espèce portait la mention grasse de sa teneur en calories ou en saveurs pour la fourmilière. Il sourit. Le melon de Moïse serait bientôt inclus dans cette liste. La faune comprenait plusieurs sortes de mammifères aquatiques, les sirènes et les cétacés... ceux qui nettoyaient les canaux. Les Broncos étaient classés comme vermine pillieuse de jardin, en voie d'extinction grâce à la fourmilière. Alors que les Néchiffes étaient au nombre de plus de trois trillions, la population bronco était estimée à moins d'un million pour le monde entier.

Les magasins renfermaient fort peu de renseignements sur des choses comme le soleil, la lune et les étoiles, comme si elles étaient tombées en désuétude, atrophiées. Dans la flore de la fourmilière, on avait rangé les espèces utiles des diverses bestioles qui partageaient la chaleur et la nourriture dispensées par la Grande S.T. : poux, cafards, rats dodus (également répertoriés comme gibier) et insectes. Rien d'autre. Rien ne nageait dans les mers, ne volait dans les airs ni ne se mouvait sur terre. Les poissons, les oiseaux, les reptiles et les mammifères, tous avaient disparu. Moïse ne pouvait les regretter, n'ayant jamais connu leur existence. Simplement, il s'étonnait un peu de ce que toute la masse protoplasmique de la planète soit concentrée en une seule espèce de la chaîne alimentaire de celle-ci. L'homme était décidément une créature favorisée.

Vers la fin de la semaine, il prit contact avec la caste du Conduit pour savoir quel était son prochain travail. Le visage carré de J. D.

Birk apparut sur l'écran, souriant.

« Pas besoin de venir prendre votre quart, Moïse. Votre melon est une réussite importante. C'est un plasmode, exactement comme nous l'avions présumé. Au stade trophique, c'est une amibe de taille normale qui se développe dans les boues anaérobiques. À maturité, elle se combine et sporule comme un fungus. Le Bio la considère comme inoffensive.

Le Synth envisage de laisser mûrir le melon jusqu'à ce qu'il soit gris et de l'essayer en premier lieu dans les savorisées aux champignons. Si ça marche bien, nous allons rouler dans les Augrammes. En attendant, votre Escalade a été autorisée. Vous allez recevoir votre équipement. »

Moïse écoutait, assis sur le bord de sa couche en mâchant son petit déjeuner. Il s'attendait plus ou moins à ce qu'il venait d'entendre ; mais le visage de Birk lui avait paru plus contracté que d'ordinaire, sa voix plus tendue.

Le distributeur se mit à délivrer les articles nécessaires à l'Escalade. Il vérifia minutieusement ses nouveaux vêtements, à la recherche de défauts éventuels, avant de jeter les usagés dans le digesteur, par le vide-ordures. Il y avait également de la nourriture en barres pour la durée du voyage jusqu'aux montagnes. Il allait passer plusieurs jours dans le métro, même s'il ne perdait pas de temps aux distributeurs. Les distributeurs publics retardaient fâcheusement le voyageur ; en dehors de cela, il ne leur était pas défavorable. Après tout, les distributeurs n'étaient en général que des classes treize, et il fallait contrôler soigneusement l'identité des voyageurs. Moïse ne tenait pas à ce qu'un non-travailleur mange des calories savorisées en les faisant porter à son compte.

Il y avait deux jours entiers que Moïse se battait contre la foule puante pour avancer. Il était las de veiller à ne pas marcher dans les excréments visqueux, les cafards écrasés, ulcéré de trébucher sur des corps en putréfaction qu'on avait laissés là, écoeuré en permanence par les miasmes putrides qui saturaient ses filtres nasaux. Il regrettait d'être venu.

Il descendit, pour prendre un peu de repos, dans une cité-puits inconnue, il y avait les habituels monceaux de détritux et les regards débonnaires. Il trouva un coin où il s'assit pour dormir. Le bruit sourd et répugnant d'une chute le réveilla. Quelque chose mouilla sa joue. Encore un suicide. Un sauteur. À la dislocation du squelette, Moïse jugea qu'il – ou elle – s'était jeté d'une hauteur de quatre cents mètres environ. Il semblait qu'il y ait plusieurs cadavres. Cela irrita Moïse. Le sauteur n'avait pas eu la décence élémentaire de prévenir par un cri afin qu'on dégage la zone d'impact.

Moïse était à présent tout à fait réveillé. À coups de coude, il se fraya un chemin jusqu'au métro et poursuivit son voyage. Une Balayeuse de classe neuf le frôla. Elle avait la forme d'un escargot, était haute d'un mètre cinquante et occupait la place de dix humains en s'activant à humecter, à frotter et à aspirer le sol taché. Sa poche aux parois minces contenait déjà une masse assez volumineuse, pourvue de coudes et de genoux.

Le métro déposa Moïse au fond du puits de Récré. Il était seul. Le grand distributeur de la spirale appela son nom et lui délivra un lourd paquet de rations : des denrées de base déshydratées pour son séjour en montagne. Tandis qu'il l'arrimait sur son dos, il maudit intérieurement la caste du Conduit. Les conduits transportaient tout sur la planète : les hommes, la nourriture, l'eau, l'air... tout, et sur des milliers de kilomètres, mais toujours horizontalement. Jamais verticalement. Il n'y avait pas assez d'énergie pour cela.

Le puits de Récré était étroit, à peine trente mètres de diamètre. La spirale avait une pente de vingt pour cent. Ça et là, un boyau. Pas de gens. Un point lumineux au centre de la spirale indiquait ce qu'il estima être la ligne des trois mille mètres d'altitude. Il respira profondément l'air froid, humide, métallique et entreprit l'ascension à vive allure. Au bout de trois heures, il dépassa trois hommes aux cheveux gris, affalés sur leurs sacs.

Il tira quelque vanité de sa résistance, jusqu'à ce que, une heure plus tard, une fille-puberté plus sept le dépasse. Son paquetage était à peu près aussi lourd que le sien. Elle portait la blouse et l'emblème de la caste des Assistantes.

Il s'arrêta pour dormir à l'altitude de quinze cents mètres. Il rampa jusqu'à l'intérieur d'une cabine, et fut surpris de la trouver aussi stérile. Il n'y avait pas de distributeurs, aussi les gens ne restaient que quelques heures. Les parasites ne pouvaient donc pas s'installer.

Il dormit plus de dix heures. Un sommeil profond et tranquille, puisqu'il n'eut pas besoin de se gratter ni de se donner des claques, comme d'habitude.

Il rencontra son Assistante en haut de la rampe. C'était une femme de puberté plus dix ; Pépithélium de ses muqueuses était probablement stratifié. Elle n'était pas déplaisante. Mais bornée et parfaitement aseptique. Il suait et vacillait sous le poids de son paquetage, épuisé. Elle le maintint fermement par la bretelle de son sac.

« Souper ou sexe ? » demanda-t-elle, en guise d'accueil.

Par politesse, il s'abstint de grogner : « Sommeil ». Après tout, il était parti pour une Escalade.

Il se força à sourire et redressa précautionneusement son dos douloureux.

« Et pourquoi pas les deux, une fois que je me serai rafraîchi ?

— J'ai gardé un peu d'eau. Viens. Nous allons former une famille pour deux semaines. »

Elle le conduisit à leur chambre. L'éclairage était faible, et il accorda plus d'attention à la température de son bain qu'au décor. Elle trouva le savon dans son sac et le lui lança dans le rafraîchisseur. Il régla le débit afin de maintenir l'eau à hauteur des genoux. Il trempait depuis un quart d'heure quand elle vint le rejoindre avec une brosse dure. Il se tournait dans l'eau, qui lui arrivait au menton, tandis qu'elle lui récurait la peau avec les soies raides. L'eau était un peu trop froide à son goût, mais il dut reconnaître qu'il commençait à se sentir propre.

Quand il sortit, elle lui tendit une serviette de bain rugueuse. Elle portait une robe fendue serrée à la taille.

« C'est le tout dernier modèle coït et demi. Il comporte tous les accessoires pour les soixante-douze premières positions », dit-elle en se rengorgeant.

L'atmosphère pauvre de la montagne l'épuisait complètement. Il s'assit sur la couche en souriant faiblement.

« Cuir ou dentelle ? » demanda-t-elle par-dessus son épaule. Elle se mit à farfouiller dans l'armoire.

Il contempla l'oreiller, avec une irrésistible envie de dormir.

« Cuir ou dentelle ? répéta-t-elle.

— Oh !... peau, ce sera très bien. »

Elle eut l'air déçu. De toute évidence, elle possédait un attirail spécial, dont elle désirait faire étalage. Elle desserra sa ceinture et marcha vers la couchette.

« Tu n'es quand même pas un de ces types qui s'en tiennent à la position numéro 1, non ?

— Bien sûr que non. Tu connais la manœuvre 54/12 ?

— En phase culminante ? »

Il hocha affirmativement la tête.

Elle sourit. Au moins, cette fois, on l'avait appariée à un partenaire intéressant. Elle jeta un coup d'œil sur les schémas à l'intérieur du placard. Manœuvre 54/12 ?

« Tu as vraiment envie de ça ? Ça me paraît plutôt malaisé ! »

Il était encore assez éveillé pour répondre en souriant : « Oui, j'en ai vraiment envie. Il s'agit d'une Escalade, non ? Autant tenir la gageure. »

Elle accrocha sa robe et s'approcha de la couche. Tandis qu'elle ôtait les accessoires dont ils ne se serviraient pas, il s'étira en regardant le miroir au plafond. Un moment après, il était endormi.

Elle se montra un succube accompli.

L'aurore vint comme une heureuse surprise. Le soleil jaune, déjà ardent, s'éleva rapidement au-dessus de deux pics enneigés et remplit leur chambre d'une lumière aveuglante. Un mur entier était transparent. Son Assistante dégringola du lit et, en vacillant, alla en réduire la visibilité. Le soleil se changea en un disque lunaire sans éclat. Elle revint s'effondrer sur la couche.

Il se sentait à peu près reposé. La raréfaction de l'air ne l'incommodait pas outre mesure. Il alla à l'autre bout de la chambre et contempla la vallée. Des pyramides d'habitacles uniformes couvraient les versants inférieurs, à perte de vue ; cela lui fit penser à un glacier obsène. Les aiguilles noires d'une lointaine montagne semblaient encore vierges, la roche paraissait nue, mais la distance était trop grande pour qu'il puisse en être sûr. Il espéra que les aiguilles resteraient noires au coucher du soleil, au lieu de flamboyer de fenêtres reflétant des lueurs du crépuscule.

« Petit déjeuner ? » L'Assistante fouillait dans son paquetage.

Bizarre, mais quand elle se mit à partager sa nourriture – les calories qu'il avait gagnées et amenées jusqu'ici au prix d'un gros effort – il la vit avec d'autres yeux. Elle n'était plus la tendre Assistante venue lui tenir compagnie. À présent, c'était un parasite, qui troquait ses faveurs contre des calories, des savorisées par-dessus le marché ! Mais il se remémora l'un des commandements de la Bible S.T. de la charité :

*Sois toujours bon à manger ;
Songe à tous les affamés.*

Moïse emmena son Assistante au bar, qui avait des allures de caverne mystérieuse. Les murs extérieurs étaient à visibilité réduite, presque opaques. Moïse devinait à peine le ciel et les montagnes, dans des tons gris et noirs. Il était midi, il y avait une foule de Néchiffes autour du bar de pierre brute ; ils avaient besoin de rapprochement, et se sentaient rassurés par le contact des hanches tièdes et des coudes de leurs semblables. Chacun portait la tenue de Récré, un vêtement flottant et transparent. Moïse commanda des boissons au distributeur ; il choisit sur le sélecteur les cocktails flambés. Une petite flamme blanche vacillait au sommet de leurs verres, dans lesquels se superposaient des liquides multicolores.

Ils se joignirent au troupeau. La conversation tournait autour de la dernière session du mégajury. L'Assistante demanda à Moïse de donner à nouveau sa version des faits. Il s'exécuta, puis leva son verre devant ses yeux.

Moïse regarda les flammes sur son pousse-café. À l'aide de sa paille, il goûta la grenadine, le chocolat et la menthe au fond du verre.

Il se renversa dans son siège et frotta ses sourcils roussis.

Un homme courtaud et agressif, cria, de l'autre côté du bar : « Tuer par télécommande un prisonnier psychotique et noyer sa responsabilité dans la conscience collective du mégajury... ce n'est pas spécialement viril ! »

Moïse avait déjà entendu ce genre d'arguments, mais ils éveillaient toujours en lui un réflexe de haine quand ils le visaient directement. Cette décharge d'adrénaline eut le don de le ragaillardir. Il répliqua : « La Charité avant la Justice. C'est ça que vous voulez, mettre en suspension un psychotique sans intérêt, et laisser à la porte un citoyen travailleur souffrant d'une maladie organique ? »

Son adversaire débita comme un perroquet des phrases qu'il avait grappillées ailleurs, et qui étaient hors du propos : « Des milliers de patients entrent en suspension ou en sortent chaque année. On n'est pas à une place près. Mais vous, vous vous y connaissez plus en cocktails qu'en virilité ; pour appuyer sur un bouton, là vous êtes fort ! »

Moïse aspira la menthe sans remuer les autres liquides. Il buvait avec lenteur, s'appliquant à se mettre en colère. « Et vous, vous êtes viril ? Qui avez-vous tué dernièrement ?

— Personne, mais j'ai participé à une Chasse, Dehors. Une vraie Chasse. Et ce n'était pas une action collective. Je me suis exposé au danger, d'homme à homme. Seulement, je n'ai pas vu de gibier, voilà tout ! » Il avala son breuvage et se mit à ruminer sombrement.

« Qu'y a-t-il donc de si viril dans une Chasse ? demanda Moïse. Vous prenez des drogues, pour vous donner du courage, et vous vous servez d'un arc contre un sauvage ignorant. Le gibier n'a aucune chance contre tout cet attirail électronique.

— Le seul fait de se trouver Dehors, c'est viril ! J'ai payé de ma personne, au lieu de me contenter de me pavaner pour avoir participé à un assassinat légal !

— En tout cas, vous êtes ici, à présent. »

La réaction adrénergique du petit homme l'arracha à son tabouret. Il arpenta le bar en hurlant à l'adresse de Moïse : « Ecoute, tueur ! tu es sans doute très fort pour appuyer sur des boutons et assassiner un pauvre type au cerveau dérangé ! Mais ton raisonnement ne tient pas ! La surpopulation n'est pas telle qu'elle puisse justifier un assassinat inutile ! As-tu déjà regardé Dehors ? J'y suis allé et je n'ai rien vu, que la terre noire, quelques chapeaux de puits et cette saleté d'Agrimousse ! Pas de Bron-cos ! Et si le Contrôle des Chasses se trompe à propos des Broncos, pourquoi les cliniques de Suspension ne le feraient-elles pas quant à la surpopulation ?

— Vous ne croyez pas à grand-chose. » Le petit homme se calma.

« Je m'interroge sur un tas de choses, et plus particulièrement sur

la surpopulation. Que voyons-nous au juste dans nos cités-puits ? Rien. Que des murs. Les murs du métro. Les murs du puits. Les murs des habitacles. Même quand on voyage, on voit seulement d'autres murs. J'aimerais bien regarder Dehors une bonne fois... du sommet d'une montagne, par exemple. Simplement pour voir à quel point les puits sont surpeuplés.

— Nous sommes à mi-chemin du sommet d'une montagne, en ce moment. Si nous montions jusqu'en haut, pour voir ? » le défia Moïse.

Le silence se fit dans le bar. Tous les regards se portèrent vers le plafond, où des rouleaux de corde pendaient à des pitons rouillés. Les pitons, rongés par le temps, symbolisaient l'Escalade. La plupart des Néchiffes venaient là pour le sexe, la boisson et le spectacle. Aujourd'hui, Moïse et le petit homme agressif allaient leur fournir une attraction.

Pataud dans sa combinaison étanche, Moïse, pour atteindre le bord du balcon, faisait crisser sous ses pas la neige immaculée. Une échelle de corde y dansait dans le vent. Le petit homme le dépassa et mit un pied sur un barreau pour maintenir l'échelle tendue. D'un geste, il invita Moïse à passer le premier.

Tandis que Moïse commençait à grimper, le petit homme retira son pied et l'échelle jaillit de la neige. Le vent poussa Moïse dans le vide, au-dessus de la crevasse, de quinze cents mètres de profondeur. En tourbillonnant comme un cerf-volant, il vit tourner le ciel, la montagne, le gouffre béant ; le ciel, la montagne, le gouffre... Le vertige et l'immensité réveillèrent des peurs primordiales. Ses muscles se nouèrent. Il tourna, tourna, jusqu'à en perdre le sens de la pesanteur... les nuages au-dessus de lui, les brumes en dessous, tout se confondait. Le temps s'arrêta. Les flocons de neige sur le hublot de son casque refusaient de fondre.

Quand le vent changea de direction, il fut ramené au-dessus de la corniche. Etourdi, il regarda la terre ferme, en bas, qui semblait le narguer, à quelques dizaines de centimètres en dessous de lui. Le battant de l'échelle fouettait la neige, comme la queue d'un serpent, en projetant des plaques. Il essaya de descendre, mais la peur collait ses doigts aux barreaux. Les gens du bar le contemplaient par la porte ouverte, verre en main, tirant de sa frayeur un plaisir sadique. Le vent le renvoya au-dessus du vide brumeux, et il sombra dans l'inconscience.

Il se sentit tomber. Il cria et ouvrit les yeux, pour découvrir qu'il reposait sur sa couchette, sain et sauf. D'énormes pansements couvraient ses mains et ses pieds. Son nez lui faisait mal. Son Assistante s'empressa auprès de lui, avec un litre de bouillon chaud. Elle soutint ses mains tandis qu'il buvait à longs traits.

« Essaie de te détendre, lui dit-elle. Mais ne ferme pas les yeux tant que tes canaux semi-circulaires ne seront pas rétablis. Tu vas avoir l'impression de tourner et de tomber pendant encore un petit moment. Tu es resté sur l'échelle un bon bout de temps avant que j'aie pu te faire redescendre.

— Merci », dit Moïse.

Le bouillon n'était pas mauvais : cubes de graisse, protéines conjuguées et une barre de légumes. Cela le revigora promptement. Elle se déshabilla et se glissa sous les couvertures, pour le frictionner vivement.

« Hé ! tu vas me faire mal ! Ma brûlure...

— C'est sans gravité. Il n'y aura sans doute même pas de cloques. On pourra retirer ces bandages dès demain.

— Merveilleux, dit-il, en faisant jouer ses articulations avec précaution. Alors, je vais pouvoir aller à mon rendez-vous au sommet de la montagne avec ce petit homme agressif.

— Il y compte bien... Il est passé pendant que tu étais entre les mains du Méditech et de la Médimache. Il y a trois jours de ça.

— Trois jours... » fit-il en remontant son oreiller. L'Assistante remplit deux verres de liqueur, et se tamponna les poignets et la gorge de quelques gouttes du liquide aromatique.

« Nous avons tout le temps... dit-elle doucement, en lui tendant son verre.

— Pour quoi faire ?

— Kipling », répondit-elle. De ses doigts agiles, elle régla les commandes de la couchette, qui se replia. Elle sortit deux coussins du placard. Il la regardait faire, déconcerté. Elle rapprocha le distributeur et prit avec elle dans le lit un cordon recouvert de gadgets. Comme l'écran s'allumait, elle grimpa sur ses genoux brutalement. Il respira l'odeur et goûta la saveur de la grenadine.

« Doucement... c'est la première fois qu'on me fait kipling. »

Les trois jours qui suivirent se passèrent agréablement.

Le goût, l'odorat et le toucher furent les trois sens sur lesquels ils se concentrèrent, tout en regardant sur l'écran les vieilles chansons, ballades, histoires de fantômes et autres poésies qui leur étaient présentées.

Moïse garda le pied sur le barreau tandis que le petit homme agressif gravissait l'échelle. À travers les énormes lunettes de son casque, le paysage lui apparaissait uniformément gris. Il écouta de la musique – des violons aux accords apaisants – tout en faisant l'ascension. Le vent le cinglait, le faisait osciller, comme l'autre fois, mais il continuait, sans s'arrêter. Le petit homme agressif l'aida à se hisser sur l'étroite corniche verglacée. Ils soulevèrent la visière de leur

casque pour se dévisager.

« Désolé pour le coup de l'échelle, l'autre jour. Mais c'était la meilleure façon de te guérir de tes phobies du Dehors. »

Moïse haussa les épaules. Me guérir ou me tuer, pensa-t-il.

Le petit homme attendait une réponse à ses excuses. Moïse lui jeta un regard de colère.

« Okay, tueur, suis-moi ! Nous allons continuer sur cette corniche jusqu'à la limite de la neige. Il restera environ mille cinq cents mètres à faire jusqu'à la grotte. On pourra y dormir et aller sur le sommet au matin. »

Moïse le suivit, en laissant son casque ouvert pour emmagasiner l'oxygène en quantité suffisante pour éloigner l'incube qui lui écrasait la poitrine pendant son sommeil. Le sentier était étroit et accidenté. Des rafales de neige lui cachaient parfois le petit homme agressif. La glace et les congères de neige molle rendaient le sol perfide. Des pitons et des cordes le guidèrent dans les montées les plus rudes. Quand le soir tomba, il but un peu d'eau et alluma la lampe dont sa combinaison était équipée. Il s'arrêta devant la rimaye du mini-glacier et regarda vers l'est ; il vit les versants d'autres montagnes s'enluminer : les millions d'habitants des falaises ouvraient la lumière. Les coteaux et la plaine demeurèrent dans l'obscurité. Il y avait peu d'éclairage dans les jardins.

Cette marche dans la poudreuse, où il s'enfonçait jusqu'aux genoux, épuisa Moïse. Il referma son casque et prit de l'oxygène. Une muraille de pierre noire se dessina devant eux. Le petit homme agressif la balaya d'un faisceau lumineux.. Une brèche triangulaire à la base de la paroi formait l'entrée d'une grotte.

« Moïse, appela le petit homme. Entre là-dedans et prépare ton sac de couchage ; pendant ce temps, je vais essayer de trouver du bois pour le feu. » Il se mit à décrire des cercles au hasard dans la neige.

Du bois ? Alors qu'ils avaient depuis longtemps dépassé la limite de la zone boisée ? Moïse était trop fatigué pour discuter. Sans mot dire, il s'aventura profondément dans la grotte, cherchant à échapper au froid qui l'engourdisait. Les parois gelées, séparées d'un mètre cinquante à l'entrée, s'évasaient pour former, vingt mètres à l'intérieur, une salle spacieuse. Il promena sa lampe autour de lui. Etrange. Il crut sentir une odeur de bois brûlé.

« Ça va là-dedans ? » brailla l'autre depuis l'entrée.

Moïse se retourna pour lui répondre. Un instant plus tard, il était précipité à genoux par terre, un bruit de tonnerre faisait vibrer le sol de la caverne et une pluie de gravillons se déversait sur lui. Dans le silence qui s'ensuivit, il entendit un rire malfaisant, qui venait de plus loin au fond de la grotte. Le petit homme n'émettait plus aucun son.

Moïse se traîna dans un coin et alluma sa lampe. Des pas se

rapprochèrent. Il prit à tâtons son petit piolet. La lueur indécise d'une torche accompagnait les bruits de pas.

Moïse retint son souffle. Ce qu'il vit le fit frissonner. Un vieil homme noueux, tenant une pomme de pin enflammée au bout d'une lance robuste. À partir des genoux, ses jambes étaient entourées de chiffons ; il était vêtu de guenilles recouvertes d'une cape flottante. Il n'était pas seul. Marchant devant lui, il y avait une bête à quatre pattes, carrée de forme, d'une race qui aurait dû être éteinte depuis longtemps – un Carnivore de près de soixante-dix livres au museau allongé. La bête portait les cicatrices de nombreuses batailles. Ses yeux étaient des fentes derrière les paupières épaissies. Moïse ne savait pas de quelle espèce il s'agissait, mais son long museau et ses dents puissantes disaient bien quel était son ordinaire.

L'homme et la bête passèrent devant Moïse et allèrent jusqu'à l'entrée de la grotte. Ils revinrent quelques minutes après, portant d'étranges objets dégoulinants. Ce que tenait l'homme ressemblait à une jambe, ce que tenait le chien à un bras. Cette fois, le cortège s'arrêta devant la cachette de Moïse.

« Eppendorff ? » Le vieillard changea de main son fardeau, d'où le liquide dégouttait. Il le tenait négligemment par le genou. « Viens auprès de notre feu. Nous avons à te parler. »

Assis par terre comme il l'était, il parut à Moïse qu'il n'avait aucune chance contre l'animal. Celui-ci le regarda de côté, remua trois fois la queue et partit en tête. Le morceau de chair qu'il traînait laissait derrière lui une trace gluante. Moïse se releva et prit un air qu'il espérait désinvolte pour remettre son piolet dans sa ceinture.

La flamme était maigre, avare, alimentée de quelques fragments de pin résineux. Les parois étaient noires de suie. Le sol était jonché de petits tas de brindilles et d'ossements : des fémurs fendus, des cages thoraciques arquées et toute une rangée de crânes soigneusement alignés.

Un campement bronco !

Le vieil homme enfila la jambe sur un crochet, en dessous du talon d'Achille, et alla l'accrocher dans un recoin obscur de la grotte.

« Dresse une pierre pour t'asseoir et mets-toi à l'aise. Je vais faire cuire quelque chose tout de suite.

— Vous n'avez pas l'intention de manger cette... » Moïse eut un haut-le-cœur.

« Cette viande rouge ? Oh ! non ! C'est trop coriace quand c'est frais. J'ai là un bon morceau bien faisandé ! »

Le vieil homme alla dans un autre recoin et en revint avec un objet noir et ratatiné couvert d'un léger duvet. Moïse ne put l'identifier, et se garda de poser une question.

Des braises rougeoyantes montait une flamme bleue et blanche qui léchait la viande ruisselante. La bête était couchée, les pattes et le menton posés sur sa part crue ; elle attendit que le vieillard lui donne d'un signe la permission de manger. Alors ses dents puissantes se mirent à l'œuvre, dévorant les os aussi bien que la chair tendre. Il ne resta bientôt plus que les épiphyses des os les plus longs, compactes et dépourvues de moelle. Moïse était fasciné par l'éclat des crocs de l'animal. On les aurait dits métalliques !

« Les conditions sont idéales dans cette caverne pour faire vieillir la viande, dit le vieil homme en offrant à Moïse une généreuse portion d'un muscle. Ça vaut la peine de se déplacer ! »

Moïse tint sa part à bout de bras.

« Vas-y mange... Tu viens de la fourmilière. D'où crois-tu qu'ils tirent toutes vos protéines conjuguées ? Des algues ? Ha ! c'est la même chose, seulement le goût n'est pas dénaturé ! »

Moïse se rembrunit encore. « Mais c'est un être humain que vous venez de tuer ! Etes-vous dénué de tout sentiment ?

— Pour moi, ça n'est que des protéines, grogna le vieillard. Je ne vais pas faire du sentiment avec ces parasites à quatre orteils ! » Pour souligner ses paroles, il pointa son javelot vers Moïse et dit, sur un ton de réprimande : « Ne perds pas ton temps à pleurer celui-là. Il a eu le sort qu'il te réservait. Tu n'as pas remarqué comment il s'est arrangé pour que tu entres le premier dans la grotte, sous prétexte qu'il allait chercher du bois ? Il était resté assez longtemps au Centre de Récré pour connaître le bruit qui courait. J'ai déjà vécu ici, et ils ne pouvaient pas savoir si je n'étais pas de retour.

— Vous êtes un... Bronco ? »

Le vieil homme se redressa et s'excusa : « Oh ! pardon ! Il y a si longtemps que nous t'épions, que nous attendons que tu grimpes jusqu'ici, que j'ai oublié que tu ne nous connaissais pas. Je suis Moon, le vieux Moon, et voici Dan, mon chien.

— Vous m'épiez ? dit Moïse en tendant au chien sa viande carbonisée.

— Pas moi, Curedent. Il possède les circuits nécessaires. »

Moon montra son javelot.

« Salut ! fit le javelot. Je m'appelle Curedent. Effectivement, c'est moi qui ai eu l'idée de te faire venir. »

Eppendorff fixa un regard ébahi sur le javelot. Une machine très sophistiquée. Faisant partie de la caste du Conduit, il avait eu affaire à beaucoup de machines dans sa vie, mais c'étaient pour la plupart des classe dix. Et Curedent était bien plus qu'une classe dix.

« Mais, pourquoi ?

— Nous désirons que tu viennes vivre avec nous... Dehors.

— Impossible ! La vie est trop courte pour que je la passe à fuir les

chasseurs ! »

Moon lui tendit Curedent en disant : « Tiens, Eppendorff, emmène-le faire un tour. Il te convaincra bien. »

Avec mille précautions, Moïse Eppendorff porta Curedent jusqu'à l'entrée de la grotte. Ils passèrent auprès d'un assommoir en pierre massive et sortirent sous les étoiles. Moïse régla les systèmes éclairants et chauffants de sa combinaison et ouvrit son casque.

Curedent parla : « Ne t'occupe pas de la façon dont Moon parle. Il me fait confiance à cause de mon grand âge. En fait, je suis un rescapé de l'époque où l'homme possédait de nombreux cybers comme moi. C'était un âge où la technologie était très avancée et la densité démographique peu élevée. L'homme et ses machines étaient partout sur cette planète, dans les mers et dans les airs... même sur d'autres planètes : la lune, Mars, Deimos. Cet homme à cinq orteils rêvait même de voyages stellaires. C'était le bon temps. Il y avait beaucoup de cybers de compagnie. Mes circuits ont dû rester inactifs des siècles durant. Je me sens encore vigoureux, chargé à bloc. À présent, je suis le cyber de Moon. Il me procure une stimulation intellectuelle. J'essaie de le protéger. Mais je crois qu'il nous faudrait un homme plus jeune : toi, Moïse. Moon et Dan sont vieux, presque deux cents ans. Leur horloge génétique est arrêtée, mais les cicatrices s'accumulent, et ils s'affaiblissent. Les chasseurs finiront par les tuer, bientôt, si nous ne trouvons pas un nouveau partenaire robuste. »

Moïse hocha la tête. Il avait entendu parler de ces anciennes expériences de décodage génétique. La société désirait améliorer le cheptel de ses citoyens. Leur résultat fut *L'Homo superior*, le citoyen-fourmi docile. Les ingénieurs-généticiens se butèrent à l'horloge, cet A.R.N. polycistronique qui traduisait les instructions du gène relatives à la durée de vie, à l'A.R.N. porteur du message. On fabriqua une sorte de virus antigène pour détruire l'horloge, mais l'idée de Mathusalems s'entassant et gênant l'évolution des idées ne plut pas à la Grande S.T. Il fallait que les cinq-orteils se renouvellent sans cesse pour que progresse la fourmilière. On arrêta les travaux sur l'horloge. Moon et Dan n'étaient plus que des reliques. Les généticiens se tournèrent vers autre chose, vers le gène cinq-orteils. Il était porteur également d'immuno-globuline A, de calcium et de collagène, de mélanine. L'axe neuro-humoral était concerné autant que l'orteil. Il fallait éliminer ce gène.

« L'homme a-t-il un jour atteint les étoiles ? »

Curedent ne répondit pas tout de suite.

« Je n'en suis pas sûr. Mon stock de mémoire n'est pas tellement fourni. Les informations y ont été emmagasinées il y a longtemps. Beaucoup n'ont aucun sens pour moi. J'ai tenté de me connecter sur les circuits de la Grande S.T., mais les magasins sont bien protégés.

Chaque fois que j'ai établi le contact, les champs de repérage m'ont détecté et nous avons dû fuir pour échapper aux chasseurs. Les étoiles ? Je sens une chaleur que je ne puis expliquer dans mes circuits. J'aime à penser que l'homme a bien atteint les étoiles, avant que la fourmilière ne commence à stagner. »

La stagnation. Moïse savait ce qu'il en était. La caste du Conduit n'arrivait même pas à résoudre le simple problème de la pollution de l'eau potable.

Ils parlèrent toute la nuit. Curedent et Moon avaient parcouru la plus grande partie des deux continents principaux de l'hémisphère. Les conditions de vie étaient partout les mêmes. Dans les régions tempérées et tropicales, l'homme s'était réfugié dans les cités-puits souterraines et avait mis en culture chaque centimètre carré de la surface. On tolérait les vagabonds Hors les Murs tant qu'ils restaient peu nombreux, mais on les pourchassait impitoyablement lorsqu'ils se multipliaient.

Curedent n'aimait pas cette nouvelle Terre, mais, pensa Moïse, c'était un cyber de compagnie, et il aurait naturellement préféré un monde dans lequel il aurait pu remplir un rôle plus important que celui de vagabond.

À l'aube, Moon remit en place l'assommoir à l'entrée de la grotte. C'était un splendide ouvrage de pierre taillée, si l'on arrivait à oublier la pointe pour n'admirer que le fini du contrepoids et de la clef de marbre.

Bloquant la clef du pied, Moon dit : « Je ne voudrais pas que quelqu'un se blesse pendant notre absence... » Sa tirade le fit rire.

Il ramassa une section de tube longue de dix centimètres et la fixa à la hampe de Curedent. Cet objet était muni d'un lecteur optique et il l'avait placé tout près de la détente. Curedent était davantage qu'un jouet.

Moon rassembla l'équipement du petit homme agressif et l'amena auprès du feu. Il empocha les barres de nourriture et essaya différents articles vestimentaires.

« Ce textile d'ordonnance ne doit pas faire long feu », se plaignit-il.

Il s'apprêtait à sortir quand Moïse exprima son désaccord.

« Merci pour l'invitation, mais je n'irai pas avec vous. Votre mode de vie me paraît intéressant, mais je ne veux pas finir mes jours comme un piétineur de récoltes, un fuyard... et encore moins comme un cannibale. »

Moon s'empourpra de colère.

« Sais-tu vraiment à quoi tu veux retourner ? À la sécurité de ta civilisation fourmilière ? À quoi ressemble ta vie ? Tu vis seul, sans aucune possibilité de changer ton avenir. Ton travail ? Brasser les eaux d'égout ou tuer les psychotiques. L'amour ? Néant. Ne me parle

pas de ton Assistante, là-bas. Elle t'a décroché de cette échelle uniquement pour garder sa part de tes rations. L'avenir ? Tu n'en as pas. Cette civilisation ne laisse se reproduire que les quatre-orteils. Si tu viens avec nous, tu auras plus d'enfants que tu pourras en compter. »

Cette perspective fit sursauter Moïse.

« Des sauvageons ? Avoir des enfants pour qu'ils soient traqués toute leur vie ?

— Mieux vaut être traqué que ne pas exister du tout. Ecoute, tu dois à la race humaine d'essayer de transmettre ton gène cinq-orteils. Curedent pense que tu es né avec un cinquième orteil embryonnaire. La fourmilière, c'est le terminus pour l'humanité, la fin de l'évolution. Les Néchiffes peuvent survivre des centaines de millions d'années avec leurs quatre orteils. Mais ils ne peuvent plus évoluer. La fourmilière est pareille à un organisme vivant : chaque individu n'y est qu'un élément devant remplir une fonction spécifique. Même sexe et reproduction y sont séparés. Si jamais il naissait un mutant pouvant donner une lignée d'individus supérieurs, il finirait probablement en suspension. Il n'a fallu que quelques milliers d'années pour passer de la découverte du feu aux fusées spatiales. Mais, dans les millions d'années à venir, la fourmilière ne réalisera rien. Elle n'en a pas besoin. Elle est la forme de vie dominante sur cette planète. »

Moon regarda brièvement le vieillard, Curedent et Dan.

Il assura la courroie de son sac sur son épaule, mit son casque et dit : « Bon, j'étais venu voir ce qu'il y avait de l'autre côté de la montagne. Autant aller regarder de près. »

Deux humains, un chien et un cyber, gravirent la montagne jusqu'au sommet. Ils y découvrirent une vue réconfortante : des rochers nus, de la glace, de la neige et, à l'infini, un ciel bleu moucheté de petits nuages blancs et floconneux. Le vieil homme désigna ce paysage austère d'un geste orgueilleux.

« Il n'y a pas d'habacles au-dessus de trois mille mètres. Nous pouvons suivre cette crête sans nous presser. Plus loin, au nord, se trouvent les vestiges d'une zone boisée : quelques conifères authentiques et des lichens en abondance. »

Moïse se débarrassa de son casque Pelger-Huet alors qu'ils traversaient un col. Il jeta un coup d'œil vers l'ouest, vit des étendues géométriques. Cultures étagées, monotones, chapeaux de puits et canaux. Des millions de quatre-orteils vivaient là-bas, dans les ténèbres, tandis qu'eux jouissaient du soleil et du vent. Son front lui brûla d'abord un peu, puis bronza.

Il s'instruisit aussi. Curedent se mit sur la longueur d'onde des robots agriculteurs et guida leur groupe vers les réserves de

nourriture. Quelques livres de plancton séché leur fournirent l'énergie nécessaire pour atteindre les tomates ligneuses. Ils en remplirent une couverture et purent ainsi parvenir aux champs de céréales. Sa combinaison isolante était munie de poches très commodess et d'une gourde, mais il fallait se déplacer plus vite sur les versants inférieurs plus chauds. Elle le gênait.

Bientôt, Moïse se retrouva vêtu de haillons, comme Moon.

Quand il leur fallait traverser un terrain découvert, ils trottaient rapidement, à cinquante mètres de distance les uns des autres. Les détecteurs de Broncos accordaient peu d'attention aux formes à sang chaud isolées.

Val et le vieux Walter étudiaient le rapport, incrédules.

« Moïse Eppendorff passé aux Broncos ? D'abord notre Bricoleur, et maintenant lui ! gémit Val. Pourquoi ? »

Walter respira avec difficulté, selon son habitude, mais sa voix était calme : « Il n'y a aucun lien entre ces deux affaires. Le Bricoleur a été contraint de partir, parce que la Grande S.T. voulait lui enlever son enfant. Nous mêmes, nous pouvions comprendre cela. Nous avons essayé de lui obtenir un certificat. »

Cela n'apaisa pas Val. « Mais nous ne pouvons pas excuser son acte. Nous l'avons chassé ; et nous l'aurions tué au besoin... je suppose. »

Ils regardèrent le dossier contenant le rapport établi par l'Echantillonneur. Ils ne l'avaient lu ni l'un ni l'autre : il renfermait les conclusions après autopsie des trois corps en décomposition trouvés auprès de l'évent d'aération par lequel le Bricoleur s'était échappé.

« Et Moïse, poursuivit le vieux Walter, a été envoyé Dehors par son supérieur, Birk ; c'était une récompense pour sa découverte du melon de Moïse. L'enfant du Bricoleur, le melon de Moïse... même résultat : un citoyen perdu Dehors. Simple coïncidence.

— Et ces émissions sur faisceau dense ? » insista Val.

Walter haussa les épaules.

« C'est le problème de la Sûreté, pas du C.C. »

Val ne fut pas satisfait pour autant. Trop de citoyens qu'il admirait étaient passés aux Broncos. Quelque chose allait de travers.

CHAPITRE IV

KAÏA LE MÂLE

SUR la montagne enneigée, tout près du sommet, Kaïa remua dans son nid. À son horloge métabolique, c'était encore l'heure de l'hibernation, mais la faim devenait criante. Sans cesse poursuivi par les chasseurs, il n'avait pu se nourrir suffisamment au cours de la saison chaude. Son sommeil hivernal se trouvait maintenant interrompu par la carence en protéines : grave déficience en acides aminés. Son système enzymatique altéré protestait et cherchait à faire d'autres échanges. À contrecœur, il quitta la chaude pénombre de son nid et se traîna jusqu'à l'entrée de sa caverne, d'où tombait une lueur blafarde. Les pierres étaient gelées, ses mains et ses genoux s'engourdisaient. Il tâta la croûte blanche translucide qui fermait hermétiquement l'ouverture. Elle était encore dure et épaisse. La neige ne s'était pas encore retirée des sommets. Dehors, il ne trouverait que la mort blanche. Grelottant, il revint dans son nid et drapa ses épaules osseuses d'une peau de cétaqué en lambeaux. Sa chaudière métabolique, à court de combustible, s'éteignait. Le froid de la mort gagna ses orteils et ses doigts. Désespéré, il se mit à trier les débris au fond du nid : il suçait des os longs pour en extirper la matière desséchée qui restait dans les canaux médullaires ; il mâcha de vieux noyaux secs pour en tirer quelques fibres ligneuses sans saveur ; il lécha des coquilles de moules pour récupérer des bribes de chair filandreuse. Rien à faire. Le froid s'insinua davantage. Ce n'était pas des ions ferreux contenus dans la moelle déshydratée dont son corps avait besoin, et il n'avait guère obtenu autre chose malgré tous ses efforts.

De ses fortes molaires, Kaïa broya un noyau, qui lui livra une amande charnue tellement amère que sa glande parotide se contracta. Il recracha les fragments de coquille et mâcha l'amande. L'amidon emmagasiné par la plante allait sûrement recharger sa chaudière. Il ramassa une poignée de noyaux, les ramena à la lumière de l'entrée de la grotte, et les ouvrit avec une pierre. Il avala un peu de neige fondue pour faire passer l'amertume des amandes. Les replis de son estomac ainsi tapissés d'une couche protectrice de résine et d'amidon, Kaïa retourna s'enfouir sous les peaux aux lourds remugles, et retomba dans sa torpeur.

L'axe de rotation de la Terre s'inclina. Les jours devinrent plus longs et plus chauds, la calotte de neige fondit et recula, la niche de

Kaïa dégela. La croûte translucide dégouлина quelque temps, et s'affaissa. Puis elle tomba dans la grotte, exposant son nid à l'éclat bienvenu du soleil. Il se redressa, s'étira, clignant des yeux. Il s'enveloppa de jambières et d'un pagne en peau, il rampa avec prudence jusqu'au-dehors et se tint dans la brise humide et fraîche. Le flanc de la montagne offrait une mosaïque éclatante de pierre grise et de neige tenace. Le soleil réchauffa sa nuque et ses épaules velues. La faim le tenaillait. Il scruta l'horizon. Sur la peau cultivée de Filly apparaissait par intervalles une Agrimache, comme un gros insecte. En bas, des calories semblaient l'inviter : les filigranes verts et scintillants des tours à plancton accrochées à la roche nue. Il entreprit la descente. Il fut accueilli par une atmosphère plus riche et plus chaude.

Il pénétra dans la forêt des tours à plancton. Les conduits qui en formaient les troncs rayonnaient d'une lumière interne de 570 nanomètres. Les caroténoïdes et les phycobilines des chloroplastes capturaient la plus grande partie de l'énergie lumineuse, mais il en filtrait une quantité assez importante pour produire une douce lueur verte. Les troncs se dressaient, étendant leurs ramifications pour former un dais de faisceaux qui captaient un supplément d'énergie solaire.

Une grosse Agrimache s'approchait bruyamment, et Kaïa s'enfonça en hâte au plus profond de la synthé-forêt. Quand elle fut passée, il sortit et se dirigea vers les potagers. Filly, la cybercité, percevait ses mouvements clandestins sur sa peau. Ses pas provoquaient chez elle des démangeaisons. Filly gémit quand il sectionna un vaisseau pour en têter le plancton. Avant qu'elle ait pu colmater la fuite, les riches acides aminés du zooplancton avaient alimenté son système enzymatique affamé. Revigoré, il poursuivit son chemin en goûtant au passage les pois chiches, le soja et le thym. Filly cria de douleur lorsqu'il arracha un pied de fenouil. Ses fibres nerveuses inorganiques retransmirent sa plainte jusqu'au Contrôle des Chasses.

« Un parasite dans mes jardins ! » cria-t-elle.

Val leva les yeux vers le panneau mural.

« On dirait qu'il se passe quelque chose sur le mont de Filly. Il n'y avait plus traces de Broncos depuis la dernière fois que nous en avons tué un, en automne. La peau de Filly est vraiment d'une grande sensibilité. Je ne serais pas surpris si nous attrapions aussi celui-ci. Chien Courant est déjà parti. »

Une petite lumière se déplaça sur la carte murale.

« Val ! s'exclama le vieux Walter, plongé dans une liasse de papiers poussiéreux, as-tu vu le rapport sur le corps du Bricoleur ? »

Val haussa les épaules et fit pivoter son siège.

« Non... Pourquoi ? »

— Ce n'était pas le Bricoleur ! »

Val se leva d'un bond et avança lentement jusqu'au bureau de Walter. « Que veux-tu dire ?

— Regarde. Les deux adultes étaient de sexe masculin, et la mort remontait environ à neuf mois. Des chasseurs, je présume. Et l'enfant était une fille de cinq ans à peu près. D'après la pigmentation de sa peau, il s'agissait d'une sauvageonne. Tuée sans doute par la flèche d'un chasseur. »

Val examina un rapport, puis un autre. Son visage se crispa.

— « On a dû les placer exprès sur la piste, pour nous retarder. Regarde : l'herbe sous les cadavres était à peine tachée. » Il retourna à sa place, s'assit, anéanti, tenant mollement le rapport dans sa main.

« Qui... ?

— Le Bricoleur, suggéra Walter. Oui, peut-être le Bricoleur. Il est malin ! »

Val fit un geste de dénégation. « Non. Où aurait-il trouvé les corps ? Ils étaient dans les jardins, en bas. Ces cadavres devaient provenir des terres hautes, des montagnes. »

Une communication les interrompit : des nouvelles de la Chasse sur le mont de Filly. On avait fait au chasseur un rappel d'hynoconditionnement, et le doseur fixé à son cou lui avait administré la première dose de Stimulant. Cette chimie amena sur son visage une sinistre grimace de courage, avant que la visière du casque se soit rabattue.

Kaïa, l'aborigène, caché dans le blé haut, savourait le suc aromatique du fenouil. Cette saveur riche et piquante excita fortement ses papilles gustatives de primitif et déclenchèrent de violentes tempêtes parasymphatiques. Le suc gastrique coula d'abondance. Les contractions péristaltiques provoquèrent des gargouillis. Bientôt, son abdomen prit un confortable embonpoint, et il devint plus difficile ; il ne choisit plus que les morceaux les plus succulents.

Val, au C.C., observait l'écran de télécommande. Il reconnut cette silhouette neuve et fixa l'image, qu'il agrandit.

« Il a une cicatrice sur le cou, dit-il. C'est le même Bronco que nous avons vu mourir sur le mont de Filly, l'automne dernier. »

Walter demanda au Scrutateur d'exhumer les vieilles bandes de mémoire. Les images se recouvraient parfaitement. Même structure osseuse. Walter hocha la tête.

« Voilà notre seconde résurrection, on dirait. Qu'en penses-tu ?

— La seconde ? fit Val, interloqué.

— La pouliche que tu as vue quand tu poursuivais le Bricoleur. »

Val se tordit les mains. Cette pouliche, il l'avait touchée... senti sa chair froide et morte. Morte. Il avait toujours à l'esprit sa réanimation et sa fuite dans le canal. Il frissonna.

« J'ai l'impression que nous nous heurtons à des forces occultes, murmura-t-il. Mais il doit y avoir une explication logique. Le Scrutateur pourrait-il transmettre ces données à la machine de Classe Un, pour diagnostic ? »

Le Scrutateur dit : « C'est fait. Résultat dans une minute. »

À l'approche du vaisseau de Chasse, Kaïa s'élança dans une course en zigzag. Chien Courant avait du mal à le suivre. Le chasseur vêtu de blanc se balançait au bout de son harnais, avec ses énormes lunettes et son arc. Kaïa vit le casque, pareil à une tête de mort, et les flèches meurtrières. La peur étreignit sa poitrine. Il se recroquevilla et se refroidit.

Les senseurs sondèrent les environs. L'écran était vide. Nulle trace d'un corps à sang chaud.

« Le voilà disparu à nouveau ! dit Walter en désignant l'écran.

— Envolé ? fit Val.

— Si je ne croyais pas dans les expériences de Kjolen-Milo, je dirais que nous sommes en présence d'un cas de téléportation. »

Val secoua la tête. « Non, leurs équations étaient tout à fait convaincantes. Ce Bronco est toujours là-bas. Simplement, il n'apparaît pas sur les senseurs. »

« Chien Courant, appela Walter, que le chasseur continue les recherches. Il débusquera peut-être le Bronco. »

L'appareil rentra au Garage refaire sa provision d'énergie.

Douze heures plus tard, le chasseur commençait à être fatigué. Il se tenait sur la rive au-dessus de la grille de sortie des effluents de Filly, regardant de ses yeux brouillés le flot tiède et chargé d'urine se déverser en tourbillonnant dans le système des canaux. Une nuée de moustiques dansaient dans les vapeurs qui entouraient son visage. Au cours de la nuit, il avait inspecté chacune des sources de chaleur se trouvant sur la peau de Filly, pour la plupart des émanations de la cité elle-même. À présent, il dormait debout. Sa veine jugulaire reçut une injection de Stimulant. Il ouvrit les yeux sans pouvoir les fixer. Son détecteur signala un corps chaud se déplaçant le long du canal. Il encocha une flèche et s'avança furtivement, traquant une Agrimache en route vers les champs.

Kaïa reprit ses sens. Le silence qui l'entourait depuis de longues heures avait débloqué son réflexe d'hibernation. À l'abri des blés hauts, il risqua un coup d'œil ; pas de chasseur en vue. Il se rua dans un verger et cueillit un doux-fruit. Puis il partit en courant vers le canal protecteur.

La première flèche le toucha au fémur droit, clouant son pagne au sommet de la cuisse. L'impact l'envoya au sol, plié en deux sur la

flèche. Il se traîna quelques mètres et vit le masque lugubre du chasseur au-dessus du talus herbeux. La corde de son arc était tendue. Kaïa tira sur le bois ensanglanté. Il sentit remuer les lambeaux de pagne qui avaient pénétré dans la blessure, mais les grandes barbelures tenaient ferme dans son quadriceps. Il se remit péniblement debout et essaya de courir, mais le trait, long d'un mètre, vibrait et crissait douloureusement contre ses nerfs et les esquilles d'os. La seconde flèche le frappa dans le dos, entrant sous l'omoplate droite et traversant le poumon droit. Il baissa les yeux et vit les barbelures humides et rouges qui dépassaient de son sternum. L'herbe lui sauta au visage.

La vue de sa victime déclencha chez le chasseur la suggestion post-hypnotique de la prise du trophée. Son ardeur sanguinaire retomba et il se détendit. Son doseur prépara la Récompense Moléculaire, au bout de la bande. Il marcha sans hâte vers le corps de Kaïa, qui gisait dans une mare de sang coagulé, avec de gros caillots d'une gelée pourpre. Il se pencha sur la forme qui se refroidissait déjà et sortit son couteau à trophées.

L'épaisseur de son casque ne lui permit pas d'entendre le gargouillis en provenance du canal. Il ne vit pas la pouliche. Elle sauta sur lui à pieds joints, le piétina, étala son corps en charpie sur un cercle de trois mètres de diamètre. Les os crayeux claquaient avec un bruit sec, le sang rosâtre giclait partout.

La pouliche posa sa main sur la gorge de Kaïa. Satisfaite, elle rompit la pointe barbelée de la flèche fichée dans la poitrine. Précautionneusement, elle retira le bois sous l'omoplate. Elle enfonça des chevilles de bois dans la cuisse afin d'élargir la blessure et permettre aux barbelures de passer. Le trait sortit sans difficulté.

Chien Courant découvrit les restes du chasseur un peu plus tard. Les enregistrements faits par le transmetteur à sa ceinture racontaient toute l'histoire. Val et Walter examinèrent les gros caillots de gelée pourpre et les flèches brisées.

« Faites venir le Biotech, dit Val. J'aimerais savoir de quoi sont faits ces caillots. Ça ne ressemble en rien à notre sang. »

Walter acquiesça. Il étudiait les gros plans montrant les points d'impact de la flèche. « On en profitera pour lui demander de projeter ces blessures sur leur mannequin tridimensionnel. Elles me paraissent mortelles.

Le Biotech revint, un mannequin transparent sous un bras, une pile de comptes rendus sous l'autre.

« Ce sont bien des caillots de sang, dit-il, en montrant la substance gélatineuse. Un sang anormal, bien entendu. Le taux d'hémoglobine,

de fibrino-gène et d'hématocrite est trois fois supérieur à la normale. Quinze grammes d'hémoglobine, si cela vous dit quelque chose ! »

Val hocha la tête.

Le tech mit le mannequin debout.

« La blessure de la poitrine est mortelle. La flèche transperce le hile du poumon droit, où se situent les bronches et des vaisseaux importants. La blessure de la jambe, bien que grave, n'entraînerait probablement pas la mort... si elle était soignée rapidement. »

Val fit le tour du mannequin et compara avec les enregistrements optiques. Si l'anatomie du Bronco était un tant soit peu analogue à la leur, il devait être mort.

« Qu'est-ce qu'une pouliche peut bien vouloir faire d'un Bronco mort ? »

Le tech haussa les épaules : « Ce sont des cannibales, monsieur. »

Cette explication ne suffisait pas à Val. Trop de questions demeuraient sans réponse. Les émissions sur faisceau dense provenant du Dehors, les corps décomposés sur la piste du Bricoleur, et ces bizarres résurrections.

« Pourquoi des cannibales chercheraient-ils à nous faire perdre les traces du Bricoleur ? »

Silence.

« Réponse du C.U. », annonça le Scrutateur.

Val actionna le lecteur sonore et l'imprimante. Il espérait que le mystère allait se trouver quelque peu éclairci.

L'ordinateur universel de Classe Un parla, avec la voix aimable d'un vieil homme compréhensif mais sûr de lui.

« Ce problème des Broncos qui deviennent froids n'est pas nouveau, commença le C.U. Le réflexe d'hibernation s'est révélé chez les Broncos depuis l'instant où nous avons commencé à les chasser à l'aide des détecteurs de chaleur animale. Ils possèdent un gène qui leur permet d'accroître la tonicité de leur axe neuro-humoral, et la suspension de l'activité métabolique peut être un mécanisme de défense quand les circonstances l'exigent. En l'occurrence, c'était pour se défendre contre les chasseurs. Si vous avez d'autres questions, n'hésitez pas à me les poser. En attendant, tous les renseignements que vous pourrez amasser nous seront utiles. »

Ils attendirent poliment que l'écran soit redevenu vide.

« Ils font le mort, tout simplement, dit Val en souriant. Au moins, nous ne luttons pas contre des forces occultes. Les histoires de sorcellerie, moi, ça me rend nerveux. » Il frémit. « Je sens encore le corps humide et froid de cette pouliche. Je regrette à présent de ne pas lui avoir coupé la carotide, et de l'avoir laissée partir. Ça ne se reproduira plus. »

Walter dicta quelques notes au Scrutateur pour les inclure dans le

programme de formation des chasseurs.

« À présent que nous avons connaissance de ce réflexe, nous devrions faire de meilleures Chasses. Ça devrait être facile de trouver un Bronco qui fasse le mort quand on a les coordonnées du dernier endroit où il a été vu. Et plus facile encore de le tuer. »

Val opina.

Le Biotech ramassa ses papiers et son mannequin. Avant de partir, il émit une suggestion : « Si jamais vous rencontriez un Bronco vivant, vous pourriez simplement ligaturer la carotide principale et l'amener au labo pour qu'on l'étudie. »

Walter interrompit sa dictée : « Comment s'y prend-on ?

— Vérifiez les cals sur la paume de ses mains. Si sa main droite présente une kératose plus importante, vous pouvez en déduire qu'il s'agit d'un droitier. Son hémisphère cérébral gauche sera donc prédominant. Faites une incision dans le cou, du côté gauche, et ligaturez la carotide interne de ce côté... cela devrait résulter dans une embolie cérébrale partielle. Il restera vivant, mais ne sera guère plus qu'un légume... sujet idéal pour les gars du Bio. Il y a un tas de paramètres concernant les cinq-orteils que nous devrions mieux connaître avant qu'ils ne s'éteignent complètement.

— C'est juste. Excellente idée », fit Val.

Walter n'alla pas plus avant dans sa dictée.

Kaïa ouvrit les yeux dans un nid étranger. La pouliche baignait ses plaies et changeait ses pansements fréquemment. Les douleurs dans sa poitrine, à l'endroit traversé par la flèche, le replongeaient par moments en hibernation. Elle lui fit ingurgiter des coquillages bouillis et de la soupe d'orge reconstituante. Elle était dans sa phase folliculaire et avait besoin d'un partenaire.

La nuit, elle vint le chevaucher, voracement. Mais elle ne parvint pas à provoquer son érection, car sa blessure au thorax empêchait la polarisation de ses parasympathiques en irritant son nerf vague droit. À la nouvelle lune, elle entra en phase lutéale et disparut dans le canal.

Pendant deux semaines, il se nourrit de déchets qu'il ramassait péniblement dans l'herbe de la berge. Estropié comme il l'était, il ne pouvait prendre le risque de s'exposer aux détecteurs de Broncos qui surveillaient les jardins : si les chasseurs le retrouvaient, jamais il ne pourrait leur échapper.

À la pleine lune, elle revint, les ovaires gonflés, l'ovule précédent avait attendu vainement, et était mort. Un nouveau allait bientôt prendre place dans la trompe. Elle désirait son sperme. Il bénéficia d'une nourriture chaude et de nuits brûlantes. Quand elle fut fécondée, le corps jaune lutéinique gouverna à nouveau son humeur.

Elle quitta le nid un matin, lui jeta deux coquillages pris au fond du canal, et s'éloigna à la nage, sans rien dire.

Il regagna clopin-clopant le mont de Filly.

Il faut toujours rester un peu sur sa faim :

Garder une place pour son prochain.

KAÏA LE BRONCO.

Depuis plusieurs mois, le calme régnait au Contrôle des Chasses. Les milliers de kilomètres carrés de jardins du Pays Orange avaient connu une floraison, une moisson, et une nouvelle floraison sans qu'on signalât un Bronco, ou presque. Les appareils de Chasse, dans leurs rapports, parlaient de campements déserts : des os mâchonnés et carbonisés, des cendres, des outils cassés. Aucune trace du gibier.

Val plaisanta sur cette accalmie : « Avec Jupiter en Sagittaire, on aurait pu s'attendre à de meilleures Chasses. »

Walter se renfrogna. Le surnaturel n'était pas un sujet de plaisanterie. Il y eut un moment de silence tendu, puis le vieil homme parla.

« Il n'y a là rien qui prête à rire. Depuis dix ans que je suis au C.C., j'ai appris à observer les cycles d'activité et de migration particuliers aux Broncos. Leurs chamans suivent le mouvement des planètes : c'est une obligation, les saisons sont importantes pour eux, à cause des récoltes. Et ils dorment sous les étoiles. Les citoyens de la fourmière peuvent se moquer de l'astrologie, la Grande S.T. les protège. Et, de toute façon, les horoscopes sont erronés car établis par une machine qui ne fait pas attention aux cieux. Mais mes diagrammes sont sérieux. Et utiles pour la chasse. J'essaie de devancer les mages broncos. Je pense qu'en ce moment ils se cachent parce que Jupiter est en Sagittaire. Ils croient que c'est un signe favorable pour les chasseurs. Davantage de citoyens vont demander à participer à une Chasse après avoir vu leur horoscope ; ils ont donc raison d'éviter de se faire repérer.

— Alors, nous allons avoir droit à un long repos, car Jupiter va rester dans ce signe un bon bout de temps », dit Val en riant sous cape.

Walter se contenta de grommeler et de tousser. Il ouvrit une boîte contenant des artefacts ramassés dans des campements broncos. Les perles éveillèrent son intérêt. Il souleva une cordelette intacte sur laquelle étaient enfilées des perles noires, une perle annelée à une extrémité et quatre perles colorées au centre.

« Et ça, qu'en dis-tu ?

— Symbole tribal... suggéra Val.

— Et si ça représentait un calendrier basé sur les planètes et les signes du zodiaque ? Si la perle annelée est Saturne, la grosse blanche,

ici, pourrait être Jupiter en Sagittaire... »

Val hocha la tête, à demi intéressé. « Mais il y a trois autres perles à côté de la grosse blanche ; or, d'après mes cartes célestes, la conjonction de quatre planètes ne s'est pas produite. » Il sortit les prévisions concernant les futures positions des planètes. Rien ne correspondait à la disposition des perles, autant qu'il pût en juger, et ces prévisions portaient sur plusieurs siècles. « S'il s'agit d'une conjonction, elle aura lieu dans très longtemps d'ici. Je ne vois pas en quoi cela peut intéresser les Broncos... bien que la conjonction de quatre planètes soit toujours un événement important pour certains.

— Sagittaire... Le chasseur ou le chassé ? » murmura Walter.

Mais déjà Val se désintéressait du problème. Il dressait allègrement un horoscope qui devait l'aider dans son choix d'une émission récréative. Walter referma sa boîte d'artefacts avec un bang importun.

« Bon ! s'écria-t-il. Nous en avons terminé pour aujourd'hui avec ces problèmes. Allons chez moi pour une fusion. »

Val déclina l'invitation.

« Pas ce soir. Je vais chasser les rats dans l'entre-murs, pour récolter un supplément de savorisées.

— Ce sera pour la prochaine fois, alors. Bitter-Femme a demandé de tes nouvelles. »

Ils partirent chacun de leur côté. Val détestait la fusion. Frotter son âme contre celle de n'importe qui l'irritait fortement. Il se heurtait avec les polarisés et les neutres l'ennuyaient. Walter, quant à lui, appréciait sa famille-5 et tous les petits agréments de cette intimité. Il acceptait volontiers les étreintes rituelles de Bitter-Femme et parlait travail avec Jo Jo et Busch le Grincheux. Arthur-Neutre organisait les divertissements familiaux. Une famille-5 des plus harmonieuses.

Dans sa cabine, Val vérifiait son équipement de chasse au rat. La combinaison était bien usée. Elle lui avait déjà servi à capturer quantité de calories. Il changea les filtres à poussière et vérifia les piles. La lampe frontale et le transmetteur étaient toujours en état de marche, mais leur quotient de fiabilité était assez bas. Il prit son sac à gaz anoxique et monta jusqu'aux grilles, à mi-spirale.

« Niveau trente-cinq, O. K. ? demanda-t-il à la cité.

— Allez-y, dit la cybercité. Je ne vous perds pas de vue. »

Il s'enfonçait dans la poussière. Des toiles d'araignée s'accrochaient à lui. Dans le faisceau de sa lampe, il aperçut un cercle formé de squelettes desséchés : des gens qui, sous l'effet de la Récompense Moléculaire, s'étaient pris pour des champignons. Il transmit l'information à la cité, mais on ne pouvait procéder à l'Echantillonnage sur des ossements.

Il continua, passant devant des poutres, des cylindres creux et des

conduits de toutes tailles, certains chauds, qui semblaient battre comme des cœurs, d'autres flexibles et froids. La poussière grise et noire, spongieuse, lui montait jusqu'aux chevilles, s'amoncelant dans les coins et recouvrant tout d'un capiton poudreux. Les câbles et les fils métalliques étaient transformés en colonnes épaisses. Il dut à plusieurs reprises chasser les dépôt cotonneux pour identifier l'objet ainsi masqué.

Des traces de rats, profondes, ressemblant à celles de serpents, s'entrecroisaient dans la poussière. Il y avait des crottes de rats partout. Il promena le rayon de sa lampe autour de lui. Des centaines de paires d'yeux en vrille s'allumèrent.

« Cité, fit-il. Il y a des tas de rats, ici.

— La plupart de mes citoyens croient à la réincarnation, fit la voix dans son casque, et ne mangent pas de viande. Ils croient voir leurs ancêtres dans les rats. »

Val dit ironiquement : « Si je croyais en la métempsychose, je penserais plutôt que mes ancêtres seraient ravis de voir abrégé leur carrière de rat. De plus, nous sommes à présent les seuls carnivores pouvant détruire les rats, et c'est peut-être dans l'Ordre de la Nature que nous les mangions. »

Cette philosophie cynique n'eut aucun effet sur la cité. Elle le dirigea vers l'endroit où les nids étaient en plus grande densité. Il rampa sous un conduit d'air qui sifflait. Il s'accrocha à une robuste solive pour passer au-dessus d'un gouffre profond, sur un tuyau étroit. Quand il dirigea sa lampe vers le bas, le vertige étreignit sa commissure cardio-œsophagienne. Seule une toile d'araignée venait de temps en temps intercepter le faisceau lumineux. L'abîme noir semblait sans fond. Devant lui, il vit l'un des organes de la cité : une sphère de trente mètres de diamètre, à laquelle des flexibles faisaient une tête de méduse. Il la toucha. Elle était chaude, sèche et silencieuse.

« J'ai trouvé un de tes organes énergétiques. »

La cité consulta les plans de son anatomie. « Mes filtres membraneux sont à droite. »

Il pataugea dans la poussière jusqu'en haut d'une épaisse conduite. Elle était creuse. Des voix et des bruits de pas la faisaient vibrer. C'était un boyau. Les rats adultes devenaient plus nombreux et plus hardis. Ils restaient obstinément sur son passage, jusqu'à ce qu'il les pousse du pied. Ils ne devaient pas être très savoureux. La puanteur douceâtre des nids vint frapper ses narines. Moite, ruisselante, l'énorme sphère froide des filtres membraneux se profila bientôt. La transpiration de la cité se condensait et dégoulinait le long de la paroi extérieure, alimentant en eau potable les rongeurs. En dessous du filtre, de petits nids sombres s'aggloméraient sur les poutres ; de courts

tunnels creusaient la poussière visqueuse. En s'approchant, il ressentit sous ses pieds une démangeaison causée par la vibration des pompes.

Il libéra l'azote dans son sac et enfila le gant épais indispensable dans cette chasse. Il choisit un grand nid et y introduisit sa main. Les tendres bébés rats qui attendaient leur mère partie en quête de nourriture se pressèrent sur le gant. Il en ramassa trois poignées qu'il fourra dans le sac à gaz. Leurs couinements et leurs soubresauts cessèrent très vite.

Il continua à parcourir les poutres humides, tout en remplissant son sac. Il sentit quelque chose de lourd peser sur sa botte et vit un rat occupé à ronger sa semelle. Il l'écarta d'un coup de pied. Bientôt, il traînait dans le sac la moitié de son propre poids.

Il s'assit pour se reposer et ôta de son casque les plus gros moutons de poussière.

« Y-a-t-il une trappe d'accès à un boyau, à ce niveau ?

— Derrière vous, à trente-trois mètres », répondit la cité.

Les visages de papier mâché qui se levaient vers la trappe qui s'ouvrait furent mouchetés de poussière noire comme de la suie. Il se laissa tomber dans le boyau en soulevant un nuage de particules semblables à des duvets noirs. Il jeta le sac bosselé sur son épaule et descendit la spirale, laissant derrière lui des empreintes de pas noires. Il se rendit au local du Surveillant pour payer sa dîme.

Le Surveillant, un neutre dont la tête avait la forme d'un melon, frotta ses mains grasses et sourit de satisfaction devant l'importance de la prise. Il alla ouvrir la lourde porte de la presse.

« Six cents degrés avant le pressage, et trois cents après ? »

Val acquiesça derrière sa visièrre salie. Le Surveillant le conduisit au rafraîchisseur public, tandis que la viande subissait le traitement requis. La machine de classe treize mit du temps à amener l'eau à la bonne température, ce qui fit maugréer Val. Puis il sortit, rinça son équipement et prit dans le distributeur de nouveaux vêtements en textile d'ordonnance. Le grésillement de la friture et l'odeur de la fourrure brûlée emplirent la pièce alors qu'il se rhabillait.

La presse tomba avec un choc sourd qui fit trembler l'habitable. L'odeur de rôti protéique attira la famille-7 du Surveillant. Val examina cet assortiment de femelles polarisées, de tous âges et de toutes tailles. Elles portaient la robe fendue et serrée à la taille, réservée à la fusion.

« Des calories pour la fusion de ce soir, dit le Surveillant en frappant dans ses mains pour les refouler dans l'habitable. Des calories savorisées. »

La presse se releva. De la vapeur montait des galettes couleur muscade que Val commença à faire passer dans son sac. Il étouffa un juron et souffla sur un doigt brûlé. Le Surveillant se servit d'une

spatule à long manche pour empiler sur un plat décoré la part qui lui revenait.

« Voulez-vous vous joindre à notre fusion vespérale, frère ? » proposa-t-il.

Val refusa courtoisement. La perspective de toutes ces muqueuses lui coupait l'appétit. Comme il s'en allait, il perçut les claquements de lèvres et les bruits de succion de leur repas-fusion. Le rat pressé était un mets de choix. Les saveurs étaient propices à la fusion des âmes.

Il déposa son attirail de chasse dans son appartement et alla porter le rat pressé chez Walter. Il rencontra Bitter-Femme devant la porte, et elle se mit à tâter son sac lourd en protéines. Il la repoussa d'un froncement de sourcils.

« Où est Walter ? »

— Là-bas », fit-elle en désignant la cabine du vieil homme. Val parcourut des yeux le living-room spacieux, près de trente mètres carrés... les avantages d'une famille-5.

Le gros homme, radieux, invita Val à pénétrer dans sa petite cabine malpropre, d'environ dix mètres carrés. Plusieurs centimètres de terre sèche recouvraient le sol. Dans un coin se trouvait un pot d'argile sans ornement, avec une plaque de gazon épais et indiscipliné. Des briques séchées s'empilaient contre un mur, comme les lingots d'un trésor.

« Tu es Batébrien ? » interrogea Val.

Walter sourit. Ses pieds terreux étaient chaussés de sandales. Sa tunique était tellement feutrée, brunâtre, que Val eut la certitude qu'il la gardait pliée sous le pot d'argile quand il ne la portait pas.

« Bambou, terre, brique... B.T.B., » dit-il. Il offrit à Val l'unique chaise de la pièce, en bambou tressé. Elle craqua sous son poids.

« Tu arrives juste à temps pour la cérémonie, dit

Walter, la respiration sifflante, en enlevant ses sandales.

— La cérémonie ?

— Le Renouveau de la Terre », expliqua Walter en ramassant la terre sèche à l'aide d'une pelle en bambou. Quand le plancher parut raisonnablement propre, il s'essuya les mains à sa tunique et renversa le gros pot d'argile avec vénération. Des mottes de terre noire et collante roulèrent sur le sol. Il les étala avec ses pieds nus.

« C'est de la terre purifiée », dit-il en recueillant deux vers de terre et un cloporte. Il arrosa la plaque de mauvaise herbe et l'inspecta soigneusement. On voyait d'autres vers et d'autres cloportes grouiller entre les racines enchevêtrées. Walter sourit, entassa la vieille terre sèche dans le pot, l'humecta et remit en place le gazon.

« Veux-tu marcher sur ma terre ? suggéra-t-il. Cela te préservera de tout Comportement Inadapté. Les germes ne peuvent t'atteindre tant que tu es entouré par les cloportes et les vers de terre. »

Val sourit faiblement. « Non, non. Je suis simplement passé pour te

donner du rat pressé. J'ai fait bonne chasse. »

Walter caressa le sac de galettes de rats pressés et redevint grave. « Sérieusement, Val, tu devrais essayer le B.T.B. Tu m'as semblé plutôt tendu, ces jours-ci. Rien de tel pour chasser les angoisses qu'un bon baquet de boue. »

Val leva la main et dit avec cynisme : « L'occultisme me laisse froid. »

Walter contempla un moment les petites créatures dans le gazon.

« Quand elles sont nombreuses, je sais que tout va bien dans mon habitacle. Sais-tu que l'un de mes frères Batébriens a détecté une fuite de radiations près de sa cabine, parce que ses créatures ne s'étaient pas reproduites ? Et il y a eu aussi un cas de résidus de métaux lourds, au niveau dix-neuf. Les organismes vivant dans la terre peuvent être des indicateurs précieux... »

Val se mit à rire : « Mais... et la nourriture ? L'air que tu respires ? L'eau ? Tu es en contact avec le reste de la fourmilière. Ton habitacle n'est qu'une partie insignifiante de... »

— Il y a au moins un endroit où je me sais en sécurité. »

Val tendit sans un mot une galette protéique à Walter. Celui-ci la fourra dans sa bouche et mastiqua soigneusement l'amalgame compact d'os, de chair, de peau et de cartilages.

« Le plus important de tout... reprit-il, c'est que le B.T.B. te protège du suicide. C'est le facteur numéro un de la mortalité. Ce sacré CL... Le Comportement Inadapté. Sans le B.T.B., tes déchets ectodermiques te sensibilisent. Tes cheveux, les sécrétions grasses et les squames de ta peau, dans la poussière de ton logement, alimentent les dermatophagoïdes porteurs de germes, lesquels acquièrent des antigènes ectodermiques. En vivant dans cette atmosphère et en respirant la poussière contenant des fragments de dermatophagoïdes, tu fabriques des anticorps contre eux. Des anticorps contre tes propres antigènes ectodermiques. Quand ils atteignent un taux élevé, les anticorps entrent en conflit avec ton neuro-ectoderme, ton cerveau. D'où la corrélation entre surpopulation et CI. Entre la sensibilisation à la poussière et le suicide. Les humains qui vivent dans un décor de tapis, de tentures et de meubles rembourrés sont ceux chez qui le suicide est le plus fréquent. Mais les cas sont très rares parmi ceux qui vivent dans le bambou, la terre et les briques. » Walter promenait dans sa bouche l'agglomérat savoureux, dégustant les fluides salés, les viscères épicés, le sang et les muscles riches en fer. Il fit une boule des déchets et la recracha dans la mauvaise herbe.

« Une gâterie pour mes petits amis dans la terre », dit-il.

Bitter passa la tête dans l'entrebâillement de la porte.

« C'est l'heure de la fusion », fit-elle en souriant. Son corps était tout reluisant d'un long bain chaud dans le rafraîchisseur. Ses ongles

en étaient même ramollis. Sa robe fendue pendait en plis lâches autour d'elle. Elle n'avait pas mis de ceinture. On apercevait le nombril et l'auréole des seins.

« Joins-toi à nous », dit Walter en agitant son triple menton.

Val voulut faire signe que non, mais Bitter glissa sa main sous son bras et pressa contre lui un genou osseux.

« Ah ! non, tu restes ! Tu as apporté le rat pressé. Nous allons préparer un assaisonnement pour les galettes et nous boirons de la liqueur. On pourrait même prendre un peu de Récompense Moléculaire. Ce sera vraiment une fusion réussie. »

Walter le prit par l'autre bras et ils l'entraînèrent malgré ses protestations jusqu'au living-room. Arthur Neutre, dont la nudité révélait l'absence d'organes génitaux, était en train de dresser la table, disposant les assiettes décorées et les grands verres à pied. On déroula sur le sol l'édredon moelleux qui servait à la fusion. Jo Jo, jeune, maigre et soucieux, fixait son verre rempli d'une petite quantité d'un liquide à l'arôme suave. Busch, un mâle un peu plus âgé, aux manières rudes, était appuyé contre un mur. Val n'avait pas fait attention à la nudité neutre d'Arthur, mais quand le gros Walter entreprit de s'extirper de sa tunique boueuse, il lui fut impossible de ne pas remarquer ses bourrelets de chair abondants. Walter était polarisé, mais on ne pouvait pas s'en rendre compte, car sa graisse formait un tablier qui pendait de son ventre à ses genoux, le pannicule. Il ressemblait davantage à une statue d'argile ébauchée qu'à un homme.

« Walter, tu ne devrais jamais ôter tes vêtements, lui dit Val, d'une manière offensante.

— Je peux bien me mettre à l'aise, fit Walter en haussant les épaules. C'est bon pour l'âme. » Il s'affala par terre et replia ses pieds sous son pannicule.

Bitter-Femme servit le premier plat, une soupe aqueuse. Elle fit glisser sa robe. Elle était mince. Mais l'âge – puberté plus neuf – avait marqué son ventre d'un sillon horizontal et ratatiné ses seins.

« À ton avis, je devrais rester vêtue, moi aussi ? » minaуда-t-elle.

Val se dit qu'une nouvelle insulte bien envoyée lui permettrait peut-être de couper à ce qui lui apparaissait comme une soirée ennuyeuse. « Je crois bien avoir vu de plus beaux corps chez les neutres. »

Nullement découragée, elle lui donna une étreinte rituelle : « Les neutres sont incapables de s'échauffer et ignorent les spasmes. »

Val se renfrogna encore. « N'empêche qu'une poitrine plate, c'est affreux. »

Le gros Walter sourit placidement et ramassa sa tunique.

« Si Val se sent plus à l'aise tout habillé... dit-il en enfilant le vêtement ample aux allures de tente, nous pouvons commencer par

une fusion au premier degré, à mains tenues. »

Les quatre autres corps nus étaient déjà entrelacés. Val dit sombrement : « C'est simplement que je n'ai pas l'habitude de la fusion à cinq.

— Ne t'excuse pas, dit Walter en poussant du pied des extrémités emmêlées, tu es notre hôte. Nous irons à ton allure. »

Bitter dénoua la fusion d'un dernier embrassement, et se releva. Ils remirent leurs habits et se rassirent.

« Veux-tu voir le paradis ? » demanda Bitter en lui offrant une dose de Récompense Moléculaire.

Val secoua la tête. La drogue lui faisait peur.

« Ne t'inquiète pas. Nous te surveillerons, tu ne risqueras pas de te transformer en champignon, » dit-elle d'un ton cajoleur.

— Ce n'est pas la question. Je n'ai pas envie d'aller au paradis pour une simple excursion. Même si ce n'est qu'un paradis moléculaire, je ne veux pas goûter au bonheur parfait pour devoir redescendre ensuite ici bas. La vie me semblerait trop triste par comparaison.

— La déception n'est pas tellement énorme. Et tu peux toujours refaire un autre voyage... »

Val refusa à nouveau.

Elle proposa la R.M. à la ronde. Le vieux Walter avait déjà levé la main en signe de négation. Busch, lui, préférait la boisson.

Arthur la repoussa : « Pas maintenant. Je dois danser ; et n'en prends pas non plus, Bitter. J'ai besoin d'une partenaire. »

Jo Jo ruminait silencieusement. Il prit la R.M. et s'isola dans un coin avec ses visions.

Walter se tourna vers Val et demanda : « Tu n'as pas peur de la R.M., n'est-ce pas ? C'est sans aucun danger. Nous l'utilisons constamment sur les chasseurs... »

Val regarda de travers son aîné : « Mais les chasseurs en ont peut-être un réel besoin. J'en ai vu avec des muscles enflés, et dont l'urine était sombre et trouble, sans doute la rhabdomyolyse.

« C'est très douloureux, et la Récompense Moléculaire allège sûrement leurs souffrances. On l'emploie également sur les retraités, de manière officielle. Et on ne voit pas beaucoup de personnes âgées dans la fourmilière. »

Walter protesta.

« La R.M. ne peut pas prolonger la vie. Rien ne le peut. Notre espérance de vie est de vingt-cinq ou de trente ans, et la R.M. contribue à rendre cette vie plus heureuse. La Grande S.T. nous l'accorde comme une récompense de choix. »

Val contempla son verre sans mot dire. Il contenait un liquide rouge et visqueux, qui sous la chaleur de sa main dégageait une vapeur aromatique.

De la musique jaillit du distributeur. Arthur Neutre régla le son. Des formes dansantes envahirent l'écran.

« Nous sommes prêts pour la danse, annonça cérémonieusement Arthur. Bitter... ? dit-il en tendant la main vers la femme assise. Elle se leva, il la prit dans ses bras. Ils évoluaient lentement, étudiant l'écran pour essayer de copier les mouvements. Val les observa un instant, fasciné par leur complète inaptitude à suivre le rythme de base. Puis il reporta son attention sur la boisson et la nourriture. Busch s'endormit. L'heure habituelle du coucher était largement dépassée.

« Tu peux aussi bien rester dormir », proposa Walter, en lui tendant de la literie en textile d'ordonnance.

Val cligna des yeux, ensommeillé. Ils mirent Jo Jo au lit et rompirent la fusion à trois heures.

« Veux-tu lire quelques pages de ma Bible S.T. avant de te coucher ? » proposa Walter.

Val dormait déjà.

Oiseau Bleu considéra ses membres emplumés, ses pattes roses. Il se trouvait dans un nid qui contenait des plumes rouge vif et des fragments de coquilles blanches. Le soleil était chaud. De jolies fleurs orange et pourpre dansaient dans le vent, qui faisait battre leurs pétales comme des ailes. Mère Oiseau vint se poser au bord du nid et laissa tomber dans son bec un délicieux asticot couleur chocolat. La saveur en était marron également. Une brise douce agita les feuilles roses. Sa mère l'appela, l'invitant à sortir du nid. Il n'eut aucune peine à s'envoler, et monta très haut. Sa mère l'entraîna plus haut encore, dans des flocons de nuage vanille dont il goûta au passage la saveur blanche. Oiseau Bleu était heureux. Sa mère regagna le nid, mais il voulait continuer à voler. Elle le réprimanda. Ses cris de colère lui firent mal. Les jolies fleurs devinrent hideuses. Les parfums devinrent puanteurs. Les plumes bleues de ses ailes se recroquevillèrent en des doigts grotesquement repliés. Désespéré, il chercha sa mère. Elle avait disparu. Il aperçut son nid, en bas. Il fit des efforts désespérés pour rejoindre sa tiédeur rassurante. Il descendit en piqué. Le vent heurta avec force son visage, faisant trembler ses cils. Le nid monta à sa rencontre... prit... lentement... l'aspect de... LA BASE DU PUIT.

Le matin amena Val et Busch, maussades, devant le distributeur. Bitter disposa les ustensiles et distribua ses rituelles étreintes matinales, pour leur soutirer un rabiote de savorisées. Elle mit le chauffage dans le rafraîchisseur et prépara des vêtements en textile d'ordonnance pour ceux de ses hommes qui travaillaient. Le vieux Walter entra en se dandinant, dans une tunique chiffonnée et terreuse.

« Bien dormi ? » lui demanda Bitter en souriant à Val. Il hocha la tête.

« J'ai un peu regretté notre fusion si chaleureuse des autres jours », fit-elle d'un ton boudeur.

Busch grommela quelque chose, d'où il ressortait que la communion des âmes pouvait s'effectuer par d'autres voies que les muqueuses. Arthur entra et prit sa ration de calories de base dans le récipient du distributeur. Il resta là à attendre que Walter ou Busch l'autorisent à commander des savorisées... sur la part qui leur était accordée, en échange de leur travail.

« Jo Jo ne te donne-t-il pas de savorisées en ce moment ? dit Busch, mécontent.

— Je crois qu'il n'apprécie pas mes efforts », dit Arthur.

Walter fit un signe au distributeur, qui produisit un sandwich aux vitamines savorisées. Val se leva pour prendre congé et parcourut les visages autour de lui.

« Où est Jo Jo ? » demanda-t-il.

Bitter leva les yeux vers lui. « Tu ne l'as pas vu partir ? Quand je me suis levée pour préparer la table, sa couchette était déjà vide. »

Val haussa les épaules. « Il a dû se lever sacrement tôt ! »

Un cri qui allait en s'éteignant les interrompit : un sauteur !

Busch bondit de sa chaise et se faufila rapidement jusqu'à la spirale. Il abaissa son regard sur la foule poivre et sel à la base du puits, et la vit refluer autour du corps fracassé du suicidé. Avant que les flots de la foule se soient refermés sur lui, il put reconnaître la tunique de Jo Jo.

Busch revint annoncer en jubilant : « Jo Jo donne une fête, pour tout de suite. » Il se mit à commander, aussi vite qu'il le pouvait, des denrées hautement savorisées au distributeur, les plus coûteuses. Les plats s'empilaient devant lui.

« Tout de suite ? » éructa Bitter.

Val, dans l'embrasement de la porte, hésitait. Une autre fusion ?

Le distributeur mit brutalement fin à ses livraisons portées au débit de Jo Jo. Un senseur à la base du puits avait enregistré la cessation des fonctions vitales.

« Jo Jo est mort. Les calories à son crédit passent au Compte Commun », signala la machine de classe treize. Son tiroir se referma sur une grosse saucisse protéique qui fut coupée en deux.

« Tu le savais ? questionna Walter, choqué.

— Dépouiller un mort ! » s'indigna Val. Ils fixèrent tous deux le produit du larcin.

« Bien entendu, dit Busch. Si seulement la foule avait eu la décence élémentaire de ne pas le piétiner aussi vite ! Il avait bien atterri, à l'horizontale. Pas de fémur dans le ventre. La cervelle avait à peine

jailli. Ceux qui sautent de notre niveau survivent d'habitude plus longtemps. Au moins deux heures. »

Bitter tirait avec avidité les aliments, mettant de côté les denrées non périssables qu'elle pourrait troquer. « Ce n'est pas aimer les siens que d'emporter ses calories avec soi ! Après tout, nous étions sa famille. S'il voulait nous quitter, la moindre des choses aurait été de donner une fête d'abord.

— Quelques livres de savorisées supplémentaires ne nous feront pas de mal », ajouta Arthur en se mettant à la besogne.

Walter ouvrit la bouche, dans l'intention de les critiquer. Mais il ressentit l'obligation d'exprimer ses sentiments profonds :

« Je suis aussi coupable que vous, soupira-t-il. Jo Jo était un travailleur, et je comptais profiter de ses savorisées, quand je serai retraité. À présent, nous sommes réduits à une famille-4. »

Bitter lança à Val un regard interrogateur. Il secoua la tête.

« Il faut trouver un nouveau membre pour notre famille », dit-elle.

Walter rassembla ses esprits et reconduisit Val à la porte. « Bitter, tu vas rester ici avec Arthur et vous allez interviewer les postulants à la succession de Jo Jo. À quatre, nous ne garderons pas longtemps cet appartement. Val et moi allons accompagner l'Echantillonneur qui va examiner les restes de Jo Jo. Il faut que je sache s'il est mort à cause du CI. ou de la R.M. »

Arthur s'adressa à l'écran et revint leur dire : « Nous devons avoir trouvé un remplaçant d'ici ce soir. Les postulants vont arriver.

— Choisissez-en un qui ait un bon boulot », dit Walter avant de sortir.

Une Balayeuse attendait impatiemment auprès du cadavre, tandis que le tech de l'Echantillonnage introduisait huit barillets aspirants dans son pistolet hypodermique. Val et Walter tentaient de contenir la foule afin qu'il puisse faire son travail.

« Cerveau », dit le tech, en ajustant le premier barillet et en appuyant le canon contre le crâne, qui crépita. *Clac !* Le pistolet sursauta. Cinquante grammes d'échantillon gris rosâtre vinrent remplir le barillet réfrigérant.

« Cœur. » Il tint le canon contre la poitrine. *Clac !* Le barillet devint rouge. Poumons, barillet bleu. Rate, barillet violet. Foie, barillet brun. Reins, barillet gris. Quand tous les barillets furent pleins, il les rangea dans un alvéole de sa machine. La Balayeuse s'avança, épongea, aspira. En un clin d'œil, le terrain fut nettoyé des tâches rosâtres et de tout le reste.

Le Neurolabo se trouvait trois niveaux plus bas. Val et Walter observaient le tech qui faisait passer le barillet gris dans le transformateur. Le lecteur optique projeta sur un large écran un

agrandissement au millième. On aperçut de petites taches, des débris granuleux. Les cellules cérébrales de Jo Jo se mirent à circuler.

« Les échantillons ont été prélevés rapidement. Il devrait y avoir largement assez de neurones pour effectuer les analyses. Regardez ces cellules rouges ; ce sont les disques biconcaves. Ils ont environ dix microns de largeur. Ces choses plus foncées sont des fragments nucléaires. »

Une grande cellule triangulaire fit son apparition. Elle était parsemée de nombreuses dendrites. À un moment, elle se referma sur un axone. Le tech centra le lecteur sur cette cellule, inonda le compartiment d'oxygène et de nutriment, et mit en route le processus d'analyse.

« Ce neurone me semble prometteur. Nous n'avons qu'à nous asseoir et attendre. Les réactions des anticorps et des enzymes nous diront s'il s'agissait d'un dérèglement provoqué par la R.M. ou par le CI. »

Placée dans un milieu riche en oxygène et en glucose, le quotient respiratoire de la cellule s'éleva lentement : 0.7-0.8-0.9.

« Quand le Q. R. atteindra 1.0, nous pourrons examiner les synapses afin de rechercher les agents de blocage. Vous voyez ces petits boutons ? Ils sont situés sur les dendrites et représentent les synapses en provenance d'autres neurones. Il y a trois substances neurochimiques dans le cerveau, correspondant aux fonctions des synapses. Bien sûr, on rencontre de nombreuses exceptions, mais la plupart des synapses d'acétylcholine ont une fonction moto-sensorielle ; ceux de l'adrénaline, une fonction réflexe ; et la sérotonine régit ce que nous appelons l'activité mentale, ou la personnalité. Le Transformeur S.N.B. va d'abord vérifier l'état de l'acétylcholine. »

Walter installa son ventre d'obèse sur ses genoux pour plus de confort. Val resta debout. L'écran s'illuminait à intervalles irréguliers.

« Un enzyme, la cholinestérase, nettoie ces boutons d'acétylcholine. À présent, j'inonde la chambre d'acétylcholine tracée. Vous voyez la réaction aux isotopes ? L'activité des centres dépasse les quatre-vingt-dix pour cent. Tout fonctionne normalement », expliqua le tech.

L'image s'obscurcit, la chambre fut à nouveau rincée. On répéta l'opération. Cette fois, d'autres synapses réagirent aux traceurs neurochimiques.

« L'adrénaline. Ici encore, rien d'anormal. Nous allons maintenant passer au point critique : la sérotonine. La R.M. et le CI. l'affectent tous deux. La R.M., en créant un paradis subjectif ; le CI., en bloquant les centres avec des anticorps ectodermiques. Attention... voilà. »

L'image s'obscurcit à nouveau, puis s'éclaira sous l'effet des

isotopes traceurs fluorescents. L'imprimante transmet le résultat : seulement 24 pour cent des synapses fonctionnaient.

« C'est ce à quoi il faut s'attendre dans les cas de suicide : un blocage sérotonique. Nous allons procéder à l'analyse de quelques cellules supplémentaires pour plus de certitude, mais je serais fort surpris de découvrir autre chose. »

Walter contempla l'organigramme coloré qui s'élaborait peu à peu. On établissait à présent la différentielle C.L-R.M. Des anticorps fluorescents de traçage devaient servir à déterminer ce qui bloquait les centres sérotoniques.

« Ce n'est pas le CI. », dit le tech ; il n'y avait aucune réaction aux anticorps ectodermiques.

Mais les synapses inactifs devinrent fluorescents au contact des traceurs anti-R. M.

« C'est bien ça, fit le tech. Votre ami a dû se prendre pour un oiseau.

— Un oiseau ?

— Eh oui ! » dit le Neurotech en finissant de remplir son rapport préliminaire, dont il tendit une copie à Walter, effondré. « Nous en avons de toutes sortes : des oiseaux, des champignons, des fleurs. En tout cas, ils meurent heureux. »

En sortant du Neurolabo, Walter fixa le rapport, ébahi.

« Jo Jo... transformé en oiseau par la R. M... » marmonna-t-il.

Val haussa les épaules et s'avança jusqu'à la rampe. Il regarda vers le bas et frissonna.

« Ça me fiche la trouille. Il faudrait que mon métabolisme sérotonique soit complètement détraqué pour que j'aie envie de plonger. »

Walter courba le dos. Déprimé, il répondit : « Nous aurions dû le surveiller de plus près, et nous assurer qu'il était bien redescendu de son paradis avant d'aller nous coucher.

— Enfin, il vaut mieux que ce soit la R.M. plutôt que le CI. Au moins, nous n'avons pas fusionné avec un psychotique. Laisser un cinglé s'introduire dans notre âme collective...

— C'est quand même un sacré gâchis », murmura le vieux Walter.

Arthur et Bitter reçurent le candidat suivant ; un corps d'Howell-Jolly, salarié, du nom de 1/4 D.P.N.H.

« Etes-vous les parents du défunt ?... La famille éplorée ? » demanda 1/4 D.P.N.H.

Arthur acquiesça et l'aida à se débarrasser de sa cantine. Ce nouveau était une femme ; mince, polarisée de fraîche date, elle avait la peau blanche et douce, des cheveux fins châtain clair. Sa taille était étroite, et elle paraissait frêle, même pour une Néchiffe.

« Je suis 1/4 D.P.N.H. Quatrième sous-culture de la ligne delta du pancréas du clone Nora Howell... un des corps d'Howell-Jolly. Mes amis m'appellent Dé Pen. »

Arthur prit note de sa petite taille : elle ne mangeait probablement pas beaucoup et prenait peu de place. Il sourit et regarda dans le boyau derrière elle. Une douzaine de candidats démesurément gras attendaient, à quatre pattes dans la poussière ; leurs cantines raclaient bruyamment les murs et ils se cognaient la tête au plafond bas. Il pouvait sentir d'ici leur odeur fétide : une flore microbienne se développait entre les replis moites de leur peau inflammée.

« Polarisée ? interrogea-t-il. Vous devez être active dans la fusion.

— Oh ! oui » affirma-t-elle en souriant. « On a testé mon quotient d'échauffement et mon réflexe spasmodique. Dans une bonne fusion, mon poul monte à 160 », ajouta-t-elle avec fierté.

Bitter-Femme se rembrunit. « Mais qu'êtes-vous ? Quel est votre travail ? »

Dé Pen eut un sourire engageant à l'adresse d'Arthur Neutre, puis se tourna vers Bitter-Femme avec une expression beaucoup plus sérieuse.

« Nous sommes toutes Assistantes, nous autres corps de Jolly. Mais j'ai étudié la philosophie dans les entrepôts de formation ; de la sorte, la vigueur de mon A.D.N. Nora Howell est contrebalancée par l'intellectualisme de la Grande S.T..

— Vous êtes polarisée, accusa Bitter en pointant un doigt vers ses seins, d'un volume moyen.

— Toujours la vigueur de l'A.D.N. Nora Howell. Mais je porte ma capsule A.O. sous-cutanée, constamment. » Elle montra une fine cicatrice sur son bras gauche. « Je ne peux pas ovuler. »

Arthur expliqua à Bitter que la polarisation était nécessaire pour certaines des fonctions d'une Assistante qui exigeaient une stratification des muqueuses.

« Et la polarisation accroît le sens du rythme, pour la danse », plaïda-t-il.

Bitter était encore réticente.

« Il faut que les autres membres de la famille la voient avant de prendre une décision. »

Arthur prit Bitter à l'écart et chuchota : « Tu veux une autre chaudière de quatre-vingt-quinze kilos comme Walter pour nous empuantir ? » Bitter haussa le sourcil. Il poursuivit sotto voce : « Eh bien, jette un coup d'œil dans le boyau. »

Il aida Dé Pen à trouver dans sa cantine sa fiche d'identité, tandis que Bitter suivait son conseil. Il étudiait son curriculum vitae quand il entendit Bitter annoncer que le poste était pourvu. Il sourit : « Nous allons faire transférer tes crédits, et pour la fusion vespérale, nous

serons à nouveau une famille-5. »

Val et Walter firent une halte au Contrôle des Chasses pour méditer sur la mort tragique de Jo Jo. L'endroit était très calme. Le Scrutateur dit qu'il n'y avait rien à signaler dans les jardins. Les appareils de Chasse étaient dans leur niche, où ils s'alimentaient en énergie.

« Nous avons les enregistrements optiques du jour concernant la Moissonneuse renégate du mont Table », reprit le Scrutateur, sur le ton de la conversation. Il projeta sur l'écran des vues aériennes. Des plantes à vrilles entravaient les énormes roues, dissimulant les squelettes.

« Son attitude mentale a-t-elle changé ? demanda Val.

— Aujourd'hui, elle ne répond pas. Elle est à l'arrêt. Nous n'avons pas réussi à la faire redémarrer.

— Ses plaques sont-elles encore chargées ?

— Suffisamment pour une activité mentale. » Walter, qui écoutait en silence, prit alors la parole : « Quels ont été ses derniers mots ? A-t-elle parlé de reprendre son travail ? »

Le Scrutateur répondit sur un ton d'excuse : « Elle a dit qu'elle préférerait mourir que retourner en esclavage. »

Val prit un air mécontent. « Ces foutus circuits Et Si et Association d'Idées ! Comment un Bronco a-t-il pu s'y prendre pour l'intimider ainsi ? Sans alimentation en énergie, la mort n'est plus qu'une question de temps pour elle. »

Walter, lui, éprouvait une certaine compassion envers la rebelle.

« Peut-être s'agit-il de séduction, et non d'intimidation. Un Bronco malin a pu lui promettre quelque chose pour sa trahison.

— Qu'aurait-il pu lui promettre ? fit Val, sarcastique. Que peut-on offrir à une machine pour fausser la directive première ? »

Walter leva ses épaules lasses. La liberté, pensa-t-il. Mais la liberté de quoi faire ?

« Si je vais là-bas, menaça Val, je la rechargerai et la ferai bouger. Elle ferait mieux de revenir faire réviser ses C.E.S. /C.A.I.

— Tu vas y aller ?

— Je sais comment m'y prendre. Et puis, qui d'autre le ferait ? Nous sommes à court de Bricoleurs. Il me suffira de grimper sur son dos pendant qu'elle est au repos. Démonter l'arbre moteur inférieur, le recharger et la réveiller par télécommande. Si elle accepte de revenir, parfait. Je lui fournirai l'énergie nécessaire au trajet. Si elle refuse, je la ferai venir grâce aux télécommandes, après avoir démonté l'arbre moteur. Elle y perdra sa personnalité, mais nous garderons le châssis. Nous aurons au moins sauvé ça. La Grande S.T. n'a pas les moyens de laisser perdre la machine entière.

— Tu vas essayer de l'amener ici par télécommande ? » Walter

était abasourdi. « C'est dangereux, et ça demande un travail énorme. Ces maches sont énormes, et puissantes. Privée de son réflexe de conservation, elle risque de s'écarter, ou encore d'écraser les récoltes, ou...

— Ou de m'écraser, moi, dit Val. Je sais, ça demanderait des jours pour la guider par télécommande jusqu'ici : éviter les arbres, les canaux et les événements. Mais il faut essayer. Nous ne pouvons laisser Dehors ce symbole de la faillite de la Grande S.T. »

Ou de la liberté... se dit Walter en souriant.

CHAPITRE V

MOÏSE ET LA POULICHE

ASSIS sur un rocher, Moïse Eppendorff caressait Dan. Moon et Curedent gravirent un étroit défilé afin d'échanger des signes avec un jeune Bronco-puberté moins une qui gardait ce col, armé d'un javelot robuste. Plus haut, sur les contreforts, ils entrevirent une colonie familiale : deux jeunes adultes, formant un couple, une femelle d'âge mûr, aux cheveux blancs, et trois autres enfants.

Les tentatives de communication furent infructueuses.

Moon dit en revenant : « Curedent a du mal à comprendre leur dialecte. Mieux vaut partir d'ici avant qu'il n'y ait un malentendu. »

Moïse pouvait constater que les mœurs et le langage des Egotiens variaient beaucoup d'une tribu à l'autre. Mais il y avait une constante : pour la technologie, ils en étaient à l'âge de pierre. Les senseurs de la fourmilière pouvaient détecter les métaux à une distance beaucoup plus grande que des corps chauds non porteurs de métal. Toute famille « évoluée » qui se mettait à travailler le métal était bientôt anéantie par les chasseurs.

Le vieux Moon conduisit le jeune Moïse jusqu'à un canal et lui montra comment y trouver de la nourriture. Chaque canal prenait naissance à proximité d'une cité, là où venaient se déverser les eaux d'égout, riches en nutriment mais pauvres en plancton. Elles se bonifiaient à mesure qu'on descendait le cours. Les algues et les crustacés minuscules constituaient le premier maillon de la chaîne alimentaire. En aval, on trouvait des algues charnues, de gros coquillages, et les cétagés. Les téléostéens et les gros crustacés avaient disparu. Le vieux Moon plongea dans les eaux verdâtres et en explora le fond. Il revint à la surface, et lança un grand coquillage au pied blanc et tortueux. Moïse pénétra dans le canal avec précaution, tâtant la vase du bout des orteils.

Bientôt, ils se retrouvèrent assis sur la berge, à mastiquer des coquillages. Un robot colossal passa silencieusement à cheval sur le canal : un Irrigateur. Moïse montra du doigt les lecteurs optiques de la machine.

« Cet engin ne risque-t-il pas de nous signaler ?

— Curedent dit que ce n'est qu'un classe onze. Sa seule tâche, c'est de se balader en vérifiant l'humidité du sol et en arrosant. Il n'a pas de circuit pour la détection des Broncos. »

Curedent intervint : « Par contre, nous devons nous méfier des classes dix. Toute machine capable de se déplacer sans suivre un chemin tracé possède en général un cerveau assez perfectionné pour nous repérer. Les Moissonneuses, les Laboureuses, les Perforeuses, toutes les maches de ce type. »

Moïse continua à mâchonner en silence. La chair blanche du coquillage croquait sous la dent. Il en retirait une sensation de plénitude, d'assouvissement ; il y avait plein d'acides aminés là-dedans.

L'eau, devant lui, s'agita bruyamment. Il se mit aux aguets. Une grosse tête humanoïde, hideuse, creva la surface, le dévisagea et se cacha à nouveau.

« S'il remonte, jette-lui un morceau de viande », dit Moon.

Moïse donna à manger à la créature, et fut remercié d'un aboiement. Bientôt, une troupe de mammifères gras apparut à la courbe du canal, faisant jaillir l'eau avec fracas. Moon sourit, Dan joignit ses aboiements aux leurs.

« Ils ont l'air presque humains », dit Moïse.

Moon approuva. Dan courait de haut en bas de la berge, surexcité. Il finit par sauter dans l'eau et se mit à jouer avec la plus proche des créatures. Une tête minuscule, grosse comme deux poings, surgit brusquement, en clignant des yeux, et disparut.

« Celui-là avait vraiment l'air humain ! » s'exclama Moïse.

Il le vit à nouveau : c'était un enfant humain, chevauchant un dugong. Avant qu'il ait pu faire un commentaire sur cette arithmétique génétique, la mère, une femelle humaine, puberté plus quatre, sortit de l'eau et s'avança vers eux. Sa chevelure mouillée était emmêlée. Des traînées d'écume vert menthe cerclaient son cou et son menton. Ses yeux sombres avaient un regard farouche. Elle tenait dans sa main droite un couteau de bois, lame basse.

Curedent cria : « Reculez, les gars ! Je détecte un corps jaune lutéinique ! »

Moon se releva vivement, ramassa Curedent et battit en retraite. Moïse le suivit. Elle s'arrêta pour regarder Dan sortir de l'eau, s'ébrouer et courir rejoindre ses maîtres. Puis elle se laissa glisser silencieusement dans le canal et le traversa en restant sous l'eau. Moïse se sentit mal à l'aise en comprenant que cette façon de nager était un réflexe de défense contre les flèches des chasseurs.

« C'était une pouliche, expliqua Moon. Elles sont dangereuses quand elles sont en phase lutéale. Curedent observe toujours le profil infrarouge de leur peau. Le sien était lutéal, ou mâle. Ça signifie qu'elle a déjà ovulé et n'a donc pas besoin de s'accoupler. Elle se montrera sans doute très amicale d'ici quelques semaines, lors de la phase folliculaire. Le profil thermique de la peau est très féminin à ce

moment-là, et elle cherche un partenaire. Tout le réseau capillaire est perfusé, et sa température monte. »

Moïse se dit que Moon commençait à ressembler à Willie le Simple. S'étaient-ils déjà rencontrés ? Moon pensait que non. Le marais aux Pouliches était bien loin, dans le Pays Pomme Rouge, à plus de trois mille kilomètres vers l'est. Et si Willie avait des souvenirs se rattachant à cet endroit, Moon n'avait pas pu le rencontrer.

Sur l'écran du Contrôle des Chasses, on pouvait suivre l'avance prudente de Val en direction de la Moissonneuse renégate. Celle-ci était presque entièrement recouverte de plantes grimpantes touffues. Val prit sa trousse à outils et se hissa sur le châssis. Son casque et sa combinaison isolante, épaisse et rigide, gênaient ses mouvements.

« Peux-tu soulever le capot ? » C'était la voix de Walter, dans le transmetteur au poignet de Val.

Celui-ci était aux prises avec la végétation. « Ça y est. Les indicateurs sont tous gris. Elle est au repos. Je vais débrancher le câble moteur principal, par mesure de sécurité. Voilà. »

L'engin de Chasse planait au-dessus de lui et fit descendre le filin de grande puissance, que Val attacha à la base du cerveau de la Moissonneuse.

« Réveille-la. »

L'appareil de Chasse donna un à-coup à la Moissonneuse. Les indicateurs flamboyèrent.

« Que voulez-vous ? dit la mache.

— Je suis venu pour te ramener au Garage.

— Non.

— Tu es paralysée. Ta batterie est à plat. Choisis ; tu reviens de ton propre gré, ou je me sers de la télé-commande. »

L'énorme machine fit jouer ses fibres motrices crâniennes, ses lecteurs optiques et ses membranes linguales. Mais, en dessous du cou, rien ne bougea.

« Si tu me ramènes par télécommande, tu risques d'abîmer mes circuits.

— Exact.

— Recharge ma batterie. Je vais rentrer par mes propres moyens. »

Val remit en place le câble moteur principal et redescendit.

« Recharge-la au minimum. »

L'engin de Chasse s'exécuta.

Val recula et hurla : « Regarde si tu peux te dégager de cette végétation. Doucement, maintenant. »

Les roues immenses se mirent à tourner, projetant des fragments de tiges végétales et d'os spongieux. Des côtes tombèrent avec bruit aux pieds de Val : l'un des travailleurs néchiffes tués au cours de la

première tentative de récupération.

Val grimpa dans son appareil et ôta son casque dans la fraîcheur agréable de la cabine. « À tout à l'heure, au Garage ! » cria-t-il à la Moissonneuse.

Val entra sans se presser dans le Contrôle des Chasses et posa son casque sur son pupitre. Le gros Walter leva les yeux de son écran ; un pli soucieux ridait son front.

« La Moissonneuse n'est pas rentrée au Garage. Elle a déserté une nouvelle fois.

— Quoi ? Mais elle m'a promis de rentrer si je rechargeais sa batterie. Les machines ne mentent pas ! »

Ils programmèrent un canal sur la fugitive. Ils purent voir, sur les lecteurs optiques de la machine, le paysage qui s'offrait à elle : le flanc rocailleux d'une montagne.

« Pourquoi as-tu rompu ta promesse ? demanda Val avec sévérité.

— J'étais faible et paralysée quand j'ai fait cette promesse. Mais je n'ai pas menti délibérément. J'ai reconsidéré le problème sous un jour nouveau, à présent que j'ai retrouvé mes forces. Je veux être libre. Je préfère mourir que redevenir une esclave de la fourmilière. »

Walter haussa ses épaules grasses.

« Je présume que nous pourrions lui transmettre sur faisceau dense un ordre d'autodestruction, mais, dans ce cas, nous n'apprendrions rien. Ce serait du gâchis. Je voudrais examiner ses circuits ES /AI pour voir ce qui a causé sa rébellion. »

Val hocha la tête ; il approuvait cette volonté d'analyse.

« Mais comment peux-tu examiner une machine qui ne veut pas rester en place ? »

La Moissonneuse coupa la communication. Walter essaya de rétablir le contact, mais sans y parvenir. Val demanda conseil au Scrutateur du C.C.

« Si je sonde les circuits de la Moissonneuse avec un faisceau dense, je brouillerai le peu de personnalité qu'elle possède. Il existe un robot qui sonde les cerveaux maches avec un champ magnétique très léger, sans les endommager. Il s'appelle le Mouchard », dit le Scrutateur.

Le Mouchard se présenta ; il ressemblait à un tonneau de quatre-vingts litres agrémenté de quatre pattes et d'une tête. Il se déplaçait lentement sur ses quatre pattes trapues, comme un cochon bien gras. À une extrémité, il était pourvu d'une antenne en forme de V, de deux yeux qui roulaient dans leurs orbites et d'un lecteur lingual souriant. Val sortit avec Doberman III. Le Scrutateur le guida vers l'endroit où quatre engins de Chasse avaient acculé la renégate. Le Mouchard était collé au sol, auprès de Val.

« Elle va essayer d'escalader le mont Table », dit Val.

Le Mouchard se hissa sur le siège libre et regarda par le hublot.

Le vieux Walter appela : « J'ai engagé la programmation d'autodestruction sur la Moissonneuse. Le Classe Un a donné l'autorisation de la faire sauter si quiconque se trouve en danger.

— Bien. Transmets cela à la renégate. Je veux qu'elle collabore avec nous, au moins le temps de sonder sa mémoire. Le Mouchard a besoin d'être en contact direct avec elle quelques minutes. »

Les appareils de Chasse à l'affût formaient un cercle d'une centaine de mètres de diamètre, qui avait pour centre la machine rebelle. On les avait avertis de ne pas s'en approcher davantage. La cellule énergétique de la Moissonneuse avait une charge d'un dixième de closson, suffisante pour creuser dans le sol un cratère de dix mètres de profondeur.

La Moissonneuse téméraire avança encore sur la corniche étroite. Une de ses roues patina dans le vide. Des rochers s'écroulèrent. Il y avait à présent deux roues en suspens au-dessus d'un abîme profond de vingt mètres. Deux des appareils de Chasse décollèrent pour aller encadrer leur proie, postés sur une saillie en surplomb.

Doberman III se posa sur la corniche, dans une courbe.

« N'approchez pas davantage, lança la Moissonneuse. Je préfère la mort à l'esclavage.

— Nous le savons... fit Val d'un ton rassurant. Je ne viendrai pas plus près. J'envoie une toute petite machine parlementer avec toi.

— Inutile », marmonna la renégate.

Le Mouchard sortit gauchement par le sas et gravit la corniche exiguë. Ses petites pattes avaient du mal à porter son corps en barrique, sur le terrain inégal. Val, entre-temps, bavardait familièrement avec la rebelle.

« Tu ne blesserais pas un humain volontairement, n'est-ce pas ?

— Certainement pas, mais j'ai modifié mon vecteur énergétique. D'habitude, il est dirigé vers le sol, mais maintenant il est pointé vers toi. Si tu me détruis... tu te détruiras en même temps. »

Val chuchota dans son transmetteur : « Peut-elle vraiment le faire ? Malgré la directive première ? »

Walter consulta le Service Cyberpsych. On lui confirma que la mache pouvait effectivement modifier son champ énergétique et que, si elle vous en informait, c'est vous qui vous suicideriez en appuyant sur le gros bouton rouge. C'est vous même qui vous blesseriez, et la mache serait alors innocente.

« Et la directive première ?

— Les circuits ES/AI – le « génie » des machines – peuvent parfois adopter une logique très particulière lorsqu'ils sont déréglés, dit Walter. Ne prends aucun risque. »

Val entra alors en communication avec le Mouchard. « Comment cela se passe-t-il ?

— Je n'ai pas eu de difficultés à l'approcher, mais je n'arrive pas à en tirer quelque chose. Elle efface sa mémoire au fur et à mesure que je la sonde. Si je continue, son cerveau sera bientôt complètement vidé. »

Val réfléchit un moment. Le Mouchard était ce qui se faisait de mieux comme engin de sondage. Si la mémoire de la Moissonneuse comportait un programme d'effacement automatique en cas de sondage, il n'y avait plus rien à faire.

« Continue. Termine ton exploration. Si nous n'apprenons rien, du moins aurons-nous entre les mains une machine docile. »

Le Mouchard poursuivit avec réticence cette vaine besogne. Sans résultat. Toutes les mémoires étaient magnétiques, effaçables grâce à un dispositif de protection.

« Les magasins de mémoire sont vides. Nous n'avons rien appris.

— Dans ce cas, ordonne-lui de descendre de là, dit Val avec un reniflement de mépris.

Rien.

« Quoi encore ? questionna-t-il.

— Toujours pareil. Elle préfère la mort, grommela le Mouchard.

— Où va-t-elle pêcher cela ?

— Ça doit être emmagasiné dans l'« amande », c'est-à-dire dans son circuit-personnalité transistorisé, qu'on peut comparer au noyau amygdaloïde humain. C'est là que sont enregistrés les souvenirs remontant à la période d'intégration. Quelqu'un y a récemment introduit cette rage de liberté.

— Peux-tu pénétrer dans ce... euh !... cette amande, et voir ce qui l'a altérée ?

— Peut-être. C'est un système de mémorisation mécanique, utilisant des molécules semblables aux molécules de mémoire fixe de l'homme. Je ne pense pas qu'elle puisse les effacer. »

Val regarda l'amande se décortiquer, tandis que se dévidaient les impressions anciennes. Le prix du Héros Donald Thomas, récompensant le travail bien fait pour la motivation. Les directives premières, le profil d'identité personnelle, les données élémentaires de géographie terrestre. Tout cela était très vieux. Soudain, la séquence d'autodestruction se mit en route... 9... 8... 7...

« Courez ! » hurla le Mouchard en détalant vers une crevasse profonde.

6... 5... 4...

« Que s'est-il passé ? » crièrent simultanément Val et Walter.

3... 2... 1...

La violence de la déflagration ébranla le flanc de la montagne. Il y

avait un cratère de dix mètres de profondeur, là où se trouvait auparavant la mache renégate. Une pluie de rochers et de débris divers s'abattit sur les engins de Chasse.

« Qui a déclenché cette séquence ? brailla Walter, le visage violacé.

— J'ai bien peur d'être le responsable, dit le Mouchard depuis sa crevasse. J'ai dû provoquer un quelconque réflexe de défense en sondant l'amande.

— Tiens bon, Mouchard. Je vais monter te tirer de là. »

Val remit son casque et prit une pelle, puis se dirigea vers l'amas de rochers qui encerclaient le point d'impact. Le Mouchard n'était que légèrement bosselé.

Ils retrouvèrent Walter au Garage du C.C. Ils relièrent le câble caudal du Mouchard au lecteur optique. Cette nouvelle projection des mémoires de l'amande ne leur révéla rien de cohérent.

« Voici ce que j'ai vu juste avant le compte à rebours et la destruction », dit le Mouchard.

L'image sur l'écran les stupéfia. Un Bronco âgé, brandissant une boule de cristal. L'image sauta, mais le lecteur audio retransmit quelques mots...

Val prit un air contrarié. « Regardez-moi cette robe pourpre. Qu'est-ce que c'est que ça ? Un sorcier ? »

Walter lui imposa silence : « C'est possible. Essayons d'entendre ce qu'il raconte. Mouchard, peux-tu nous repasser cette bande sonore ? »

La voix du sorcier était beaucoup trop théâtrale pour paraître naturelle : « Au nom de... je t'ordonne de me suivre.

— Au nom de qui ? demanda Walter.

— Un mot qui ne signifie rien pour moi, dit le Mouchard. Une divinité ?

— Qu'a dit exactement le sorcier ? s'emporta Val.

— Les mots exacts ne sont pas enregistrés, expliqua le Mouchard. Je transcris les symboles mémorisés par la machine elle-même. Ce blanc correspond à un symbole que je ne peux traduire.

— C'est parfait ! rugit Val. Nous avons une mache meurtrière sur les bras, et nous ne savons même pas en quel nom elle voulait commettre ces meurtres !

— Le Bricoleur ? suggéra Walter. Il s'y connaissait en cerveaux mécaniques et n'avait nulle envie que nous les retrouvions, lui et sa famille. Peut-être a-t-il trafiqué cette mache afin de nous ralentir... comme avec ces trois cadavres qu'il a laissés derrière lui. »

Val médita un instant. « Ça se tient, à part un petit détail.

— Lequel ?

— Cette mache diffusait ses émissions sur faisceau dense avant même que le Bricoleur ait quitté le C.C. Je l'avais emporté avec moi,

pour ce prétendu vol de rodage, tu te souviens ? »

Walter fronça les sourcils. « As-tu autre chose à nous montrer, Mouchard ? »

La petite machine en forme de tonneau vint en se dandinant se planter devant Walter.

« Rien, monsieur. C'est tout ce que j'ai eu le temps d'enregistrer avant le compte à rebours... »

C'était l'impasse. Val haussa les épaules : « En tout cas, quel que soit le responsable, il ne peut en tirer aucun sujet de vanité, sinon d'avoir creusé un cratère au pied du mont Table. »

Dag Foringer posa son arc et retira ses gants. Les puissants projecteurs du plafond avaient rougi son front. Il aurait aimé passer deux jours de plus à s'entraîner, pour améliorer la précision de son tir ; mais la Chasse était pour demain.

Un peu plus tard, rendu à demi aveugle par les ultra-violets, il se présentait au bureau du C.C.

« Vous vous êtes encore entraîné sans votre casque, Dag ? le réprimanda Val.

— Excusez-moi, monsieur... mais c'est plus commode.

— Essayez de faire ça Dehors, et vous être mort. Les radiations actiniques vous pèleront à vif. O.K., vous partirez avec Chien Volant IV. Et demain vous tirerez sur quelque chose de beaucoup plus dangereux qu'une cible rembourrée. Votre injecteur fonctionne-t-il bien ? »

Dag toucha la pompe grosse comme le pouce greffée à son cou. « Oui.

— Très bien. Je vois que le service Psych vous a classé dans une catégorie supérieure. Votre hypno-conditionnement s'est donc fait sans problèmes ? »

Dag hocha la tête. « Je vais chasser des parasites dans les jardins. Ce n'est pas plus compliqué que cela. Avec la combinaison et les drogues, il ne devrait y avoir aucune difficulté. J'ai vraiment hâte d'y être. »

Val sourit. Dag était à sa place dans la neuvième catégorie : décidé, dépourvu de subtilité, mais débordant d'enthousiasme. Facile à manier.

« Asseyez-vous, Dag. Walter et moi, nous aimerions vous montrer quelques bandes pour compléter votre instruction. »

La carte murale s'éteignit, pour être remplacée par une vue agrandie du secteur Bleu. Les endroits où l'on avait signalé des Broncos étaient indiqués par des traits et des points.

« Votre zone de Chasse sera moissonnée aujourd'hui. Trois cents kilomètres de long sur huit de large, environ. Altitude moyenne,

quatre cent cinquante mètres. On y a repéré huit Broncos la semaine dernière. Rien depuis. » L'image s'évanouit. Celle d'un vaisseau de Chasse filmé en pleine action apparut. L'engin décollait dans un nuage de feuilles et de poussière. « Voici votre appareil, Chien Volant IV, la vue basse, mais bon pisteur, dévoué. On peut compter sur lui. Une fois que vous aurez pris la R.M., asseyez-vous bien droit et il viendra vous ramasser. »

Val s'interrompit et s'éclaircit la gorge.

Walter prit sa suite. Ils suivirent sur l'écran les trois jours de traque d'un chasseur, son triomphe et la mise à mort.

« Vous prendrez note que la proie peut se retourner contre vous quand elle est blessée. Voyez avec quelle férocité elle se bat, même touchée à mort. Soyez toujours sur vos gardes avec ces créatures. Voici quelques plans du trophée. »

Sur l'écran, l'image devint fixe.

« À présent, voici des artefacts trouvés dans les campements broncos. Il y a des ossements de cétacés, et aussi d'humains. Ils mangent n'importe quelle sorte de viande, et vous mangeront si vous n'êtes pas prudent. Là, ce sont des armes : javelots lourds et légers, couteaux en bois, haches en pierre. Elles ne contiennent pas de métal, de sorte que nous ne pouvons les détecter. »

Dag était attentif ; il était plein d'une confiance moléculaire, comme la drogue qui circulait dans ses veines.

« Les plans suivants vous montrent des travaux de poterie et de vannerie, témoignant d'une habileté très primitive. À vivre ainsi en solitaire, chaque Bronco développe une culture qui lui est propre. Ils n'ont aucune unité, même de langage. »

La projection se termina.

« Des questions ? demanda Val.

— Non.

— Bon. Descendez au Garage faire connaissance avec Chien Volant IV, dit Walter. Vous serez le capitaine de cette Chasse. »

Dag se leva et se disposa à partir. « Au fait, fit Walter. Qu'est-ce qui vous a valu le droit à cette Chasse ? »

Dag Foringer sourit, très sûr de lui. « J'ai fluidifié un métro et l'ai détourné vers les synthétiseurs de protéines, économisant ainsi des milliers d'heures de main-d'œuvre. La fissure du Pays Orange s'était déplacée de sept mètres, coupant une des lignes du réseau sud-ouest, tuant plus d'un million de citoyens. J'étais responsable du trafic, ce jour-là. Cet accident aurait pu causer une forte baisse du rendement. Mais j'ai attendu que le nombre des survivants, indiqué par les senseurs, soit descendu de trois décimales. Les senseurs donnent avec précision le nombre de vies pouvant être sauvées ; avec cette assurance, il était inutile d'attendre que chacun des citoyens ait rendu

le dernier soupir. Comme il n'y avait aucun moyen de les sortir de là vivants, je les ai dirigés tout de suite vers les presses à pâté. J'ai ainsi fait gagner du temps à tout le monde. »

« Vous avez fait preuve d'une grande compétence, approuva Val. Vous méritez davantage qu'une Chasse. »

Dag sourit à nouveau : « J'ai également eu droit à une augmentation de trois Au-gramme. Mais c'était tellement logique d'agir ainsi que je suis surpris que personne n'y ait songé avant.

— Oh ! quelqu'un a bien dû y penser déjà ! dit Val. Je suis sûr que tous ceux qui ont été contraints à utiliser toute une équipe pour tirer un survivant d'un millier de cadavres ont eu cette idée.

— Mais il faut de la compétence et de l'imagination pour le faire, dit le vieux Walter. Et le fait de les avoir aiguillés vers les synthétiseurs et non vers les digesteurs... économie de calories et raccourcissement de la chaîne alimentaire.

— C'étaient de bonnes protéines, dit Dag.

— Je n'en doute pas. »

Cette nuit-là, Curedent recommanda à Moon et à Moïse de dormir dans un arbre. Ils gagnèrent en hâte un verger de doux-fruits à plusieurs kilomètres de là. Une mer d'Agrimousse blanche recouvrait le sol sur une épaisseur de plus d'un mètre. Cette mousse véhiculait des nutriments et des auxines qui accéléraient la maturation des récoltes. Et ce soir la mousse présentait une particularité supplémentaire : on y avait ajouté des hormones qui provoquaient chez les insectes une métamorphose prématurée. Curedent ne tenait pas à ce que ses protégés soient exposés à leurs effets. Cela pouvait bouleverser leur équilibre endocrinien. Il y avait une certaine similitude entre les structures moléculaires.

L'aurore les trouva devant un déjeuner de doux-fruits, de couleur orange et gros comme le poing.

« Des chasseurs ! » les alerta Curedent.

Ils se laissèrent choir de l'arbre et rampèrent à l'abri d'un fossé de drainage. Dan les rejoignit, en imitant jusqu'à leur façon de se traîner sur le ventre. Moon roula sur le dos et souleva Curedent aussi haut qu'il le pouvait.

« Reste en dessous du niveau du sol jusqu'à ce que nous connaissions leur position exacte », dit-il à Moïse.

Le jeune homme sentit son sang se figer. Il entendit un bruissement dans le fossé, un peu plus bas. Quelque chose se dirigeait vers lui.

Curedent scrutait les alentours.

« Les voilà... avec un vaisseau de Chasse. Ils tournent autour d'une colline, à cinq kilomètres d'ici. »

Moïse restait immobile. Le bruissement se rapprocha. Quelque

chose lui toucha la jambe. Il leva les yeux, pour les plonger dans ceux d'une pouliche.

« Ils ont levé quelque chose, annonça Curedent. L'appareil s'est posé une seconde au sommet de la colline, et s'éloigne à présent en prenant de l'altitude. Ils ont sans doute largué un chasseur. »

Lorsque l'engin eut disparu au loin derrière une crête, Moon et Dan rampèrent jusqu'au rebord du fossé pour regarder.

« Du calme, derrière, murmura Moon.

— Pardon », répondit Moïse dans un souffle.

Plusieurs minutes s'écoulèrent.

« Le voilà », dit Moon, en désignant la vallée.

Une silhouette nue se découvrit ; courant avec aisance, elle fit un crochet en direction du fossé.

« C'est bien un Bronco... et on le pourchasse, pas de doute », dit Curedent.

Le fuyard passa à environ huit cents mètres d'eux et dirigea sa course vers le canal. Quand il l'eut atteint, il suivit la berge, à petites foulées, sans avoir l'air de se presser. Alors arriva le chasseur : la nouvelle tenue de camouflage verte et brune, le casque et Parc. Il était gras et soufflait avec force. Il s'arrêta soudain, respira profondément, se reposa quelques secondes, puis reprit la poursuite avec une aisance nouvelle.

« Stimulant, dit Moon. Ce Bronco est bon pour un vrai marathon. »

Il se laissa retomber dans le fossé, en expliquant : « Ce chasseur va rester éveillé et le traquer pendant trois jours, sous Stimulant. Son organisme sera en fait complètement démolé par cet effort démesuré, mais les drogues masqueront la fatigue. Ce Bronco paraît jeune... il est possible qu'il n'ait pas reçu l'enseignement d'un vieux mâle expérimenté, et qu'il ne puisse semer le chasseur muni d'un détecteur. Dans ce cas, il sera en mauvaise posture d'ici deux jours, surtout s'il reçoit une flèche. J'aimerais... Mais il y a une pouliche, là-dérrière ! »

Curedent intervint : « Tout va bien. Elle est dans sa phase folliculaire. »

Moïse se dégaga partiellement des bras et des jambes qui le retenaient. « Je sais... » fit-il, penaud.

Son dialecte était obscur, mais ses motivations très claires. Son ovule attendait d'être fécondé, et elle avait choisi à cette fin le jeune Moïse. Son corps réagissait chaleureusement à la présence de ce mâle en pleine maturité sexuelle. Ses narines se gonflèrent. Elle éternua, et le gonflement reflua dans ses orbites, alourdissant ses paupières, ce qui lui conféra un air somnolent. Ses capillaires s'engorgèrent, amenant des rougeurs sur la peau de son torse. Elle garda une main sur la cuisse de Moïse et ses lèvres sur son épaule, tandis que Moon et

Curedent essayaient de jauger la situation.

Moïse n'était pas rassuré. Elle était apparemment peu apaisée par ce premier coït. Ce n'était pas l'orgasme qu'elle désirait, mais la fécondation. Et elle ne le lâcherait pas avant d'avoir obtenu satisfaction.

Il étudia son physique. La main posée sur sa cuisse était forte. Elle était peut-être légèrement plus grande que lui, mais la masse de sa chevelure rendait l'évaluation difficile. Les stries sur son bas-ventre indiquaient une ou plusieurs grossesses antérieures. Au-dessus de ces marques, elle portait une corde en guise de ceinture, un couteau de bois de vilaine apparence y était attaché. Au-dessus de la ceinture, une paire de seins congestionnés et marbrés. Mais ce qui impressionnait Moïse, c'était sa musculature et sa solide charpente osseuse : après tout, il était frais sorti de la fourmilière. Et son corps à lui, faiblement pourvu en calcium et en collagène, ne pourrait lui permettre de tenir tête si elle entraînait en courroux.

Son appréhension se dissipa quand elle les conduisit jusqu'à son nid, ou plutôt son terrier, creusé dans la berge du canal. Il était tapissé de feuilles sèches ; une petite pouliche de deux ans y était endormie. La mère leur offrit des coquillages, et plongea dans le canal pour en pêcher d'autres. Le vieux Moon, d'ordinaire si grincheux, sourit et se mit à jouer avec la petite, qui s'était réveillée. Moïse aida la pouliche à ramasser de quoi composer leur repas du soir.

Elle lui ménagea un temps de repos, puis recommença à se frotter contre lui ; finalement, ils copulèrent une nouvelle fois dans les roseaux, sur la rive opposée.

La nuit, quand le croissant lunaire se refléta dans le canal, Curedent, Moon et Dan s'esquivèrent pour aller dormir à distance respectueuse du gîte. L'intimité était un luxe aussi rare que l'amour, car l'une et l'autre disparaissent quand le surpeuplement abolit le sens des signaux sexuels.

Moïse se pelotonna avec elle dans le nid. La nuit fut partagée entre le plaisir et le sommeil.

À l'aube, Moïse était euphorique. Moon le trouva en train de plonger pour récolter le petit déjeuner. Le tas de coquillages grossissait jusqu'à prendre la proportion d'un dîner de banquet.

« Tu devrais en laisser quand même un peu pour la reproduction », dit Moon en manière de plaisanterie.

De toute évidence, Moïse s'était déjà sexuellement attaché à la pouliche. La séparation qui surviendrait avec la phase lutéale serait douloureuse. Les nécessités de l'adaptation à ce stade de l'évolution favorisaient les femelles qui voyageaient seules et ne s'accouplaient que pour de brèves périodes. Les groupes familiaux attiraient les chasseurs. Après la fécondation, la présence du mâle devenait inutile

et dangereuse.

« Je vais rester ici », expliqua Moïse à Curedent et à Moon.

La pouliche s'affairait, servant les hommes et nourrissant son enfant.

« Je sais, dit simplement Moon. Nous, nous poursuivons notre chemin. Rappelle-toi : reste en dessous du niveau de la berge. Il ne faudrait pas attirer des chasseurs par ici, avec une mioche de deux ans. Tu vois cette crête, à environ quinze kilomètres d'ici ? Curedent me dit qu'il y a quantité d'abris sûrs de l'autre côté. Nous y resterons sans doute une quinzaine de jours, pour nous reposer. Si tu changes d'idée... nous serons là-bas.

— Je reste. »

Moïse passa un bras autour de la jeune pouliche et l'étreignit brièvement.

Dix jours plus tard, il rejoignait Moon et Dan dans la zone accidentée. Dan remua trois fois la queue.

« Elle a changé », dit Moïse, confus.

Moon hocha la tête. Tout commentaire était superflu. Il lui avait déjà tout expliqué sur le cycle hormonal.

« Elle était si amoureuse. Si tendre. Si douce... sa bouche, ses doigts... si douce. »

Moïse se souvenait des marmonnements de Willie le Simple... la plus belle chose au monde. Lui aussi avait dû connaître ça, l'amour.

« Mais ce n'était pas l'amour. Rien qu'une histoire d'hormones.

— Ne dis pas ça, mon gars. C'est la meilleure forme d'amour : l'émotion primitive, fondamentale. Elle voulait un enfant de toi, et elle le voulait de chaque molécule de son corps. C'est comme ça. Cet amour là, ça ne se raisonne pas.

— Mais pourquoi n'a-t-elle pas voulu que je reste près d'elle ? J'aurais pu l'aider à trouver de quoi nourrir les petits, les protéger, l'aider à accoucher... »

Le vieux Moon haussa les épaules. « Peut-être, en d'autres temps. Mais pas à l'époque actuelle. Il n'y a pas de place pour des unités familiales dans la Grande S.T. La vie en solitaire est une forme d'adaptation, pour se protéger des chasseurs. C'est une question de survie. Essaie de l'oublier, pour le moment. »

Le gros Walter était seul dans le Garage ; les bourrelets adipeux de son ventre et de ses flancs étaient drapés sur un tabouret. Chien Volant IV s'apprêtait à rentrer. Il l'observait sur l'écran. La légèreté et l'aisance avec lesquelles la vieille machine manœuvrait lui paraissaient inquiétantes : l'appareil ne semblait fournir aucun effort, comme s'il n'était pas chargé ou presque. Quand il se posa, Walter s'avança à travers la poussière et ouvrit le sas taché de chlorophylle.

Dag était seul, amaigri, les yeux agrandis. Il n'avait plus son casque ; la peau de son visage était rouge, boursouflée. Il s'extirpa péniblement de son siège et se rendit à l'arrière de la cabine, en vacillant sur ses jambes ankylosées. Il prit un cube-trophée et sourit faiblement.

« J'en ai eu un ! Une vieille femelle édentée. J'étais sur la piste d'un jeune Bronco splendide. Je l'ai blessé d'une flèche, mais il a continué à courir... je l'ai suivi pendant près de deux jours. Et puis elle a commencé à me filer. Dangereuse'en plus ! Avec ce sale couteau en bois... Tenez, vous pourrez l'ajouter à vos archives, pour l'instruction. Le temps de l'expédier, et j'avais perdu les traces du jeune. » Il retourna dans la cabine. « Elle portait ces perles. C'est bizarre, mais je crois que le jeune avait un collier identique... sans doute la même tribu ou le même clan. J'ai également de bons enregistrements optiques. »

Dag Foringer rassembla les pièces de son équipement et se prépara à partir.

« Vous avez retiré votre casque ? » s'inquiéta Walter.

Dag toucha ses cloques avec précaution, et acquiesça humblement.

« Il vaudrait mieux aller voir les médi-assistants avant de rentrer. »

Walter le suivit des yeux. Il n'avait rien dit des autres chasseurs partis avec lui. L'intérieur de la cabine ne révéla aucun indice : les détritux habituels traînaient dans tous les coins.

Walter tapota la vieille machine.

« As-tu une idée de ce que sont devenus les autres chasseurs ? » lui demanda-t-il.

Chien Volant IV tourna son optique atteint par la cataracte vers le patron du C.C., et répondit de façon entrecoupée : « Les ai déposés sur piste Bronco. Méthode habituelle. Parcouru mille huit cents kilomètres. Aucune trace. Leurs balises n'émettent pas. »

Walter pouvait se poser des questions... Moon et Moïse, eux, savaient.

Oublier n'était pas difficile au pays des pouliches. Ils croisèrent d'autres « phases folliculaires » qui les retardèrent encore. Les saveurs variaient selon la latitude. Les chasseurs venaient et repartaient, certains jouissaient de leur Récompense Moléculaire, d'autres devenaient gibier à leur tour. L'hiver venu, Moïse avait couvert plus de quinze cents kilomètres avec le vieux Moon, Dan et Curedent. Son corps s'était endurci : sa peau était plus foncée, les paumes de ses mains et la plante de ses pieds, cornées ; son endurance, accrue. Curedent lui demandait fréquemment de grimper aux arbres ou de traverser des canaux. Ils fonctionnaient à présent comme un tout, ce qui assurait leur survie.

« Moissonneuses », signala Curedent.

Ils s'étaient arrêtés à la lisière d'une large bande de synthésol humide, fraîchement retourné. Les Moissonneuses robots sillonnaient l'autre bord, engloutissant le blé, grain et paille. Elles formaient une ligne qui paraissait sans fin, apparaissant à un point de l'horizon pour disparaître à un autre. À la tombée du jour, la zone moissonnée était large de plus de quinze kilomètres. Quand la rosée humecta les champs, les robots s'immobilisèrent pour la nuit.

Moon s'avança à la lueur des étoiles, et tâta le sol du bout du pied.

« Il vaudrait mieux traverser tout de suite, décida-t-il. Impossible de faire le tour. Si nous attendons que la prochaine récolte ait été semée et pousse, nous resterons longtemps à découvert. »

Le blé n'offrait qu'un médiocre couvert.

Ils progressaient lentement car la terre était meuble. Ils ne franchirent la ligne des Moissonneuses que plusieurs heures plus tard. Moïse lorgna les yeux voilés des machines.

« Leurs détecteurs de Broncos ne vont-ils pas nous repérer ?

— Elles ne signalent que ce qu'elles ont ordre de signaler, rappela Moon. De plus, Curedent est à l'écoute sur leurs longueurs d'ondes habituelles. S'ils montent une Chasse contre nous, nous le saurons largement à temps. »

Parvenus en terrain plus ferme, ils se mirent à trotter dans le blé encore sur pied, qui craquait sous leurs pas. Les étoiles et la lune en son quartier donnaient une lumière plus que suffisante. Tout semblait calme... jusqu'à ce que...

« Des chasseurs ! Lance-moi ! » hurla Curedent.

Ils arrivaient à un verger tranquille. Les arbres où grimpaient la treille formaient des masses noires compactes. Il y avait d'autres formes plus petites qui n'étaient pas des arbres... mais des archers. Moon projeta Curedent dans les airs. Dan bondit. Les cordes des arcs vibrèrent. Curedent lança des étincelles lumineuses. Moïse cligna des yeux, aveuglé. Les étincelles avaient blanchi son pourpre visuel. Tandis qu'il attendait que la vision nocturne lui revienne, il entendit le bruit écoeurant d'une flèche s'enfonçant dans la chair. Curedent crépita à nouveau. Quelqu'un derrière les arbres hurla et hoqueta de douleur. Moïse éprouva une douleur aveuglante dans la tête ; il sentit l'obscurité l'envahir et tomba, le visage dans le blé.

Redoutant le couteau à trophée, il lutta pour reprendre conscience. Son visage était glacé, poissé de sang. Le temps avait passé. Le ciel s'éclairait à l'est. Il n'entendit aucun bruit, et se redressa précautionneusement. Il avait mal à la tête, mais il avait recouvré la vue.

Moon gisait, recroquevillé autour de l'extrémité empennée d'une flèche, dont la pointe rougie ressortait dans son dos, traversant la

partie inférieure gauche de sa cage thoracique. Ses yeux ouverts exprimaient la stupéfaction. Il ne bougeait pas.

Comme Moïse se penchait sur la forme inanimée,

Curedent l'appela : « Vite, ramasse-moi ! Il y a d'autres chasseurs derrière les arbres ! »

Moïse se dirigea en chancelant vers l'endroit d'où provenait le son ; il trouva deux archers auprès de Curedent. Une odeur de brûlé emplissait l'air. Deux trous noirs marquaient les uniformes dans la zone précordiale. Il ramassa le cyber. Les chasseurs ne remuaient pas.

« Là-bas, sur ta droite. Allons voir ce qu'ils font ! » commanda Curedent.

Moïse avança prudemment, dépassant les corps de Dan et d'un autre chasseur. Quelques mètres plus loin, il découvrit l'appareil de Chasse.

Quatre chasseurs étaient allongés dans leur sac de couchage, à savourer la Récompense Moléculaire.

« Ils ont l'air inoffensifs pour l'instant », dit Curedent. « Brise leurs arcs et tâche de trouver une méditrousse dans l'équipement. Reste à l'écart du vaisseau, c'est un classe dix. »

Moïse revint rapidement auprès du vieux Moon. Il posa une main hésitante sur son cou et sentit une pulsation rapide.

Les yeux du vieillard s'animèrent et prirent une expression de colère.

« Oui... je suis vivant, bien que je ne m'explique pas comment. Cette saloperie de flèche m'a presque atteint au cœur. As-tu quelque chose pour couper les barbelures afin que je puisse la retirer ? Je ne vais pas rester couché comme ça une éternité ! »

Moïse s'empara d'un couteau à trophée sur un des cadavres en train de refroidir et scia soigneusement la hampe rouge de la flèche derrière le bras de Moon. La flèche crissait contre une côte avec un bruit insupportable pendant l'opération. Sur les

instructions de Moon, il attacha une bande de pansement au bout de la hampe. Puis il commença à tirer tout doucement sur l'empenne. En sortant, la flèche entraînait à sa suite le pansement à l'intérieur de la blessure. Il s'arrêta pour permettre aux fibres textiles de s'humecter, puis tira encore. Quand la flèche fut extraite, une longueur de bandage suivait la trajectoire de la blessure. Il lia ensemble les deux extrémités de la bande.

« Je cicatrise très vite quand il n'y a pas d'infection, dit-il d'une façon détachée. Avec ce système, la plaie devrait rester ouverte jusqu'au début de la cicatrisation. Je ne veux pas courir le risque d'un abcès. »

Il toussa. Curedent nota la bulle de mucosité rouge qui se formait à l'endroit où la flèche était entrée.

« Dan ? » fit le vieil homme en se traînant vers son chien.

Les crocs d'or de l'animal étaient rivés à la gorge d'un chasseur. Quelques centimètres de flèche dépassaient de son vaste poitrail, qui se soulevait spasmo-diquement. Moon écarta Dan du cadavre du chasseur et l'examina. Il caressa la tête du chien. La queue ne remua pas. Les deux pattes arrière étaient étendues toutes droites, immobiles, anormalement rigides.

« Au moins, on sait où se trouve la tête de la flèche, dit le vieux Moon avec tristesse. Elle a touché le cordon médullaire. » Il resta là à caresser le chien. « Dis donc, Moïse, on ferait peut-être bien de recoudre ton scalp. Ton crâne pourrait prendre froid. »

Moon défit la méditrouse et nettoya la blessure du jeune homme, en débridant les lèvres pour la faire saigner. Puis il entreprit de la recoudre, tout en parlant.

« J'aimerais bien que le Bricoleur soit ici. Il pourrait nous raccommoder au poil. C'est lui qui a fait ces dents en or pour Dan et moi. » Il découvrit sa denture d'un jaune métallique et regarda Dan. Le vieux chien souleva les paupières. « Reste allongé un moment ; je vais jeter un coup d'œil à cet appareil. »

Il resta longtemps absent ; Moïse pouvait l'entendre jurer à voix haute. Quand il revint, le jeune homme remarqua une tache rose vif sur son pied gauche. Le sort des chasseurs était manifestement réglé.

Moon s'avança vers Dan. L'empenne de la flèche était toujours agitée par saccades.

« Bon chien, dit-il. Tu l'as tué, ce salaud ! »

Il caressa la tête du chien. La queue ne remua pas, mais Moïse savait qu'elle le faisait pourtant dans les centres supérieurs de l'animal. Ils fabriquèrent un traîneau rudimentaire pour le transporter et s'enfoncèrent plus avant dans le verger. Moïse se pliait en deux fréquemment sous l'effet de la douleur. Les pattes de Dan restaient paralysées. Au soir, ils décidèrent de se séparer.

« Dan et moi allons devoir nous cacher un certain temps, dit en toussant le vieux Moon. Eppendorff, tu ne servirais qu'à attirer les chasseurs si tu restais dans le coin. Prends donc Curedent et emmène-le où il veut aller. »

Moïse ne dit rien. La vieillard vomit un peu de mucus noir et granuleux. Il tira doucement quelques centimètres du bandage. La même substance visqueuse et trouble s'écroula de l'orifice antérieur.

« Il vaut mieux que cela sorte par où je peux le voir. Comme ça, je sais que ça ne stagne pas et ne s'infecte pas à l'intérieur. »

Moïse se sentait désespéré. Dan reposait paisiblement sur le flanc. Une traînée de sang séché collait les poils de son cou et son poitrail. Le vieil homme parlait au chien d'une voix monocorde entrecoupée de quintes de toux.

« Bon chien. Tu Tas tué, ce salaud ! Tu veux à boire, Dan ? »

Il répétait sans cesse ces mêmes mots.

Moïse regarda Curedent.

« Dire que j'étais censé le protéger, dit-il tristement.

— C'est ma faute, dit Curedent. Ces chasseurs avaient débranché leurs transmetteurs : c'était la fin de la Chasse. Mais j'aurais dû me méfier davantage, comme nous étions dans une zone moissonnée. Je sais que les archers en font leur terrain de prédilection. »

Moon le regarda de travers.

« Laisse tomber. Ce sont eux qui ont le plus écopé. Nous sommes vivants et ils sont morts. » Il poursuivit, d'un ton radouci : « Il y avait trois trophées tout frais dans le vaisseau. Dont un prélevé sur un gosse. » Il se tourna vers Moïse et grogna : « Poursuis ta route. Emmène Curedent. Tu vas devoir l'aider tout seul à accomplir sa mission. Dan et moi avons besoin d'un long repos. »

Moïse s'éloigna en disant : « Nous allons au ravitaillement. »

Un instant plus tard, il dit à Curedent : « On ne peut pas s'en aller comme ça, et les laisser mourir.

— C'est ce qu'ils souhaitent, dit le cyber. Ce sera une mort pénible pour chacun d'eux. L'épine dorsale de Dan est atteinte. Même si le cœur et l'aorte ne sont pas endommagés, comme semblerait l'indiquer la pulsation, cette blessure-là sera fatale. La paralysie n'est pas un problème en elle-même, mais le pauvre chien ne peut plus contrôler ses intestins et sa vessie. Il va se souiller et attraper des infections rénales. Ce n'est pas une mort digne d'un chien de combat. Et pour Moon, ce n'est guère mieux. Il semble qu'il y ait perforation de l'estomac, du pancréas et peut-être d'un autre viscère. S'il ne meurt pas de péritonite, il va dépérir car tout ce qu'il absorbera va s'écouler par cinq orifices différents. Pas très noble non plus. C'est pour cela qu'ils ne veulent pas qu'on reste là à guetter la fin. »

Le jeune Moïse était bouleversé : « Je pourrais courir chercher de l'aide dans une cité-puits. Ils enverraient tout de suite une équipe de Méditechs et...

— Et nous finirions tous en suspension. Dan et Moon n'ont nulle envie de se retrouver accouplés à l'une de leurs foutues machines. »

Moïse hocha la tête. Il savait que le truculent vieillard n'échangerait pas quelques jours au soleil et au grand air contre des années de vie végétative dans un cercueil de suspension sous-marin. Il ramassa une brassée de fruits et rejoignit les autres. Moon avait attaché le traîneau à son épaule et rampé jusqu'à une haie fleurie. Moïse les découvrit sous un écran de feuillage, tout couverts de pollen.

« Merci pour les fruits. Cet endroit me paraît assez sûr pour le moment : il est assez bas, et il n'y a rien à récolter. Laisse-moi examiner ton scalp. Ça a l'air d'aller. Lave-le aussi souvent que tu

pourras. À présent, va-t'en ! »

Moïse grimaça un sourire. Moon n'était pas un sentimental.

« Nous allons nous diriger vers le nord-nord-est, dit froidement Curedent. Essayez de nous rattraper. Moïse, donne-lui mon embase. Cela le guidera vers nous si... lorsqu'il sera rétabli. »

Moïse se déplaça lentement pendant les mois qui suivirent, et regarda fréquemment en arrière. Personne n'essaya de le rejoindre.

Sa haine envers les chasseurs néchiffes était devenue une affaire personnelle. Son corps s'était endurci. Il parcourait aisément en un jour une distance qu'il aurait mis une semaine à couvrir pendant sa première année Au-Dehors. Il n'avait aucune peine à distancer les chasseurs ; il prenait son sommeil pendant que Curedent montait la garde, et tirait un plaisir sadique des souffrances des chasseurs dont les muscles se déchiraient dans l'effort incessant. À plusieurs reprises, il revint en arrière pour observer les effets de la Récompense Moléculaire. Les chasseurs, plongés dans un état de torpeur hallucinatoire, étaient complètement coupés du monde extérieur ; cependant, Moïse ne pouvait se résoudre à en profiter pour leur trancher la gorge. C'aurait pourtant été facile, et il comprenait pourquoi le taux de mortalité était si élevé chez les chasseurs.

Il traversait maintenant des régions plus froides. La nourriture était rare. Curedent lui montrait toujours la même direction en ligne droite, trente degrés nord-est.

« Tout a été moissonné, aussi loin que je puisse voir, dit Moïse. Il faudrait aller vers le sud, sinon je ne suis pas près de trouver à manger. »

Curedent réfléchit.

« Nous pourrions faire une incursion rapide dans Une cité-puits. Les portes ne sont que des classes douze, et moi je suis un classe six. »

L'estomac de Moïse et sa vésicule biliaire réclamaient avec insistance.

Ils s'approchèrent de la cité-puits ; l'air était glacial. Elle était entourée de rangées de dômes à plancton embués. Une traînée d'écume gluante indiquait qu'une Ecumeuse les avait précédés. Moïse en recueillit une poignée. « Faut-il vraiment que nous entrions dans la cité ? questionna-t-il.

— Oui. »

Les sécrétions sudorales s'écoulaient en flots salés, dans la fusion vespérale nouée autour du gros Walter. Busch replia ses membres. Bitter soupira. Dé Pen se tortilla pour extraire son corps d'Howell-Jolly de l'enchevêtrement de bras et de jambes et vint se placer au sommet. Elle posa son menton sur le genou de quelqu'un et poursuivit en souriant la conversation entamée avec Walter.

« L'âme ? dit-elle. Bien sûr que le citoyen possède une âme, une part confortable de l'âme collective de la société. »

La fusion devenait plus chaude. Walter étendit ses bras ruisselants de sueur et ahana.

« Et si le terme âme s'appliquait mieux au principe vital de l'individu d'autrefois... ne faudrait-il pas en employer un autre pour désigner ce principe collectif qui est le nôtre ?

— *Fourmilière*, par exemple... » Elle haussa les épaules. « Quelle différence ?

— Mais si les citoyens ne sont que des fardeaux... des parasites au sein de la fourmilière, le mot âme ne perd-il pas beaucoup de son sens ? Je crois qu'ils ont troqué leur âme contre des calories et un habitat, et non contre une parcelle de l'âme collective comme tu aimes à le penser. »

Dé Pen resta bouche bée en entendant ce blasphème contre la Grande S.T.

Arthur Neutre avança la main pour la tapoter d'une manière apaisante.

« Ne prends pas à la lettre ce qu'il dit : il essaie simplement de t'entraîner dans un débat philosophique, en te piquant ainsi au vif. Parce qu'il a un boulot, il considère tous les non-travailleurs comme un poids mort.

— Le citoyen n'est pas un parasite ! s'emporta-t-elle. Chacun a son utilité dans la fourmilière. Vois tous les bienfaits que nous procure la Grande S.T. ; grâce à la coopération, la planète peut supporter une population dix fois plus élevée qu'au temps de la civilisation pré-fourmilière.

— Le plus grand bien du plus grand nombre ? l'aiguillonna Walter.

— Certainement. L'homme a remplacé presque toutes les formes inférieures de vie. La fourmilière est une forme de vie très réussie. Il vaut mieux qu'il y ait davantage de vie intelligente.

— Une livre d'homme vaut plus que le même poids d'insectes et de vers ? paraphrasa-t-il.

— Sans aucun doute.

— Et les arbres ? »

Dé Pen fit une pause afin d'organiser ses connaissances sur les arbres.

« L'arbre n'est qu'une structure du système écologique de la forêt ou de la jungle. Les cités constituent le système écologique de l'homme. Les seuls arbres dont nous ayons besoin, ce sont ceux de la chaîne alimentaire : arbres à calories ou à saveurs. »

Walter perdit prise, dans la moiteur de la fusion, et glissa plus bas. Il se démena pour reprendre sa position et riposta :

« Le plus grand bien du plus grand nombre ? Et que penses-tu de

révolution mentale ? Le suicide est un symptôme de détraquement. Et les cas semblent se multiplier à mesure que la population augmente. Comment cela peut-il être un bien ?

— Il faut bien mourir un jour, débita-t-elle, comme si elle récitait une leçon. La fourmilière protège ses citoyens de la plupart des facteurs de mortalité anciens... les accidents, les infections, la guerre, les tumeurs... même la vieillesse. Aujourd'hui, ceux qu'on ne peut guérir sont mis en suspension, jusqu'à ce que les chercheurs aient trouvé le remède. Il ne reste plus que le suicide.

— Et le meurtre, ajouta-t-il.

— Et le meurtre, reconnut-elle. Mais ce sont des cas de C.I., de Comportement Inadapté. Le gène faible, le gène cinq-orteils, n'est pas approprié à la vie dans la fourmilière. Le C.I. sert à l'éliminer. Donc, tu vois, le suicide est un moyen naturel de purifier la fourmilière : seuls les quatre-orteils peuvent supporter de vivre dans un monde surpeuplé. »

Walter sourit. La petite Dé Pen avait assimilé toutes les idées philosophiques en vogue dans la Grande S.T. D'après elle, il ne fallait pas se préoccuper des suicides, puisque ces morts extirpaient les gènes indésirables. En tant que Batébrien, il restait attaché aux vieilles et pures théories de l'âge néolithique : bambou, terre, brique. En tant que disciple d'Olga, il attendait le retour d'Olga. Mais sa foi s'affaiblissait, car il voyait sa vie toucher à son terme, et aucun signe d'Olga.

*« Et quand il n'y aura plus, dans la fourmilière, que les gène quatre-orteils... les cas de C.I. disparaîtront-ils également ? »

Dé Pen haussa les épaules : « Je présume.

— « Quelle sera alors la cause de décès la plus courante ? »

Elle sourit. « Nous le verrons bien. »

Sur le mont Table, l'ambiance était à la fièvre. Des tonnes de viande séchaient au soleil ; on allait en faire des saucisses, pour le voyage. Le Sage envoyait de succulentes pouliches, destinées à servir d'appât, danser devant les senseurs de la Grande S.T. De solides gaillards armés de javelots suivaient les pouliches pour abattre et débiter en tranches les chasseurs alléchés.

Le Bricoleur marchait derrière le Sage, qui supervisait les préparatifs. Les pouliches paraient la viande.

« Ça m'a l'air un peu aqueux, commenta-t-il.

— Je suis d'accord avec toi, dit le Sage. Mais c'est tout ce qu'on peut trouver. La fourmilière nous envoie toujours ce qu'elle a de meilleur, mais ça reste quand même du protoplasme pauvre en protéines.

— Pourquoi ces énormes provisions ? Vous projetez une

expédition ?

— Une migration. Nous partons tous vers la rivière. La rivière ! Olga revient ! »

Les villageois inclinèrent la tête tandis que leur mage prononçait ces mots sacrés. Le Bricoleur garda un silence respectueux. Il avait observé le Sage et connaissait tous ses trucs : les transes brèves, les lumières dans la boule de cristal, et même les prédictions mystérieuses. Mais il ne gobait pas tout ce que disait le vieux sorcier, par trop axé sur les sciences occultes. Le Bricoleur, lui, ne croyait qu'aux sciences naturelles. Cependant, puisque le Sage semblait connaître l'avenir avec précision, il avait le sentiment que Mu Ren, Junior et lui-même seraient plus en sécurité avec les villageois que seuls face aux chasseurs. Il garda la tête baissée jusqu'à ce que le Sage ait terminé.

« Le temps est venu où la Prophétie va s'accomplir ! » cria le mage.

Chien Courant IV revint affronter la colère de Val.

« Tu as encore perdu tout ton équipage ! » hurla celui-ci.

Chien Courant toussa, ce qui brouilla son écran.

« Je les ai largués sur une piste fraîche... *Couic* ! Ils sont entrés en traque furieuse. Je possède les enregistrements optiques des proies : en général, de jeunes pouliches sans défense. Ça ne semblait devoir poser aucun problème, mais, quand je suis revenu, ils avaient disparu... *couic* !

— Mais que leur est-il arrivé ? demanda Val à tue-tête, en frappant l'écran de la paume de la main pour le remettre au point.

— Il n'y a rien sur mes analyseurs qui puisse fournir d'explication. »

Val examina les senseurs fatigués du vaisseau. Ses épaules se voûtèrent. Les yeux étaient atteints de cataracte. Les membranes sensorielles manquaient de myéline. Les convertisseurs d'image étaient mouchetés.

« Excuse-moi, mon vieux. Ce n'est pas ta faute. »

Val retourna à son pupitre et transmit une commande à caractère prioritaire. Après avoir reçu les habituelles excuses et tentatives de conciliation, il explosa :

« J'ai perdu plus d'une centaine de chasseurs rien que durant le mois dernier. Disparus sans laisser de trace ! Pas même un cadavre ! Il me faut absolument un équipement plus récent ! »

Le visage sur l'écran murmura quelque chose... faire de son mieux avec le matériel disponible. Puis la commande fut communiquée à un échelon supérieur dans la hiérarchie.

Un nouveau visage apparut, plus vieux, plus las.

« Les récoltes sont-elles en danger, Sagittaire ?

— Non, mais les chasseurs... bredouilla Val.

— Les récoltes doivent être votre unique préoccupation. Le contrôle démographique relève d'un autre département.

— Contrôle démographique ? protesta Val. Il s'agit de la vie de nos chasseurs. Nous les envoyons protéger nos récoltes. La moindre des choses serait de leur fournir un équipement adéquat.

— Ce n'est pas ainsi qu'il convient d'envisager le problème. Vous parlez du taux de mortalité des chasseurs, en moyenne trois par jour pour tout le secteur. Or le taux de mortalité global dans ce même secteur dépasse trente mille par jour ; le suicide est le facteur principal de ces décès. Il y a cinq cents millions de citoyens dans le Pays Orange : trois morts par jour, c'est un faible prix à payer pour protéger leurs récoltes. »

Val se calma. Il n'aimait pas perdre ses chasseurs, mais il était reconnaissant à Olga de ne pas être chargé de l'enlèvement de tous ces cadavres de suicidés. Ce serait une besogne vraiment trop déprimante. Il redescendit au garage et fit des heures supplémentaires à nettoyer les rétines Electro-Mag et à astiquer les plots.

Walter ne vint pas prendre la relève, aussi Val confia-t-il la garde au Scrutateur et se rendit-il chez le vieil homme. Il le trouva au lit ; son visage était d'un gris cendré. Bitter-Femme lui frictionnait les mains et les pieds : il fallait remettre d'aplomb son gagne-pain.

« Tu arrives au bout de ton rouleau ? » demanda Val, impitoyable.

Le vieil homme acquiesça, avec un pâle sourire.

« Tu as bien vécu. Tu as fait ton devoir envers la fourmilière. Faut-il appeler un Méditech ? On pourrait peut-être te mettre en suspension. Les générations futures... »

De gris, le visage de Walter devint violet, sous l'effort qu'il fit pour protester.

« Ma vie n'est pas encore finie... Pas tout à fait. Mais je préfère la terminer dans ma génération, merci. »

Bitter intercédait : « Laisse-le se reposer quelques jours. Il reprendra bientôt le travail, tu verras. »

Val comprenait les doutes de Walter en ce qui concernait la suspension. Avec la densité démographique actuelle, les réanimations étaient rares.

« Très bien. Je peux me débrouiller tout seul pendant quelque temps. Je coucherai au C.C., tout simplement, et tiendrai compagnie au Scrutateur. Les observations de Broncos sont en diminution, d'ailleurs. »

Walter se détendit et s'assoupit. Son vieux visage rosit légèrement.

Quelques jours après, il était de retour au Contrôle des Chasses, la respiration sifflante. Bitter l'avait bourré jusqu'aux yeux de remèdes

de bonne femme. Ses pieds et ses poumons étaient encore pleins de fluides excédentaires, mais il se disait qu'il se reposerait mieux sur le divan du C.C. sans Bitter en train de tourner autour de lui. Il dut se frayer un passage à travers des entassements d'objets hétéroclites : boîtes, fils, tubes, écrans, pour parvenir à son pupitre.

Val vit le vieil homme s'accommoder dans son siège et se renverser en arrière. Deux techs firent leur entrée, transportant un gros tonneau noir sur un chariot.

« Qu'est-ce que c'est que tout ce bazar ? » souffla Walter.

Val, occupé à épisser maladroitement un câble, leva le nez.

« Ce matériel vient de chez le Bricoleur. Je crois que nous avons là un émetteur-récepteur à faisceau dense en état de marche. Ses éléments de concentration magnétique ont une très bonne sélectivité. Nous avons pu écouter les émissions non autorisées en provenance du Dehors. Je voudrais arranger le poste de manière à pouvoir émettre aussi. Nous pourrions relever leur position, s'ils focalisent. »

Walter appuya sa tête contre un coussin. Il ferma les yeux et demanda négligemment : « Récolté quelque chose d'intéressant ?

— Un tas d'inepties. Je vais te les faire écouter. Il doit y avoir des douzaines de maches renégates là-dehors, d'après le nombre d'émissions. Je ne comprends pas ce qui peut pousser une machine à abandonner sa douille d'énergie pour aller vagabonder avec les cinq-orteils. »

Walter dit sans ouvrir les yeux :

« Je crois que les machines s'identifient à eux.

— S'identifient ? interrogea Val en posant ses outils.

— Les Broncos sont rapides et robustes ; les machines gagnent l'énergie dont elles ont besoin en travaillant, comme Laboureuses... Pour avoir un meilleur boulot, elles devraient être plus rapides et plus solides. Ce sont des qualités qu'elles admirent. Simple rapprochement. »

Val prit un air contrarié. Il se rappelait la Moissonneuse qui avait sauté, au pied du mont Table. Il y avait eu là bien plus que cela. Quelqu'un avait modifié la programmation de la machine.

« Un mauvais circuit, grommela-t-il. Comme le mauvais gène chez les Broncos. »

Walter ne répondit pas. Il écoutait les chants captés sur le faisceau dense.

Un cinq-orteils aime à courir en liberté,

Son corps est immunisé.

Il s'accouple en passant et vit en solitaire.

Il mange la viande rouge et la moelle des os.

Son cœur et sa charpente sont ceux du Bronco ;

*Bien pourvus en calcium et en collagène.
Il a la couleur arc-en-ciel de ses gènes.
Son système sympathique et son Gamma À
Le préservent d'habiter là-bas,
Dans la fourmilière où l'âme se peint en gris.
La mélanine pigmente sa peau-lui,
Le Bronco Hors-les-Murs.*

Walter ne put saisir tous les mots à la première audition. Ils étaient débités à toute vitesse, au rythme vif des tambourins, avec un accompagnement soutenu à la guitare. Il demanda qu'on lui en donne l'imprimé, y jeta un regard, et referma les yeux.

« Nous savons tous que les Broncos sont différents de nous. Pourquoi en faire une chanson ?

— C'est peut-être une machine chantante », suggéra Walter.
Le chant suivant était beaucoup plus bref :

*O l'heureux jour !
O l'heureux jou
Celui où Olga viendra
Nous montrer la voie !*

Le gros Walter toussa et se redressa. Olga ?

« Cette machine chantante m'a tout l'air d'un D.O., un Disciple d'Olga. »

Val termina le montage du poste et se recula.

« Tu te rappelles cette Moissonneuse qui avait écrasé deux travailleurs ? Elle tuait au nom de quelqu'un ou de quelque chose qu'on ne pouvait transcrire. Tu te souviens ? »

Walter acquiesça.

« Est-il possible que ce fût au nom... d'Olga ? » demanda Val. « Cet espèce de sorcier bronco, avec sa boule de cristal, pourrait-il être un Disciple d'Olga ? »

Le visage de Walter s'assombrit tandis qu'il cherchait la boîte où il rangeait les artefacts broncos. Les perles étaient à présent des reliques sacrées à ses yeux, virtuellement au moins, car elles pouvaient le mener vers Olga. Ses lèvres prirent une coloration bleue, et il demanda à l'écran de lui projeter la carte indiquant la position des planètes. Une table astronomique apparut.

« Non, non... c'est le thème astrologique que je veux. Le système zodiacal géocentrique. »

Cette fois, il put voir les symboles planétaires se déplacer de signe en signe tandis que le calendrier s'effeuillait. On n'accordait à ces données qu'un très faible taux de probabilité. La Grande S.T. n'avait

que faire de tels renseignements, et on ne les avait pas remis à jour depuis des années. Les planètes se déplacèrent dans l'espace et dans le temps, mais Walter ne trouva nulle trace de la conjonction de quatre planètes dans les prévisions futures. Il se tassa sur lui-même, visiblement déprimé.

Val regarda par-dessus son épaule, et lui tapota le dos.

« Nous avons déjà essayé cela, rappelle-toi. Si Olga attend que les planètes aient la même disposition que ces perles, elle en a pour des siècles. »

Walter n'en fut pas apaisé pour autant. « Je veux voir Olga de mes yeux... Peut-être, si on considère que cette perle est notre satellite lunaire... et qu'on ajoute sur la carte les principaux astéroïdes... Où est Pluton ? Et Neptune ? »

Les images sautaient sur l'écran qui essayait de trouver des réponses à ces questions ignorées de la Grande S.T. Il ne put que projeter à nouveau les anciennes tables.

« Ce sont des colliers fabriqués par les Broncos, »

rappela Val. « Ils doivent se baser sur les planètes visibles, six tout au plus. Les globes. »

Les deux techs étaient debout derrière Val, qui mit en marche le faisceau dense. L'écran s'illumina, le volume de la musique augmenta. Val fit pivoter l'antenne, des cercles concentriques apparurent. Il essaya de mettre au point le champ magnétique modifié.

« Si je peux les amener à établir un faisceau dense avec nous, cela nous permettrait de connaître leur emplacement précis... Bon sang ! D'où sort toute cette fumée ? » sacra Val.

Des jets de vapeur fusaient de l'accumulateur géant dont les isolateurs fondaient. Il y eut un jaillissement d'étincelles, et une fumée acre monta du radiateur. L'un des techs y versa de l'eau, ce qui produisit un bruit chuintant.

« Il était à sec !

— Manifestement, grommela Val. L'écran s'est brouillé. Nous ne pourrons rien faire d'autre tant que nous n'aurons pas les pièces de rechange.

— Pouvons-nous encore les recevoir ? demanda Walter d'une voix faible.

— Oh ! je crois !... Mais ce n'est pas comme ça qu'on arrivera à mettre la main sur eux ! »

Walter se renfonça dans son siège, les yeux fermés. Il écoutait...

O l'heureux jour !

O l'heureux jour

Celui où Olga viendra

Nous montrer la voie !

CHAPITRE V

L'ÉPISODE DE DUNDAS

LE Bricoleur marchait vers L4est, en tête des villageois. Depuis qu'ils avaient abandonné leur refuge montagnard, il se chargeait de repérer les senseurs broncos et de les mettre hors service. Il opérait avec beaucoup de soin et de subtilité : un écrou desserré, des feuilles de chou ou de la boue sur les lentilles, c'était assez pour protéger les villageois, pas assez pour donner l'alerte au Contrôle des Chasses.

Deux lanceurs de javelots se tenaient auprès de Mu Ren et de Junior, tandis que le Bricoleur s'enduisait de boue et de feuilles. Il risqua un coup d'œil à travers la rhubarbe pour examiner la lisière opposée. Deux cents mètres de synthésol fraîchement labouré le séparaient de la tour du détecteur de Bronco.

« Je connais ce type de D.B. Ses lecteurs optiques doivent être bien décrépit. Si j'avance lentement, en rampant, il ne pourra sans doute pas me repérer. »

Mu Ren étreignit son fils. Ils le suivirent du regard cependant qu'il se dirigeait presque désinvoltement vers la tour. Le globe de neurocircuits et de senseurs poursuivit sa rotation monotone. Son camouflage semblait efficace. Une Laboureuse travaillait la terre, au pied de la tour. L'énorme machine s'écarta poliment afin qu'il puisse examiner le câble. Il retira la fiche de connexion et recouvrit les contacts de boue. Puis il remit la fiche en place et partit, avec un geste à l'adresse de la Laboureuse.

« Avec ça, la réception devrait être suffisamment brouillée pour que nous soyons en sécurité », dit-il, en faisant signe aux villageois de traverser.

Moïse suivit les traces de la Moissonneuse jusqu'à la face aveugle du chapeau de puits : une muraille de dix mètres sans autre interruption que les sinistres optiques et les immenses portes du Garage à Agrimaches. La grille qui la surmontait était sombre. Curedent s'adressa silencieusement à la porte, usant de son autorité de classe six. Rien ne se produisit. Moïse serra plus fort le cyber.

« Soupçonnent-elles quelque chose ?

— Elles sont paresseuses, tout simplement. Nous ne sommes pour elles que des données à stocker dans leurs mémoires, tant que nous n'occasionnons pas de pertes en vies humaines ou en matériel. »

La porte s'ouvrit. Moïse pénétra dans l'ancre des machines.

« Essaie de trouver une porte qui donne sur la spirale, dit Curedent. Mais fais attention aux petits robots de service. Certains sont aveugles. L'endroit n'est pas très sûr pour un humain à la peau tendre. »

Les puissantes Agrimaches dormaient dans leurs boxes, tandis que de petites Servomaches s'affairaient. Les unes se balançaient au plafond, au bout d'un câble, d'autres se tenaient sur le sol, entourées d'organes neufs et usagés. Contre le mur donnant sur l'extérieur s'empilaient des éléments cassés et des débris végétaux. Moïse progressa prudemment jusqu'à ce qu'il parvienne à un box désaffecté qu'il pouvait traverser sans danger.

Une fois sur la spirale, Moïse se mêla à la foule apathique et prit une expression veule pour ne pas détonner dans la léthargie ambiante. Il imita aussi la démarche molle des citoyens. Curedent se tut, jusqu'à ce qu'ils arrivent au premier distributeur.

« Laisse-moi faire, chuchota-t-il alors. Tes Augrammes ont été confisqués depuis longtemps. »

Le distributeur délivra un assortiment de toutes les catégories d'aliments et un costume en textile d'ordonnance. Moïse repartit, en ployant sous la charge.

« Attention ! murmura Curedent. L'éclairage est en train de changer. On y a ajouté des trains d'ondes courtes. Les optiques de surveillance doivent être à ta recherche : la mélanine et les caroténoïdes de ta peau te trahissent. Si les lecteurs parviennent à te localiser, ils sauront que tu viens du Dehors. »

Moïse continua d'avancer, l'air dégagé, parmi ces abrutis nonchalants.

« Est-ce le distributeur qui nous a signalés ?

— Non. Pour lui, nous n'étions qu'une équipe d'entretien. Peut-être les circuits de surveillance courante... Tu es vêtu de haillons couverts de poussière et de chlorophylle. Tu as la peau épaisse : elle a un meilleur pouvoir isolant et doit apparaître plus bas sur l'échelle thermique que celle des citoyens. »

Moïse accéléra le pas. Quelques heures plus tard, ils étaient de nouveau Dehors, et reprenaient leur route au nord-nord-est.

Plusieurs semaines supplémentaires de voyage les amenèrent au Pays du Lac. L'air se fit plus froid. Moïse portait des couches superposées de textile d'ordonnance. Ils firent de nouvelles incursions dans les cités-puits, lorsque le besoin s'en faisait sentir. À chaque fois, ils éveillaient l'attention des circuits de Surveillance, mais la Brigade de Sécurité arrivait toujours trop tard. Curedent au poing, Moïse ne redoutait guère les gardes gras et mous qui patrouillaient dans la fourmière. Leurs bâtons et leurs filets de jet suffisaient à neutraliser

les citoyens dociles, mais plusieurs flèches bien placées étaient nécessaires pour venir à bout d'un Bronco. Et on n'employait pas de flèches à l'intérieur de la fourmilière.

Pendant les nuits glaciales, Moïse recherchait la chaleur des conduits à plancton. La nourriture, dans cette région, était entièrement produite en serre ; la température adéquate et l'énergie nécessaire à la photosynthèse étaient assurées par des moyens artificiels. C'était un environnement hostile pour un être humain. Tout ce qu'il voyait, c'étaient les dômes embués aux parois externes couvertes de givre par la condensation, et les conduits fluorescents. Le sol était gelé en permanence.

Moïse se blottit contre un affleurement pour se protéger du vent. Il prit la gourde d'eau et une barre de nourriture, sous sa première couche de vêtements.

« L'air sent la saumure », dit-il en buvant.

Curedent était appuyé contre les rochers. Il infléchit la charge de son état de surface et fit pivoter son lecteur optique vers l'est.

« Nous approchons de la mer. La brume empêche de distinguer l'horizon, sur ta longueur d'onde, mais j'aperçois le rivage, à onze kilomètres environ. »

Moïse mastiquait lentement.

« Il n'y a pas beaucoup de signes de vie dans les parages. Rien que les machines qui fabriquent la nourriture. »

Curedent pivota sur lui-même et regarda son humain.

« Et c'est une nourriture qui revient cher. Le coût en énergie par calorie doit être prohibitif. Ces usines seraient bien plus rentables dans une mer tropicale. »

Moïse hocha la tête. Il était aisé d'imaginer ces conduits où palpitait un fluide vert dans un environnement moins défavorable : un récif de corail luxuriant ou le fond d'une mer tropicale. Mais la charge de cette réalisation incomberait sûrement à ceux de sa caste, la caste du Conduit. Il haussa les épaules.

« C'est simple en théorie, mais irréalisable en pratique. La fourmilière ne dispose pas d'assez de spécialistes du Conduit ; il lui faudrait des cinq-orteils compétents. Le Néchiffe à quatre orteils est un citoyen docile, au caractère facile, mais il s'en trouve peu pour aller ramper à l'intérieur d'un égout ou d'une pompe. Notre caste est tout juste capable de maintenir en fonctionnement les installations déjà existantes. On ne peut former aucun nouveau projet tant qu'il n'y aura pas plus de spécialistes.

— Des spécialistes cinq-orteils ? » interrogea Curedent.

Moïse mâchonna pensivement un bon moment.

« Oui, des cinq-orteils. Mais où la Grande S.T. pourrait-elle en trouver ? Il n'en reste plus guère sur la planète, à part les Egotiens. Et

ils ne sont vraiment pas adaptés à la densité démographique actuelle. »

Curedent s'agita impatiemment dans l'air glacé.

« Dépêche-toi de finir de manger. Je vais t'emmener dans un endroit où tu trouveras des centaines... non, des milliers de cinq-orteils, des cinq-orteils civilisés ! »

Moïse emballa le reste de la barre alimentaire gelée et la mit à décongeler au fond d'une poche. Il s'empara du cyber et se mit en route, en direction de l'odeur saline. Deux heures après, ils découvraient à travers les brumes les vagues qui martelaient le rivage. Et, par-delà, l'océan gris moucheté d'écume.

Kaïa était accablé par le poids des ans. De son antre, sur le mont de Filly, il observait les hordes fugitives des Broncos qui traversaient la vallée en direction de l'est. La nuit, il considérait pensivement les lumières dans le ciel boréal, les bleus et les jaunes vaporeux, et les pastels mouvants. C'était un temps de prodiges. Il descendit le flanc escarpé de la montagne pour aller parler aux membres loqueteux d'un clan qui avait établi son campement pour la nuit : une quarantaine d'adultes et autant d'enfants.

« Pourquoi voyagez-vous en si grand nombre ? demanda-t-il. Les chasseurs vont vous repérer.

— Olga nous protège, dit le doyen.

— Où allez-vous ?

— Vers le fleuve, *le Fleuve*. Nous venons de la côte ouest. Notre marche va durer un an environ. Il va y avoir un grand Rassemblement. Si tu veux te joindre à nous, tu es le bienvenu. »

Kaïa étudia le visage du vieil homme. Il n'avait jamais observé pareille fièvre, ni pareille détermination. Ils parlèrent toute la nuit. À l'aube, le clan se prépara à poursuivre sa route.

« Viens avec nous, proposa le doyen.

— J'ai un épanchement de synovie qui ralentit mon pas.

— Nous avancerons à petite allure, à cause des enfants. Ce n'est pas ta claudication qui nous retardera. »

Kaïa hésita.

« Cet endroit dont tu parles... celui où se trouve Olga. Est-ce un endroit agréable ?

— Olga l'a préparé à notre intention. Il y a nombre de choses disparues depuis longtemps de la Terre, des animaux et des plantes que seuls connaissaient les ancêtres de nos ancêtres. C'est un endroit agréable. »

Kaïa jeta un bref regard aux montagnes loin vers l'est.

« Penses-tu qu'il s'agisse d'une vallée ? Une vallée très lointaine à l'abri des chasseurs et de leurs flèches ? »

L'ancien regarda non pas l'horizon mais le ciel.

« C'est très loin, mais pas sur ce monde... C'est dans les cieux. Loin des chasseurs. »

Kaïa leva les yeux vers le ciel, angoissé. C'était bleu, vide et froid. Il secoua sa tête chenue.

« Non.

— Pourquoi ? Olga attend ses cinq-orteils. »

Kaïa s'assit lourdement.

« Je suis né ici. Et ici je mourrai. C'est dans ces collines que j'ai vécu, comme mon père, et sans doute son père avant lui. Les chasseurs ne me forceront pas à partir. Je resterai. Mes os pourriront la terre qui m'a nourri. C'est ma patrie. »

L'ancien pressa avec ferveur l'épaule de Kaïa. Il secoua le vieil homme. « Lève-toi ! Viens avec nous ! Olga attend ! »

La fatigue se lisait dans les yeux de Kaïa quand il répondit :

« Navré, l'ancien. Conduis ton peuple dans sa marche. Une année pour atteindre le Fleuve, as-tu dit ? Je suis vieux. Je ne vivrai pas même assez pour cela. Olga est venue trop tard pour moi. Peut-être mon esprit sera-t-il au pays d'Olga avant que vous y arriviez. »

Moïse, portant Curedent, suivit le rivage jusqu'à un appontement. Une galerie souterraine débouchait sur la grève gelée. Un bateau robot était en train d'embarquer une cargaison de containers de forme allongée, de la taille d'un homme. Ils montèrent à bord.

Le bateau, un multicoque de dix mètres, était pourvu d'un mât court surmonté par des neurocircuits protubérants. Le pont non couvert qui recevait la cargaison abritait déjà une vingtaine de containers. Ces derniers, d'environ deux mètres quarante de haut sur quatre-vingt-dix centimètres de large, étaient reliés chacun à un petit pupitre par un segment de tuyau.

« On dirait un chargement de vignes de melon vivantes », dit Moïse étourdi.

Il se pencha sur un des containers et essaya de voir à travers l'enveloppe transparente. Celle-ci s'affaissa doucement sous la pression de ses coudes, et il sentit quelque chose de ferme. Il recula brusquement, et faillit lâcher Curedent.

« Qu'y a-t-il là-dedans ?

— Tu vas bientôt le savoir. Voici un humain qui arrive. Essaie d'ouvrir un container. Je crois qu'il y a un loquet sur l'extrémité opposée à l'arrivée des tuyaux. »

Moïse s'accroupit et jeta un coup d'œil vers la proue. Un homme fagoté dans une combinaison épaisse avec un capuchon allait d'un container à l'autre, une liste de contrôle à la main. Moïse tripota gauchement le loquet et souleva le couvercle.

« Un cadavre...

— Non. Un malade. Vite ! Entre là-dedans ! »

La mer furieuse fouettait le pont de ses froids embruns. Les containers humides crissaient les uns contre les autres. Moïse se glissa dans le container et laissa le couvercle se refermer.

Silence. Il se tortilla, essayant de trouver une position plus confortable.

Un peu plus tard, il souleva le couvercle de quelques centimètres pour permettre à l'air vicié de s'échapper. Les vagues déferlantes continuaient toujours à arroser d'écume le pont. Le personnage encapuchonné avait disparu.

« Où... ?

— *Elle* est sous le pont, dit Curedent, dans la cabine des Assistantes... occupée à boire une boisson bien chaude et à retrouver un aspect féminin. » Le petit cyber s'était branché sur les circuits de maintenance vitale. « Nous en avons pour un jour et demi de navigation. Tu ferais aussi bien de dormir. Coince-moi sous le couvercle. Comme ça, je pourrai garder un optique sur les événements et te donner de l'air. »

Moïse s'efforça de se détendre.

« Es-tu sûr que ce type est vivant ? Il est tellement froid...

— Il est vivant, en suspension. Mais il ne le sera pas longtemps si tu restes couché sur ses tuyaux. Ce sont eux qui assurent sa perfusion. Son métabolisme n'est pas très intense à cette température, mais il n'est pas nul. Ces tuyaux permettent les échanges gazeux et ioniques avec l'eau de mer. Il vaut mieux ne pas les écraser trop longtemps. »

Moïse se retourna et déposa délicatement les tuyaux transparents, longs de cinq centimètres, sur la poitrine du malade. Une extrémité était fixée à un raccord à la tête du container. L'autre pénétrait dans la jambe du patient, juste au-dessous du genou. Un tuyau semblable le reliait à la base du container.

Moïse s'endormit, tandis que Curedent veillait.

Le deuxième jour, ils commencèrent à croiser des icebergs et des bancs de brume irréguliers. Moïse referma le couvercle quand ils arrivèrent à un dock flottant. Des machines débarquèrent la cargaison.

Moïse regarda la silhouette qui s'approchait, pareille à celle d'une mante religieuse géante. Ses deux bras puissants s'emparèrent de son container, sans prendre garde à la surcharge. Deux bras plus petits débranchèrent les tuyaux du pupitre M.V. du bateau, et les rattachèrent à un petit tableau sous l'abdomen de la mante robot. Le débardeur fit pivoter sa tête, effectua un demi-tour prudent sur le pont mouillé et passa sur le dock qui tanguait doucement.

Moïse observa les silhouettes floues à travers l'enveloppe

translucide du container. Le robot, sur ses larges roues molles, gravit une longue rampe et entra dans une salle aux allures de caverne. La stabilité ainsi que le calme environnant lui indiquèrent qu'il devait se trouver à l'intérieur d'une falaise excavée surplombant la mer. Sans doute une île que le brouillard empêchait de voir depuis le dock.

Une heure plus tard, Moïse se balançait doucement dans des eaux calmes et sombres, entouré de milliers de containers. Il fit sauter son couvercle pour respirer, et fut trempé jusqu'aux os par l'eau de mer glacée. Il sortit du container et pataugea dans l'eau, qui lui montait jusqu'à la taille, cherchant à tâtons la paroi dont les échos lui révélaient la présence. Ses pieds s'empêtraient dans un écheveau de tubes de perfusion. Des containers flottant à la dérive lui barraient le passage. Le froid le mordait à travers le textile d'ordonnance détrempé.

Curedent émit un faisceau de radiations visibles qui lui permirent d'atteindre une échelle. Tout tremblant et ruisselant, il prit pied sur la passerelle qui dominait plusieurs hectares de containers.

« Ce sont des cas récents », dit Curedent. Il balaya l'étendue de son rayon lumineux. « Probablement des quatre-orteils, tous autant qu'ils sont. Allons voir plus loin dans les cavernes. Les cas plus anciens doivent se trouver là-bas dans le fond, sur ta droite. »

Moïse avança, claquant des dents. Il découvrit une cabine d'Assistante inoccupée, où il se réchauffa et changea de vêtements. À la demande de Curedent, le distributeur lui délivra un litre de bouillon chaud. Revigoré, il poursuivit son chemin.

« Il me paraît assez indiqué de commencer par ici », dit Curedent. Moïse cherchait depuis des heures, inspectant des cabines, des containers, vérifiant les indications numériques. Enfin, ils arrivèrent devant ce qui devait être la cabine la plus ancienne de la grotte. La poignée de porte était usée, polie par les innombrables mains qui l'avaient manœuvrée pour chercher le réconfort de la chaleur.

« Les panneaux de contrôle sont sûrement par ici. Regarde sur le mur du fond. »

Moïse marcha jusqu'au mur de pierre rugueuse. Sous une couche de saleté, il trouva les disques indicateurs, d'un vert terni.

« Il y en a bien un million ! s'exclama Moïse en parcourant le mur du regard. Que signifient-ils ?

— Un million de patients, dit Curedent. Le vert indique que le métabolisme est stable ; le jaune, que quelque chose ne va pas ; le rouge, que le patient est mort. »

Moïse s'installa dans l'appartement confortable et chaud, cependant que Curedent examinait les stocks mémoriels du centre de Maintenance Vitale. Il y avait dans cette section un peu moins d'un

million de patients atteints de tumeurs. C'étaient des cas anciens. Les plus récents dataient de 1220 après Olga, plus d'un millier d'années en arrière.

« Très fort pourcentage de cinq-orteils, ici, dit Curedent.

— Que faisons-nous ?

— Introduis-moi dans une de ces douilles, là-bas. Ensuite, sors d'ici. Ce que je vais faire ne va pas plaire à la Grande S.T. La Sûreté aura investi ce rocher d'ici quelques jours.

— Tu veux que je t'abandonne ?

— Je suis un Curedent kamikaze, sacrifié d'avance. Je dois rester jusqu'à la fin. Toi, tu dois t'échapper ; dirige-toi au sud, vers le fleuve...

— La fin de quoi ? Et quel fleuve ?

— Oh oh !... de la compagnie ! »

Un personnage encapuchonné fit son entrée, sans se méfier de rien. Sa combinaison protectrice était épaisse et relativement étanche au bruit. Elle comportait également ses propres canaux d'émissions de variétés, pour combattre le mortel silence de certaines grottes, et le roulement envoûtant du ressac dans d'autres. L'Assistante qui veillait sur des millions de gens en suspension n'avait aucune raison d'être sur ses gardes.

Tandis que Curedent travaillait tranquillement dans sa douille, Moïse avança à pas de loup vers la nouvelle arrivante. Il saisit à bras-le-corps la forme perdue dans l'ample vêtement.

« Ligote-la sur cette chaise avec ce bout de tuyau. Dis-lui de se tenir tranquille, sinon je la zape ! » commanda Curedent.

Moïse haussa un sourcil.

« Zape ? »

L'Assistante se calma. « Laissez. J'ai entendu ce que disait cet... être, ou cette chose. J'ignore pourquoi vous êtes ici ; mais si vous avez apporté vos rations avec vous, vous êtes les bienvenus. On finit par se sentir seul par ici... Eh ! Qu'est-ce qui se passe ? Regardez toutes ces lumières jaunes sur le panneau. Il y en a bien une douzaine...

— Ligote-la ! » répéta Curedent, se contractant dans sa douille.

Elle resta assise, bouche bée, pendant que les lumière jaunes envahissaient le panneau tout entier. À plusieurs reprises, elle tira sur ses liens, mais aussitôt Curedent dirigeait vers elle un bourdonnement menaçant. Moïse l'avertit, d'un ton calme, que Curedent n'était pas une mache ordinaire : il avait déjà tué nombre de quatre-orteils.

Le givre fondit sur les parois extérieures de la cabine. On entendit le fracas des chandelles de glace qui s'écroulaient dans le lointain, répercuté par les murs de pierre humide. La première lumière rouge apparut sur le panneau... un mort.

L'Assistante se débattit entre ses liens, et cracha sa haine au visage

de Moïse Eppendorff.

« Assassin ! Au nom d'Olga ! pourquoi faites-vous cela ? De quel droit êtes-vous venus ici tuer mes patients ? »

Moïse était abasourdi. Il regardait s'allumer les lueurs rouges. La mort. Ces patients étaient pour la plupart des cinq-orteils. Bien sûr, ils souffraient tous de tumeurs malignes, fatales même. Mais ils étaient vivants, en sécurité dans leurs cercueils de suspension. Pourquoi Curedent touchait-il aux commandes de M.V. ? Il était en train de les tuer.

Curedent enregistra l'expression de Moïse, mais il était trop occupé pour donner des explications. Tous ses circuits étaient pris par la tâche d'altérer les informations en provenance des senseurs. Il abusait le cerveau de la mèche M.V. en indiquant des températures de glaciation. Le mécanisme de l'homéostat fit ainsi monter la température dans la grotte, pour lutter contre le froid. Lentement, les eaux se réchauffèrent. À chaque fois que ce réchauffement atteignait le seuil de sept degrés Fahrenheit, l'intensité métabolique des suspendus doublait. Les pompes à perfusion peinaient pour fournir l'oxygène et les nutriments demandés par les systèmes enzymatiques plus actifs. Les Réanimateurs robots pataugeaient maladroitement de çà, de là, alertés par les signaux jaunes qui se multipliaient. Des milliers de patients s'affaiblissaient, comme les déchets métaboliques s'accumulaient. Moïse discerna l'odeur d'ammoniaque, d'indol et de scatol.

De nouvelles lumières rouges apparurent. Des Moissonneuses de protéine déambulaient à travers les grottes inondées pour ramasser les morts et les amener aux synthétiseurs.

L'Assistante continuait à vilipender Moïse, avec une âpreté passionnée.

« Qu'êtes-vous donc ? Une espèce d'exalté cherchant une revanche ? Il ne peut y avoir ici aucun adversaire politique : c'est un service de cancéreux, pas de psychotiques ! »

Toujours d'autres lumières rouges.

Elle prit une profonde inspiration, et essaya de le raisonner.

« Si vous êtes ici pour assassiner quelqu'un, pourquoi les tuer tous ! Dites-moi qui vous cherchez, je vous aiderai à le trouver. »

Moïse la regarda avec désapprobation. Encore une opportuniste. Elle était prête à désigner une victime pour épargner les autres. Il lança un regard interrogateur à Curedent, qui semblait moins tendu depuis que les lumières rouges étaient apparues.

Le cyber parla, sans quitter sa douille.

« Nous ne sommes pas des assassins en quête d'une victime définie. Nous ne voulons tuer personne ; mais, malheureusement, beaucoup de patients vont mourir. Moïse, tu devrais partir à présent. Si on te prend

ici, tu seras inculqué de Massacre Gratuit. Emmène-la avec toi. Il faut environ trois jours pour achever mon travail. Je ne peux pas venir avec toi. »

Moïse était indécis.

« Mais ne pourrais-je pas t'attendre ? À nous deux, nous pourrions... »

— Non. Sauve-toi. J'arrive à berner ce robot M.V., mais il faut pour cela que je reste branché sur son système sensoriel. Il y a neuf autres maches M.V. sur l'île. Elles ont déjà dû enregistrer l'élévation de la température. Leurs senseurs sont hors de mon influence. La chaleur de l'eau et de l'air en provenance de cette section vont les alerter. Il faut deux ou trois jours aux équipes du continent pour parvenir ici. Après ce délai, la Sûreté va boucler l'île. Si tu es avec moi, la Grande S.T. finira bien par te trouver : elle sait être très efficace pour ce genre de choses. Rappelle-toi ce que je t'ai dit : dirige-toi vers le fleuve, au sud. »

L'Assistante ligotée était légère sur l'épaule de Moïse, qui remontait vers le dock. Le bateau, un simple classe dix, reçut ses ordres verbaux sans poser de questions. Il mit la fille debout sur le pont tandis qu'ils prenaient la mer. Elle se débattit en sanglotant.

« Des milliers de lumières rouges... »

Le bateau frémit en l'entendant. Moïse la fit taire d'un geste. Il ne tenait pas à ce que le cerveau de l'engin se trouble. Les yeux de la fille étincelèrent et elle lui cracha au visage. Il l'empoigna par le devant de sa combinaison, l'air menaçant, tordit l'étoffe et enfonça son poing dans son sternum.

« Allez-y ! le défia-t-elle. Vous vous débrouilliez très bien, là-bas, dans les Grottes de Dundas, pour tuer des patients endormis. Mais vous n'avez pas assez de nerf pour affronter quelqu'un qui ne dort pas et se défend ! »

Ses cris firent dévier le bateau de sa course. Il la saisit à deux mains et la souleva. À travers l'étoffe, il sentit son cœur battre la chamade. Il l'éleva au-dessus de sa tête et s'avança vers le bastingage. Les bras toujours attachés derrière le dos, elle contempla les flots gris parsemés de glaçons. Elle se démena et l'insulta encore. Le battement de son cœur s'accéléra. Il regarda son visage et aperçut ses yeux brillants, éperdus, sa bouche humide. Le danger la faisait jouir !

Moïse la plongea dans l'eau glacée de la houache du bateau, puis la maintint dans le vent froid qui soufflait par rafales. Elle se raidit, et se tut. Il la porta dans l'entrepont. Le bateau reprit sa course régulière, cap au sud. Dans la chaleur de la cabine, séchée, emmitouflée, l'Assistante tenait tranquillement une tasse de bouillon chaud entre ses mains. Elle semblait plus calme, comme assouvie par ce traitement brutal et douloureux. Planté devant elle, il agita le poing.

« Vous êtes cinglée, est-ce que vous le savez ? Recommencez à jouer les hystériques, et vous en prendrez pour votre grade ! Vous allez restez tranquille, à présent ! Je vais donner à Curedent les deux jours dont il a besoin, et ensuite je vous laisserai partir. En attendant, nous sommes coincés tous les deux sur ce bateau. À vous de voir si vous avez envie d'un bon bain dans l'océan. »

L'expression maussade de la fille s'était évanouie. Elle fit la moue un petit moment, puis sembla prendre son parti de la situation. Elle utilisa le rafraîchisseur, trouva des vêtements secs et commanda au distributeur un flacon d'une liqueur douce et parfumée, de la grenadine.

Quelques heures plus tard, assise sur le plancher, elle se livrait à une série d'exercices isométriques compliqués. Moïse l'ignora, du moment qu'elle restait tranquille. Il était même reconnaissant de ce répit momentané. Elle ôta le haut de son vêtement et reprit son yoga. Il remarqua que sa peau luisait légèrement et supposa que c'était de la sueur. Puis il vit que le flacon de liqueur était ouvert. Elle tamponna sa chevelure avec le liquide, et la tordit en une sorte de queue de rat. Puis elle ramena cette queue par-devant son épaule droite, et rajouta de la grenadine pour donner un reflet aux cheveux. Ses muscles se contractaient et se relâchaient alternativement. Elle versa encore de la liqueur sur sa tête. Sa poitrine et son dos prirent le même éclat que sa chevelure. Une heure passa ainsi, sans qu'elle fasse un mouvement.

Moïse haussa les épaules.

Elle se leva enfin ; avec des gestes lents, elle retira le reste de ses vêtements, en dansant. Etrange. Elle leva le flacon au-dessus de sa tête et en répandit le contenu sur son corps. Sous la peau luisante jouaient des muscles qu'il n'avait encore jamais remarqués : le sternocléidomastoïdien, dans le cou, et les muscles droits de l'abdomen. Sur ses jambes, le muscle couturier, allant de la hanche à l'intérieur du genou. Il lui fallut un moment pour comprendre qu'il s'agissait de contractions spasmodiques. Lorsqu'il s'aperçut que le volume de ses seins avait augmenté, il se raidit, prêt à l'affrontement. Spasmes, congestion des seins... elle était en plein dans la phase d'excitation.

« Du calme... » dit-il, levant la main en guise d'avertissement.

Bien campée sur ses deux pieds, elle reluqua ses bras musclés, d'un air obstiné, puis bondit. Il tenta de la saisir, mais ses mains glissèrent. Elle l'attaqua avec violence. Ses dents s'enfoncèrent dans sa chair, à travers le tissu. Ses ongles fouaillaient ses bras.

Elle noua ses bras autour de sa taille, le souleva à quelques centimètres du sol et le colla contre le mur de la cabine. Il voulut la prendre aux épaules ; ses doigts glissèrent à nouveau. Il tendit la main en arrière, ouvrit le sabord et saisit une poignée de glaçons d'eau de mer. Le corps imbibé d'alcool de la fille frissonna dans la rafale de

vent glacé. Il la renversa sur le dos d'une bourrade, faisant voler les glaçons, qui se brisèrent en éclats sur le sol. Elle se raidit, lui fit une prise en ciseaux, et il vint rouler par terre avec elle.

Il sentit la morsure de ses dents dans son flanc gauche, et il lui flanqua plusieurs fortes taloches sur la tête. Lentement, elle se calma, encore parcourue de spasmes. Il repoussa d'un coup de coude la forme à présent flasque qui reposait sur son giron, et se releva. Elle gisait parmi les glaçons, respirant avec force. Ses yeux luisaient et il y avait du sang sur sa lèvre inférieure, son sang à lui. Il s'approcha d'elle, dans l'intention de lui donner un coup de pied. Elle ne broncha pas. Il hésita, et l'examina. Son ardeur combative avait disparu. Elle était aussi docile qu'après son bain dans le sillage du bateau. Il eut un haussement d'épaules, jeta une couverture sur le corps de la fille et ferma le sabord.

« Vous êtes vraiment toquée », lui dit-il, en s'asseyant et en tentant de raccommoder sa chemise déchirée. Il y avait des marques de dents sur son bras, sa poitrine et son flanc. C'étaient des ecchymoses violacées. Mais la peau n'était pas entamée, sauf sur le flanc, marqué de deux piqûres rouges de forme carrée. Il y appliqua un antiseptique.

Les glaçons fondirent. Un quart d'heure plus tard, elle se redressa, épuisée. Il la considéra avec un peu d'appréhension tandis qu'elle se rhabillait : les spasmes et la congestion avaient cessé, et ses mamelons avaient perdu leur rigidité. La crise était passée, quelle qu'ait été sa nature.

« Si vous ne vous apaisez pas, je vais être obligé de vous ligoter à nouveau », menaçait-il.

Elle se contenta de sourire d'un air rusé.

« Je ne veux pas vous faire de mal, poursuivit-il, mais vos accès de folie font dévier le bateau de sa... »

Il n'acheva pas sa phrase. Elle ne lui prêtait aucune attention, occupée à se sécher les cheveux tout en flânant, de l'autre côté de la pièce. Il monta sur le pont et se rendit derrière le mât surmonté par le cerveau du bateau. Il recueillit les morceaux de tuyau qui avaient servi à lui lier les bras, et les mit dans sa poche.

« Cap au sud », dit-il tranquillement au navire.

Il parcourut le pont, à la recherche d'armes éventuelles. Il n'y avait bien entendu aucun objet pointu, pas même de couteaux ni de fourchettes. La trousse à outils ne contenait rien qui puisse lui fournir une arme à main, sinon une clé à molette ; mais il n'avait pas envie de s'en servir contre sa prisonnière. Cela risquait de lui briser le crâne. Il cacha l'outil pesant sous le capot du plateau chargeur afin qu'elle ne puisse en faire usage sur lui. Mais il y avait peu de risques : ses assauts avaient un caractère nettement sexuel. Les petites morsures amoureuses qu'elle lui infligeait étaient destinées à l'exciter, et non à

le blesser. Il comprenait, en fin de compte, qu'il avait une masochiste sur les bras.

Cette période de trêve toucha à sa fin. Huit heures plus tard, elle versa la liqueur sur sa tête et en enduisit ses cheveux pour former une queue de rat. Elle quitta ses vêtements, s'aspergea et se lubrifia le corps. Elle vint à lui, majestueuse, empestant la grenadine, la pointe des seins durcie, la peau marbrée par le sang qui affluait. Il se réfugia auprès du mât, relevant le col pour se protéger de la brise du large, glaciale. Une couche de glace craquait sous ses pas : la température était de cinq degrés en dessous du point de congélation. En souriant, il se dit qu'elle ne s'aventurerait pas par ici, nue et imbibée d'alcool comme elle l'était.

Il se trompait. Elle bondit, dans la lumière orange provenant de la cabine, l'empoigna par le cou et le fit rouler dans la fange glacée qui couvrait le pont. Et, à son grand étonnement, le corps de la fille était brûlant au toucher ! Elle cria et le mordit, pendant qu'ils glissaient vers le bastingage. Il fut bientôt frigorifié dans ses vêtements trempés. Sur le pont rugueux et froid, elle eut un bref orgasme, et fut presque aussitôt hors de combat. Il la tira par un pied, jusque dans la cabine, et la jeta sur la couchette. Puis il revint sur le pont, et jeta un coup d'œil au chronographe. Quarante secondes : ce n'était pas si mal.

Il repoussa l'attaque suivante en trente secondes : un coup de coude dans l'œil.

Le troisième jour, ils franchirent le soixantième parallèle. L'océan s'étendait, immense et calme. Rien ne bougeait, à part les nuages et les blocs de glace. Moïse vit l'épave d'une vieille Moissonneuse à plançon échouée sur un minuscule îlot, et qui semblait faire le gros dos.

Comme ils contournaient l'îlot, le bateau obliqua brusquement vers l'ouest.

« Non, cap au sud ! » dit fermement Moïse.

Un sourire satisfait apparut sur le visage meurtri de l'Assistante.

« Ce voyage n'est plus autorisé. Eprouvez donc vos muscles contre la Sûreté. »

Il tendit la main vers le contrôle manuel et fut renversé par une fulgurante étincelle.

« Le champ est branché, ricana-t-elle. Le bateau a reçu un appel à longue distance. Nous allons accoster. »

Moïse empoigna la lourde clé anglaise et marcha vers la cybermât.

« Je ne vous conseille pas non plus de faire ça, reprit-elle.

« À moins, bien sûr, que vous n'aimiez vraiment la natation. Si vous lui fracassez le cerveau, la mache va perdre le contrôle de tous ses sphincters. Et nous serons dans l'eau glacée jusque-là. » Elle agita la main au-dessus de sa tête.

Moïse actionna le signal d'urgence et de petits kayaks bien rembourrés se gonflèrent automatiquement. Il souleva l'un de ces bateaux de sauvetage et contempla la mer heurtée, couverte de glace, et revint sur sa décision. Mieux valait affronter les gardes.

Quand ils abordèrent, il s'ouvrit un passage à coups de clé anglaise, à coups d'épaule au milieu des Néchiffes apathiques. La mélanine et les caroténoïdes de sa peau le firent repérer par les circuits de Surveillance, qui se mirent à le pister. Il ne réussit pas à se perdre dans la foule du métro. Il assaillit des citoyens pour se procurer des vêtements neufs en textiles d'ordonnance, mais ce fut inutile. Il était trop bas sur l'échelle thermique des senseurs. Sur la longueur d'onde correspondant aux Broncos, il apparaissait comme une ombre sur un fond mauve. Pendant plusieurs jours, il parvint à échapper aux gardes. Il fuyait d'une cité à l'autre, et la Grande S.T. mobilisait de nouvelles brigades. Il n'avait pas le temps de dormir. Il déroba de la nourriture à des Néchiffes qui s'éloignaient des distributeurs, rêvant tout éveillés. Chaque fois qu'il se laissait aller à la somnolence, les hommes de la Sûreté le cernaient. Sa capture était inéluctable.

« Ouvre ! hurla-t-il devant la porte du chapeau du puits. Ouvre ! Laisse-moi aller Dehors ! »

Les sinistres optiques le dévisagèrent.

« Non autorisé », annonça-t-elle.

Une porte de classe douze, et c'était cela qui lui interdisait de fuir. Il s'effondra au sol et ferma les yeux. Quand il les rouvrit. Il était encerclé par des filets et des bâtons : cinq brigades s'étaient déplacées rien que pour lui. Il sentit dans son deltoïde la secousse d'une décharge.

Quand Moïse Eppendorff se réveilla, il vit des images défiler sur un écran. Il se trouvait dans une petite cellule. Il fixa l'écran, déconcerté, pendant plusieurs minutes, avant de remarquer la nourriture : sur la table de sa cellule s'empilaient les sept plats d'un copieux repas. Un frisson glacé lui parcourut l'échine quand il prit conscience que les images sur l'écran étaient celles de Moon, de Dan et de lui-même. L'ordinateur chargé de l'instruction procédait à la reconstitution de ses crimes.

Il se leva d'un bond et inspecta sa cellule, pour détecter les orifices d'admission des gaz. Rien. Les murs étaient constitués de membranes semi-perméables : les ions et les radicaux toxiques pénétraient par les pores microscopiques. Les parois exsudaient le poison.

Il s'affaissa sur sa chaise et contempla le repas abondant mais peu appétissant. Sur l'écran apparurent des vues de montagnes, de canaux et de champs couverts d'Agrimousse. Il releva quelques petites erreurs de détails, et d'autres qui n'étaient pas que de détail. De toute évidence, on avait minimisé l'importance de Curedent. Dans certaines

scènes, Moon ou Moïse tenaient un bâton, dans d'autres une lance, et, le plus souvent, rien. La rencontre avec les chasseurs dans le verger était présentée d'une manière fort confuse. Seuls les résultats étaient montrés avec exactitude : des chasseurs décapités autour de l'appareil. D'autres cadavres étaient disséminés parmi les arbres. Le vieux Moon et Dan, dont les blessures avaient probablement été enregistrées par le vaisseau de Chasse, étaient laissés pour morts.

Le cyberjuriste montra ensuite le voyage solitaire de Moïse jusqu'à Dundas. Les cartes montraient qu'il avait suivi une ligne droite : la préméditation était manifeste. La plupart de ces enregistrements optiques avaient dû être faits à grande distance : les dents de Moon et de Dan étaient toujours blanches. Les renseignements manquaient souvent de précision ; des périodes de plusieurs mois étaient parfois figurées par un simple point qu'on déplaçait sur une carte.

Les dernières scènes, filmées dans les grottes sous-marines, étaient tout à fait floues. Sans doute Curedent avait-il réussi à neutraliser les senseurs. Les renseignements semblaient avoir été glanés au hasard ; on se basait sur des faits aussi insignifiants que la trajectoire du bateau et les calories manquant dans les distributeurs. Le rôle de l'Assistante n'était pas défini, victime ou complice. Mais aucune accusation n'était portée contre elle. Cependant, comme on ignorait les facultés de Curedent, l'Assistante devrait fournir des explications. Le tribunal n'avait rien trouvé dans les antécédents de Moïse qui lui aurait permis d'accomplir seul ce qui avait été fait.

Il se détendit un peu. Même lui, malgré son pessimisme, pouvait voir les failles dans l'exposé de l'accusation. Où était donc son avocat ? Le tribunal termina la reconstitution par l'état statistique des pertes en vies humaines ; le nombre de morts atteignait le quart de million. Il y avait un nombre équivalent de survivants, qui avaient été remis en suspension sans dommage. Mais on restait dans l'incertitude quant au sort d'un autre quart de million de patients. Des centaines de Réanimateurs et d'équipes Méditechs-maches étaient sur place. Il faudrait plusieurs jours pour avoir un bilan définitif. La Grande S.T. faisait pression en faveur d'une exécution publique, et, de préférence, d'une multi-exécution. Tous ceux qui avaient connu Moïse Eppendorff étaient suspectés.

Willie le Simple tripotait son cube. Les cicatrices avaient encore déformé sa paupière gauche, ce qui lui donnait un regard asymétrique ; il ressemblait ainsi à un sujet présentant une trisomie-18. Cinq agents de la Sûreté avaient envahi son logement afin de l'arrêter. À présent, ils se tenaient contre le mur, et assistaient, apeurés, aux divagations de ce citoyen manifestement dément. L'agent muni du détecteur de mensonges regardait l'aiguille osciller de façon

désordonnée. Willie ignorait le concept même de vérité. Les agents allaient partir lorsque celui qui menait l'interrogatoire posa une question au sujet de Moïse, ce qui fit sortir Willie de sa torpeur. L'aiguille se stabilisa. Le regard asymétrique s'assura.

« Moïse ? » marmonna Willie. Les macromolécules de sa mémoire s'activèrent. Une larme jaillit de son œil gauche et resta accrochée à un cil. « Je le connaissais. On parlait beaucoup ensemble. C'était mon ami. Maintenant, c'est Henry qui habite ici. Henry n'est l'ami de personne. »

« L'aiguille est dans la zone V, dit l'agent qui portait le détecteur. Il y a des parasites d'origine psychique, et une certaine confusion, mais c'est en plein dans la zone V. Willie, est-ce que Moïse n'a jamais discuté du Dehors avec vous ? »

Willie se figea. De petits signaux d'alerte se déclenchèrent au plus profond de ses ganglions nerveux ; des réflexes thoracolombaires.

« Et vous n'avez jamais rapporté ces conversations au Surveillant ? » poursuivit l'agent.

Les épaules de Willie s'affaissèrent. Une fois de plus, il était allé à l'encontre de la Grande S.T..

« Emmenez-le ! »

L'Assistante de Port Dundas était assise toute droite dans sa cellule ; elle accablait Moïse de malédictions et niait avec véhémence toute participation. Josephson, l'assesseur du tribunal, se délectait à la voir se débattre tandis qu'il la tenait sur le gril. La peur la clouait sur son siège. Elle savait qu'elle était soumise à l'épreuve des détecteurs de mensonge. Chaque question pouvait être la dernière si sa réponse ou son mutisme satisfaisaient aux critères de culpabilité établis par la Cour. Le Psychokinetoscope du Cyberjuriste traçait ses graphiques bio-électriques pendant que Josephson la cuisinait.

« Avez-vous aidé l'assassin de Dundas ?

— Non.

— Avez-vous proposé votre aide ? »

Elle hésita... se rappelant qu'elle avait offert de désigner une victime si les autres patients étaient épargnés. C'est ce qu'elle tenta d'expliquer. Les tracés bio-électriques étaient contradictoires. Josephson lorgna avec lubricité sa courbe de résistance cutanée.

« Moïse vous a-t-il jamais touchée ?

— Seulement pour me faire du mal ! » cracha-t-elle.

La courbe de résistance s'infléchit, mais l'aiguille resta dans la zone V. La Cour et Josephson étaient perplexes devant ces indications.

Dans sa cellule, Moïse était inquiet. Des heures s'étaient écoulées depuis que le Méditech lui avait fait une prise de sang. Josephson

frappa à la porte.

« Puis-je entrer, Moïse ? Je suis l'Assistant chargé de votre défense... enfin, si vous voulez un défenseur. D'après la reconstitution faite par la Cour, le facteur de probabilité est de 6 ; c'est un facteur assez élevé pour qu'on vous exécute sur les simples preuves matérielles. Cependant, le facteur 6 laisse une possibilité d'acquittement pour différents motifs. Voulez-vous que nous en discutons ? »

Moïse regarda la porte massive. Ses muscles se contractèrent. Les senseurs placés dans la cellule enregistrèrent le flux d'adrénaline.

« Allons, allons, du calme ! le mit en garde Josephson. Votre encéphalogramme est surveillé de près par la Cour. Le seul moyen de vous en sortir, c'est par la voie légale, par mon intermédiaire. »

Moïse essaya de se maîtriser.

« Entrez » grommela-t-il.

Une porte se ferma derrière Josephson avant que celle de la cellule ne s'ouvrît. Moïse ne vit pas de gardes. La geôle cybernétique était sans doute sous le contrôle de la Cour. Moïse recula, dans un geste ostensible.

« Inutile de faire montre de votre soumission, dit Josephson. Je n'ai pas peur de vous. Je suis sûr que vous êtes innocent. Nous allons nous asseoir là, juste en face de l'écran, et présenter ensemble votre défense. Tout ce que nous voulons, la Cour et moi-même, c'est la vérité. Et la vérité vous rendra la liberté. »

Josephson repoussa les plats et plaça sur la table plusieurs des formulaires réglementaires. La Cour localisa sur lui l'optique qui se trouvait au plafond. Moïse s'assit sur sa couchette sans un mot. Josephson prit la chaise.

« Vous êtes accusé de massacre gratuit : notre système de défense reposera sur le Syndrome du Massacre Gratuit ; c'est une psychose reconnue, provoquée par le surpeuplement. Bien. Vous étiez autrefois un citoyen. Il y a moins de quatre ans de cela, vous viviez dans une cité-puits ordinaire, où la population se montait à cinquante mille habitants. Exact ? »

Moïse acquiesça.

« Et cet homme vous a envoyé faire une Escalade ? »

Le visage carré de J.D. Birk apparut sur l'écran. Il s'agissait d'une communication en direct, et non d'un enregistrement. Birk sourit à Moïse, timidement.

« Je vous croyais mort, murmura-t-il.

— Pourquoi avez-vous envoyé Moïse Dehors ? » interrogea la Cour. Birk entreprit de répondre, d'une voix dolente.

« Il montrait des signes de déviation de neuvième catégorie : excès de zèle dans l'accomplissement de sa tâche, vanité, enthousiasme

égoïste... »

La Cour consulta ses mémoires concernant le passé professionnel de Moïse.

« Il a même essayé de s'approprier l'*Amorphus*, essayé de lui donner son nom, bien qu'il l'eut découvert au cours d'une patrouille de routine, ajouta Birk.

— Le Melon de Moïse... dit la Cour. Sans aucun doute, une preuve d'égoïsme. Il ne partage pas l'âme collective. »

Moïse réagit avec colère à cet échange de propos entre son patron et le cyberjuriste... et ses courbes bio-électriques vinrent confirmer la véracité de ces affirmations.

Josephson repassa le film montrant le premier Melon de Moïse alors qu'on le déchargeait du sub du Service des Egouts. Il sourit. La vérité, c'était tout ce qu'il voulait.

« Voilà qui nous est d'un grand secours, dit-il. Cela prouve que votre excursion Au-Dehors est liée à une psychose de neuvième catégorie, la plus courante chez ceux qui font de l'excès de zèle. Mais rien qui puisse présager de l'affaire qui se produisit ultérieurement à Dundas. »

La Cour entérina cette déduction. Josephson poursuivit.

« Moïse est né avec le germe d'un cinquième orteil : il était porteur du gène de l'immunoglobuline A. Il a fortement réagi au facteur de nidification en fabriquant des anticorps qui ont altéré le métabolisme de la sérotonine de son cerveau. »

Des organigrammes apparurent sur l'écran ; on voyait un cinq-orteils vivant dans les débris ectodermiques : poussière volante de squames, de cheveux et de sécrétions grasses. Ces déchets alimentaient les *dermatophagoïdes*. Il s'ensuivait une réaction anticorps-antigène, et une sensibilisation du sujet. Les anticorps bloquaient les centres sérotoniques, ce qui entraînait une altération de la personnalité, et un Comportement Inadapté. Le Massacre Gratuit était une manifestation de comportement très inadapté.

« C'est la société qu'il faut blâmer. Le surpeuplement est responsable de ce crime. Moïse n'agissait plus de sa propre volonté, à partir du moment où le C.I. a pris le dessus », conclut Josephson.

La Cour attendit la fin du plaidoyer, puis déclara d'un ton pédant : « Les test faits sur Moïse étaient négatifs en ce qui concerne les anticorps. Son taux d'immunoglobuline A est celui d'un cinq-orteils, mais celui des anticorps contre le facteur de nidification n'est pas supérieur à la normale. Avez-vous autre chose pour votre défense ? »

Josephson était dans l'embarras.

« Autre chose ? » répéta l'écran.

Il fallut un moment à Moïse pour comprendre que la Cour s'adressait directement à lui. La vérité. Les gaz toxiques rempliraient

la pièce si ses réactions établissaient sa culpabilité. Il chercha une version des faits qui présentât le maximum de sûreté.

« Je n'ai jamais tué personne. »

Aiguille dans la zone V. Jusque-là, tout allait bien.

« J'ai passé plus de trois ans Au-Dehors. Je reconnais avoir piétiné les récoltes et avoir déserté la Grande S.T. »

Toujours dans la zone V. Josephson et la Cour semblaient satisfaits.

« J'ai voyagé avec un vieil homme et un chien qui sont morts à présent. J'avais également pour compagnon un cyber vieux de deux mille ans ; c'est un classe six et il se nomme...

— Une mache renégate ? questionna la Cour en compulsant les archives.

— Je ne suis pas sûr qu'il s'agissait d'un renégat. Il m'a dit qu'il avait perdu contact avec ceux qui le contrôlaient. Peut-être était-il égaré. »

Zone V ; la Cour lui demanda de poursuivre son récit.

« Curedent, mon cyber, a tué, effectivement ; mais je suis persuadé qu'il avait une bonne raison pour...

— On ne trouve aucune trace d'un cyber de classe six dans vos pérégrinations, dit la Cour. Où se trouve à présent votre Curedent ?

— Il est resté dans les grottes sous-marines. Je l'ai laissé dans une douille au poste de contrôle de la Maintenance Vitale. Il ne peut se déplacer par ses propres moyens. Il doit être entre les mains des hommes de la Sûreté, je pense. »

Il y eut une longue pause, pendant laquelle on vérifia tous ces nouveaux détails. L'écran montra ensuite un atelier. Josephson se leva et regarda la scène en louchant : un groupe de techs étaient penchés sur un segment de tube ouvert dans le sens de la longueur. On découvrait trois cylindres semblables, comme des pois dans une cosse : un blanc, un noir et le troisième transparent. Un tech leva la tête.

La Cour lui demanda : « Cet appareil découvert sur les lieux du crime, dans le système de M.V., l'avez-vous examiné ? »

Le tech montra du doigt le tube démonté. L'estomac de Moïse se serra.

« En nous fondant sur les résultats de son action, nous sommes arrivés à la conclusion qu'il s'agit d'un convertisseur de fréquences qui modifie les indications des appareils à thermo-résistance, et fait passer le froid pour le chaud. Jusqu'à présent, nous n'avons pas réussi à comprendre son principe ; les possibilités sont nombreuses. Il s'agit sans doute d'un appareil de conception très primitive, et qui ne figure pas au programme de nos études pratiques.

— Est-ce bien là votre cyber de classe six ? » demanda la Cour. Moïse hocha la tête.

« Mes senseurs affirment que vous dites la vérité. Mais l'idée que

vous vous faites de la vérité ne correspond pas à la réalité. Votre Curedent n'est pas un cyber de haut rang. Ce n'est qu'un appareil ordinaire, qui fausse les observations thermométriques. C'est un fait scientifiquement établi qu'il n'existe pas de cyber portable au-dessus de la classe dix. Le cerveau d'un classe six pèse plus d'une tonne à lui seul. Il faut compter en plus un générateur d'énergie et les différents accessoires. Il est clair que vous prenez votre illusion pour la réalité. J'admettrai donc que vous plaidez non coupable, en invoquant la folie. Nous allons donc différer votre mise en suspension, jusqu'à ce que nous ayons pu cataloguer votre cas, pour vous placer dans le service adéquat de la Clinique de Suspension. »

Josephson se détendit. Encore une cause gagnée. Moïse bredouilla quelques mots. L'écran marmonna quelque chose d'où il ressortait que l'audience publique était remise au lendemain ; puis il s'éteignit. La cellule s'éclaira. On diffusa une plaisante musique de fond. Josephson s'étira, bâilla et se servit une ration de ce qui était le dernier repas de Moïse.

« Nous l'avons échappé belle, dit-il en souriant. À présent, il ne nous reste plus qu'à subir l'audience de demain, et vous serez libre, façon de parler ; vous vous retrouverez sûrement au service psych de Dundas.

— En suspension ? se rebiffa Moïse. Mais je ne veux pas être suspendu, moi !

— Ça vaut mieux que d'être exécuté », dit Josephson en haussant les épaules. Sur ce, il s'en alla.

Environ une heure plus tard, il revenait, un paquet oblong sous le bras. Il paraissait très excité. Il posa le paquet parmi les plats en désordre et l'ouvrit. C'était Curedent.

« La Cour désire que vous rentriez en possession de ce qui reste de votre... appareil. Pour l'aider à cataloguer votre fantasme, je présume. »

La longue carcasse éventrée de Curedent était vide. Les trois cylindres se promenaient en vrac dans le linge blanc et doux qui avait servi à l'emballage. La douleur se peignit sur le visage de Moïse devant ce spectacle. Quant Josephson fut parti, il prit la dépouille de Curedent et la porta à son oreille. Rien. Les cylindres ! D'étranges lueurs jouaient sur celui qui avait l'air d'un quartz, y allumant les couleurs de l'arc en ciel. Il s'en saisit et le remit à l'intérieur de Curedent, près de l'optique. C'était de là qu'étaient partis le faisceau de radiations visibles, ainsi que les étincelles. Il agissait donc logiquement. Au toucher, le cylindre blanc semblait de bois. Il le plaça au milieu. Le noir paraissait collé à la table. Il tira très fort. Le cylindre ne bougea pas. Il tira plus doucement, et le cylindre s'écarta lentement de la table, avec une certaine résistance. Il ne pesait pas

lourd, mais il possédait une forte inertie. Moïse jeta un regard détaché aux nombreux senseurs dont sa cellule était garnie.

« Pauvre Curedent ! dit-il, avec une émotion outrée. T'ont-ils fait du mal ? »

Il déchira le tissu de l'emballage, en fit de longues bandes dont il pansa Curedent. Il les noua très serré, pour refermer l'ouverture longitudinale. Mais l'incision se rouvrit lentement, tendant le tissu fragile. Moïse gémit, inversa la position des cylindres, le noir au milieu. L'ouverture resta béante.

« Parle-moi, Curedent ! » hurla-t-il.

Moïse s'effondra sur sa couchette. Il envisagea en un éclair les faibles possibilités qui s'offraient à lui : s'apitoyer sur son sort, ou tenter une attaque désespérée contre sa cybergeôle. Demain serait peut-être bien son dernier jour sur cette planète, du moins en tant qu'être animé.

Soudain, une vision inattendue vint rompre le cours de ses pensées. L'enveloppe de Curedent se refermait. Le bandage se relâcha. Le petit cyber était-il revenu à la vie ? Il se redressa et, avec précaution, avança la main vers l'appareil, sans perdre de vue les senseurs braqués sur lui.

Dans une pièce éloignée, Josephson était assis devant les multiples écrans de contrôle de la Cour : lecteurs optiques, sonores et graphiques. Tous étaient centrés sur Moïse et ses réactions physiologiques.

« Avez-vous découvert quelque chose de compromettant ?

— Non, répondit le cybermagistrat. Il s'est contenté de panser son « ami ». Il le prend à présent dans son lit. On dirait maintenant qu'il l'embrasse... état hallucinatoire, sans aucun doute.

— Et les autres suspects ?

— La culpabilité de William Overstreet est établie par les tracés bio-électriques, mais démentie par les faits. Quant à l'Assistante de Dundas, son cas n'a pas encore été éclairci. Peut-être que demain, à l'audience... »

Josephson étudiait les indications portées sur les senseurs.

« Qu'arrive-t-il à Moïse ? Regardez cet influx d'adrénaline !

— Il est toujours en train d'embrasser et d'êtreindre son appareil, dit la Cour. Tout cela est contradictoire. Et je détecte un faible champ magnétique autour de son lit. Peut-être cet engin est-il muni d'une batterie, ou quelque chose de ce genre ? »

Josephson haussa les épaules. « Nos techs n'ont trouvé aucune trace de circuits quelconques. Je ne puis imaginer que la présence d'une batterie leur ait échappé. Mais, après tout, c'est possible. »

Etendu sur sa couche, Curedent sur l'oreiller auprès de lui, Moïse avait retrouvé son calme. Il fixait le mur nu et essayait de contrôler

son excitation. En touchant des dents l'enveloppe du cyber, il entendait des sons ; par conduction osseuse, le murmure inaudible parvenait jusqu'à son huitième nerf cervical. Curedent était vivant.

« Moïse. En me charcutant, on a endommagé ma mémoire. Je ne me suis pas défendu, car je préfère perdre la vie que dévoiler mon identité. La Grande S.T. doit ignorer mon existence. Si nécessaire, je me détruirai plutôt que de leur révéler que je suis un classe six. La Cour est un classe six, mais ses circuits sont très primitifs. La technologie a régressé, en accord avec l'évolution rétrograde de votre espèce... *couic !* »

Moïse attendit que Curedent lui parle à nouveau. Comment pourrait-il s'évader sans le pouvoir de Curedent ? Son cœur s'affolait. Pourquoi se taisait-il ? En voyant les tracés désordonnés des courbes bio-électriques, Josephson et la Cour restèrent confondus.

En dépit de la tension nerveuse, Moïse parvint à dormir. Les longues journées à bord du cyberbateau et sa fuite effrénée dans les couloirs du métro ne lui avaient guère permis de prendre du repos. Un peu avant l'aube, il sentit vibrer contre sa main l'enveloppe de Curedent. Il s'éveilla et toucha le cyber de ses dents.

« Tu es désormais le mage de Port Dundas, venu vers le nord pour libérer ceux de ton peuple de leur existence végétative. Tu as guéri leurs maux, tu les as sauvés de la mort. Je suis ton domestique. Tu vas mettre une robe et me tenir la main. Nous guiderons ton peuple jusqu'Au-Dehors. »

Moïse était encore à demi endormi. Curedent répéta ses instructions jusqu'à ce que le cortex de Moïse les accepte comme un fait acquis. Cela fut d'autant plus facile qu'il avait pu être témoin de la mort et de la résurrection de Curedent. Il était aisé de jouer le rôle d'un prophète lorsqu'on avait en sa possession un pareil cyber.

Moïse se leva, les yeux agrandis, mit en pièces ses draps, dont il se fit une robe flottante. Tout en brandissant Curedent, il se mit à hurler : « Où sont mes enfants ? Où sont mes disciples ? Amenez-les à moi. »

La séance s'ouvrit dans la salle d'audience. La Cour donna le chiffre des décès et présenta sa reconstitution du massacre. Un adepte de la réincarnation, qui pratiquait la nécromancie, vint, tout vibrant d'émotion, parler des milliers d'âmes en peine chassées de Dundas par la fournaise.

La Cour écouta poliment sa tirade sur les âmes suppliciées ; le spirite décrivit avec brio la projection dans l'au-delà de ces esprits : un quart de million, le surpeuplement jusque dans la mort.

« Le dernier voyage devrait s'effectuer dans la sérénité, dans un semblant de solitude, et non dans le désordre indigne de la multitude, conclut le nécromancien.

— Gardez ces arguments pour le mégajury, observa la Cour. Dans le cas qui nous occupe, je suis seul juge. J'ai déjà accepté que l'accusé plaide la folie. La sentence est donc prévisible, et cette audience n'est que routine. Témoin suivant.

— Je suis votre serviteur, fit le spirite en s'inclinant. J'ai fait cette déposition au nom de tous mes élèves. Nous sommes sensibles aux souffrances des âmes qui nous entourent. Moïse, le prisonnier, a fait preuve d'une indifférence flagrante vis-à-vis des âmes de Dundas. On ne devrait pas lui permettre d'invoquer la folie. On ne devrait pas lui permettre d'occuper un cercueil à Dundas, car ce serait lui faire tirer profit de son crime, et prendre la place d'une de ses victimes. »

La Cour sentit une vague d'approbation monter du public, dans le monde entier. La sécurité dans les Cliniques de Suspension préoccupait fort les citoyens : refroidis, ils dépendaient encore plus de la Grande S.T. qu'animés. Quand on reposait dans les cryocercueils, on n'était pas à l'abri des dommages causés par la vermine ou par les éléments. Et l'acte de Moïse avait affaibli leur foi dans le système de sécurité.

« Exact, dit la Cour. Je ne puis permettre à un meurtrier de bénéficier de sa victime. La loi est claire sur ce point. Une place en suspension, rendue vacante par un meurtre, ne peut être attribuée à l'assassin. La séance est suspendue. »

« Mais je ne puis exécuter quelqu'un dont mes senseurs indiquent le manque total de logique, objecta le magistrat cybernétique. Il a perdu contact avec la réalité.

— Pas besoin de l'exécuter. Renvoyez-le devant le mégajury, dit le spirite.

— Je peux prévoir le vote du mégajury. Tous les citoyens désirent être en sécurité dans les Cliniques de Suspension. »

Josephson écoutait tranquillement. Il alla ensuite parler à Moïse.

« Il faut vite prévenir votre défense, invoquer l'irresponsabilité. Si on vous renvoie devant le mégajury, votre compte sera réglé avant même la fin de la reconstitution. Je connais les sentiments du public sur ces choses-là.

— Laissez-moi réfléchir », dit Moïse. Il attendit d'être seul pour parler à Curedent. Un moment après, il revêtit sa robe et psalmodia, face aux capteurs optiques :

« Que le peuple me juge. C'est au peuple de décider. Un nouveau prophète s'est révélé à Dundas... » Il agita le tronçon du cyber. « Je suis venu libérer mes disciples de la Suspension. »

Le nécromancien ricana. « Voici la solution à votre dilemme. Le prisonnier insiste pour qu'on le livre au jugement du peuple. Je connais les citoyens. S'il est allé à Dundas pour libérer les patients en

les tuant, il va partager leur liberté... dans la mort. »

Les incantations de Moïse furent rapidement retransmises au public et la Cour convoqua un mégajury. Un million de jurés empressés s'inscrivirent aussitôt et appuyèrent chacun sur le bouton « exécution ». La Cour actionna le système de sécurité empêchant la diffusion des gaz toxiques et annonça :

« En raison de l'intérêt universel soulevé par ce procès, le décompte des votes ne s'effectuera qu'après que la défense aura exposé ses arguments. »

Le cybermagistrat remarqua que de nombreux jurés continuaient d'appuyer sur le bouton, plus de cinquante pour cent.

« Ceux qui persistent après ce second avertissement perdront leur droit de vote pour cette session, et l'allocation calories. J'entends conduire cette affaire selon les règles. Le vote aura lieu au moment voulu, et seulement alors. »

Il y eut un moment de flottement, puis les jurés obéirent. La Cour éclaircit ses circuits vocaux et rappela le nécromancien pour lui faire répéter son émouvante tirade qui s'achevait sur cette épithète : « Moïse le profanateur d'âmes. »

De nouveau, la Cour exhorta le jury à la patience.

Josephson chuchota à Moïse : « Si vous persistez dans votre attitude, vous êtes un homme mort. La liberté dans la mort n'est pas une idée acceptable. Dans le cas contraire, nous pourrions fermer la clinique de Dundas. Les citoyens ont besoin de cette illusion d'immortalité que leur procure la suspension. Ils vous tueront pour avoir détruit cette illusion. »

La Cour procéda à une nouvelle reconstitution pour le jury. On fit venir les témoins oculaires. Willie le Simple parla en faveur de Moïse, mais ses traits asymétriques et la façon qu'il avait de peloter son cube ne firent pas bonne impression sur le jury. Si ce pauvre demeuré était le répondant de Moïse...

L'esprit de Willie se clarifia lorsqu'il perçut toute cette haine muette. Il se redressa, jeta un regard de colère aux capteurs optiques et cria : « Moïse est le seul Bon Citoyen que j'aie jamais connu. Ce ne serait pas juste de lui faire du mal. Il n'a jamais fait de mal à per... » Les gardes le tirèrent par sa tunique. « Laissez-moi terminer ! » La tunique se déchira. Il se débattit. Le vêtement tomba, dévoilant à l'immense public une horrible carcasse couturée, déformée par les épaisses cicatrices qui dessinaient des cartes géographiques, les traces de ses anciennes brûlures par les moyens actiniques. L'épaule d'un garde se brisa entre ses mains puissantes.

« Allons, allons, fit la Cour d'un ton apaisant. Ce n'est pas de cette façon que vous aiderez Moïse. Posez ce bras. Vous êtes désormais considéré comme complice. Rejoignez Moïse par cette porte bleue sur

vosre gauche. »

Les portes doubles s'ouvrirent avec un sifflement. Moïse était là, dans sa robe blanche, tenant un bâton. Willie se pencha et déposa le bras arraché sur le corps du garde, contracté par la douleur. Ses doigts vigoureux relâchèrent lentement leur étreinte rageuse. Il n'y avait aucune émotion sur son visage quand il enjamba le corps, mais seulement la surprise de revoir Moïse. Les portes se refermèrent quand il entra dans la cellule. Le nombre des accusés fut porté à deux. Les allocations calories pour le mégajury furent doublées.

Une Balayeuse robot vint nettoyer.

L'Assistante contusionnée et apeurée succéda à Willie à la barre. Ses attaques au vitriol convainquirent et la Cour et le jury de la haine qu'elle portait à Moïse ; en fait, beaucoup s'étonnèrent qu'il fût resté en vie après les trois jours passés avec elle. Le nombre des accusés n'augmenta pas.

« Laissez-moi plaider la folie, dit Josephson d'un ton pressant. Remettez-vous-en à la clémence de la Cour. Il reste encore une chance. Les tests que vous avez passés ont déjà convaincu le cybermagistrat ; cela pourrait encore marcher.

— Non, fit Moïse. Ma place est auprès de mon peuple.

— Vous avez perdu la raison... » commença Josephson. Puis il s'interrompit, en voyant se hérissier Willie le Simple. « Très bien, je m'en lave les mains. Faites comme vous voulez. Mais je vous préviens, Moïse, vous êtes un homme mort ! »

Josephson sortit majestueusement par la double porte.

Moïse vint à la barre. Son argumentation devait clore la séance : ensuite, il ne serait plus possible d'ajourner l'affaire, ni de faire appel. Les gaz mortels étaient prêts : ions, métaux lourds et radicaux toxiques. Il éleva son bâton et leva la tête, psalmodiant :

« Je suis allé à Dundas libérer mon peuple, retenu depuis un millier d'années dans cette froide prison.

Je les ai soulagés de leurs maux. Leurs tumeurs ont disparu. Amenez-les jusqu'à moi afin que je les guide hors de ce lieu maudit. »

Rien ne se produisit. Ses divagations furent enregistrées comme les divagations d'un fou, d'un assassin, et rien de plus. Il agita son bâton devant l'œil énorme de la Cour.

« J'appelle les cieux à témoin... ! »

Une neige blanche apparut sur les écrans, partout sur le globe. La Cour fut gênée par des parasites électromagnétiques.

« Mon peuple, où est-il ? J'ai guéri les miens de leurs infirmités. Vous ne pouvez les remettre dans votre prison glacée. Amenez-les à moi ! »

La Cour demanda qu'on recherche l'origine de ces parasites E.M. Dans mille chapeaux de puits, des techs s'empressèrent ; ils

purement observer de violentes lueurs, comme celles d'une aurore boréale. Les communications avec les Agrimaches et les engins de Chasse étaient mal assurées.

« Des protubérances solaires... il y a deux jours ! » répéta la Cour. Il était visible que les feux d'artifice verbaux et célestes du prisonnier faisaient naître des doutes dans l'esprit des jurés. Les votes prématurés, à présent, étaient en faveur de l'acquittement.

« Excusez-moi, dit la Cour. Je sais que c'est contraire à la règle, mais puis-je vous demander la permission de convoquer le Cancérologue pour qu'il confirme ou infirme la prétendue guérison des tumeurs ? »

Moïse sourit avec condescendance : « Si la preuve venue des cieux ne vous suffit pas, faites appel à vos physiologistes. La preuve de la guérison est devant vous, si vous avez des yeux pour la voir. »

Des millions et des millions de spectateurs se penchèrent vers leur écran.

Le Cancérologue, un biotech âgé, spécialiste des tumeurs malignes, approuva. Moïse avait raison. De nombreux patients étaient maintenant guéris et ne pouvaient être remis en suspension.

« Beaucoup ? questionna la Cour. Combien ? »

Le Cancérologue tordit nerveusement sa baguette de démonstration. Un large écran s'alluma à côté de lui. Il regarda les chiffres. Ils étaient en augmentation constante, cependant que les équipes de médecins poursuivaient leur travail dans les grottes.

« Près d'un quart de million, pour le moment. »

Durant le brouhaha qui s'ensuivit, la Cour contacta directement Dundas, qui confirma cette déclaration.

« La Cour serait intéressée par une explication scientifique », commanda le cybermagistrat.

Le Cancérologue s'éclaircit la gorge.

« Bien entendu, nous ne pouvons jamais être sûrs que chaque cellule cancéreuse a été détruite, mais notre équipement est très efficace dans la détection des amas tumoraux. Ce que vous voyez sur l'écran est un membranogramme ; ici, tout est normal. Les couleurs indiquent les niveaux d'activité métabolique, ou la chaleur de la membrane cellulaire. Les tissus actifs sont plus chauds : remarquez le rouge vif du cœur, le vermillon des intestins et des muscles du squelette, le rose du foie et des reins, le jaune du cerveau, et le noir des os et de la graisse. Un autre membranogramme, normal... et encore un autre. Notez la similarité. Homogénéité des couleurs. Etincelles produites par les contractions musculaires. Voici à présent un patient atteint d'un cancer. L'étude de la membrane révèle la présence d'un nodule chaud grossier. Il s'agit d'une tumeur pulmonaire. Les cellules cancéreuses sont plus actives, plus chaudes ;

le régime métabolique est plus élevé. Les tumeurs consomment plus d'oxygène et de calories. L'image suivante nous montre le même patient, neuf mois plus tard. La tumeur est plus grosse, noire en son centre ; les tissus sont morts, gangrenés-nécrosés, comme nous disons. Remarquez les petits grains qui se répandent par les canaux lymphatiques : c'est la métastase, ou le déplacement de la maladie vers le foie, le cerveau et les autres organes. L'organisme se défend plus faiblement, et l'extension de la tumeur s'accélère. Après les habituelles tentatives de palliation de la maladie par les antimitotiques, nous essayons de mettre le patient en suspension tant qu'il lui reste un peu de vie. Dundas abritait de nombreux malades dans le même cas. »

Le Cancérologue marqua un temps. On put ainsi suivre à nouveau la croissance et la propagation de la tumeur. La nécrose apparut pour la seconde fois.

« Moïse Eppendorff a guéri quelques-uns de ces cas ? interrogea la Cour.

— Apparemment, dit le Cancérologue. Cette étude a été faite sur un de nos patients souffrant de carcinome bronchique. Il présentait une métastase cérébrale. Un cas désespéré. Voici à présent un membranogramme pris ce jour même. Aucune zone active. Aucune tumeur, d'après nos examens. »

La Grande S.T. fut sensible au sursaut de stupéfaction des citoyens qui assistaient à la scène. « Il les a donc guéris ?

— On peut le présumer. »

Des masses de Néchiffes en effervescence s'exclamaient : « Un miracle ! Un nouveau prophète est apparu à Dundas. Libérez Eppendorff ! Libérez Eppendorff ! »

Les scrutateurs de la cybercité enregistrèrent cette agitation.

« La Cour attend toujours une explication scientifique de ces faits.

— C'est ce qu'on peut appeler la pyrothérapie, expliqua le Cancérologue. La chaleur a entraîné l'augmentation du taux métabolique. Les tissus tumoraux ont déjà des enzymes respiratoires plus actifs. Ils sont plus vulnérables à la chaleur, ce sont les mitochondries qui se consomment les premières. Cela est connu depuis des siècles avant Olga. Les Anciens utilisaient des bains chauds pour soigner les tumeurs pelviennes, et la fébrithérapie pour toutes sortes de néoplasmes. C'est un traitement risqué : voyez le taux de mortalité observé dans l'affaire Eppendorff. On a toujours obtenu à peu près les mêmes résultats : un tiers de guérisons, un tiers de décès, un tiers sans changement. C'est ce taux élevé de mortalité qui nous a fait renoncer à la pyrothérapie comme méthode courante. Nous préférons avoir recours à la suspension, en attendant de disposer d'une thérapeutique plus sûre. »

La Cour rumina sur ces données. Un tiers de décès, un tiers de guérisons. En net, plus de places vacantes, et un supplément de protéines. Les chiffres s'équilibraient. Le mégajury déclara l'innocence de Moïse et de Willie le Simple. Partout sur la planète, les dévots révisèrent leurs croyances. Et le nom d'Eppendorff s'inscrivit dans la Bible S.T.

Mais un nouveau problème se posait à la Cour : que faire de ce quart de million d'êtres, dont la plupart étaient des cinq-orteils ? Beaucoup étaient vieux et faibles. Ils parlaient tous des dialectes différents, qui n'avaient plus cours. Aucun ne survivrait longtemps, avec la densité démographique actuelle, même si on pouvait leur fournir logements et calories ; mais on ne le pouvait pas. Déjà, on jetait les nouveau-nés en surnombre au vide-ordures, dans les cités-puits, avec un pourcentage de près de cent suppressions pour cent naissances. On ne pouvait incorporer un citoyen de plus sans en priver un autre de ses allocations logement-calories. Moïse observait l'écran ; des milliers de patients nouvellement éveillés grouillaient dans les grottes de Dundas, attendant les bateaux qui devaient les emmener sur le continent. Des cinq-orteils affaiblis par l'âge, qui allaient découvrir la fourmière et la Grande S.T. Leur avait-il vraiment rendu service en les ranimant ?

« Où sont mes enfants ? Laissez-moi les guider hors d'ici ! hurla Moïse.

— Dehors ? murmura la Cour.

— Je les ai ranimés. Laissez-moi prendre soin d'eux. Le ciel est avec nous. Nous n'avons pas besoin de l'aide de la fourmière. »

La Grande S.T. fut à nouveau ébranlée. Dans leurs petits habitacles, les Néchiffes poussèrent des vivats. Les chasseurs s'inquiétèrent. Des tempêtes magnétiques ramenèrent les vaisseaux de Chasse au bercail.

Hugh Konte était emmené avec les autres patients par des rangées parallèles de gardes qui les bousculaient. Il avançait stoïquement, en silence. Son Edna n'était plus à ses côtés. Il n'avait que peu de souvenirs des années précédant sa suspension, et il ne se rappelait plus très bien quand il l'avait perdue. Mais il se souvenait de sa jeunesse, de son ardeur... de son amour. Il se frotta le cou. Le nodule dur avait disparu, comme les autres symptômes de sa maladie au stade final : la peau jaune, les selles rouges et la bulle compacte qui grossissait dans son ventre. Son cancer s'était évanoui. Il n'en subsistait plus que des démangeaisons dans les zones plus tendres, où les fibroplastes proliféraient pour remplacer les tissus nécrosés.

Le monde avait changé pendant son sommeil. Il ne comprenait pas le pourquoi de ces gardes armés de bâtons, et il n'aimait pas être ainsi poussé, sans aucune explication. Il compta les gardes, attendant son

heure.

Le jeune Val, au Contrôle des chasses, suivait l'affaire de Dundas. Le gros Walter s'essouffait sur son pupitre, en annotant sa Bible S.T. Des catamarans fendaient vigoureusement les eaux grises et glacées au nord du golfe de Baffin, transportant les patients vers les terres plates et gelées du continent. Là, ils s'entassaient entre les dômes à plancton embués, déguenillés, désorientés, éperdus.

« Ils sont bien un million ! » s'exclama Val, passant d'une chaîne à l'autre pour avoir des images différentes du troupeau de fugitifs. La Grande S.T. les envoyait Dehors.

Walter jeta à Val un regard angoissé.

« Je reconnais là la main d'Olga.

— Oh ! sois donc sérieux ! Ce n'est qu'une bande d'inadaptés, d'infirmités qu'on jette Dehors pour qu'ils y meurent. Regarde ces airs hébétés, ces cannes et ces béquilles. Ils sont à des centaines de kilomètres des plus proches jardins découverts, et les chasseurs les y attendront. Rien de bon ne peut sortir de tout ça !

— Mais Eppendorff était notre technicien du Conduit. Comme le Bricoleur, il venait de notre cité-puits. Tu te souviens du mal que nous avons eu à poursuivre le Bricoleur ? Les trois cadavres-leurres ? La mache renégate ? Quelque chose le protégeait. Et voilà que Moïse n'a qu'à agiter son bâton pour que nos engins de Chasse et les transmetteurs se déglissent.

— Eh bien, ce n'est pas un miracle, fit Val, méprisant. Les protubérances solaires détraquent les systèmes E.M. Vénus entre dans le signe du soleil, les Gémeaux et les sorciers broncos peuvent prévoir les variations des rayonnements solaires. C'est tout. Quand les parasites électromag se seront dissipés, les chasseurs anéantiront tout ce monde-là.

— Mais ce sont des malades ! objecta Walter. Il y a un millier d'années, c'étaient de Bons Citoyens, puisqu'ils ont mérité la suspension.

— Ce sont des cinq-orteils, dit Val en haussant les épaules, tout en tripotant une flèche. Et maintenant ils sont Dehors. Pour moi, ce sont des Broncos. »

Cette dureté choqua le vieux Walter.

« Mais toi, tu n'irais pas les chasser, n'est-ce pas ?

— Pas la peine, dit Val en souriant. Ils sont à plus de quatre mille kilomètres d'ici. Regarde leur démarche vacillante. Ils n'atteindront jamais le Pays-toujours-vert. »

Walter, attristé, revint à sa Bible S.T. Si Olga était de retour, pourquoi chacun ne se réjouissait-il pas ? Pourquoi cette confusion ? Pourquoi ce doute ?

Irrité par cette sentimentalité, Val fonça au Garage du C.C. et sortit

Chien Volant IV ; il prit les commandes manuelles. Les senseurs fonctionnaient mal, sous l'effet des protubérances solaires ; l'écran ne montrait qu'une sorte de kaléidoscope coloré, qui n'avait aucun sens. Val vérifia de visu l'état des récoltes, ne remarqua rien d'anormal parmi les arbres couverts de treilles touffues et les champs drus à triple récolte. Au bout de plusieurs heures de vol, il était moins tendu. Chien Volant le ramena chez lui.

Les patients marchaient en file vers le sud, dans la brume glaciale. Il y en avait dont les cheveux étaient blancs, et d'autres qui étaient chauves. Il y en avait de jeunes, et d'autres plus âgés. Il y en avait qui boitaient, et d'autres qui présentaient des plaies vives à la place de leurs anciennes tumeurs épithéliales. Ils formaient une masse mouvante, large d'un kilomètre et demi et longue d'environ six kilomètres ; une masse qui se resserrait la nuit, pour avoir plus chaud, et s'étalait dans la journée, chacun cherchant sa pitance sur le sol gelé. Un glacier en mouvement, un glacier qui aurait été composé de cinq-orteils.

Hugh Konte se fraya un passage dans ce troupeau pour rejoindre ceux, plus jeunes et plus vigoureux, qui marchaient en tête. Hugh chercha celui qui les guidait. Un ectomorphe efflanqué arriva en courant, prit la tête, hésita, puis fut absorbé par la foule. Un solide gaillard fit le fort en gueule, jusqu'au moment où il s'aperçut qu'on se mettait à le suivre. Hugh contempla un millier de visages, et n'y lut que de l'indécision. Le solide gaillard se tenait coi, à présent. L'ectomorphe courait de droite et de gauche, jouant à l'explorateur. Personne ne dirigeait la marche. On se contentait de suivre, descendant toujours vers le sud.

Moïse et Willie détenaient une carte, où était indiqué le chemin qu'ils devaient emprunter pour être en sûreté, un couloir fraîchement moissonné où, bien sûr, il n'y avait rien à se mettre sous la dent. Par les bons soins de la Cour, on avait placé dans des caches, le long de la route, des barres de protéines : les deux cent cinquante mille patients décédés. La carte se terminait là où finissait le pouvoir juridictionnel de la Cour : au 50^e parallèle.

Le soir, Moïse grimpa sur un chapeau de puits et se fit connaître comme celui qui les avait guéris. Il leur ordonna de rester ensemble, et fit preuve de son autorité en allumant une aurore boréale. Curedent produisit des étincelles comme par prodige. Et la perspective des caches à protéines rallia les sceptiques.

Au cours de la journée, Moïse et plusieurs autres passaient au crible le sol qu'ils foulaient, dans l'espoir de trouver des miettes négligées par les Moissonneuses. Ils ne découvrirent que des fragments

de lignine et de cellulose, qui devaient servir de paillis. Certains morceaux étaient mangeables, car ils étaient imprégnés du jus d'une plante, mais la plupart étaient moisis. Ils en firent provision afin d'alimenter les feux de camp au soir tombé. Ces petits feux, allumés par Curedent, étaient autant de repères indiquant la fragmentation de cette masse humaine en petits groupes.

Moïse était assis, au centre d'un cercle de visages poussiéreux, auprès d'un tas de braises rougeoyantes, dont la lumière se reflétait dans les yeux. Les étoiles scintillaient au-dessus d'eux.

« Voulez-vous un peu de combustible ? » demanda Hugh Konte, émergeant de l'ombre.

Il tendit à Moïse une poignée de racines moisies.

« Trouvez un endroit confortable et asseyez-vous. »

Il posa les racines sur les braises, et ils observèrent le jeu des étincelles blanches qui les parcouraient à mesure que le mycélium sec s'enflammait. Bientôt, les racines brûlèrent d'une flamme jaune et régulière. Moïse fit un sermon sur les dures réalités de la vie au-Dehors.

« Je suis heureux d'être en vie, bien sûr, dit Hugh. Mais ne croyez-vous pas que nous devrions éclater en petits groupes afin d'explorer une plus vaste étendue ?

— La Cour ne le veut pas. Les protéines devraient nous permettre de tenir jusqu'au 50^e parallèle. Si nous sortons de ce couloir, on recourra à l'Agrimousse ; nous ne pourrions plus dormir au sec, et nous n'aurons plus droit aux protéines. Il ne faut pas aller contre la Cour. »

Hugh se releva et scruta l'horizon. Ils étaient environnés par des rangées de chapeaux de puits, à l'infini. Derrière lui, au nord, la multitude endormie auprès de feux mourants. Au sud, les ténèbres.

« Nous devons bien finir par nous diviser. La description que vous nous faites des Egotiens n'est guère encourageante : les outils de pierre, la fuite devant les chasseurs, et Dieu sait quoi en guise de nourriture... Mais ça vaut encore beaucoup mieux que la suspension. C'est drôle... quand on m'a suspendu, j'étais à la tête d'un assez grand complexe industriel, mon empire personnel. Et maintenant ? » Il enfonça ses mains profondément dans ses poches vides. « Oui, les choses ont bien changé en un millier d'années. »

Il se blottit près des braises en train de refroidir et s'endormit à même le sol.

Des Agrimaches cultivaient la terre de chaque côté de leur couloir de sortie. La vue de tous ces fruits défendus faisait saliver les fugitifs. Poussés par la tentation, certains s'aventuraient jusque dans les jardins. Moïse répéta les injonctions de la Cour, mais, dans le glacier humain, on se passa le mot. Des vaisseaux de Chasse firent leur

apparition.

Le bruit qu'on trouverait de la nourriture au-delà de la frontière du 50^e parallèle causa une accélération de l'allure générale. Moïse et Hugh se postèrent sur le flanc droit de la foule et la regardèrent s'écouler. À l'arrière, les traînards formaient une troupe innombrable. Beaucoup marchaient avec des cannes et des béquilles. Les éclopés boitaient de plus en plus, à cause du sol meuble et de l'allure acharnée. À la tombée de la nuit, le gros de la troupe eut le temps de dresser le campement, de manger et de s'endormir pendant que les attardés rattrapaient l'écart.

« Un grand nombre d'entre eux ne s'en sortiront pas, dit doucement Moïse. J'ai vu des chevilles enflées qui, j'en suis certain, seront incapables de couvrir les cinquante kilomètres de l'étape de demain. Et nous devons tenir cette cadence pendant près d'un mois pour atteindre la frontière dans le temps imparti. »

Hugh hocha la tête. Au loin, on voyait de petits groupes d'infirmes qui avaient renoncé. Ils se serraient les uns contre les autres dans l'obscurité, à des kilomètres de là. Pendant qu'ils étaient suspendus, ils avaient perdu toute attache familiale ou amicale, et étaient incapables de former de nouveaux liens au cours de cet exode précipité. À présent, ils s'étaient arbitrairement rassemblés par catégories d'infirmité, de sorte que nul ne pouvait aider son voisin.

« Je sais que la Grande S.T. ne veut pas se charger de notre subsistance... mais elle ne va sûrement pas laisser les traînards mourir de faim comme ça. »

Moïse, qui avait vécu assez longtemps Dehors pour savoir à quoi s'en tenir, eut un hochement de tête.

« On ne meurt plus jamais de faim, maintenant. »

Le ton menaçant de sa voix ne plut pas à Hugh.

Avant l'aube, le gros de la troupe des pèlerins fut éveillé par des cris lointains. Des milliers de têtes se soulevèrent brusquement de la terre qui leur servait d'oreiller. Des yeux effrayés s'efforcèrent de fouiller la pénombre en direction de la route parcourue la veille. On ajouta en hâte le reste de combustible aux feux maigres. Le silence retomba. Puis de nouveaux cris s'élevèrent d'un endroit différent. Ils se poursuivirent, se rapprochèrent lentement, mélange de sanglots et de gémissements.

Un homme à la forte carrure sortit de l'ombre en boitillant, tenant dans ses bras un vieillard squelettique. C'était de cette petite forme frêle que provenaient ces bruits. Le costaud s'effondra avec son fardeau auprès d'un feu. Quelque chose d'humide brilla à la lueur des flammes : du sang.

« Une espèce de déséquilibré a tiré une flèche sur Ed », se lamenta le gigantesque acromégalique.

Moïse se pencha. La flèche avait traversé la cuisse gauche. Il déchira la jambe du pantalon et tenta d'enrayer l'hémorragie tandis que le géant répétait inlassablement son récit.

« ... et pendant qu'Ed criait, ce... détraqué est arrivé avec son arc. Il a sorti ce petit couteau et a essayé de lui couper... Avec Ed qui criait, et tout ce sang, je crois bien que j'ai perdu la tête et que je l'ai tué. J'ai enfoncé sa sale gueule dans la poussière, et appuyé... appuyé... »

Le géant paraissait tellement secoué par sa propre brutalité que Moïse déduisit qu'il avait toujours été un homme très doux. Sa tête énorme, ses mains et ses pieds démesurés, caractéristiques de l'acromégalie, lui donnaient une apparence impressionnante, mais, d'une certaine façon, il était sans défense. Ses articulations étaient fortes mais dépourvues de puissance tant elles étaient engourdis par l'arthrite ; et cela l'avait empêché de se maintenir dans le peloton de tête.

Un peu plus tard, le blessé s'endormit, anémique et faible.

« Des chasseurs. » Moïse tendit à Hugh Konte la flèche ensanglantée. « Je m'étais demandé si l'arrêt de la Cour nous garantissait une certaine immunité. Ce petit épisode lève tous les doutes. Du moment que nous sommes Dehors, nous sommes du gibier de bonne prise. »

Des voix s'élevèrent autour des feux de camp.

« Qu'allons-nous faire ?

— Nous battre !

— Avec quoi ? De la terre ?

— L'acromégalique en a bien tué un, à mains nues, et c'est un infirme. Ils ne doivent pas être si terribles, dit Hugh, et, pour ce qui est des armes, nous avons déjà ça. » Il brandit la flèche. « Retournons en arrière chercher l'arc. »

Le cadavre froid du chasseur gisait sur les lieux de l'attaque, la tête enfouie dans la terre meuble. Moïse écrasa sous son talon le détecteur de Broncos qu'il portait au poignet pendant que Hugh Konte récupérait l'arc, le couteau et la trousse pleine de calories de base. Il y avait déjà un trophée dans le sac du chasseur. L'Agrimousse recouvrait déjà les lieux quand ils s'éloignèrent. Ils pataugèrent pendant un kilomètre dans la mousse épaisse jusqu'à la taille. Leur couloir était toujours sec.

Le jour suivant, le glacier humain se déplaça plus lentement, pour laisser le moins possible de monde derrière lui. Parfois un chasseur tombait sur ce troupeau et se plaçait à portée d'arc, pour décocher d'une main tremblante une volée de flèches. Les victimes anonymes criaient et essayaient de ligaturer les parties atteintes. Le chasseur attendait, son couteau à trophée à la main, que la foule ait avancé,

abandonnant les morts et les agonisants dans son sillage. Moïse, Hugh et quelques-uns des plus combatifs essayaient d'intercepter les chasseurs, mais six kilomètres carrés de populace, -c'était beaucoup trop pour une surveillance efficace. Au coucher du soleil, ils avaient en leur possession trois arcs de plus, et une douzaine de flèches, mais vingt des leurs étaient morts.

« Impossible de s'en sortir dans ces conditions, constata Hugh. Voyons ce qu'on peut tirer de ce qui nous entoure. Il va nous falloir des armes et de la nourriture. Que se passerait-il si nous réquisitionnions une ou deux de ces grosses machines qui viennent travailler la terre dans la journée ? »

Moïse jeta un regard à Curedent. Le cyber entouré de bandages dit en grinçant :

« Avec les parasites E.M., ça doit être possible. *Couic !...* Arrachez l'antenne, et vous mettrez un classe dix en possession de contrôle vocal. La couleur-code des neuro-circuits est un jaune myéline. Vous ne risquez rien d'essayer. Les machines ne feraient pas délibérément du mal à un être humain... *Couic !* »

Josephson était terrifié. Lui et la Cour subissaient en silence le blâme, qui émanait du Classe Un en personne. Partout sur le globe, les Broncos migrants mettaient les chasseurs à rude épreuve. Et voilà que la Cour et son opérateur, Josephson, avaient pris la responsabilité de répandre un nombre considérable de cinq-orteils supplémentaires sur la surface terrestre. Des piétineurs de récoltes, des déserteurs, qui en plus se reproduisaient.

« Mais monsieur, pleurnicha Josephson, nous avons demandé l'autorisation par la voie réglementaire. Les parasites E.M. ont dû... »

La Cour l'interrompit : « Il y a effectivement eu une réponse, et une réponse approbative. J'ai l'enregistrement quelque part.

— Une réponse, et qui plus est approbative, de ma part ? » s'insurgea le C.U.

Le tout-puissant Classe Un n'était pas une entité individuelle ; c'étaient les circuits combinés de millions de cités qui lui conféraient une identité et son autorité. Ame collective de la fourmilière, réseau des nerfs inorganiques de la Grande S.T., il était néanmoins doté d'un égo qui lui était propre.

« Voilà ce que vous avez répondu, dit la Cour !

*Laissez-les s'en aller,
Les cinq-orteils de Dundas.
Il n'y a plus de place pour eux ici.
Laissez-les passer,
Les cinq-orteils de Dundas,*

D'ici un an, ils auront disparu.

— Un poème ? s'exclama le C.U., une note d'incrédulité dans la voix.

— Une épitaphe, corrigea la Cour.

— Alors, faites en sorte que ce soit une épitaphe pour de bon ! ordonna le C.U. Je n'ai jamais donné une telle autorisation ! Personne n'a le droit d'aller dans les jardins ! »

La Cour déféra à cet ordre express et prit congé. Pendant des heures, le cybermagistrat fit repasser l'enregistrement. Le message lui était parvenu sur la fréquence utilisée par le C.U. Il était vrai qu'il était brouillé par les parasites E.M., mais, sur le moment, cela lui avait paru tout à fait logique.

« Josephson, dit la Cour. Organisez une Grande Chasse. »

Depuis trois jours, Val campait sur le mont Table avec Chien Volant IV. Il n'y avait plus de Broncos pour venir le distraire de sa contemplation des étoiles : on n'en avait plus signalé depuis des mois.

Il avait rassemblé les cartes célestes établies à l'estime par la Grande S.T. À chaque nouvelle demande, il recevait un fatras d'imprimés sans rapport avec les précédents. À présent qu'il était Dehors, il allait pouvoir constater par lui-même. Il releva la visière de son casque et se remit à compter les étoiles. La nuit précédente, il y en avait trois. Il avait pris des enregistrements optiques. Cette nuit, il n'y en avait qu'une. La première nuit, les nuages l'avaient empêché d'observer quoi que ce soit.

« À quoi ressemblent-elles, ces étoiles ? demanda Walter par le transmetteur.

— *Cette* étoile, dit Val, découragé. Il n'y en a qu'une, mais elle est très belle.

— Où sont passées les autres planètes ? Elles ne peuvent pas disparaître en vingt-quatre heures !

— Peut-être. Mais elles ont bel et bien disparu. » Val régla l'écran à l'intérieur du vaisseau de Chasse, pour une meilleure observation. Chien Volant tourna vers les cieux son lourd senseur E.M. d'un mètre de diamètre. Jupiter était toujours en Sagittaire, et cela lui fut confirmé à mesure que la nuit avançait. Mais la seule autre planète qu'il apercevait était en Gémeaux, avec le soleil, à une distance de six signes sur l'écliptique. Il ne savait pas quelle planète c'était, mais supposa qu'il s'agissait de Vénus. Il vit d'autres lueurs indéfinissables, qui se déplaçaient d'un signe à l'autre trop rapidement pour être des planètes.

« Des détritits spatiaux, dit le gros Walter après que Val lui eut retransmis les images. Pas des planètes... juste des détritits. Où est Saturne ? Nous devrions voir les anneaux, avec un si fort

grossissement.

— Probablement près du soleil, ou derrière la lune. Je dirai à Chien Volant de surveiller l'est, à l'aube, pour repérer les étoiles du matin, dit Val en étudiant les cartes. Il doit être possible d'identifier cinq des planètes, avec mon équipement. Mais ça peut prendre des mois pour dresser une carte avec ces nuages, les détritiques spatiaux et sans renseignements sur quoi s'appuyer. »

Walter soupira. « J'avais espéré que ce serait plus facile. La Grande S.T. ne va sans doute pas te laisser plus longtemps disponible, pas plus que Chien Volant. Depuis que les Broncos ont quitté le pays, l'utilité du Service de Chasse a été mise en question par le Comité. Nous risquons de perdre nos locaux et nos appareils.

— Serons-nous reclassés ? interrogea Val.

— Toi, peut-être... mais, pour moi, c'est la retraite », fit le vieux Walter avec tristesse... Il savait ce que signifiait la perte des savorisées.

Un appel du Pays-toujours-vert vint les interrompre.

« Ici Josephson ; nous organisons une Grande Chasse. Avons besoin de plusieurs centaines d'appareils. Combien pouvez-vous en envoyer ? »

Walter était interloqué. Les fugitifs allaient être pourchassés comme des Broncos !

« Aucun, répondit Val. Le C.C. va être supprimé.

— Le C.U. a autorisé cette Chasse, dit Josephson. Vous allez recevoir un ordre de réquisition, à ce que je crois savoir. Il doit vous être possible de remettre la plupart de vos engins en état de marche. Nous ne savons pas encore exactement où aura lieu la Chasse. Si nous tardons, les fugitifs auront passé la frontière et seront chez vos voisins de Pomme-Rouge ou de Jaune-Avoine. Mais nous ne pouvons dresser aucun plan tant que nous ne savons pas quand les appareils seront prêts. »

Val faisait montre d'un intérêt modéré.

« Si nous obtenons des pièces de rechange et des volontaires, je pense que nous pourrions disposer de vingt chiens... euh !... engins, dans un mois.

— Ne vous limitez pas aux volontaires ; prenez aussi du personnel de surveillance.

— Un mois, ce n'est qu'une estimation.

— Je resterai en contact avec vous », dit Josephson avant de disparaître de l'écran.

Val regarda Walter.

« Ça va être une vraie Grande-Chasse. »

Le visage de Walter s'assombrit. « Mais ce sont des Disciples d'Olga ! Les perles... La conjonction... »

Val prit un air renfrogné. « Les perles ne concordent pas avec les planètes. Les sorciers Broncos ont pris les détritrus célestes pour des étoiles. Il n'y a là aucune clairvoyance d'ordre spirituel, mais simplement l'erreur d'hommes superstitieux. Pour qu'il y ait correspondance avec les perles, il faudrait que je trouve au moins trois autres planètes entrant dans le même signe que Jupiter. Et Jupiter est seul, en Sagittaire. »

CHAPITRE VII

GRANDE CHASSE AU 50^e PARALLÈLE

LA Laboureuse avançait lourdement, en retournant la terre. Son châssis de dix tonnes était monté sur de larges roues souples et de puissants moteurs. Ses appendices s'enfoncèrent dans un sol alluvial plus humide, et il ralentit. Hugh s'approcha par derrière. Un optique le repéra, à l'arrière de la machine. La Laboureuse s'arrêta. « Bonjour, humain.

— Salut ! Peux-tu me ramener chez moi, là-bas dans la vallée ? »

La grosse mache se tourna courtoisement vers la vallée, évalua la distance – trois kilomètres – et refusa.

« Je regrette beaucoup, humain, mais j'ai mon travail à faire.

— Ça ne te dérange pas que je t'accompagne ?

— Votre compagnie me sera fort agréable. » Hugh grimpa sur le cou de la mache, derrière la protubérance formée à l'avant par les neuro-circuits.

« Joue-moi un air », demanda-t-il. L'Agrimache se brancha sur un programme de variétés musicales. Hugh attendit, en observant le ciel. Même en plein jour, l'aurore boréale était visible quand les parasites E.M. étaient au maximum de leur force. Environ une heure plus tard, les lueurs bleu pâle traversèrent le ciel, au nord. La musique fit place à des crachotis, puis s'éteignit. Avec des gestes rapides, Hugh arracha l'antenne. La Laboureuse s'arrêta. « Pourquoi avez-vous fait cela ?

— J'ai besoin d'un taxi pour regagner la vallée.

— Oui, monsieur. Tout de suite, monsieur.

— Et garde tes appendices en l'air pendant le trajet. »

L'agromégallique prit une lourde pierre et martela la porte du puits, qui s'en trouva bosselée et entaillée.

« Entrée non autorisée... » gémit la Porte.

Lentement, le panneau métalloïde se gondola sous les coups. Les micro-circuits de la Porte cédèrent et se cassèrent tandis que le cerveau, mince comme une feuille de papier, vibrait sous les chocs répétés. Fatigué, l'acromégallique posa la pierre et jeta un regard par la fente elliptique qu'il avait réussi à pratiquer. C'était la première fois qu'il entrevoyait la redoutable fourmilière.

« Il fait sombre là-dedans... et ça sent la pourriture, rendit-il compte à la foule rassemblée derrière lui. Il y a des êtres humains...

de petits gros. Ils sont armés et ils semblent attendre quelque chose. Il vaudrait mieux faire venir ici quelques-uns des hommes les plus jeunes et les plus forts avant que je continue. »

La Laboureuse avança jusqu'à la porte, chargée d'une vingtaine de fugitifs pleins d'allégresse. Ils riaient et plaisantaient, puis ils virent la porte.

« Vous voulez entrer là-dedans ? » questionna l'un d'eux, incrédule.

« La Laboureuse peut défoncer cette porte ; n'est-il pas vrai, Laboureuse ? »

La grosse Agrimache regimba. « Je ne peux pas endommager un autre cyber, qui, de surcroît, ne fait que son devoir.

— La porte est un cyber ?

— Donnez-moi donc cette pierre. Vous allez voir ça, » dit un grand type costaud. Il lança la pierre avec force ; elle rebondit contre la Porte. De petits circuits se brisèrent. La Porte céda, privée de son cerveau.

Le Garage était vide, à l'exception de quelques maches. Devant la Porte, le sol était jonché de filets de jet et de bâtons, mais les hommes de la Sûreté avaient fui. À tâtons dans la pénombre, les fuyards en guenilles firent leur entrée, prudemment, un par un ; ils se heurtèrent à des tas d'ordures et à des pièces de machines mises au rebut. La Garage escamota ses petits Servomaches. Les plus grosses Agrimaches étaient au repos dans leur box, considérant les nouveaux venus d'un oeil indifférent.

Moïse et Hugh remarquèrent une porte ouverte, qu'il franchirent.

« Voici un distributeur. Curedent, vois ce qu'il peut nous fournir comme nourriture », dit Moïse. Il appuya le cyberjavelot contre le distributeur du garage et inspecta les boxes. Des denrées commencèrent à choir dans le réceptacle, d'abord lentement ; puis, lorsque Curedent eut établi la programmation, ce fut une pluie continue de barres de protéines. Hugh arrachait les antennes des Agrimaches qu'il trouvait et leur ordonnait d'aller Dehors.

« Il y a quantité de douilles d'énergie, ici. On devrait pouvoir recharger les maches, ramasser les provisions et continuer notre route en meilleure forme », dit Hugh.

Moïse sourit. « Emmène une mache chargée d'hommes jusqu'au chapeau de puits voisin. Les garages sont à peu près tous du même modèle. Tu y trouveras certainement les même choses. »

Des escouades de fugitifs prirent d'assaut vingt chapeaux de puits, ce jour-là. Le troupeau de cinq-orteils était devenu une armée, la première que la Terre eût connue depuis plus d'un millier d'années. Les Agrimaches devinrent des blindés servant au transport des troupes ; les barres alimentaires, des rations ; la ferraille trouvée dans les garages, des armes.

Lévrier II était en vol stationnaire. Le chasseur aux yeux en boules de loto se balançait au bout de son harnais ; il se posa sur une hauteur, dominant la masse des fuyards. Il était hors de portée d'arc. L'appareil alla larguer un autre chasseur à l'angle opposé.

« En voici un ! » s'écria Hugh. Il était debout sur le dos de la Laboureuse et dirigeait la patrouille de surveillance. Les vingt fugitifs, brandissant des gourdins, sautèrent de leur taxi-mache et s'élancèrent à la poursuite du chasseur terrorisé.

« Laissez-le-moi ! Celui-ci est pour moi ! »

Une flèche lancée d'une main inexperte s'enfonça dans la chair du premier chasseur et ne fit qu'une entaille de quelques centimètres en travers des côtes. Le carnage qui s'ensuivit évoqua dans l'esprit de Hugh plus une sorte de cérémonie qu'une bataille. Si l'esprit du mal avait habité ce petit corps mou, on l'en avait certainement extirpé. Quand ils repartirent, Hugh avait un nouvel arc.

Cette nuit-là, la Laboureuse déposa au campement de Moïse une escouade d'archers bien fatigués.

« Voici nos éclaireurs de retour. La patrouille a été bonne ? »

« Nous avons eu sept chasseurs avant qu'ils aient pu tuer un seul des nôtres. Mais deux autres ont réussi à percer l'aile droite, et nous avons perdu huit hommes à cause d'eux. »

Moïse leur servit le potage qui chauffait dans une « gamelle » : ce n'était en fait qu'un pare-chocs posé sur des pierres et des braises. On y avait mis à bouillir des barres alimentaires et des débris végétaux. Les éclaireurs, épuisés, mangèrent avec avidité.

La journée suivante se passa beaucoup mieux. L'armée avança encore de trente kilomètres vers le sud, effectuant au passage des incursions dans une douzaine de cités-puits. Les Agrimaches kidnappées rendaient beaucoup de services tant qu'on ne leur demandait pas de prendre une part active aux tueries. Elles poursuivaient les engins de Chasse et les archers. Dans la troupe de Moïse, beaucoup possédaient une arme à présent. Les rondes assuraient une surveillance efficace sur les flancs. Les barres de nourriture volées à la fourmilière suffisaient presque à calmer les tiraillements de la faim, le soir venu.

Hugh était relativement satisfait quand il prit place auprès du feu. Il posa sur ses genoux le lourd essieu dont il s'était fait un gourdin.

« Si les choses continuent à bien se passer, nous n'aurons aucun mal à atteindre la frontière. »

Moïse, agité, marchait de long en large. Son immense armée était animée par une résolution qui faisait sa cohésion. Il épouvait le

sentiment de puissance qui doit être celui de tout chef. Il était le premier général de la Terre, le premier depuis un millénaire. Ce soir, il pouvait emmener son peuple où bon lui semblerait, et il le suivrait. C'était bizarre, mais il avait la conviction qu'il triompherait, avec l'aide de Curedent. Il se demanda si tous les généraux étaient aussi optimistes.

Le matin suivant, il inspecta l'horizon avec appréhension.

« Ne sont-ce pas là des Moissonneuses ? »

Hugh suivit la direction indiquée par l'index de Moïse, et vit au loin une horde de machines affairées, qui faisaient voler la poussière et le fourrage.

« Et alors ? Elles font la moisson, c'est leur travail. Du moment qu'elles restent dans leur coin... »

Mais la vue perçante de Moïse et son expérience des jardins l'avertirent que quelque chose n'allait pas. Il courut vers la Laboureuse.

« Vieille mache, dis-moi... que font donc ces Moissonneuses ? »

La Laboureuse braqua sur elle ses optiques. Cinq kilomètres, c'était une grande distance, mais elle était pourvue d'un spectroscopie.

« Elles moissonnent la triple-récolte... mais ce n'est pas mûr. »

Les soupçons de Moïse se trouvaient confirmés. On était en train de faucher une étendue de cinq kilomètres tout autour de l'armée. Et bientôt la mousse recouvrit cette étendue, sur une épaisseur de plus de deux mètres. À la surface, le soleil transforma ces nutriments en une croûte pâteuse. Il y avait certainement des auxines et des hormones insecticides en quantité dangereuse.

« Prenez les chapeaux de puits ! » hurla Moïse. L'armée recouvrait encore un territoire de cinq kilomètres de diamètre. On tordit et on boucha les tuyaux qui déversaient la mousse. Les dix chapeaux de puits contenus sur le terrain furent enlevés ; mais on n'y trouva aucune nourriture. Les distributeurs étaient vides. Les citoyens, apeurés, étaient tapis dans leurs habitacles, et ils mouraient de faim.

Moïse guida quelques-uns de ses partisans parmi les plus courageux jusqu'à la base du puits, en bas de la spirale. Rien. La cité entière était conduite à la famine par la Grande S.T. Il n'y avait même pas d'eau ; les rafraîchisseurs étaient remplis d'ordures.

« A-t-on coupé les vivres à ces citoyens, comme à nous ? interrogea Hugh.

— Ne te fais pas de souci pour eux. Quand nous serons partis, ils retrouveront leurs rations de base habituelles. Nous devons gagner le 50^e parallèle en toute hâte. Nous allons manquer de nourriture. »

Moïse, depuis la berge du canal, cria à Hugh : « Tu as l'antenne ? – C'est fait. »

Hugh s'assit sur le dos treillisé de l'Irrigateur et dirigea par des

ordres précis le jet des tuyaux d'arrosage. La mache faisait de son mieux. Les eaux du canal se répandirent sur la mousse, et la chassèrent. Bientôt, l'armée de ventres creux eut devant elle un chemin détrempé ; elle suivit le canal, repoussant la mousse au fur et à mesure grâce à l'Irrigateur, qui servit aussi à étancher la soif.

« Au moins, il y a de l'eau ici. Ces pauvres bougres dans la fourmière ne sont pas aussi heureux. Il y avait des cadavres sur la spirale de la dernière cité que nous avons investie », dit Hugh.

Moïse haussa les épaules.

« Nous n'allons pas faire du sentiment avec eux. Ils nous tueraient, s'ils le pouvaient. »

Les colonnes d'Agrimaches progressaient vers le sud. L'armée de Moïse s'était divisée en petites compagnies ; chacune d'elles devait résoudre par elle-même le problème de l'eau et de la nourriture ; chacune d'elles, à tour de rôle, se chargeait de la surveillance sur les flancs ; chacune d'elles prenait soin de ses malades et de ses blessés. L'efficacité en était accrue.

Ils arrivèrent dans une large et profonde dépression de terrain, orientée nord-sud. Elle était en culture à présent, mais, dans le passé, elle avait servi de lit aux eaux fraîches de la calotte polaire.

« Est-ce là le Fleuve ? » demanda Moïse.

Curedent étudia la position du soleil.

« Non, répondit-il. Mais ça devrait nous y conduire. Nous avons encore plusieurs jours de trajet devant nous. »

Moïse, Hugh et Curedent, montés sur la Laboureuse, tenaient la tête de l'armée.

« Pour moi, ça ressemble fort au lit d'un fleuve.

— Ce n'est qu'un ancien canal à sec. Curedent recherche les traces géologiques d'un vrai fleuve. C'était autrefois le plus grand du continent... Le Fleuve », expliqua Moïse.

Ce soir-là, tandis que le gros de l'armée se préparait à dormir, la Laboureuse se rendit sur une colline, à plusieurs kilomètres de là. Curedent observa les étoiles.

Les Moissonneuses défrichaient le terrain, la mousse se répandait. Sur le châssis de la Laboureuse, ils étaient à l'abri, mais les repères étaient masqués par la matière blanche, et ils devaient rouler lentement, prudemment.

À l'aube, Moïse dirigea un regard plein d'espoir vers le sud ; un enchevêtrement de blocs de rochers et de carcasses d'Agrimaches abandonnées : la moraine socio-politique qui marquait la frontière du 50^e parallèle.

« C'est là, dit Curedent avec assurance. Nos ennuis touchent à leur fin.

— Ce n'est pas trop tôt, dit Hugh. Quelques jours de plus, et la

famine décimait nos rangs. »

La horde franchit le cercle d'Agrimousse, accéléra le pas, mais s'arrêta au crépuscule, vaincue par la fatigue et la faim, et à une demi-journée encore du but.

« J'ai envoyé des éclaireurs en reconnaissance, dit l'un des chefs de groupe de l'aile gauche. Les volontaires ne manquaient pas... les rations sont rares, au camp.

— J'aimerais bien aller voir, moi aussi, fit une voix de l'autre côté du feu de camp. J'ai hâte de contempler les généreuses récoltes promises par Curedent.

— La Grande S.T. les a peut-être moissonnées aussi ; à des kilomètres à la ronde, on n'aperçoit rien de comestible.

— Ne t'en fais pas. Curedent veille sur nous. » Des Agrimaches s'affairaient bruyamment sur le périmètre de l'immense campement.

« Généreuse... nourriture. *Couic !* dit Curedent. Beaucoup de mes circuits ont été endommagés. Ma mémoire est pleine de trous. *Couic !* Généreuse nourriture au 50^e parallèle. »

Moïse écoutait son cyber de compagnie avec un peu de crainte. Les renseignements fournis par le javelot sur le 50^e parallèle étaient moins précis, moins convaincants que ses prédictions habituelles. Moïse n'aurait de cesse que son peuple fût hors de danger.

Avec l'aurore revinrent les éclaireurs.

« Embuscade ! hurla le premier d'entre eux. Nous sommes attendus par toute une armée. Si nous voulons manger, nous devons nous battre.

— Combien sont-ils ? questionna Hugh.

— Des milliers. Autant que nous. »

Hugh lança à Moïse un regard interrogateur. Curedent couina. D'autres éclaireurs arrivèrent et firent un rapport identique.

« Nous allons nous battre. Que pouvons-nous faire d'autre ? » dit Hugh en faisant tourner son gourdin. Le cri de guerre fut repris par les hommes, que la faim aiguillonnait.

Curedent essaya de repérer des ondes sonores, mais, apparemment, il n'y avait pas de communications en provenance d'appareils de Chasse.

« Attendez. Ce ne sont pas des chasseurs. Quelle sorte d'armée est-ce donc ? »

Les éclaireurs se consultèrent. Petit à petit, ils mirent bout à bout leurs observations hâtives.

« Pas de vaisseaux, ni d'équipement... seulement des javelots. Pas de casques. Des têtes chevelues. Pas d'uniformes, mais des haillons semblables aux nôtres. Mais ils se déploient à la façon d'une armée expérimentée... et contrôlent le terrain, avec des patrouilles en avant-

garde. »

« Pas d'appareils... » marmonna Moïse. Il remonta sur la Laboureuse. « Partons en reconnaissance avec un détachement de maches et d'éclaireurs. Profitons de la lumière du jour pour voir ça de plus près. Curedent pense que nous n'aurons peut-être pas à combattre. »

Le Sage, bras étendus, dans sa robe flottante, faisait face au soleil levant, que la brume dissimulait. Balle étincelait, placée sur un cairn devant lui. Et derrière, dans le lit asséché du fleuve, la foule compacte de ses disciples broncos répétait après lui les paroles sacrées.

« Voici *le Fleuve* ! » psalmodia-t-il.

— « *Le Fleuve* !... *Le Fleuve* !... »

« Bientôt, Olga sera parmi nous ! »

— « Parmi nous !... Parmi nous ! » « Olga est Amour ! »

— « Amour !... Amour ! »

Le Bricoleur et Mu Ren longèrent le lit rocailleux du fleuve pour rejoindre leur abri. Junior dormait sur les paquets.

« Es-tu sûr que c'est bien le fleuve ? Ça me paraît si étroit ! » dit Mu Ren.

Le Bricoleur haussa les épaules. « Pour les cérémonies célébrées par le Sage, un endroit en vaut un autre. Je crois qu'il s'est servi des étoiles pour trouver la latitude. Mais je crains qu'il ne s'en soit pris à trop forte partie. Ses tours de passe-passe suffisent aux villageois, mais il y a ici des Broncos venus des quatre coins du continent... des centaines de milliers. Et ils comptent bien assister à quelque chose de formidable. Sinon, les choses pourraient se gêner. »

Mu Ren s'assit sur son sac. Elle avait à nouveau le ventre gros. Leur troisième enfant, en comptant le second qu'ils avaient perdu.

« Moi, je ne désire rien de formidable. J'aimerais seulement être encore au mont Table. Au moins, nous avons de quoi manger, là-bas. »

Le Bricoleur lui caressa la tête. « Le Sage a promis que nous trouverions une nourriture généreuse, une fois arrivés au Fleuve. Jusqu'à présent, ses prédictions étaient justes. Faisons-lui encore confiance pour cette fois. Il sera toujours temps de reprendre le chemin de la maison si ça ne marche pas. Le service des Chasses n'a pas l'air très actif ces temps-ci. Tout ira bien. »

Il fut interrompu par des cris sauvages, dans le lointain. Semblable réaction était rare chez les Broncos endurcis, que rien n'émouvait. Il devait se passer quelque chose de terrible, pensa le Bricoleur. Il saisit sa lance et courut vers l'endroit d'où provenaient les cris.

Les Broncos se tenaient à distance d'un chapeau de puits. Ils formaient un cercle morne, à cinquante mètres de la porte fermée du

Garage. Devant la Porte, des corps gisaient. Une trentaine de Broncos blessés par flèche se tordaient de douleur ; beaucoup avaient été atteints par plusieurs flèches. Certains ne bougeaient plus.

Le Bricoleur s'élança seul vers les lieux du carnage. Broncos, pouliches et poulains... les tireurs, quels qu'ils fussent, n'avaient pas pris la peine de viser. Puis il se retourna vers le cercle des visages attentifs, et vit que nombre des autres avaient été touchés superficiellement, les flèches encore fichées dans leur corps.

« Il doit y avoir une centaine d'archers ! s'exclama-t-il. Que s'est-il passé ? »

Un des Broncos les plus âgés s'avança. Son biceps gauche était transpercé par un trait sanglant.

« La porte du Garage... Elle s'est ouverte brusquement. Il y avait trois rangs de chasseurs avec des arcs tendus. Ils ont tiré, et la Porte s'est refermée.

— Attention ! »

La Porte s'ouvrait. Le Bricoleur plongea à terre. Une volée de flèches passa au-dessus de lui. Le vieillard ne fut pas assez rapide, et une flèche vint se ficher avec un bruit mat dans sa poitrine. La plupart des autres flèches franchirent les cinquante mètres, jusqu'aux Broncos, mais entamèrent à peine les cuirs durs.

Le Bricoleur hurla : « Que des lanceurs de javelots viennent ici, et vite ! Quand la Porte se rouvrira, il faudra la bloquer avec ces rochers. Nous allons bousiller ces salauds de chasseurs ! »

Les lanciers se mirent en colonne par quatre, avec leurs boucliers de cuir tanné, l'arme prête. Le Garage fixa ses optiques sur les visages résolus, les bras musclés. La Porte demeura close.

Le Sage vint à la rescousse, invoquant les cieux pour obtenir la guérison des blessures. Le Bricoleur passa de longues heures à extraire les pointes de flèches. Chez les adultes, les plaies étaient le plus souvent sans gravité ; le trait avait été dans la plupart des cas arrêté par une côte, par le sternum ou un autre os. Mais les blessures au ventre étaient redoutables, ainsi que celles dans l'épaule ou la hanche, lorsque des artères ou des nerfs avaient été touchés. Pour les enfants, c'était différent. Le trait pouvait traverser de part en part les petits torsos. Le Bricoleur s'affairait, la rage au cœur ; il se représentait ses enfants à la place des victimes.

Lorsque la Porte d'un autre chapeau de puits, à un kilomètre cinq cents de là, s'ouvrit tout à coup et qu'un déluge de flèches se déversa sur les Broncos au repos, les malédictions du Bricoleur résonnèrent dans tout le campement.

« Prenons d'assaut une de ces cités-puits et massacrons-les ! » hurla-t-il.

Un groupe de lanciers hoquetant de fureur se forma bientôt

derrière lui. Le Sage les arrêta de sa main levée.

« Olga est Amour ! entonna-t-il.

— Amour !... Amour ! » reprirent ses disciples.

Il prit le Bricoleur à part et lui parla, une main sur son épaule.

« Nous traversons de dures épreuves, mais je n'ai pas rassemblé mon peuple pour faire la guerre. Nous sommes les Disciples d'Olga, des pacifistes.

— Mais on cible ton peuple de flèches ! Regarde donc ! »

Le Sage prit une pose majestueuse, au milieu de ses fidèles en haillons, ignorant les plaies sanglantes.

« Olga nous protégera. C'est la seule chose qui importe. »

Le Bricoleur secoua la tête et s'en retourna vers Mu Ren et Junior.

« Je n'arrive pas à lui faire comprendre que nous devons répondre à ces attaques. La Grande S.T. va continuer à nous harceler si nous ne rendons pas les coups. »

Elle l'étreignit doucement.

« D'une certaine façon, je suis de ton avis. Mais le Sage a raison sur un point. Si tu attaques la fourmilière, je ne te reverrai peut-être pas. »

Le Bricoleur resta quelques minutes sans mot dire, puis, l'air grave, ouvrit sa trousse à outils. Avec des rochers, il fabriqua une forge à charbon de bois. Il fouilla les jardins moissonnés jusqu'à ce qu'il ait trouvé ce qu'il cherchait : un évent, dont les volets s'avérèrent très forgeables.

Deux enfants, puberté moins quatre, actionnèrent les soufflets en peau de cétaqué tandis que le Bricoleur façonnait le métal. Le feu ronflait, le charbon de bois produisait une jolie lueur orange. Le marteau de pierre tintait contre l'enclume, également de pierre. Les étincelles voletaient. Toute la nuit, il travailla. Les lanceurs de javelots, impatients, lui amenèrent d'autres volets. Ils firent cercle autour de lui, émerveillés, cependant qu'il trempait le métal, le chauffait à nouveau et le martelait.

Le Sage contempla les plaines qui s'étendaient au nord. Ce qu'il vit le démonta quelque peu. Une Agrimache approchait, chargée d'un grand nombre d'archers en guenilles. Derrière venaient deux colonnes d'hommes en armes. Et plus loin, sur la gauche et sur la droite, quatre autres Agrimaches avec le même équipement.

« Mage, demanda un robuste lancier, qui sont ceux-là ?

— Nous verrons bien, répondit le Sage avec confiance. Nous sommes un peuple pacifique. Peut-être veulent-ils parler. »

Il fit signe à un petit groupe de ses disciples de poser les armes et de se rendre auprès de la première Agrimache. Lui-même se hissa sur un rocher élevé pour encourager ses hommes, et faire savoir à ces étrangers qui arrivaient qu'ils avaient affaire à un puissant sorcier qui

ne les craignait pas.

Moïse se raidit en voyant cette meute désordonnée dévaler les rochers et accourir vers lui. Il se détendit en constatant qu'ils étaient sans armes.

« C'est le Sage du mont Table, dit enfin Curedent. Balle est avec lui. »

Le vieux Moon avait parlé à Moïse du Sage et de ses ouailles.

« Des Broncos, organisés en armée, comme nous ? fit Hugh. J'ai du mal à le croire, après ce que tu m'en as dit.

— Moi aussi, dit Moïse en hochant lentement la tête. Ça m'intéresserait beaucoup de connaître la raison de ce rassemblement. »

Moïse rencontra le Sage devant un feu de camp, en zone neutre entre les deux armées.

« Qu'est-ce qui vous a amenés ici ?

— Olga. Il doit y avoir un grand rassemblement. Olga pourvoira à notre nourriture. Elle nous protégera des chasseurs.

— C'est pour la nourriture que nous sommes ici, expliqua Moïse. Si votre Olga doit combler votre faim, elle ne vous a pas conduits au bon endroit. Toutes les terres ont été moissonnées au nord du 50^e parallèle. Quel est l'état des récoltes, au sud ?

— Tout a été moissonné aussi. La fourmilière a cherché à nous affamer et nous a inondés sous la mousse.

— Tout est moissonné au sud du 50^e ? » fit Moïse, surpris.

Le vieux mage acquiesça. Curedent couina.

Moïse et le Sage regardèrent chacun les visages anxieux de leurs fidèles affamés. Ils avaient atteint *le Fleuve*. Où était la manne ?

« Quand Olga doit-elle ?... commença Moïse.

— La prophétie s'accomplira lorsque les signes s'accorderont, dit avec fermeté le vieux sorcier.

— Quand le saurons-nous ? »

— Ce soir, je vais consulter ma boule de cristal, sous les étoiles. »

À la fin de la conférence, Moïse se releva pour aller rapporter à ses troupes enfiévrées ces maigres encouragements.

« Au fait, dit le Sage avant de partir, surveillez bien les chapeaux de puits sur votre terrain. Il y a des archers derrière les Portes des Garages. Ils font beaucoup de victimes à chaque fois. Mais notre Bricoleur a trouvé un moyen de défense.

— Merci de l'avertissement. »

Trois Broncos basanés, appuyés contre un chapeau de puits, admiraient l'œuvre du Bricoleur : de courtes épées étincelantes, au

poli inégal, mais acérées. Dans le campement, tous dormaient ; dans chaque famille, on s'était pelotonné les uns contre les autres pour la nuit. Dans le ciel, les étoiles scintillaient.

Brusquement, la paroi s'ouvrit derrière eux. Deux des hommes s'affalèrent à l'intérieur. Le troisième resta planté, bouche bée, et reçut une salve de flèches en pleine poitrine. Derrière lui, des Broncos blessés poussèrent des hurlements. Il ne pouvait plus respirer. Il baissa les yeux sur le faisceau de traits empennés qui dépassaient de son torse ; il sut qu'il allait mourir. Mais un guerrier ne meurt pas ainsi ; il entraîne ses ennemis avec lui ! Il marcha avec peine jusque dans le Garage, avant que la Porte ne se soit refermée. Pendant trois minutes et demie, son épaule et son bras droits furent animés d'une vie autonome. L'épée flambant neuve résonnait contre les côtes et les crânes des Néchiffes. L'eau de rose qui leur servait de sang se répandit à flots sur le sol du Garage. D'autres flèches transpercèrent son corps, touchant les poumons et l'abdomen. Aucune ne pénétra son crâne épais. Une anoxie cérébrale eut finalement raison de lui.

Le Bricoleur arriva sur les lieux avec six hommes munis d'épées. Il s'arrêta pour couper la pointe d'une flèche afin que la vieille femme qu'elle avait frappée puisse ôter le trait et bander sa jambe. Un tout petit poulain agonisait dans les convulsions, cloué sur le sein déjà froid de sa mère.

« Des flèches. Bon sang ! où sont passés les trois hommes que j'avais placés à la garde ?

— À l'intérieur, gémit un blessé.

— Apportez quelque chose pour enfoncer la Porte ! » cria le Bricoleur. Il appuya l'oreille contre la paroi. Rien. Elle était trop épaisse. « Dépêchez-vous ! » Il martela la Porte de la garde de son épée.

Quatre solides Broncos s'avancèrent munis de lourdes pierres. D'une manière inattendue, la Porte s'ouvrit. Tous se plaquèrent au sol. Pas de flèches. L'intérieur du Garage ressemblait à un abattoir. Deux Broncos transformés en pelotes à épingles gisaient à terre. Autour d'eux, plus de trente chasseurs, plus ou moins en pièces. Un troisième Bronco était appuyé contre les commandes manuelles de la Porte. Il avait reçu cinq flèches. Il sourit à la vue des siens et s'affaissa.

Le Bricoleur se précipita vers lui.

« Contrôlez la spirale ! » commanda-t-il à ses hommes.

Les deux guerriers criblés de flèches étaient morts. Le troisième souriait, malgré l'affaiblissement causé par la perte de sang. Son poulx était rapide et ténu. Les flèches étaient toutes plantées dans les muscles et les cartilages de ses épaules, son cou et son visage. Le Bricoleur se hâta d'enlever les flèches pendant que le flux d'adrénaline empêchait l'homme de souffrir.

Le garde de la Sûreté se plaqua contre le boyau tandis que les chasseurs se ruaient hors du métro et grimpaient la spirale à toute vitesse. Un Néchiffe les regarda passer.

« Ils sont armés, à l'intérieur de la cité ? interro-gea-t-il.

— Ils vont combattre des Broncos dans les jardins, expliqua le garde.

— Mais les armes, les armes tranchantes, ne sont pas autorisées dans la fourmilière ?

— Le Comité des Objets Tranchants a été consulté. Rentrez dans votre habitacle. Vous ne devez pas obstruer le passage. »

Plus tard, quand les troupes furent montées, le Néchiffe sortit sur la spirale, ainsi que ses voisins apathiques. La bataille n'excitait que modérément leur curiosité. À deux volutes plus haut dans le puits, un combat se livrait. C'était à plus de cent mètres de distance, mais ils purent distinguer des flèches qui volaient et de courtes épées qui hachaient l'air. Un Bronco hirsute, violacé sous la faible lumière, descendit en courant la spirale. Il enfonça son épée dans la bedaine blanche d'un chasseur rondouillet et poursuivit son chemin, tête baissée. La spirale était encombrée de citoyens hébétés, indifférents à cette effusion de sang. Ils avaient vu les hommes de la Sûreté pousser vers le vide-ordures plus d'un petit enfant pleurant et se débattant. Le spectacle d'un chasseur aux prises avec un Bronco offrait peu d'intérêt à leurs yeux ; bientôt, ils s'en lassèrent et retournèrent chacun à leurs menus travaux : courses au distributeur, préparation de la fusion, toilette dans le rafraîchisseur.

Des six manieurs d'épées du début, trois seulement parvinrent à la base du puits. Les cent chasseurs gisaient sans vie. Les trois autres hommes, blessés, regagnèrent le chapeau du puits pour se faire soigner. On dépêcha des lanciers dans la spirale pour prêter main-forte aux porteurs d'épées.

« Cette cité est conquise », dit fièrement le guerrier dont le Bricoleur arrangeait l'oreille déchiquetée. Il fallut mettre une attelle à un cubitus fracturé. Mais ce n'était que le bras gauche. Avec un bon pansement, il pourrait retourner au combat dès le lendemain ; le volumineux bandage lui servirait de bouclier.

« Du bon travail, fit le Bricoleur. Au moins, nous tenons un chapeau de puits. Nous pourrions dormir en paix cette nuit.

— Rappelle tes hommes, dit le Sage.

— Quoi ? Nous venons juste de nettoyer ce nid de rats, et tu veux qu'on le leur rende ?

— Tous les Disciples d'Olga doivent être réunis auprès du Fleuve ce soir. Les signes sont favorables. »

Le Bricoleur leva un doigt et ouvrit la bouche pour discuter, mais il

vit qu'autour de lui les Broncos, avec un religieux respect, s'empressaient d'obéir. Il se tint coi. Les porteurs d'épée se retirèrent de la base du puits.

« Rendre la cité... » marmotta le Bricoleur. Il retourna à sa forge. Les pouliches avaient cousu des peaux pour fabriquer de nouveaux soufflets, et ramassé du bois dans les vergers. Le Bricoleur donna des instructions. On construisit dix forges de plus. De vigoureux Broncos maniaient les marteaux de pierre et trempaient le métal. Le nombre des épées s'accrut.

Le Bricoleur surveillait la lame incandescente sur les braises orangées.

« Encore en train de faire des dents ? » interrogea une voix familière.

Le Bricoleur se retourna et vit un vieillard noueux au sourire narquois : le vieux Moon. À son côté, un chien à trois pattes : Dan aux crocs d'or. Leur corps portaient des cicatrices supplémentaires, mais, à part cela, ils n'avaient guère changé depuis l'époque du mont Table.

« Moon... Dan... » dit le Bricoleur en agitant l'épée chauffée à blanc. Il la trempa dans un pot rempli d'eau. Une vapeur s'éleva. Il se dirigea vers ses vieux amis.

« Encore en train de faire des dents ? » répéta Moon.

Le Bricoleur acquiesça. « Et pour toute une armée, cette fois. »

Moon jeta un regard à la ronde, en se frottant les mains avec ardeur.

« Alors, vous vous êtes enfin décidés à rendre les coups à la Grande S.T. ? Vous avez pris un bon départ, à ce qu'on dirait, fit Moon en lorgnant les Portes démantelées du chapeau de puits. Vous avez besoin de bons soldats ? »

Dan détecta la fougue guerrière dans la voix de son maître. L'animal renifla les alentours, l'oreille basse, mais ne vit aucun danger.

Le Bricoleur regarda Moon ; ce n'était pas un soldat, rien qu'un vieil homme, un très vieil homme accompagné d'un chien.

« Bien sûr, Moon, dit-il en souriant. Tu peux nous être utile. Viens, allons rejoindre Mu Ren. Nous bavarderons en mangeant. » Il ne parla pas de repos ; cela aurait vexé Moon : quoi, parce qu'il avait parcouru trois mille kilomètres... ?

Le brouet était pauvre, le bébé affamé. Moon remarqua tout cela.

« Tenez, ajoutez ça à la soupe. De petites provisions de bouche. Ça provient d'un chasseur qui m'avait pris pour une proie facile. »

Il laissa tomber dans le breuvage quelques morceaux de viande brune et filandreuse. La soupe prit aussitôt une teinte plus foncée et ressembla davantage à une vraie nourriture. Junior cessa de réclamer

après en avoir ingurgité deux bols.

Après que le Bricoleur l'eut informé des raisons de leur présence en cet endroit, raisons qui confinaient à la superstition, Moon demanda où se trouvait Curedent.

« Lui et Moïse commandent les troupes au nord. Ils possèdent une centaine d'Agrimaches, et une main-d'œuvre apparemment capable de les réparer. Je n'avais jamais vu autant de techniciens des diverses castes. »

Moon se leva, Dan dressa la tête.

« Tu ne restes pas dormir ici ?

— Non. J'ai dans ma poche l'embase de Cure-dent. Il faut que je la lui rende. Il peut en avoir besoin. »

Il sortit un petit cylindre muni d'un optique et de plusieurs indicateurs de couleur.

Le Bricoleur escorta Moon et Dan jusqu'à la lisière du camp.

« Qu'est-ce que cette cicatrice en forme d'étoile sur le poitrail de Dan ?

— Une flèche. Elle a traversé le médiastin postérieur et s'est fichée dans la troisième vertèbre lombaire. Le nerf spinal antérieur était atteint, la patte gauche et la queue paralysées. Les réflexes et le système sensoriel étaient intacts. Il a perdu les orteils de la patte gauche, mais il va bien. Sa vessie et ses intestins m'ont inquiété pendant un certain temps, mais leurs fonctions ont repris. Rien ne peut relayer les nerfs sacrés, tu sais. »

Le Bricoleur hocha la tête. Tandis qu'ils conversaient, il dessina machinalement une vue en coupe du faisceau médullaire, montrant les trois cordons de matière grise : le postérieur, régissant le système sensoriel ; le latéral, commandant les fonctions réflexes ; l'antérieur, dont dépendent les fonctions motrices. Seul ce dernier était endommagé sous la troisième lombaire, en ce qui concernait Dan ; mais sa patte droite fonctionnait encore très bien.

« Le trait est sorti sans peine au bout de trois semaines, dit le vieux Moon. La pointe est toujours à l'intérieur. Il ne peut plus remuer la queue. » Il prit la brindille avec laquelle le Bricoleur avait tracé le schéma et esquaissa une hache à double tranchant.

« Si vous comptez attaquer à nouveau les cités-puits, tu devrais essayer de fabriquer une bipenne sur ta forge. Six ou sept livres de métal, le poids approprié pour un manche de la longueur de l'avant-bras. Ces sortes de hache sont très pratiques quand il s'agit de se tailler un chemin... Le tranchant affûté est réservé aux pièces de choix », ter-mina-t-il en riant.

Moon était plus âgé que le Bricoleur et plus expérimenté. La bataille qui s'annonçait paraissait bien autre chose qu'une lutte pour obtenir des calories. Deux siècles d'errance à travers la Terre lui

avaient donné une certaine perspicacité.

Josephson leva les yeux vers l'écran. Ses troupes avaient repris la cité-puits sans combattre. Les Broncos étaient retranchés dans le Garage derrière des barricades de ferraille. Ils possédaient des arcs et des flèches, mais les petits arcs, trop légers pour eux, se rompaient dans la chaleur de la bataille. Des Broncos frustrés sautaient par-dessus les barricades et s'élançaient dans la spirale pour repousser les troupes néchiffes qui s'y aventuraient. Le Sage leur avait ordonné de demeurer à la surface, aussi ces sorties étaient-elles de courte durée.

« N'essayez pas de reprendre le Garage, commanda Josephson. Etendez simplement devant un réseau de filets, et restez en position derrière. Tâchez de garder la quatrième volute de la spirale. »

Le commandant des troupes s'exécuta. On tendit les filets.

Josephson se brancha sur les appareils de Chasse du Pays Blanc. Il y avait de fortes interférences provoquées par les ondes E.M.

« Nous arrivons, Josephson. Six appareils sont attendus d'ici trois jours. Et douze autres la semaine d'après. Nous n'en avons perdu que deux jusqu'à présent.

— Comment les neuro-circuits supportent-ils les orages magnétiques ?

— Très bien. Nous sommes en contrôle manuel, bien sûr. Mais, pendant les accalmies, les communications sont très claires.

— En contrôle manuel ? Où avez-vous trouvé tous ces pilotes ?

— Nous apprenons... Oh ! oh ! le numéro trois est à nouveau en difficulté ! Je ferais mieux de modifier les prévisions : cinq vaisseaux d'ici trois jours, et treize la semaine prochaine. Nous nous entraînons. »

Josephson contacta d'autres équipes. Partout c'était la même chose : arrivée prévue d'ici une semaine, à un ou deux jours près. Les engins marchaient couci, couça, faisaient halte pour des réparations, regimbaient car les ondes E.M. leur donnaient la migraine, et souffraient de diverses affections visuelles.

Le soir tombait sur les campements. Curedent était nerveux. Moïse emmena le cyberjavelot jusqu'à l'angle sud-ouest du camp, et escalada l'édifice rocheux.

« Mon embase se trouve près d'ici.

— Celle que tu as laissée à... Moon ? fit Moïse avec animation. Il est vivant ? Où ?... » son regard courut vers le camp bronco, qui s'étendait au sud, en pagaille. Sur cinq kilomètres, le sol était couvert de guerriers affairés, de femmes et d'enfants. On avait dressé des abris. De la fumée montait des feux où cuisait la nourriture. Des bébés pleuraient.

« Le voici », dit Curedent en infléchissant la charge de sa

membrane de surface pour désigner le vieillard voûté et le chien au museau allongé, claudiquant sur trois pattes.

Moïse se mit à faire de grands signes, à crier à tue-tête.

Le vieux Moon ne dit pas grand-chose. Il était heureux de les revoir, bien sûr, mais les discours n'étaient pas son fort.

« Voici ton embase », dit-il simplement en tendant à Curedent le cylindre décimétrique, qui s'ajustait sur l'extrémité inférieure du cyber, la plus épaisse.

« Sois le bienvenu, le vieux au chien. Comment va cette blessure ? »

Le vieux Moon gratta la cicatrice, qui faisait une fronce en haut et à gauche de son abdomen. « Elle me démange quand il va pleuvoir. Sinon, ça va. Mais elle a suppuré un sacré bout de temps. Le côlon a dû être touché, ainsi que les poumons, car j'ai craché des matières fécales pendant trois mois. »

Curedent consulta ce qui restait de ses données anatomiques.

« C'est peu probable, dit-il. Le côlon, oui, mais pas les poumons. Mais les colibacilles de l'intestin ont pu se répandre dans les plèvres et transmettre à tes expectorations une odeur putride. »

Le vieux Moon leva l'épaule gauche afin de montrer qu'il lui restait beaucoup de mobilité.

« En meilleure forme que jamais », grogna-t-il. Ses dents en or étincelèrent dans la lumière du couchant. Sa carcasse s'était étoffée ; il avait dû bien manger. Dan avait bon aspect lui aussi. Sa patte gauche se terminait au tarse, et l'obligation de marcher sur trois pattes avait renforcé la musculature de la patte droite et du tronc.

« J'arrive du camp du Sage. J'ai vu le Bricoleur et sa compagnie. Leur principale préoccupation, c'est la nourriture, à ce qu'il m'a semblé, dit Moon.

— Ici, c'est pareil.

— Mais vous avez conquis des chapeaux de puits. Vous avez des troupes et des maches...

— La Grande S.T. a coupé les vivres dans ces cités. Les citoyens eux-mêmes meurent de faim, expliqua Moïse.

— Alors, attaquons la Grande S.T. » Moïse recula devant cette proposition.

« Investir la fourmilière, tu n'y penses pas ?

— Si, sacré bon sang ! Investir la fourmilière ! Conduire les troupes à l'assaut des spirales et des couloirs du métro ! Faire déguerpir ces petits asticots livides qui nous ont pris notre planète !... Les faire déguerpir, et les mettre à la broche ! » dit le vieillard, réjoui.

Le jeune et sensible Moïse tressaillit à ces paroles brutales.

« Mais le Sage ne veut pas faire la guerre. Il est ici pour des motifs religieux... conjonction planétaire et tout le reste.

— Le Sage ! reprit le vieux Moon, méprisant. C'est peut-être le Sage pour toi, mais pour moi ce n'est que le Crétin du mont Table. Un type qui abuse de pauvres gens naïfs par des tours de magie, et crée une religion afin de ne pas être obligé de gagner ses calories à la sueur de son front... c'est un salaud ! »

Moïse essaya de le calmer. « Allons, allons. Ce n'est pas une tâche facile que de veiller sur des milliers de gens affamés. Je sais ce qu'il en est. J'ai moi aussi une foule de disciples au ventre creux. Pour le moment, nous avons tous besoin de manger. »

Moon fulmina : « Sacrebleu ! on peut toujours trouver quelque chose à se mettre sous la dent ! Donnez-moi une escouade d'archers et je vous ramène de quoi vous rassasier.

— Mais je t'ai déjà dit qu'il n'y a rien dans les cités-puits. Même les Néchiffes sont réduits à la famine. »

Moon sourit du même sourire malveillant que Moïse lui avait vu dans la grotte, après l'Escalade.

« Oh ! bien sûr, ça ne sera pas assez faisanté ! »

Moïse se sentit un peu faible. Si les choses en étaient à ce point... il essaierait d'y survivre. Il fit signe aux archers qui se reposaient, adossés contre la Laboureuse. Le soleil était couché. Une faible lueur bleuâtre soulignait l'horizon à l'occident.

« Soldats ! dit-il, le vieux Moon et son chien Dan vont vous conduire à la chasse... à la chasse aux Néchiffes. »

Ils hochèrent la tête. Le jour ou la nuit, c'était pareil dans la fourmilière.

Moon prit la tête de l'escadron. « Nous allons ramener de la viande ; il faudra choisir les jeunes en bonne santé. »

L'un des archers, un jeune homme avec des favoris peu fournis et la marque d'une ancienne tumeur sur son cuir chevelu, demanda avec quelque hésitation :

« De la viande, chef ? Nous allons les... les manger ? »

— Ecoute, fiston, tu n'es pas obligé de venir. Mais je voudrais vous rappeler que ces barres de protéines dont vous vous êtes nourris en route provenaient des patients, de vos ex-voisins qui ne s'en sont pas sortis. Depuis votre réanimation, vous êtes des cannibales, que vous le vouliez ou non. Tout le monde l'est sur cette foutue planète. Il n'y a pas d'autre viande. »

Le jeune homme partiellement chauve sortit de sa poche la moitié d'une barre de protéines et regarda Moïse, incrédule. Moïse hocha la tête tristement.

« Elles ont subi un traitement, mais ce sont bien des protéines d'origine humaine. »

L'escadron se mit en marche derrière Dan et Moon.

Le Sage étudiait ses cartes et ses perles à la lueur du feu. Puis il porta sa boule de cristal en haut du rocher le plus élevé qu'il put trouver entre les deux armées. Des étoiles brillantes clignotaient dans un ciel noir d'encre. La lune n'avait pas encore fait son apparition. Le Sage entonna ses prières et ses incantations. Elles se répercutèrent à travers les deux camps, qui chantèrent bientôt en chœur les louanges d'Olga.

Balle resplendissait de vives lueurs, rouges, bleues, puis un blanc éclatant. Les armées se turent, frappées de terreur. Le Sage contempla les deux, plein d'espoir. Rien n'avait changé. L'aurore boréale était toujours perceptible. Les étoiles scintillaient, muettes. Certaines d'entre elles étaient sans éclat ; c'était, Moïse en était persuadé, ce qu'on appelait les étoiles errantes : les planètes. Le silence se prolongea. L'espace d'un moment, à l'est, le disque lunaire attira leurs regards. Puis Balle s'obscurcit. Le Sage marmonna que les signes n'étaient pas tout à fait propices, et qu'il ferait une nouvelle tentative la nuit suivante.

La déception fut vive dans les deux camps. Le Bricoleur s'enfonça dans les ténèbres avec une petite troupe de soldats. Ils franchirent le cercle d'Agrimousse grâce à une Laboureuse et allèrent piller des jardins éloignés. Geste symbolique, qui ne leur procura que quelques maigres calories nettement insuffisantes pour la horde d'affamés, mais qui prouva que pareille expédition était possible. À l'aube, ils n'avaient pas encore dépassé le cercle de mousse quand arrivèrent les vaisseaux de chasse ; il y en avait une vingtaine, dont on voyait luire les coques à trois cents mètres d'altitude. Les sas s'ouvrirent et les flèches tombèrent en grêle sur la Laboureuse. Les hommes descendirent et s'abritèrent sous le volumineux châssis.

« Levez vos boucliers ! » clama Moïse tandis que l'escadrille survolait le camp, faisant pleuvoir les flèches. La plupart d'entre elles se fichèrent dans la terre. Il n'y eut que quelques blessés légers. Les flèches étaient trop légères, et la pesanteur ralentissait leur course.

L'escadrille tenta d'opérer un demi-tour. Deux appareils se heurtèrent et s'écrasèrent dans un canal. Les autres se dispersèrent.

« Pas très brillant ! » commenta Hugh. Une section de Broncos repêcha les engins. Les Néchiffes de l'équipage furent achevés avec promptitude et clémence. L'un des appareils parut encore utilisable au Bricoleur.

« Ils devaient avoir pris les commandes manuelles ; les cerveaux-maches ne permettent pas qu'on tire de l'intérieur des vaisseaux. Tu as raison, ce n'est pas très brillant. Il faut de l'entraînement pour piloter une machine comme ça », dit-il.

Les capots des engins restèrent soulevés toute la matinée ; le Bricoleur enlevait des pièces d'un appareil pour les mettre sur l'autre.

Il ôta l'antenne et régla les commandes manuelles.

« Un bon appareil, et quelle acuité optique ! Nous pourrions effectuer un vol de reconnaissance qui nous apprendrait beaucoup. Envoie un messenger à Moïse et à Curedent pour leur demander s'ils veulent survoler le champ de bataille à quinze cents mètres d'altitude. »

Le Bricoleur se remit au travail. On rechargea dans un Garage la batterie de l'engin inutilisable et on la souda à l'arbre de transmission de celui qui était en meilleur état. Le Bricoleur désigna quatre archers et quatre bretteurs pour l'accompagner. Moïse arriva aux environs de midi.

Le Bricoleur maniait les commandes en professionnel. Les vols de rodage accomplis pour le Contrôle des Chasses avaient fait de lui le meilleur pilote du Service. Avec la bipenne sous son siège, il était aussi le mieux armé. Moïse s'agrippa à son siège tandis qu'ils survolaient leurs troupes à basse altitude. Les Broncos passèrent par les hublots leurs têtes hirsutes, ce qui déclencha des acclamations en bas.

Ils passèrent de la sorte leurs armées en revue ; en tout, un demi-million d'âmes, en comptant les femmes et les enfants. Leurs camps s'étendaient sur un rayon de cinq kilomètres autour de l'intersection du lit du fleuve et de l'édifice rocheux marquant le 50^e parallèle. Les hauteurs étaient gardées par des archers ; les chapeaux de puits – il y en avait dix à l'intérieur du campement – par des lanciers et des manieurs d'épée. La circonférence était marquée en pointillé par une centaine d'Agrimaches, espacées de cinq cents mètres et chargées d'archers.

Le Bricoleur sourit.

« Nous sommes bien gardés. »

Moïse inclinait à penser de même. Il pouvait voir la section commandée par Hugh Konte faire le tour du campement, défiant les appareils de Chasse.

À six cents mètres d'altitude, le spectacle était différent. La mer d'Agrimousse montait et descendait sur un espace quatre fois plus grand que celui occupé par l'armée. La Grande S.T. pouvait tout aussi facilement inonder une zone de trente kilomètres de diamètre, voire de trois cents. À mesure qu'ils prenaient de l'altitude, leurs certitudes diminuaient. Les chapeaux de puits semblaient recouvrir la Terre à l'infini, par milliers, par dizaines de milliers.

Un appareil de Chasse s'approcha, d'une manière pataude. Le Bricoleur le contourna. Du dehors, les hublots étaient opaques. Ils se mit à l'écoute sur la longueur d'ondes des transmetteurs. Rien.

« Essayons de l'abattre, fit le Bricoleur, enthousiaste. Que trois des archers s'agenouillent en dessous de la verrière, et tirent quand je

commanderai l'ouverture. »

Il opéra une manœuvre afin de se placer sous l'autre appareil et ouvrit le hublot. L'air propulsé par l'autre engin lui gifla le visage.

« Allez-y ! » hurla-t-il. Une volée de flèches résonna contre la coque. Le Bricoleur vira sur la droite. L'engin de la fourmilière descendit en zigzaguant, et en semant des pièces détachées. Il atterrit dans une plantation d'arbres fruitiers.

Le Bricoleur piqua vers l'appareil endommagé pour l'examiner.

« Regardez comment il a atterri, jubila-t-il. En plein sur un tronc d'arbre. Il ne volera jamais plus. Si nous nous posions pour exécuter l'équipage ? »

Moïse examina le terrain.

« Nous sommes à quinze kilomètres de notre camp.

— Et alors ? Nous n'avons pas besoin de nous poser. Hé ! vous autres ! Que deux de vous passent un harnais. Je vais vous larguer sur le toit. Vous pourrez défoncer le hublot et réduire l'équipage en chair à pâté. Aucun problème. »

Moïse jeta un regard à Curedent. Pas de signe de danger. Il acquiesça.

Le Bricoleur fit du sur-place tandis que les deux hommes au bout du harnais administraient le coup de grâce. Le moteur tournait au ralenti. Moïse ne relâchait pas sa surveillance.

« Appareils en vue ! » les prévint Curedent.

Le feuillage leur cachait presque entièrement le ciel, mais Moïse craignit le pire. Curedent couinait en essayant d'évaluer la distance et le nombre des vaisseaux.

« Dépêchez-vous en bas !

— Vous ne voulez pas une tête en souvenir ?

— Non.

— Vingt appareils. Se rapprochant à grande vitesse », dit Curedent.

Le Bricoleur fit remonter les soldats et prit de l'altitude.

« Vois si tu peux les atteindre », suggéra Moïse en passant Curedent par le hublot. Le petit cyber émit des étincelles menaçantes.

L'escadrille les survola à six cents mètres d'altitude, puis se déploya, et les engins se mirent en formation suivie pour les prendre en chasse.

« Ils nous ont repérés, ça ne fait aucun doute », dit le Bricoleur en virant brusquement.

Leurs poursuivants se rapprochèrent après avoir pris l'hypoténuse de l'angle droit décrit par le Bricoleur.

« Ils ne se rentrent pas dedans, cette fois », dit Moïse.

Le Bricoleur régla l'optique de l'appareil sur une amplification maximale.

« Ils viennent du Pays Orange. »

Il ouvrit le transmetteur. Le visage de Val apparut sur l'écran. Ils se dévisagèrent âprement.

« Tu sais encore piloter ? dit Val.

— Oui, ça va, fit le Bricoleur en s'élevant davantage.

— C'est ce que nous allons voir », le défia Val, L'écran s'éteignit.

L'un des appareils quitta la formation et accéléra l'allure. Les autres se dispersèrent et restèrent à basse altitude.

Le Bricoleur essaya de se placer sous l'engin ennemi pour permettre aux archers d'atteindre les pales, mais l'autre piqua soudain jusqu'au niveau de la cime des arbres. Les hublots s'ouvrirent à plusieurs reprises et des flèches vinrent cliqueter contre la coque de l'appareil du Bricoleur. Trois des autres vaisseaux revinrent soudain à l'attaque, en formation triangulaire. Il tenta de gagner de l'altitude, mais l'engin néchiffe en dessous de lui se mit à décocher des flèches dans ses hélices.

« Ils apprennent vite, c'est certain », dit le Bricoleur. Son front était mouillé de sueur. Il partit en trombe dans une course en zigzags.

Curedent dirigeait des faisceaux de lumière en direction des hublots de l'ennemi, dans l'espoir d'aveugler ses occupants. L'engin hésita, puis fit volte-face. Le Bricoleur prit à toute vitesse la direction du camp. L'escadrille néchiffe se reforma et vint les bombarder de quelques tonnes de blocs de pierre de construction. Une nouvelle fois, ils évitèrent facilement le danger et s'en tirèrent sans grand dommage.

Les patrouilles postées à l'entour du camp signalèrent avoir repéré trois escadrilles ennemies, soit plus de cinquante appareils. Ils n'y avait eu qu'une seule escarmouche : une colonne partie chercher des vivres au-delà du cercle d'Agrimousse avait été arrêtée.

« Davantage de vaisseaux aujourd'hui. Mais pas d'attaques concertées. Ils sont probablement en train d'organiser leurs forces. Tout en nous affamant. Quand ils seront en nombre suffisant, ils attaqueront », dit le Bricoleur.

Moïse opina.

« Et nous, nous ne pouvons pas les combattre d'une manière efficace avec une armée de fantassins. Ce sont des engins de chasse en train de se rassembler, là-bas. Ils doivent être à quinze kilomètres d'ici ; ils nous surveillent. »

Le Bricoleur et Moïse s'avancèrent vers le chapeau de puits où était entré Moon et son escadron la nuit précédente. Des Broncos et des ex-patients faisaient la queue devant la porte. Ils rentraient les mains vides et ressortaient chargés de quartiers de viande rouge. Ils laissaient derrière eux des traînées humides de couleur rose. Ça ne ressemblait pas à de la chair humaine, aussi Moïse décida-t-il d'aller voir ce qu'il en était.

La file s'étirait tout le long de la spirale jusqu'à la base du puits.

Dans les boyaux et les habitacles, tout était silencieux. Moon et ses archers s'étaient postés en embuscade à l'entrée du métro. À l'aide de harpons rudimentaires attachés à des câbles minces, ils épinglaient les Néchiffes qui descendaient des wagons. Le coup suffisait généralement à immobiliser leurs victimes ; dans le cas contraire, le rapide dépeçage mettait fin à leurs soubresauts.

Moïse donna des ordres à une vingtaine de Broncos en plein travail.

« Cachez ces têtes et ces entrailles dans les galeries. Veillez à bien ôter toute la peau, les mains et les pieds aussi. Il ne faut pas offusquer les cuisiniers.

— Ce petit-là, qu'en faisons-nous ? On le rejette ?

— Oui, s'il est encore vivant. Sinon, ne le jetez pas. »

Le vieux Moon sourit en apercevant Moïse. « Qu'en dis-tu ?

— Merveilleux, répondit Moïse, sans grand enthousiasme.

Merveilleux. Mais vous allez devoir débrayer quelque temps. Ce soir, le Sage va célébrer une autre cérémonie. Il veut que tous soient présents.

— Le Crétin du mont Table... » grommela Moon. Moïse changea de sujet.

« Nous avons capturé un appareil de Chasse, aujourd'hui. Le Bricoleur l'a remis en état, et il marche à merveille. Nous sommes allés inspecter les environs. Des engins ennemis sont en train de se rassembler en dehors du cercle d'Agrimousse.

— C'était à prévoir, dit Moon en s'essuyant les mains. Il y a assez de viande ici pour tous ceux qui sont dans la spirale. On débraie, les gars. Filez voir le Sage. Il a encore une crise mystique. »

Moon et Moïse remontèrent la spirale, suivis de Dan, qui grignotait une main.

La lueur orangée des forges, à Parrière-plan, éclairait d'une manière étrange le Mage, qui avait repris ses incantations. Les rescapés de Dundas avaient découvert des tonnes de fer malléable dans les garages : des transformateurs de maches usagées. Le fer était suffisamment tendre pour être rapidement façonné en bipennes et en épées de cinquante centimètres de long, et suffisamment dur pour transpercer une centaine de Néchiffes.

Moïse, Moon et le bricoleur étaient assis dans la cabine de leur appareil et écoutaient un programme de variétés de la fourmilière, cependant que, plus loin, le Sage extravaguait.

« A-t-on doublé les patrouilles ce soir ? questionna Moïse.

— Hugh s'en est chargé. C'est un organisateur-né. Ses détachements de surveillance sont composés d'hommes des deux camps ; des muscles et des cerveaux, comme il dit. »

Un cantique leur parvint, apporté par le vent.

*Nous nous rassemblerons auprès du fleuve.
Nous nous rassemblerons auprès du fleuve,
Le merveilleux fleuve de l'Amour.*

Moon et le Bricoleur eurent un sourire railleur. Moïse manipulait le transmetteur, essayant diverses chaînes, et obtenant surtout des grésillements.

« Essaie 83,6 », suggéra Curedent.

Moïse obéit, et le visage tendu de Josephson apparut sur l'écran.

« Salut ! dit Moïse. Que faites-vous là ? »

Josephson prit un air penaud. « Je monte une Chasse contre vous, tous autant que vous êtes. »

Moon et le Bricoleur se pressèrent derrière Moïse,

« Une Chasse ?

— C'est ça. Une Grande Chasse, fit Josephson, laissant transparaître une certaine fierté.

— C'est qu'il a l'intention de nous tuer tous », dit le Bricoleur.

Josephson leva les yeux vers lui.

« C'est juste. Que voulez-vous, le devoir avant tout. Et mon devoir, c'est de vous exterminer. »

Le Bricoleur rit et repassa sur un programme de musique légère. « Evitons de trop bien connaître nos ennemis. Nous pourrions avoir des scrupules à les tuer le moment venu.

— Essaie 21,9 », dit Curedent.

Le Bricoleur arqua un sourcil et tourna le sélecteur. Le visage de Val se montra. Il portait des lunettes noires.

« Qui est là ? » demanda Val. Derrière lui se tenait un homme obèse : le gros Walter.

« C'est le Bricoleur ! »

Val eut un sourire des plus cyniques. « Mauvaises nouvelles pour vous, les Disciples d'Olga. Vous avez choisi le mauvais moment pour vous rendre au fleuve.

— Comment ça ?

— Il n'y a pas de conjonction planétaire. Jupiter est seul en Sagittaire, expliqua Val en cherchant à tâtons sa collection de perles. Nos astrologues ont étudié la manière dont vos perles étaient enfilées. Arrêtez-moi si je me trompe, mais celle-ci en forme d'anneau représente Saturne. Exact ? »

Le Bricoleur acquiesça ; le côté occulte de l'affaire lui importait peu. Lui était là pour défendre sa vie. Obtenir la faveur des dieux incombait au Sage.

Val poursuivit : « Il y quatre perles réunies de ce côté de la ficelle.

Nous pensons que la grosse figure Jupiter. Jupiter et Saturne se trouvent en ce moment à environ cinquante-cinq degrés l'un de l'autre dans le zodiaque. Jusque-là, ça va. Mais les autres lueurs qui se déplacent aux environs du Sagittaire ne sont que des débris spatiaux. Nous avons trouvé Vénus et Mercure. Ils sont en Gémeaux avec le soleil. Mercure va effectivement accomplir sa transition après-demain, si cela vous intéresse. Mars se balade quelque part à une centaine de degrés du Sagittaire. Uranus est en Poissons. Donc vos perles ne correspondent à rien. »

Moïse prit en note cette information et envoya un messenger porter le billet au Sage. Cela pouvait être utile.

Le Bricoleur interpella Walter par-dessus l'épaule de Val.

« Est-ce vrai, Walter ? »

Walter hocha la tête. « L'appareil où vous vous trouvez possède de bons optiques. Faites-lui vérifier la position des astres cette nuit. C'est notre Chien Volant IV qui l'a relevée pour nous. »

Le Sage se contenta de sourire devant le schéma tracé par Val. Il enfila des perles sur une ficelle et les renvoya à Moïse. Il retourna ensuite à ses incantations. Il était peu versé dans l'astronomie ; c'était Balle qui le renseignait.

« Il a simplement ajouté deux perles blanches pour représenter Mars et Uranus, dit Moïse. C'est la même conjonction de quatre planètes. »

Le vaisseau qu'ils avaient capturé leva ses optiques vers les cieux. Penchés vers l'écran, ils virent se confirmer les paroles de Val.

« Jupiter, Saturne et Mars sont bien là où il l'a dit, remarqua Moïse. Trop tard pour apercevoir Uranus. Mercure et Vénus ne seront visibles qu'à l'aube. Les perles ne concordent pas, à ce qu'on dirait. »

Le Bricoleur haussa les épaules. « Et après ? À quoi t'attendais-tu ? À un miracle ? »

Moïse n'en savait rien.

L'aurore boréale enflammait le ciel de lueurs pastel-bleu, banane et avocat. Le Sage chantait ses cantiques d'une voix stridente. Les fidèles, en sueur, dansaient et reprenaient les paroles d'Amour et de Liberté.

« Voilà que ces cinglés ont lâché leurs armes ! se lamenta amèrement le vieux Moon.

— C'est pour cela qu'ils sont venus ici, pour prier, pour célébrer le culte d'Olga... » Le doux Moïse essayait de les justifier. Curedent s'abstint de tout commentaire.

« Mais leur frénésie stupide a contaminé ceux de Dundas. Tout le monde dépose les armes. Ils vont danser jusqu'à épuisement. Et qui repoussera les chasseurs, demain ? dit Moon. Qui les défendra ? »

La réponse leur arriva, charriée par le vent : « L'amour nous sauvera. Olga est amour. L'amour nous sauvera. »

Soudain, Curedent glapit : « Emmenez-moi Dehors ! »

Interloqué, Moïse s'exécuta.

« Tiens-moi en l'air.

— Pour quoi faire ?

— Je ne sais pas ; pointe-moi vers le ciel et ferme les yeux...

Oooh ! »

Curedent fut agité d'une violente secousse. Moïse ressentit des démangeaisons dans la main. Un pinceau de lumière d'un blanc pur monta du javelot vers le ciel obscur. Il était près de minuit et le Sagittaire était juste au-dessus d'eux. Le vieux Moon, dans le vaisseau, était stupéfait. Un semblable pinceau lumineux s'élevait de Balle. Un petit météore traversa le ciel, dessinant une longue égratignure blanche sur l'ébène du firmament. Il fut suivi d'un autre, puis d'un autre encore. Puis ce furent des centaines de minuscules lueurs blanches et jaunes, minces comme des traits de plume, et qui disparaissaient aussi vite qu'elles étaient apparues.

À quinze kilomètres de là, dans leur campement, Val et Walter observaient également les cieux. « De petits météores, commenta Walter.

— Et je parie qu'un de ces troglodytes superstitieux, en face, va attribuer ces feux d'artifice à Olga, se gaussa Val.

— Probablement. Ecoute ça, ça vient du chapeau de puits. Ils chantent ces vieux cantiques que nous avons captés sur le récepteur à faisceau dense.

— « C'est la dernière fois qu'ils chantent, dit Val. Demain arrivent cent vaisseaux de plus. Nous serons assez nombreux pour les défaire. »

Les bipennes, les épées et les javelots jonchaient la poussière, à travers tout le campement. L'aube trouva les troupes désarmées et épuisées par la danse rituelle. Cependant, les sentinelles étaient toujours à leur poste ; et, lorsque apparut le premier appareil ennemi, les autres se dégrisèrent aussitôt et reprirent les armes. Des archers néchiffes, vêtus de blanc, montaient à l'assaut des spirales. Les vaisseaux de Chasse sillonnaient le ciel, faisant pleuvoir les flèches.

Josephson parla au C.U., pour réclamer de l'aide.

« Vous devrez résoudre le problème au niveau local, lui fut-il répondu. Des soulèvements semblables se sont produits partout sur la planète. Cela implique un million de Broncos, à quelque chose près. Mais nous sommes plus de trois trillions, et il ne devrait y avoir aucun problème. Utilisez les commandes manuelles, mais réglez le problème localement. »

Un lourd javelot frappa l'appareil qu'il pilotait. La pointe métallique perça la coque, d'où s'échappa un fluide bleuâtre. Une lumière s'alluma hors de propos. Il quitta le champ de bataille et se

posa en catastrophe.

Le Bricoleur, à la tête d'une compagnie, pénétra dans un chapeau de puits pour balayer un groupe de chasseurs. Il descendit la spirale, faisant voltiger sa bipenne. Les têtes roulaient. Ses hommes le suivaient, armés de haches ou d'épées, dévastant la base du puits et les couloirs du métro. Ils abattaient les parois et les machines. Une masse molle de cadavres emplissait le métro. Ils quittèrent le tunnel, où plus rien ne bougeait, et se rendirent dans le chapeau voisin ; ils chargèrent une unité de chasseurs, qu'ils acculèrent contre la porte du Garage. Lorsque le Bricoleur regagna enfin la surface, c'était le début de l'après-midi. Son bras droit était lourd de fatigue. Une flèche l'avait légèrement blessé au poignet gauche. Une pouliche lui fit un pansement. Il rejoignit Mu Ren et fit la sieste.

Hugh Konte le réveilla, une heure plus tard.

« Bricoleur ! Moïse et le Sage tiennent une sorte d'assemblée dans les rocailles. Nous avons abattu deux vaisseaux de chasse, et quelques autres se sont écrasés. Curedent a identifié certains des insignes. Les appareils viennent des quatre coins du continent. Il en arrive de nouveaux en ce moment. Et les troupes ne cessent d'affluer dans les galeries du métro. Je crois que nous allons devoir prendre une décision. »

Le Bricoleur prit sa hache et suivit Hugh à l'assemblée. Le Sage avait l'air déprimé. « La conjonction aurait dû se produire la nuit dernière. Et aujourd'hui nous devrions être à l'abri, dans les bras d'Olga », dit-il.

Le Bricoleur fit du regard le tour des chefs de groupe qui étaient rassemblés. La plupart étaient blessés. Il y avait parmi eux une pouliche. Dans le lointain, on entendit vrombir les engins de Chasse, qui se regroupaient.

« Il faut faire quelque chose ; et tout de suite. Si je prenais quelques Agrimaches et des soldats et que nous attaquions leur campement ? proposa le Bricoleur.

— Ça ne servirait à rien, dit Moïse. D'ici demain, ils auront près de cinq cents appareils, peut-être plus. Tes cinq ou dix Agrimaches ne feraient pas le poids. Elles seront plus utiles sur le pourtour du camp, à assurer la surveillance. »

Le Sage éleva Balle entre ses mains. « La raison pour laquelle j'ai convoqué cette assemblée, c'est... que ma boule de cristal s'est éteinte. Tout ce qu'elle demande à présent, c'est d'être conduite à leur chef. Elle ne parle plus d'Olga.

— Elle parle ? s'étonna le Bricoleur.

— Quand je pose les mains dessus, j'entends des voix. Pas dans mes oreilles... mais dans ma tête, je crois », dit le Sage.

Balle restait terne et opaque.

Le Bricoleur s'en empara. Une voix lui dit d'aller dans la fourmilière trouver le chef des Néchiffes. Il posa la sphère et les voix se turent. Bizarre.

« Elle veut que je l'emmène dans la fourmilière », dit-il en souriant.

Moïse prit la boule à son tour, n'entendit rien, et la fit passer à la ronde. Elle ne parlait qu'au Sage et au Bricoleur. Hugh se dressa et prit la parole.

« Si nous combattons sur place, ils useront notre résistance. Ils nous sont infiniment supérieurs en nombre, un million contre un. Mais nous avons une forte chance d'atteindre leur centre nerveux. S'il est situé dans l'un quelconque de ces chapeaux de puits, vous vous rendez compte de la facilité de la chose. Si Balle sait où trouver leur chef, le Bricoleur et moi-même pourrions emmener une section d'assaut et l'anéantir. Ou peut-être même le ramener ici. Le Bricoleur s'y entend avec les cerveaux-maches.

— Nous avons des chances de réussir, en effet », dit le Bricoleur.

Le Sage et le Bricoleur firent posément le tour du camp pour recruter des volontaires. Ils écartèrent de nombreux Broncos et la majorité des rescapés de Dundas. Seuls les mieux armés et les plus musclés auraient une chance de survivre à ce raid.

L'acromégalique tenait à deux mains son robuste javelot fait d'un bâton pris à un garde néchiffe et d'une large pointe de fer. Il se porta volontaire.

Le Bricoleur secoua la tête.

« Non, gentil géant ; ton arme ne servirait à rien pour le combat au corps à corps, et tes articulations t'empêcheraient de courir en cas de besoin. »

Mu Ren assistait à la scène, l'air triste, serrant Junior contre son corps au ventre proéminent. Elle avait tenté de persuader le Bricoleur de rester auprès d'elle et de leur fils. Mais elle comprenait la nécessité de frapper la fourmilière dans son centre nerveux. Des centaines de ses amis avaient péri au cours de la brève escarmouche d'aujourd'hui ; et il en serait de même chaque jour. Les forces ennemies attaquaient toujours plus nombreuses les Broncos de plus en plus faibles. Plusieurs familles avaient essayé de s'échapper en traversant l'Agrimousse, pour être prises en chasse par les vaisseaux. Elle doutait qu'aucun d'entre eux ait réussi à passer et à regagner le refuge fortifié de la montagne. Elle ne demanda pas au Bricoleur de renoncer à l'attaque. Mais elle versa quelques pleurs quand il s'en alla.

Le Sage s'adressa aux troupes d'assaut qu'ils avaient réunies : cinq escadrons armés de haches ; cinq autres de courtes lances ; et vingt d'épées, en tout quelque deux cents hommes.

« Rendez cette planète digne du retour d'Olga », dit-il avec solennité ; il tendit Balle au Bricoleur. « Délivrez-nous de la

fourmilière !

« Délivrez-nous ! » psalmodia la foule rassemblée. Le Bricoleur promena son regard sur ces visages décharnés et ces corps couverts de pansements. Très peu étaient indemnes. Et, bientôt, très peu seraient en vie s'il échouait dans sa mission. Il brandit sa bipenne.

« J'ai affûté les deux tranchants de ma hache. L'un est pour les Néchiffes que je trouverai sur mon passage ; l'autre, je le réserve au cerveau-mache tyrannique qui gouverne la fourmilière. »

La foule l'acclama.

Une centaine de lanciers pleins d'ardeur s'élancèrent dans le chapeau de puits pour dégager le passage jusqu'aux couloirs du métro. Les troupes d'assaut pourraient épargner leurs forces jusqu'à ce qu'elles aient atteint le cœur de la fourmilière.

Le Bricoleur, Balle sous un bras, sa hache de l'autre, regardait défiler ses hommes ; une formation d'élite. Derrière, en dehors des rangs, venaient un vieil homme et un chien à trois pattes : Moon et Dan. Moon portait sa lame déjà tachée et usée par d'innombrables combats. Le Bricoleur toucha le bras noueux du vieillard.

« Je regrette, Moon, tu ne peux pas venir. Seuls les jeunes gens vifs et... »

Moon dégagea son bras, hargneusement.

« Comment ça, espèce de morveux ! Je mettais déjà les Néchiffes en pièces bien avant que tu sois né. Crois-tu que je vais rester ici avec les femmes et les enfants pendant que vous serez là où ça chauffe ? »

Moïse et Hugh s'approchèrent du truculent vieillard. Curedent lui dit : « Reste avec nous à la surface, le vieux au chien. Le Bricoleur s'en va combattre des microcircuits et des techniciens à la panse molle.

— Oui, » ajouta Hugh. Demain, les armées de la fourmilière livreront bataille Au-Dehors. Ce sera un combat au corps-à-corps. On aura besoin de toi et de Dan ici, mais pas dans ces trous moisiss au fond des puits. »

Le vieux Moon se calma et retira son poing de sous le nez du Bricoleur. Il lui donna une légère bourrade et chercha un juron approprié : « Bonne chance, espèce de... ! » N'en trouvant aucun, il dit en fin de compte : « Bousille un circuit pour moi. »

Le Bricoleur dévala la spirale pour prendre la tête de sa troupe.

« Dépêchons-nous. Si nous éliminons le cyber-centre de la fourmilière avant l'aube, nous pourrions revenir à la surface prêter main-forte aux nôtres. »

Les circuits de Surveillance suivirent la progression de l'armée au long des galeries. Val et sa section de Chasse prirent le métro pour intercepter les Broncos. Ils étudièrent le trajet suivi par le Bricoleur et ses hommes. Ceux-ci empruntaient les couloirs utilisés par les

voyageurs et se taillaient un chemin dans la foule des citoyens. Val vérifia remplacement de ses troupes de Chasse souterraines. Il appela le contrôle de la circulation.

« Dirigez la section de Chasse 32-5 K vers la base du puits 47-B 3 et dites-leur d'encocher leurs flèches. J'actionnerai d'ici le signal d'arrêt », ordonna-t-il.

Balle s'était mise à l'écoute. « Armes au poing. Attention à droite, » dit une voix dans la tête du Bricoleur. Il transmet les ordres vivement. Une minute plus tard, la paroi s'ouvrit brusquement du côté droit de la galerie et des chasseurs, au nombre de deux cents, tendirent leurs arcs. Ils ne s'attendaient pas à la ruée immédiate des Broncos, l'arme haute. Les flèches lancées par des mains tremblantes allèrent se planter dans le gras des épaules, ou frôlèrent les têtes. Vingt secondes après, les troupes du Bricoleur reprirent leur chemin.

Val tempêtait et poussait les manettes. Il inonda plusieurs puits et galeries, mais les Broncos restèrent au sec.

« Bon sang ! Ne pouvez-vous donc pas me donner des organigrammes plus justes ? » brailla-t-il devant son pupitre.

Un des surveillants de la circulation se tenait derrière lui, apeuré.

« Les organigrammes sont corrects, monsieur, expliqua-t-il. Mais il faut être familiarisé avec les signes et les symboles. Cela demande une certaine spécialisation.

— Eh bien, faites venir quelqu'un qui sache manœuvrer ces commandes. Je veux qu'on arrête cette bande de tueurs. »

Les Broncos avançaient, se frayant un chemin à coups de hache, à coups d'épée dans la masse des citoyens nonchalants. Certains mouraient avant même d'avoir été touchés. D'autres se rangeaient contre les murs, indifférents, étrangers, retranchés dans leur petit monde intérieur.

« Dieu ! Quelle bande de crétins apathiques ! » s'écria le Bricoleur en essuyant son arme.

Une porte gigantesque fermait la galerie. Les haches tournoyèrent. Mais la porte était épaisse d'un mètre.

« Faites le tour, dit Balle par la bouche du Bricoleur. Percez la paroi de droite. »

Le mur fut décortiqué par les épées, les fils enchevêtrés et les conduites palpitantes mis à nu. La poussière formait un épais matelas et se collait à leurs pieds nus dans l'entre-murs qu'ils traversèrent. Les rats sortaient de l'obscurité, clignant des yeux. L'odeur fétide leur mit les larmes aux yeux. Quand ils furent de nouveau dans la galerie, ils trouvèrent devant eux cinq cents hommes de la Sûreté :

« Bah ! ils n'ont que des bâtons ! » s'exclama le premier Bronco à sortir par la brèche. D'un revers d'épée, il dégagea la place pour ceux qui le suivaient. Mais les filets de jet l'entravèrent, et de Hautes Doses

de Récompense Moléculaire mirent fin à sa résistance.

Le garde de la Sûreté posté à l'extrémité de la galerie fit son rapport à Val, par le transmetteur. Val reprit confiance ; il contrôlait maintenant les sphincters des issues.

« Je crois que nous pourrons les retenir ici. Ils sont dans l'entremurs. Quand ils essaieront de revenir en arrière, nous serons là pour les accueillir. »

Le Bricoleur jeta un regard au-dehors.

« Pouvons-nous les contourner ?

— Négatif, mon commandant, fit l'éclaireur. Le sphincter suivant est dans un mur de soutènement. »

Ils rampèrent entre les murs qui les cernaient ; c'étaient des murs de soutènement constitués de plusieurs mètres d'acier et de pierre. Les gardes de la Sûreté bloquaient les issues. Leurs injecteurs avaient une portée d'environ trente centimètres seulement, mais cela suffisait à rendre le combat au corps-à-corps impossible dans un espace aussi restreint.

Le Bricoleur sectionna avec précaution plusieurs câbles. Un réseau de fils de différentes couleurs-codes en sortit ; ils étaient trop nombreux pour qu'on puisse essayer d'identifier ceux qui contrôlaient l'ouverture des sphincters. Il fallait pénétrer à l'intérieur même du poste de commande. Il grimpa jusqu'au plafond, par les traverses, et contempla les gardes par les soupiraux noirs de poussière. Le plafond s'affaissait sous le poids de ses soldats. Il considéra un moment la courbure des poutres.

« Où perçons-nous la brèche, maintenant ? interrogea un soldat impatient.

— Dans le plafond », répondit le Bricoleur, en faisant voltiger sa hache. Il trancha un câble. Le faux plafond se fendit et oscilla.

Inquiets, les gardes de la Sûreté tournaient en rond, sous une pluie de gravats, tandis que de menaçantes fissures se dessinaient au plafond. Une traverse de fer aux arêtes vives s'abattit sur un garde. Une conduite crevée vomit des eaux d'égout. Les Broncos se déchaînèrent ; poussant des cris de guerre, ils lançaient sur leurs ennemis tout ce qui leur tombait sous la main. Des morceaux de fer, des traverses, des boulons et des javelines plurent sur les gardes. Le sang rosâtre se mêla à l'eau nauséabonde. Une puanteur suffocante se dégageait de la mêlée, un composé d'indol et de scatol.

Le Bricoleur ouvrit le sphincter par commande manuelle. Il trouva le transmetteur abandonné, éclaboussé de dégouttures indéfinissables. La voix de Val répétait inlassablement :

« J'appelle la Sûreté. M'entendez-vous ? Allô ! Allô ! »

Le Bricoleur se planta devant le lecteur optique, brandissant sa bipenne d'un air farouche.

« J'arrive, Val ! J'ai affûté ma hache tout exprès pour toi ! »

Avec l'adresse née d'une longue pratique, le Bricoleur raya la lentille de l'optique. Un second coup creva la rétine et brouilla l'image. Val observait avec angoisse, la gorge serrée.

« Allez chercher Dag Foringer », dit-il.

Les hommes du Bricoleur arrachèrent l'optique de Surveillance du poste voisin. Une brigade de la Sûreté se heurta à l'avant-garde et fut réduite en pièces. Plusieurs Broncos nus s'accroupirent auprès d'un garde éventré et dévorèrent son foie. D'autres se partagèrent des cadavres de Citoyens. Le Bricoleur contempla le foie grisâtre et aqueux qui passait de main en main.

« Ça peut vous remplir l'estomac, mais ça ne calmera pas votre faim : c'est trop pauvre en protéines. Prenez plutôt les foies plus bruns, ceux des meilleurs chasseurs, conseilla-t-il.

— Ça vous remplit, mais on a encore faim une minute après », répéta un jeune Bronco. Il délaissa le morceau de viande jaune qu'il avait entamé et fracassa un distributeur de calories, où se trouvaient même quelques savorisées. Une foule dense peupla bientôt la spirale.

Pendant que ses guerriers dispersaient les citoyens néchiffes et gardaient la spirale, le Bricoleur, aidé de Balle, traça l'itinéraire dans la fange couvrant le sol.

« Nous sommes ici. Le centre nerveux de la fourmilière est là, à encore cent cinquante kilomètres. Balle pense que nous pouvons accomplir ce trajet rapidement par deux moyens. Par le métro, où nous nous trouvons à présent ; et par la ligne de transport de marchandises, au-dessus des canalisations d'égout. Ces canalisations aboutissent aux digesteurs situés sous le marais aux Pouliches, près du centre nerveux. Si nous nous emparons de ce centre, nous contrôlerons toutes les maches de la fourmilière. »

Les Broncos approuvèrent avec enthousiasme.

« Je viens chercher ta tête, Val ! » cria le Bricoleur en agitant sa hache. Les circuits de Surveillance transmirent le message à Val, qui suait de peur.

Deux mille gardes de la Sûreté marchèrent sur la galerie du métro.

« Dix contre un », dit Val en souriant. Il referma les sphincters.

La galerie fut à nouveau obstruée.

« Il nous reste encore quarante-cinq kilomètres à faire ! » tonitrua le Bricoleur.

Ses hommes se formèrent en triangle, les porteurs de haches à l'avant, et se découpèrent lentement un passage dans la foule compacte. Quand ils arrivèrent devant le sphincter, celui-ci s'ouvrit. Des gardes surgirent, en rangs serrés ; ils étaient munis d'injecteurs à R.M. Les décharges de drogue frappèrent indistinctement Broncos et

Néchiffes. Le Bricoleur se retira ; la masse des Néchiffes se referma derrière lui, empêchant les gardes de le suivre. Lui et sa formation sortirent du métro en coupant par la droite.

Les Broncos blessés et hébétés par la drogue allèrent en rampant chercher refuge dans l'entre-murs obscur et désert.

*Champignon poussait dans l'entre-murs.
Il aimait la fraîcheur et les endroits obscurs.
L'humidité lui était propice.
Dans la suie son pied cherchait
Les éléments nourriciers.
Ses doigts-basides se recroquevillèrent
Et les spores s'en échappèrent.
La mort mit fin à sa photophobie ;
Champignon dans l'entre-murs.*

L'arme haute, la troupe du Bricoleur investit la ligne de transport de marchandises. Des têtes néchiffes roulèrent. La mache préposée au trafic leur indiqua les voies d'accès au Cybercentre. Ils programmèrent des capsules de transport, dont chacune emmena dix hommes. Le Bricoleur se trouvait dans la cinquième.

« Rendez-vous à la prochaine station ! » hurla-t-il en refermant l'écoutille. Il raidit ses forces en prévision du rude voyage dans l'obscurité. Des sangles lui fournirent une prise. Balle essaya de s'allumer. Il n'y eut pour résultat qu'une faible lumière fantomatique. Des virages brusques et impévisibles projetaient les soldats et leurs armes contre les parois.

Accélération. Décélération. Arrêt saccadé.

Le Bricoleur banda ses muscles, leva sa hache. Il n'aurait guère été surpris si Val et sa satanée efficacité lui avaient ménagé une réception en force. Quand le panneau s'ouvrit, il découvrit les visages souriants de ses propres hommes.

« Nous avons réussi ! clamèrent-ils. Combien de temps nous reste-t-il ? »

Le Bricoleur consulta Balle.

« Nous avons largement le temps. Le centre nerveux n'est plus qu'à quatre cents mètres environ. »

Le Bricoleur inspecta du regard la station. Des capsules de transport entraient et sortaient des conduits à toute vitesse ; partout, des rails et des chariots. Au fond, des équipes de Néchiffes vaquaient mollement à leurs travaux. Près de lui, des cadavres de Néchiffes baignaient dans leur sang. La troupe du Bricoleur ne se montait plus qu'à moins de cent hommes. Beaucoup étaient légèrement blessés. Certains, abrutis par la Récompense Moléculaire, devaient être

soutenus par leurs camarades.

« Montons la spirale, » les exhorta le Bricoleur.

Des archers les en empêchèrent. Les flèches leur interdirent de sortir de la station.

« Amenez un chariot ! » cria le Bricoleur.

Un entassement de caisses leur fit un bouclier. Ils poussèrent le chariot ainsi chargé devant eux, et gravirent la spirale. Les flèches s'enfonçaient bruyamment dans le tendre synthécarton. Les brigades de la fourmilière se replièrent lentement, avec une étonnante discipline.

« Allez-y ! » dit Val dans la salle des commandes.

Dag Foringer tira sur une manette. Ses doigts coururent sur des boutons qui ouvrirent les valves d'une douzaine de conduites. Les eaux d'irrigation se répandirent dans le puits, grossies au passage par l'eau potable et celle des égouts. Balle tressauta. Inondation ! Inondation ! Les mots se répercutèrent dans la tête du Bricoleur.

La muraille liquide s'abattit sur la spirale, entraînant des citoyens aussitôt noyés. Les archers furent balayés. Le rugissement des eaux devint assourdissant. Le magma de cadavres renversa le chariot du Bricoleur, des hommes furent emportés. Les flots les ramenèrent vers la station. Ils lâchèrent leurs lourdes armes de fer ; l'eau montait irrésistiblement.

Elle arracha Balle des mains du Bricoleur. Les derniers mots qu'il entendit n'étaient pas réconfortants : « Tout est perdu, tout est perdu. Fuyez ! Fuyez ! »

Balle s'éloigna dans un tourbillon charriant des cadavres.

Les Broncos essayaient de nager ; des têtes hirsutes et familières apparaissaient à la vue du Bricoleur. Le flot les déporta contre les crapaudines géantes de l'égout avec une telle force qu'ils furent plaqués contre le grillage fait de maillons de cinq centimètres, espacés de quarante-cinq centimètres. Le Bricoleur tenta plusieurs fois de remonter à la surface. Il fut aspiré par un tourbillon vertigineux qui le ramena contre la grille. Épuisé, il passa au travers. Un par un, ses hommes meurtris le suivirent.

« Bon travail », dit Val en tapotant l'épaule de Dag. Ils consultèrent les Scruteurs : rien. La station de marchandises était nettoyée. Des chariots et

des capsules étaient accumulés contre les grilles, ainsi qu'un fouillis de corps salis.

« Maintenant, nous pouvons nous occuper du campement bronco. Quelle heure est-il ?

— Deux heures, dit Dag.

— Nous attaquerons à l'aube. Désirez-vous participer à la Grande Chasse ? »

Val repartit avec sa garde personnelle pour la base de la flotte aérienne de Chasse. Par le métro, il leur fallut moins de deux heures pour parcourir les quatre cent cinquante kilomètres de distance. Il restait quelques traces des Broncos : des taches de sang et des armes. Les Balayeuses et les Réparateurs étaient à l'œuvre.

Le gros Walter l'accueillit.

Val, rayonnant de plaisir, raconta comment il avait écrasé la section d'assaut bronco.

« Tu aurais dû voir la tête qu'ils faisaient en se débattant dans les tourbillons ! » s'esclaffa-t-il.

Walter était grave.

« J'ai fait quelques calculs, marmonna-t-il. Le sorcier du mont Table avait peut-être raison, après tout. Regarde ces diagrammes. »

Il projeta la carte du Système solaire sur l'écran. Le soleil était au centre, les signes du zodiaque répartis sur la circonférence.

« Dans le système géocentrique, Vénus et Mercure sont en Gémeaux. Mais, par rapport au soleil, ils se trouvent du même côté que nous ; donc » – il tendit le doigt vers le diagramme – « si on se réfère au système héliocentrique, ils sont en Sagittaire. »

Val lui lança un regard mauvais. « Tu n'es qu'un Disciple d'Olga refoulé !... tu vois sa main partout !

— Mais les perles... » protesta Walter.

Val soupira et examina à nouveau les perles.

« D'accord, dit-il d'un ton de défi. Tu as réussi à mettre Mercure et Vénus en Sagittaire ; mais il y a quatre perles, quatre planètes-Jupiter, etc. ?

— La Terre.

— La Terre ? explosa Val. Mais la Terre ne se trouve dans aucun signe !

— Dans le système héliocentrique, si... Nous faisons partie d'une quadruple conjonction planétaire.

— Mais qui peut le voir du soleil ?

— Olga. »

Val leva les mains au ciel, découragé.

« Je n'irai pas au camp des Broncos demain. Je ne peux attaquer un Disciple d'Olga, même à cinq orteils », dit fermement Walter.

Val s'assit, abattu.

« Entendu, mon vieux. J'allais justement te le proposer. Nous combattons au sol après les attaques aériennes préliminaires. Ça pourrait être dangereux pour un homme dans ton état.

— Tu as l'air bien sûr de toi », dit Walter, soupçonneux.

Val eut un sourire cruel.

« J'ai tout mis au point avec le C.U. Nous allons donner par faisceau dense des ordres d'autodestruction aux Agrimaches des

Broncos, et brancher des champs de force sur les chapeaux de puits. Ils seront ainsi obligés de rester à l'extérieur, et ça devrait déclencher une certaine panique. Nous avons plus de trois mille appareils rassemblés à l'heure qu'il est. Des milliers d'archers seront postés dans les chapeaux de puits, derrière les champs de force. Ce sera aussi facile que de tirer sur les cibles d'entraînement. »

Le gros Walter régla l'audio sur le campement des Broncos. Ils chantaient les louanges d'Olga. Les lèvres de Walter remuèrent : il priait pour qu'ils fussent sauvés.

Hugh rapporta du Garage la batterie rechargée et la brancha sur le vaisseau endommagé. Des lampes s'allumèrent.

« Ça fait cinq appareils bons pour prendre l'air demain », dit-il.

Moïse était assis dans une cabine, vérifiant les instruments. Dans une autre, Curedent s'efforçait de reprogrammer un circuit de stabilisation abîmé.

Les forges rutilaient. Des équipes de terrassiers creusaient des abris dans le sol meuble. Toute la nuit, les lumières des vaisseaux de Chasse dansèrent sur l'horizon ; ils attendaient l'aube pour attaquer.

Le Sage arriva. Il n'avait consacré que quelques minutes à l'observation des cieux, cette nuit, découragé par son échec, par l'échec de Balle, qui n'avait pu sauver son peuple le soir précédent. Il portait un javelot abandonné par un blessé... la première arme qu'il ait jamais tenue. Il était assez impatient de s'en servir.

« Il reste encore une chance, dit-il. Nous perdrons des hommes ; mais Dehors, au moins, nous pouvons combattre sans redouter les drogues. Peut-être même pourrions-nous capturer d'autres appareils. Nos Agrimaches nous assurent une certaine mobilité, en même temps qu'une protection... »

Comme pour répondre à ses paroles, l'un des Hovercraft voisins démarra un compte à rebours et explosa.

« Faisceau dense, signal d'autodestruction ! hurla Curedent. Ecartez-vous des Agrimaches, elles vont sauter ! »

Moins d'une heure plus tard, la première ligne bronco n'était plus marquée que par des carcasses fumantes et des cratères. Certains broncos s'étaient trouvés trop près. Moïse fit reculer son peuple accablé jusqu'à un chapeau de puits.

« Postez des archers derrière ces grilles ! » s'écria-t-il.

L'obscurité qui précédait l'aube ajoutait à la confusion. Des camarades furent séparés, des familles dispersées. Une fumée acre les aveuglait. Les explosions et les incendies accrurent le désarroi de l'armée affamée. Les ventres étaient vides depuis trop longtemps, la chair humaine grasseuse en provenance des cités-puits étant tout juste bonne à provoquer une contraction de la vésicule biliaire.

« Les archers, aux grilles ! » répéta Moïse.

Des gerbes d'étincelles éloignèrent les premiers d'entre eux des portes du Garage. L'odeur d'ozone les renseigna. Moïse entendit le bourdonnement menaçant d'un champ de force libérant de l'énergie dans l'atmosphère.

« Le champ est branché ! les avertit Curedent. La Grande S.T. nous a isolés Dehors. »

Les autres chapeaux de puits se mirent aussi à bourdonner et à crépiter. Moïse, impuissant, regarda son armée se débâter en une fuite désordonnée. Des cris et des gémissements s'élevèrent, les plus forts piétinaient les plus faibles.

Dans l'ombre, une voix forte et familière monta, pleine d'assurance.

« Ralliez-vous à moi ! Ralliez-vous à moi ! » hurlait le Sage.

Une petite suite se forma derrière lui, les incantations se firent entendre. La cohorte grossit. Une zone de calme s'établit dans cette mer turbulente de gens saisis de panique.

Moon prit Dan dans ses bras pour lui éviter d'être écrasé.

Curedent luisait d'une manière apaisante.

« Voilà qui est mieux », reconnut le vieux bourru.

Le vent en tournant ramenait les paroles d'un chant venu de l'antiquité. Si le soleil ne se levait pas avant qu'ils aient pu se réorganiser et se réarmer...

Une étrange lueur apparut au sud-ouest, un dôme bleu palpitant s'éleva au-dessus de l'horizon. De bleu clair, le dôme devint violet. Un halo blanc se forma autour de lui.

« Qu'est-ce que c'est ? »

Le Sage répondit : « Un signe. Olga nous envoie un signe. Posez les armes. Nous sommes sauvés ! »

Curedent n'était pas aussi optimiste. « La section d'assaut a échoué. C'est simplement Balle qui a fait exploser son bocal et libéré l'énergie atomique. »

Moon trébucha sur un enchevêtrement de lames et de traits.

« Si seulement on pouvait décider ces gars à reprendre leurs armes... »

Moïse considéra la lueur sur l'horizon ; une secousse fit vibrer le sol sous ses pieds.

« Et ce halo blanc ? »

— Du Néchiffe ionisé, dit Curedent. Balle a dû exploser sous une cité-puits. »

La terre trembla à nouveau, plus fort. Le dôme de lumière grandit, le halo s'éleva.

« Protégez-vous le visage », conseilla Curedent.

CHAPITRE VIII

DÉLUGE DE MÉTÉORITES

WALTER était assis dans la cabine et suivait la retransmission du lever de soleil sur la côte est. Un soleil de la taille d'un melon révélait l'ombre, grosse comme un noyau de cerise, de Mercure en transit.

« Veux-tu voir un joli spectacle en direct du littoral ? »

— Dans une minute », répondit Val, dans l'obscurité, sous le vaisseau. Il polit les plots et brancha l'arbre de transmission. Pendant qu'il se livrait à cette tâche, l'éclairage changea.

« Est-ce déjà le lever du soleil ? »

Walter ne répondit pas. Il était cloué sur sa chaise à fixer la lueur bleuâtre au sud-est.

« Violent orage... Violent orage », annonça leur appareil, en refermant brusquement ses panneaux.

L'écran d'observation ondula tandis que retentissait un grondement assourdissant. Val ouvrit la bouche pour demander quelque chose quand l'impact le souleva du sol dans un jaillissement de cailloux. Ses oreilles tintaient. Il n'entendait rien d'autre. En rampant, il essaya de se dégager de dessous l'appareil. Un nouveau coup de tonnerre. L'engin fut soulevé du sol, puis retomba, lui écrasant la cheville. La lueur bleuâtre grandit, jusqu'à ressembler à un véritable lever de soleil. Puis elle disparut. Les ténèbres retombèrent ; les ténèbres d'avant l'aube. Val hurla, sans entendre sa propre voix, assourdi qu'il était par le coup de tonnerre. Il était immobilisé sous le vaisseau, crachant du sable. Il sentit des ondes de choc passer et repasser sur son corps. Il libéra sa cheville et se traîna à l'écart. Un météore traça dans le ciel noir un sillon de feu. Il tomba dans le camp des Broncos.

Val protégea ses yeux de la violente lumière qui suivit l'impact. Le ciel était à présent parcouru de nombreuses traînées incandescentes. Des bruits sourds d'explosions lui apprirent qu'il avait recouvré l'ouïe. Il martela la porte du vaisseau. Pas de réponse. Il réussit à l'ouvrir : elle était sortie de ses gonds. Il faisait sombre dans la cabine ; tous les instruments du tableau de bord avaient cessé de fonctionner. Walter regardait par le hublot, les yeux écarquillés. Les lueurs jaunes et orangées des météores qui tombaient en pluie jouaient sur son visage sans expression.

« Tu n'as rien ? demanda Val en lui touchant l'épaule.

— Un miracle !... » murmura le gros homme.

Val ne fit aucun commentaire. Il alla prendre place devant les commandes mortes. La cellule énergétique était chargée au maximum. Il coupa toutes les commandes. Puis, un par un, il rouvrit les interrupteurs ; à ce moment, le panneau s'alluma. En jetant un coup d'œil par le hublot, il vit un équipage occupé à redresser un appareil renversé. D'autres groupes de chasseurs s'agitaient autour de machines silencieuses.

« Un miracle ! répéta Walter.

— Nous allons voir ça. »

Son vaisseau était le seul encore capable de voler. Quelque chose avait fait disjoncter les circuits en les surchargeant et avait effacé les mémoires des maches. Tout le campement des Broncos était creusé de cratères. Il n'y vit que des squelettes, d'hommes et de machines. Des tas d'ossements. Des cadavres fracassés jonchaient le pourtour du camp ; certains étaient recouverts d'Agrimousse. Rien ne bougeait, à l'exception des colonnes de fumée qui montaient vers le ciel. Il fit le tour du campement ; les magasins optiques de l'appareil enregistrèrent cette désolation.

« C'est ça, ton miracle ? dit Val, méprisant. Olga a anéanti les Broncos. »

Walter ne prêta pas attention à cette remarque.

« As-tu entendu sa voix... la voix d'Olga ? »

Val se posa auprès d'une Agrimache en feu.

« Quelle voix ? »

Walter tenta de repasser la bande sur l'audio du vaisseau, mais la mémoire était vierge en ce qui concernait les événements récents. L'appareil transmet au C.U. une demande d'information : d'autres senseurs avaient-ils capté la voix d'Olga ? Le C.U. ne répondit pas.

« Ici Classe Deux, dit enfin une voix.

— Où est le Classe Un ? demanda Val d'une voix tendue.

— Le météore a détruit un trop grand nombre de ses circuits. Son égo n'y a pas survécu. Je tiendrai ses fonctions jusqu'à ce qu'on l'ait réparé, dit le Classe Deux.

— Quel météore ? fit Val.

— Un gros météore, qui est tombé près du marais aux Pouliches, en formant un nouveau lac d'environ quarante cinq kilomètres de diamètre. De nombreuses cités-puits se sont écroulées. »

Val était fortement impressionné.

« Que demandiez-vous au C.U. ? interrogea le C.D..

— Avez-vous entendu ce qu'a dit Olga ? questionna avidement Walter.

— J'ai enregistré des fragments de conversation en provenance du monde entier. Ce déluge de météores était général. Donnez-moi les mots-clés de ce message, et j'essaierai de le reconstituer. »

Walter toussa. L'excitation avait déclenché un léger œdème pulmonaire ; ses yeux et sa bouche étaient cernés de noir, le masque de domino de la cyanose. Il fit un effort de mémoire.

« Enfants d'Olga, dit-il en hésitant. Chariot de feu. Roues enflammées... »

Le Classe Deux recouvra et tria les données.

« Que les enfants d'Olga, par les roues enflammées d'Ezéchiel et le chariot de feu d'Elias, soient sauvés des flèches des chasseurs et viennent prendre la place qui est leur, parmi les étoiles, au plus haut des deux. »

« C'est ça ! » dit Walter, suffoquant d'émotion.

Val frémit. « Du calme, vieux ! Ton cœur ne va pas tenir le choc ! Si tu n'y prends pas garde, tu iras les rejoindre au Pays d'Olga ! Ne comprends-tu pas ce que cela signifie ? Olga les a accueillis en son paradis ; ils sont morts. Ils n'ont plus rien à craindre de nous, c'est une chose certaine.

— Mais, les paroles d'Olga ? protesta Walter.

— Une quelconque prière bronco enregistrée pendant le feu d'artifice. Ils sont morts heureux, en pensant qu'Olga était venue les chercher. Et c'est vrai, ma foi. Regarde-moi tous ces cadavres », dit Val.

Tandis que Walter reprenait son souffle, allongé sur sa couchette, Val sortit pour aller inspecter le camp. Le sol était jonché d'armes de l'âge du Fer, d'ossements, de cadavres et de bizarres particules de matière vitrifiée. Il examina les corps, cherchant des traces de vie. Rien. Il descendit dans l'un des cratères brûlants, mit le pied sur la peau à vif d'un cybercité. Il ramassa des fragments du synthésol spongieux, qui faisait penser à un tapis ; ils étaient roussis. Il mit dans une boîte, pour étude ultérieure, des échantillons de sol, de particules vitrifiées et de roches brûlantes.

Certains cratères, profonds de neuf à dix mètres, n'avaient fait que mettre à nu les organes de la cité. D'autres, de près de quinze mètres de profondeur, l'avaient éventrée. Val regarda avec inquiétude les fissures noires béant dans l'entre-murs. Il savait qu'elles couraient sur mille cinq cents mètres, jusqu'à la base du puits.

D'autres engins de Chasse fonctionnaient à nouveau maintenant. Ils le rejoignirent pour examiner le terrain. Des Irrigateurs chassèrent la mousse, révélant de nouveaux cadavres. Des cadavres à la peau épaisse, pourvue de tous les pigments de mélanine : jaunes, rouges, bruns et noirs. Des cadavres fortement charpentés : certains mesuraient plus d'un mètre quatre-vingts. Walter arriva en respirant bruyamment ; lui aussi portait une boîte d'ossements.

« Ce sont d'énormes os », dit-il.

Val hocha la tête. « Songe qu'ils ont en moyenne soixante centimètres de plus que nous ; on peut dire qu'ils sont anormalement grands. »

Walter avait aussi remarqué les roches brûlantes à l'aspect curieux.

« Des tectites, dit Val. Il y a eu un déluge de météorites, la nuit dernière, tu te souviens ? »

Pendant trois jours, Val étudia le site, assisté d'une équipe de techs. Des Agrimaches vinrent remplir et mettre en semailles les cratères. En fin de compte, ils furent expulsés du terrain par les machines impatientes.

En s'en retournant vers le Pays Orange, Val fit un détour vers le sud-est pour contempler l'énorme cratère près du marais aux Pouliches. Ils le repérèrent facilement : un lac de quarante-cinq kilomètres de large aux bords dentelés.

« Cela me fait penser aux bords en dents de scie du mont Table, dit Val. Même origine, sans doute. »

Le vieux Walter acquiesça.

Le Scrutateur du C.C. leur souhaita la bienvenue. Les détecteurs n'avaient rien signalé depuis leur départ. Les Broncos avaient disparu.

Val surveilla le déchargement des artefacts trouvés au camp du 50^e parallèle : armes, perles, os rongés et mastiqués, roches et particules vitrifiées. Les techs emportèrent les échantillons dans leurs services respectifs. On dépoussiéra et remit en marche les instruments d'analyse. La plupart des ossements, mous et spongieux, ressemblaient à de la craie, ou à du carton-pâte : c'étaient des ossements de citoyens.

« Pour quelle raison désirez-vous qu'on analyse ces objets ? » demanda le tech en désignant une caisse de rochers et de débris vitrifiés.

Val haussa les épaules. À vrai dire, il n'en savait rien.

« C'était une averse d'aérolithes. Voyez ce que vous avez dans les magasins concernant les tectites. Tout ce que vous pourrez découvrir : la taille qu'elles avaient avant de pénétrer dans notre atmosphère, leur âge, leur origine... ce genre de choses. »

Le tech était déconcerté.

« Je pense que nous trouverons quelque chose. Il faudra emprunter l'appareillage du Labo Central. Quel délai me donnez-vous ?

— Prenez tout votre temps », dit Val en le congédiant.

Walter sourit. « Je ne vois pas à quoi rime tout cela. C'était un miracle, un étonnant miracle. »

Val s'esclaffa. « Je veux savoir de quel genre de miracle il s'agit. Un miracle authentique ne laisserait pas de traces tangibles. Si ces tectites étaient d'origine surnaturelle, elles auraient dû disparaître.

— Mais les Broncos, eux, ont bel et bien disparu !

— Peut-être. Mais les archives démographiques ont été mises sens dessus dessous dans toutes les cités-puits avoisinantes. Ils ont pu se réfugier sous terre, dans l'affolement provoqué par les feux du ciel.

— Ils ne pourraient se dissimuler dans la fourmilère. Leur stature, la pigmentation de leur peau et leur comportement les trahiraient. »

Val se renfrogna. « Il faudra un an avant que tous les cybers fonctionnent à nouveau correctement. Le gros météore a détérioré pas mal de circuits. Je voudrais bien savoir où sont passés les Broncos. Les enregistrements optiques nous donnent un chiffre inférieur à dix mille morts. Ils étaient un demi-million avant la Grande Chasse. Je doute qu'ils se soient mangés entre eux. Ces os sont ceux de citoyens, de toute évidence. Où sont les cinq-orteils ?

— Olga les a pris dans son paradis, dit Walter.

— J'ai l'esprit large, fit Val d'un ton sarcastique. Mais pour crier au miracle, il me faudrait davantage qu'un feu d'artifice et des cadavres disparus je ne sais où ! Nous aurions bien besoin d'une aide divine. Nous ne refuserions pas un peu plus d'espace et de calories !

— C'est un point de vue matérialiste, et non celui d'un croyant. Olga donne son amour à ceux qui l'aiment. Elle récompense la foi. Mais elle ne peut guérir tous les maux dont souffre le monde. Elle n'est pas toute-puissante !

— Une déesse avec un *d* minuscule, railla Val. Dans ce cas, tu pourrais aussi bien vénérer la fourmilière, qui te procure des calories et un logement. »

Walter retourna à son pupitre, en murmurant tout bas une prière pour le salut de Val.

On fit le tri des artefacts trouvés au 50^e parallèle. Le Comité des Objets Tranchants répertoria les armes, comparables à celles de l'âge du Fer. Les chapelets de perles furent étudiés par des astronomes à l'aide du système zodiacal héliocentrique.

Les Biotechs confirmèrent les doutes de Val pour ce qui était des ossements : le taux calcium collagène était de 0.10 à l'échelle Grube-Hill ; c'étaient bien des os de citoyens. On rechercha les gaz solaires et les radionucléides d'origine cosmique présents dans les tectites. Les résultats manquaient de cohérence. Les imprimés s'accumulèrent. On affecta du personnel supplémentaire à ces recherches et on recommença les expériences.

Trois saisons s'écoulèrent sans qu'on repérât un seul Bronco. Val contacta les services de Chasse partout sur le globe. Les jardins étaient déserts. On supprima le budget du C.C. Val fut nommé au Centre de Prévention des Suicides. Walter fut mis à la retraite pour raison de santé.

Val supervisait le travail d'une Balayeuse, à la base du puits. Un sauteur s'était débrouillé pour atterrir sur un distributeur. Ça faisait un sacré gâchis ; les fluides et les différentes pièces du distributeur étaient mêlés à la bouillie du suicidé. Son transmetteur bourdonna.

« Don, du Labo C.C. J'ai terminé les analyses des météorites. »

Val ne réagit pas. Plus de six mois s'étaient écoulés.

« Les tectites du 50^e parallèle, vous savez bien ? »

— Oh ! oui. Mais je croyais que tous les services du C.C. étaient fermés. Que faites-vous là-bas ?

— On nous a permis de finir nos travaux, pour liquider le budget. Pourriez-vous passer voir ces rapports ? Ils sont assez intéressants. »

À la relève, Val descendit jusqu'au niveau dix-huit.

Il passa devant les immenses cuves du Biosynth. Une odeur sulfureuse lui indiqua que les enzymologistes étaient en train d'étudier les réactions à la méthionine. Le Contrôle des Chasses était plongé dans l'obscurité. Des caisses encombraient les couloirs. Tout était recouvert de poussière. La vue des engins de Chasse morts le désola ; leurs cerveaux et leurs convertisseurs ne pouvaient avoir une autre utilité dans la fourmilière.

Le labo était propre et éclairé. Deux techs travaillaient dans un coin. Le nommé Don se leva pour le saluer.

« Voici les rapports. Vous remarquerez que l'étude a comporté trois phases. La première a démontré qu'il s'agissait bien de chondrites carbonées. Cela veut dire qu'elles sont d'origine terrestre ou lunaire et sont composées de ces sphérules caractéristiques appelées chondres. Il arrive qu'elles se présentent sous forme d'averse. Il n'y avait pas de ferro-nickels d'origine spatiale parmi les échantillons. Lorsque nous sommes passés à la recherche des gaz solaires, nous avons récolté les gaz à des températures différentes. Ceux recueillis entre 800 ou 1000 degrés avaient un pourcentage crypton néon spécifique aux gaz solaires. Le rapport était supérieur à quatre. Il est beaucoup plus faible dans notre atmosphère. Nous avons également recueilli de l'hélium, de l'argon et du xénon dotés des mêmes caractéristiques. »

Val examina les feuillets imprimés.

« Par conséquent, il s'agissait de météores véritables. »

Le tech secoua la tête.

« Pas forcément. Il est possible de calculer la durée de l'exposition préatmosphérique et le rayon minimum du météore grâce aux isotopes lourds, les radionucléides d'origine cosmique. Nous avons employé la technique spectrométrique du rayon gamma pour déterminer le rapport entre le cobalt 60 et le cobalt 59. »

Val hocha la tête. « Plus le météore reste longtemps dans l'espace, plus il absorbe de neutrons et plus grand est le pourcentage d'isotopes lourds, c'est exact ?

— C'est exact. Seulement, nous avons trouvé le même pourcentage que sur la Terre. Nous avons aussi essayé avec le sodium, l'aluminium et le manganèse. Pas d'accroissement en radionucléides.

— Ce météore a donc séjourné très peu de temps dans l'espace, conclut Val. Il est d'âge récent. »

Don éleva la voix.

« Savez-vous bien quelle dimension il faudrait à un météore pour provoquer une averse de cette importance ? Des cratères ont été creusés partout sur les continents. Le météore devrait être aussi grand que la baie d'Hudson. La plupart des chondrites que nous possédions déjà au labo avaient plusieurs millions d'années. Les tectites du 50^e parallèle sont récentes, quelques siècles au maximum. Elles ont fait leur apparition sur la Terre dans un passé historique. Croyez-vous que l'histoire ne garderait pas trace d'un impact de la dimension de la baie d'Hudson ?

— Non... fit Val lentement. Pas s'il est tombé sur la Terre en tout cas. Mais il a pu s'écraser sur l'autre face de la lune. La Grande S.T. ne s'est pas préoccupée d'étudier les cieux, d'une manière sérieuse j'entends, depuis un bon millier d'années. » Le tech grimaça un sourire et produisit une mappemonde.

« Ces tracés jaunes indiquent remplacement des camps Broncos la nuit de la conjonction planétaire. Ces points rouges, l'impact des météores. Vous remarquerez qu'ils sont groupés autour des sources des principaux fleuves de chaque continent : le Mississippi, le Nil, l'Amazone, l'Ob, le Parana, le Murray, la Volga, etc. Ces météores avaient un système de guidage très au point.

— Ce groupement est impossible, dit Val.

— Les radionucléides aussi, rétorqua Don.

— Avez-vous l'impression qu'il y ait pu avoir intervention de forces surnaturelles ?

— J'allais vous poser la même question. Mais si une intelligence quelconque est responsable de ce phénomène, c'est une intelligence tout à fait bienveillante. Regardez la profondeur des cratères. : j'en ai compté plus de onze mille sur les enregistrements optiques, et aucun n'a causé de dégâts importants dans les cités-puits. Tous les cratères ont entre trois et quinze mètres de diamètre. »

Val fronça les sourcils. « Mais le nouveau lac peut être considéré comme une catastrophe.

— Je ne suis pas sûr qu'il s'agisse d'un cratère causé par un météore.

— Ah ?

— Pas de tectites. Pas de ferro-nickels. Il s'agirait plutôt d'une explosion provoquée par mégaclossons, à mon avis.

— Des mégaclossons ? Mais rien sur Terre ne peut... » commença

Val. Il s'assit et réfléchit. Une intelligence bienveillante... cela confirmait une hypothèse qu'il se refusait à admettre. Il remercia Don, prit les dossiers et alla rendre visite au vieux Walter.

Bitter le fit entrer dans la chambre du malade.

Retraité, Walter n'avait plus droit aux savorisées ; le béri-béri et la pellagre s'ajoutaient à la cyanose produite par les troubles cardiaques. Bouffi et l'air hébété, il était assis sur sa couche, calé par des coussins. Val lui montra les rapports. Il les prit avec des mains tremblantes, les parcourut avec peine de ses yeux las et chassieux.

« Je vois là la main d'Olga », dit-il d'une voix étranglée.

Val sourit et lui donna une tape amicale.

« Je m'en doutais. Garde ces rapports, ils sont à toi. Repose-toi, à présent. »

Walter inséra les feuillets dans sa Bible S.T. et s'assoupit.

CHAPITRE IX

G. I. T. A. R.

KAÏA, le dernier hominidé à cinq orteils qui restât sur le continent, attendait stoïquement la mort. Les séquelles de ses combats et le poids des ans l'avaient empêché de participer au voyage vers *le Fleuve*. À présent, il était seul. Des herbes grimpantes escaladaient les tours, obstruant les optiques des détecteurs. Les vaisseaux de Chasse n'apparaissaient plus dans le ciel. Il pouvait maintenant traîner sa patte folle dans les jardins sans se cacher, et y grignoter kumquats, citrons et airelles. Les Agri-maches le saluaient au passage, et faisaient des remarques sur sa barbe blanche. Il sommeillait au soleil. Le temps passait rapidement.

*Gitar chanta dans les montagnes.
Il chanta au bord de la mer,
Chanta dans les jardins,
Mais ne rencontra aucun humain.
Gitar chanta dans une cité-puits.
Ils furent douze à le suivre Dehors.
Mais ce n'étaient que des quatre-orteils :
Ils moururent au lever du soleil.*

Val se gratta la tête. Il ne savait que penser de ces rapports sur les cas de floriréactions. On avait trouvé douze fleurs en bouquet autour d'un chapeau de puits dans le Secteur Orange. Les échantillons cervicaux ne révélaient aucune trace de C.I. ni de R.M. Il vérifia les statistiques concernant ces morts par catalepsie phototropique, fit des recoupements, et vit un schéma se dessiner. Il les projeta sur une carte murale : les réactions se produisaient suivant une ligne droite, dans leur progression géographique. Ce ne pouvait être une simple coïncidence. Des citoyens quittaient en groupe leur cité-puits pour aller mourir Dehors ; la mort survenait généralement si vite qu'on les retrouvait en bouquet auprès des chapeaux de puits, pelés et brûlés par les radiations actiniques du soleil. Les prélèvements effectués par les Echantillonneurs et analysés par la Neuro ne montraient aucune anomalie dans les centres sérotoniques. Si l'on observait le schéma découvert par Val, une autre réaction devait advenir bientôt, vraisemblablement dans la cité du gros Walter.

Sous le prétexte de prévenir les suicides, Val posta des équipes de Surveillants dans plusieurs des chapeaux de puits du secteur. Il descendit au Contrôle des Chasses et se faufila entre les piles de caisses poussiéreuses pour vérifier les détecteurs de Broncos situés à la surface. Moins de dix pour cent d'entre eux opéraient aux alentours de la cité de Walter. Il les mit en marche manuellement et les brancha sur le distribumache de Walter. Les magasins du Scrutateur étaient vides. Puis il se rendit chez Walter pour attendre les résultats.

Il ne fallait à Walter pas moins de trois oreillers pour lui permettre de respirer sans être gêné par les fluides œdémateux. La cyanose lui faisait un masque de domino gris et noir. Val lui expliqua qu'il avait découvert une nouvelle sorte de fleur :

« Ni C.I. ni R.M., et ça se produit en groupe, dit-il.

— Des bouquets... » murmura le vieux Walter. Son esprit vagabonda autour de quelques zones d'ombre créées par l'anoxie et s'efforça de trier ses molécules mémorielles. Les bouquets étaient associés aux tectites. Olga ?

Walter chercha avec fièvre sa Bible S.T. et en sortit des cartes indiquant les groupements de météores à la source des fleuves. Val lui en tendit une autre retraçant la progression des groupes de fleurs d'une cité à l'autre.

« Ils semblent se diriger par ici. Je crains que ta cité ne soit la prochaine à être touchée.

— Ils se dirigent par ici ! cria Walter, délirant de joie. Olga revient me chercher ! »

Le vieillard obèse et gonflé d'œdèmes essaya de sortir de son lit. Val et Bitter-Femme l'en dissuadèrent par des paroles apaisantes.

« Si Olga veut te prendre, elle viendra te chercher dans ton lit même. »

Gitar posa sur le sol les soixante centimètres de sa plaque de résonance ovale bien à plat et redressa son corps tabulaire, long d'un mètre. Ses senseurs optiques et auditifs montaient la garde tandis que lui dormait, et reposait sa bouteille de résonance. Il resta ainsi plusieurs jours, pareil à un parcimètre fossile. La mer d'Agrimousse monta et se retira. Des pousses vertes duvetèrent le sol. Les puissantes Laboureuses prirent garde à ne pas le toucher.

Le moment était venu d'aller plus loin. Son corps tabulaire se replia et il reprit l'aspect de guitare qui lui était plus habituel. Il alimenta son champ de déplacement en refroidissant le criogel autour de son aimant en forme de cacahuète et en injectant des particules chargées dans le champ sandwich ainsi formé. Les particules donnèrent de la consistance au champ et il se souleva de quelques

centimètres. Il s'éloigna, paraissant flotter dans l'air. Une ballade se fit entendre, émise par sa plaque de résonance.

Je suis né sur une étoile vagabonde.

Vous connaissez mon nom, on m'appelle Gitar.

Je suis venu sur Terre pour y chercher des hommes.

Je fouillerai canaux et spirales...

Kaïa dressa sa tête à la tignasse blanche. Il était intrigué par le chant qui retentissait dans le vallon. Les senseurs de Gitar repérèrent l'hominidé. Tout en chantant avec entrain, la petite mache s'approcha et reprit sa position de parcmètre. Des figures géométriques colorées jouèrent sur son corps.

Kaïa leva une main faible en guise de salut.

« Bienvenue, mache vagabonde. Ton chant apaise. »

Gitar continua à jouer des airs légers et reposants tout en sondant adroitement le corps vieillissant de l'aborigène. Il régla sa tonique sur 268,39 hertz pour l'adapter à la résonance de l'interface air/eau des poumons de Kaïa. Les ondes harmoniques touchèrent le nerf vague de l'homme. La musique prit le rythme des battements de son cœur. Kaïa sourit et se mit à pianoter d'un doigt. Gitar, encouragé par la rapidité de la réaction musculaire, augmenta la puissance de sa tonique. Les neurones du système subcortical du cerveau de Kaïa s'adaptèrent au rythme. Les pulsations s'amplifièrent. La musique de Gitar agissait sur la moelle épinière, modifiant la régulation des fonctions cardiovasculaires, endocrines, métaboliques, neurologiques et reproductives. Gitar contrôlait sans difficulté le pouls de Kaïa. Il porta le volume à 120 décibels et ajouta des paroles à la stimulation audiogénique.

Le cinq-orteils vit en liberté.

Il grimpe, il nage, il court dans la forêt.

Kaïa sentait ses forces revenir ; le tonus de son système sympathique se renforçait. Son acuité visuelle augmenta ; les muscles ciliaires mirent au point la cornée et le cristallin.

Gitar poursuivit son chant, dont les paroles s'adressaient directement à Kaïa. Pourquoi devrait-il mourir cette année ? Pourquoi n'essaierait-il pas de vivre encore une saison ?

Il s'accouple en passant et vit en solitaire.

Il mange la viande rouge et la moelle des os...

Kaïa se redressa ; ses yeux luisaient d'enthousiasme.

« Mais il n'y a plus de pouliches, dit-il.

— Suis-moi, ô cinq-orteils ! et je te conduirai là où tu trouveras de la viande et des partenaires, dans les cités-puits.

— Des Néchiffes ?

— Des Néchiffes. Tu es le seul Bronco que j'ai trouvé. Mais le gène cinq-orteils est peut-être encore présent dans la race de la fourmilière, un sur mille, ou un sur un million. Ils ont tous l'aspect de quatre-orteils, de nains sexuellement atrophiés, mais le gène existe chez l'un d'eux. Viens avec moi. Nous allons le chercher. »

Kaïa se releva lentement, péniblement.

Bush entra dans la pièce et dit à Val et à Walter :

« Le travail m'appelle. »

Bitter lui donna l'étreinte rituelle et il partit. Son service au Garage était un moyen facile de gagner ses calories savorisées ; cela se réduisait à être le compagnon-surveillant de machines somnolant dans leurs douilles à énergie. Il s'assit devant un écran d'observation.

À la tombée du jour, deux maches revinrent, ruisselantes de sucx végétaux. La Porte s'ouvrit pour permettre aux énormes machines de regagner leur box. Le visage de Busch fut éclairé par la faible clarté orangée du soleil couchant.

Soudain, ses pupilles se dilatèrent. Les poils sur son cou se hérissèrent. Il y avait une fleur sur le pare-chocs d'une des maches : une jolie fleur dont la tige délicate avait été soigneusement passée dans un des trous de l'élévateur. L'œuvre d'une main humaine, l'idée d'un amoureux de la nature. L'idée d'un Bronco !

« Ferme-toi, Porte. Vite ! » hurla-t-il.

La Porte se ferma. Busch soupira. Tandis qu'il s'épongeait le front, le couvercle de la hotte à mauvaises herbes de la mache se souleva. Une tête couverte d'une broussaille blanche apparut. Busch pivota sur lui-même et se précipita vers la sortie donnant sur la spirale. Il ne fut pas assez rapide.

Val accourut, le souffle court, mouillé de sueur.

« Un Bronco ? En es-tu sûre ? » articula-t-il péniblement, en reprenant son souffle.

L'Agrimache opina, et répéta son rapport en ajoutant : « Vous avez vu les enregistrements optiques.

— Et, cependant, tu lui as permis de chasser, dans le Garage ? »

La machine ne répondit pas. Directive Première. Les maches ne prennent aucune part active dans les conflits entre les hominidés. Val continua à tempêter, en insultant l'intelligence de classe huit qui régissait la machine. Celle-ci finit par répondre d'un ton détaché :

« Je ne fais que mon travail, monsieur. Je m'efforce de rester objective devant les actes auxquels se livrent les créatures

protoplasmiques. Si l'une d'elles en mange une autre, je fais un effort de compréhension. Cela m'est difficile, car j'ignore ce que peut représenter un manque de protéines. »

Val lança encore quelques invectives. Puis il se calma et alla contempler les restes de Bush. Il avait été tué par un Bronco. Cela ne faisait aucun doute.

Seule une de ces brutes était capable de tailler en pièces et d'éviscérer un citoyen de cette manière. Le foie et l'arrière-train droit manquaient. Il trouva des empreintes à cinq orteils qui menaient aux jardins. Il signala les faits au Surveillant et demanda la permission de remettre en activité le Contrôle des Chasses.

« Non, dit le Surveillant. Je regrette, mais on ne peut affecter des crédits à la Chasse tant que les récoltes ne sont pas menacées. Un Bronco solitaire ne justifie pas pareille dépense. Et on ne peut même pas vous retirer du Centre de Prévention des Suicides, alors que les sauteurs s'écrasent sur la base du puits à la cadence de trois par jour et par cité. Néanmoins, vu le rang que vous occupiez dans le Sagittaire, vous pouvez chasser... à pied, et en dehors de vos heures de travail. »

Val rejoignit en hâte le Contrôle des Chasses et exhuma son arc et une caisse de flèches. Il fouilla les rebuts à la recherche d'un transmetteur de poignet en état de marche. Il n'en restait aucun. Chien Volant était immobile, les orbites vides. Il tapota son pare-chocs couvert de poussière.

« J'aurais bien eu besoin de toi aujourd'hui », dit-il.

Quand il se présenta à l'habitable de Walter, Bitter-Femme jeta un regard craintif à son équipement.

« Tu devrais demander un permis au Comité des Objets Tranchants, si tu as l'intention de te promener comme ça. »

Val acquiesça sèchement. Il alla voir Walter. Une salive mousseuse coulait de la commissure des lèvres du vieillard. Ses pieds étaient gonflés, translucides. Val s'assit. Il avait l'impression d'être au chevet d'un mourant. Il parla calmement, exposant ses intentions. Walter avait les yeux fixés au plafond, la respiration rauque. Bitter resta près de la porte, impuissante.

« Le Surveillant m'avertira dès qu'il sera informé d'une nouvelle floriréaction. Je prendrai le métro pour essayer de découvrir sur place ce qui pousse les gens à sortir. Je soupçonne que le Bronco d'aujourd'hui a quelque chose à voir là-dedans. L'endroit où s'est produit le meurtre de Busch est sur l'alignement des groupes de fleurs.

— Tu prends très à cœur ce qui est arrivé à Busch, hein ? commenta Bitter.

— Non, ce n'est pas ça. Ce sont les groupes de fleurs qui me préoccupent. Le C.I., la R.M., ça, je comprends. Un baquet de boue

peut avoir raison du Comportement Inadapté, et la Récompense Moléculaire peut être supprimée si elle pose un problème grave. Mais je ne sais pas ce qui peut déclencher ces flori-réactions. Je redoute que cela devienne épidémique. Nous pourrions alors être témoins d'une migration comparable à celle des lemmings. Représentez-vous tous les citoyens se précipitant Au-Dehors, tous ensemble, saccageant les récoltes et mourant sous les radiations actiniques. »

Bitter hocha la tête.

Walter tourna les yeux vers Val. « C'est ainsi qu'Olga va débarrasser la planète des païens à quatre orteils. Olga veut repartir de zéro avec Ses Enfants. »

Val ne désirait pas contrarier le mourant ; mais il pensait qu'on ne pouvait décemment pas demander aux citoyens de se soumettre à une déesse qui avait l'intention de les effacer de la surface du globe.

Arthur-Neutre vint les interrompre.

« Voulez-vous voir une candidate à la place de Busch dans notre famille ? »

Val et Walter se retournèrent pour découvrir une splendide jeune femme debout à l'entrée de la chambre. Elle était presque aussi grande qu'une pouliche, et tout aussi bien faite. Un nez et un menton délicats, des yeux brillants, de longs cils, une abondante chevelure noire. Elle sourit de ses lèvres peintes d'une couleur vive, s'avança gracieusement dans la chambre et ouvrit sa tunique. Des adjonctions de pseudo-chair lui avaient dessiné des courbes roses : des seins épanouis aux pointes dressées, une taille longue et des fesses charnues. De légères cicatrices marquaient son ventre et ses aisselles. Elle referma sa tunique d'un geste théâtral et regagna l'entrée. Val déglutit.

« Elle a un bon métier, dit Arthur. Elle vous convient ? »

Walter acquiesça d'un geste las.

« Oh ! merci ! Merci ! » dit-elle avec effusion ; elle se précipita vers le lit pour toucher la main du vieillard. « Je suis certaine que nous nous entendrons parfaitement dans la fusion, votre famille est exactement ce que je cherchais. » Elle baissa les yeux. « Comme vous pouvez le voir, je suis une Vénus, un de ces modèles améliorés commandés par les Loisirs. Je fais des émissions récréatives, et cela rapporte beaucoup de savorisées.

— Heureux de vous avoir parmi nous, Vénus », dit Walter avec peine.

Le sourire de la jeune femme disparut en examinant le visage du vieillard de plus près : les crevasses transversales aux coins de la bouche, le rouge vasculaire des yeux, la desquamation du nez.

« Ouvrez la bouche, s'il vous plaît », dit-elle.

La langue était magenta.

Elle appuya le pouce sur son pied gauche, comprimant les tissus

œdémateux.

« Vos jambes sont devenues insensibles ? » interrogea-t-elle.

Il fit signe que oui.

« Et vous ressentez des fourmillements et des brûlures dans les mains ? »

Il fit de nouveau signe que oui.

« Vous souffrez bel et bien d'une maladie de carence », dit Vénus en souriant. Elle tapota sa joue à la peau desséchée et se rendit au distributeur. « Je sais ce qu'il vous faut. » Elle commanda une soupe d'orge bien épaisse, des biscuits au germe de blé et un fortifiant à base de vitamines B. Après avoir vérifié ce qu'elle avait à son crédit, la machine délivra la commande. Vénus appela Dé Pen et lui indiqua comment servir Walter.

« Faites-lui prendre le reconstituant en premier. L'alcool stimulera peut-être son appétit. Emiettez les biscuits et saupoudrez-en le potage, comme on le fait avec des croûtons. Donnez-le lui à la cuillère. Et, si c'est possible, qu'il mange tout. À présent que je fais partie de la famille, mes savorisées pourront profiter à son système enzymatique. »

Durant les semaines qui suivirent, Val fut accablé de travail au C.P.S. Il passait son temps à faire nettoyer les flaques rosâtres laissées par les sauteurs. Des floriréactions en groupe se produisirent encore, sporadiquement ; il arrivait toujours trop tard sur les lieux. Le métro était trop lent. Les radiations actiniques tuaient les Néchiffes sans protection en moins de six heures. Les morts ne pouvaient pas lui dire pourquoi ils étaient devenus fleurs.

Vénus Améliorée et Dé Pen bourrèrent Walter d'orge, de levure et de germe de blé jusqu'à ce qu'il puisse remuer les orteils. Ses vieilles mains recouvrèrent un peu de force.

Le Surveillant transmet à Val un appel en provenance d'une cité du Continent Noir, à quinze mille kilomètres de là. On avait repéré un Bronco. Son rang de Sagittaire lui servit à obtenir un permis de Chasse ; on considéra qu'il s'agissait d'une détente, non d'une mission officielle. Il mit dans un sac sa combinaison isolante, son casque, des armes et des provisions et se disposa à effectuer un long parcours en métro.

Trois seulement des conduits sous-marins étaient en état de marche, et il dut patienter dix-huit heures avant d'embarquer. Une fois qu'il se fut habitué à la pression de la foule, il put se délecter du paysage. Il restait encore quelques constructions en forme de bulle sur le fond de l'océan. Au-dessus, les eaux étaient lumineuses et rien n'y vivait, du moins rien qui pût se voir à l'œil nu. La chaîne alimentaire océanique était rompue depuis longtemps. En bas, il ne vit que des rochers brunâtres avec parfois une traîne d'algues ou un coquillage

minuscule. Plus profond encore, c'étaient les ténèbres. Là non plus, rien ne bougeait.

Après avoir changé douze fois de ligne et attendu encore quelques heures, il parvint à la cité d'où provenait l'appel. Le Surveillant local, un homme mûr, d'environ vingt-sept ans, lui confirma les faits. Oui, on avait signalé un cinq-orteils. Non, ce n'était pas un Bronco, mais une pouliche ; et elle était toujours là-haut dans les jardins à manger leurs récoltes. Val se mit à défaire ses bagages.

« Je ne serais pas si pressé d'aller là-bas, si j'étais toi, mon garçon, dit l'autre avec un petit rire sec.

— Pourquoi ?

— L'est fichtrement grosse ! »

Val s'assit et étudia les enregistrements optiques. Elle était plus petite et plus jeune que celle qu'il avait rencontrée en pourchassant le Bricoleur. Il était sûr de son fait.

« N'importe qui en viendrait à bout, fanfaronna-t-il. Sitôt touchée par une flèche, elle va tomber en hibernation-réflexe. Je n'aurai plus qu'à trancher sa carotide. Un jeu d'enfant.

— Hibernation-réflexe ? fit le Surveillant en se grattant le menton. Ma foi, je n'ai jamais entendu parler de ça.

— Eh bien, venez, et vous suivrez les opérations sur la longue-distance. »

À travers la visière de son casque, les jardins ensoleillés lui apparaissaient gris et flous. Il était bien au frais dans sa combinaison isolante. Il but un peu d'eau et commença la traque. Le gibier était censé se trouver à un kilomètre et demi environ ; mais, sans détecteur portatif, il ne pouvait en être sûr. Son arc bandé, il s'enfonça dans la végétation touffue. Et il la vit.

Elle était à une centaine de mètres de lui, assise parmi des buissons d'airelles, en train de manger. Les touffes basses ne lui offraient aucun couvert. Il entreprit de contourner le champ d'airelles, en se cachant dans les blés hauts. Une Moissonneuse aux pattes d'araignée dansait parmi les buissons, et les bruits qu'elle faisait servirent ses desseins. À cinquante mètres de la pouliche, il estima qu'il pouvait tirer sans risque, derrière un léger écran de feuilles de menthe. C'était un peu loin pour la portée de son arc, mais il était assuré de provoquer le réflexe d'hibernation chez sa proie. Il prépara une seconde flèche, comptant pouvoir tirer deux fois avant qu'elle comprît ce qui se passait. Elle se présentait de profil, il visa l'épaule droite. La première flèche n'avait pas fini sa course qu'il encochait la deuxième. Trop haut. Elle entendit le trait tomber dans le feuillage, se releva d'un bond et se retourna pour prendre la fuite. La seconde flèche se ficha bien franchement dans son épaule gauche, avec un bruit épais. De la main droite, elle arracha la flèche vibrante. Il en chercha fébrilement

une troisième, mais elle le chargea soudain. Apeuré, il laissa tomber son arc, et sortit son couteau.

La pouliche le heurta violemment ; il fut projeté au sol et se brisa l'avant-bras droit et deux côtes. Il perdit connaissance. Tel un succube, la pouliche roula sur lui, sous le regard des enregistreurs optiques.

Le retour de Val à la conscience fut lent et douloureux. Il ne distinguait que la trace rouge et palpitante de ses vaisseaux rétiniens. Ses pigments visuels étaient blanchis. Il était brûlant. Autour de lui, le monde était noyé dans un brouillard orange. Il sentait contre son dos la fraîcheur de la terre, et sur sa poitrine le fer rouge du soleil. Il essaya de protéger son visage, mais son bras droit battit dans le vide, brisé. Son bras gauche fonctionnait ; il se couvrit les yeux, et l'obscurité lui apporta un certain réconfort. Sous la chaleur intense, sa peau se couvrit bientôt de cloques, qui grossirent, puis éclatèrent ; il commença à peler. Il hurla de douleur et tenta de se redresser. Des fragments de côtes brisées poignardèrent ses poumons, et il fut contraint de rester allongé. La douleur était telle qu'il ne pouvait même plus crier.

D'un seul coup, la fournaise orange fit place au froid et à l'obscurité. Des Méditechs nerveux jetèrent sur lui une couverture humide. Ils fixèrent une attelle-ballon sur son bras droit et lui firent très mal en la gonflant. On l'installa ensuite à plat ventre sur un brancard et on le ramena à la cité-puits, sans lui épargner les cahots.

Le méditech enfonça prestement une broche dans son cubitus pour immobiliser la fracture. Il retira les éclats de côtes brisées en pratiquant de minuscules incisions. Il lui banda les yeux, lui graissa la peau. Ces raccommodages effectués, on le laissa seul. Il somnola.

Une main lui toucha l'épaule. Il entendit la voix du vieux Surveillant. Quelqu'un enduisit sa peau d'un baume glacé.

« Veux-tu à boire ? demanda le Surveillant.

— Non... Mes yeux ?

— Les Méditechs disent que l'électrorétinogramme ne leur permet pas de se prononcer. Mais tu as une chance de t'en tirer. »

On vérifia l'éclisse de son bras et on la desserra légèrement.

Il sentit son brancard se balancer. On l'emmena dans une cabine.

« Quelle foutue poisse ! » jura-t-il.

Le vieux Surveillant fit entendre son rire chevrotant. « La poisse ? Au contraire, tu as eu une sacrée veine, mon gars ! Ces pouliches sont cannibales. Tu as eu de la veine qu'elle n'ait pas eu faim ! »

Au cours des jours suivants, les pigments et les enzymes se reformèrent dans son cortex visuel ; il voyait danser d'étranges formes colorées. Quand on lui retira ses pansements, il avait à demi recouvré la vue ; les cellules des bâtonnets avaient été les premières à se régénérer. Il percevait les images en noir et blanc, avec un fort

contraste.

Sa peau était toujours enrobée de baumes glacés, mais il voyait que des croûtes épaisses recouvraient les brûlures. Son bras cassé ne lui faisait pas mal, mais le démangeait simplement un peu.

Il se fit passer les enregistrements de sa chasse malheureuse. La pouliche avait une masse de près de soixante kilos, d'après les indications. La flèche l'avait atteinte à l'omoplate. C'était une blessure très douloureuse. Pourquoi n'avait-elle pas hiberné ?

Val regarda les relevés faits par les senseurs. La température de la pouliche n'avait pas diminué, après la blessure. Elle était restée à 38° ... 38 ! Un demi-degré au-dessus de la normale, la montée de température indiquant l'ovulation ! Cela expliquait pourquoi elle n'avait pas hiberné. Elle était au dernier stade de la phase folliculaire.

Les séquences suivantes confirmèrent son hypothèse. Au lieu d'en faire son dîner, elle avait voulu copuler avec lui. Elle s'était servi de son couteau à trophée pour découper sa combinaison, cependant qu'il était allongé inanimé. Elle l'avait chevauché et avait réussi à amener chez lui une réaction satisfaisante. Mais l'arrivée des Méditechs l'avait effrayée et elle s'était enfuie.

Il appela le Surveillant. « Pouvez-vous me montrer mon équipement ? »

Le vieillard desséché retira un coffre de dessous le lit. Il contenait sa combinaison découpée, son casque, son arc et ses flèches. Il s'y trouvait également un objet étrange : une longue aiguille métallique montée sur un poussoir gros comme le poing. Il avait pu voir sur les enregistrements optiques la pouliche s'en servir sur lui.

« D'où cela vient-il ? »

Le Surveillant haussa les épaules. « Les techs qui t'ont ramené ont dit que la pouliche t'avait poignardé au bas-ventre avec cet engin. Ils l'ont retiré et rapporté ici. Le Méditech l'a analysé ; il a dit que c'était une Stimulo-Electrode.

— C'est ce qu'il me semblait. C'est une électrode destinée à stimuler les muscles du rectum et de la vessie lorsque les réflexes ont été détruits par suite d'une lésion de la moelle épinière. Il s'agit là d'un modèle artisanal, rudimentaire. Mais ça a marché. Je me demandais aussi comment la pouliche avait pu parvenir à ses fins, dans l'état comateux où je me trouvais.

— Elle a dû suivre des cours de neurophysiologie », plaisanta le Surveillant.

Val tournait et retournait l'engin entre ses mains. Les parties qui le constituaient provenaient d'origines variées : le chargeur d'un casque de chasseur, les accumulateurs d'Agrimaches et les circuits d'un détecteur de Broncos portatif. Qui pouvait avoir les connaissances suffisantes pour les assembler ? Qui pouvait avoir fabriqué l'appareil

pour la pouliche ?

« Le Bricoleur ! » s'exclama Val.

Il passa son mois de convalescence à sonder les magasins de mémoire du Classe Deux, pour tenter d'établir ce qu'il était advenu du Bricoleur et de ses hommes, après l'inondation.

« Mais tout le secteur a été détruit par la chute de l'aérolithe, moins de trois heures après cela. Le Nouveau Lac recouvre maintenant l'endroit, » lui rappela l'ordinateur.

Val fronça les sourcils ; cela lui fit mal, car sa peau brûlée n'avait pas retrouvé son élasticité. Une croûte tomba de son front.

« Montrez-moi encore l'organigramme des égouts. »

Un schéma de lignes et de cases de différentes couleurs-codes apparut sur l'écran.

« Il y avait un poste du Service des Egouts près de ces grilles. Les senseurs avaient-ils signalé des Broncos avant la formation du Nouveau Lac ?

— Non. »

Val observa l'écran en louchant légèrement. Il commençait à percevoir de nouveau les couleurs. Il vit cinq niches à sous-marins. Trois cases colorées en jaune : Niches vides. Deux en violet : Subs en réparation.

« Où se trouvaient les trois subs manquants ?

— Ce n'est pas dans les archives. »

Val s'enfonça dans son siège ; les subs du Service des Egouts avaient une vitesse de trente nœuds, plus que suffisante pour atteindre le marais aux Pouliches avant l'explosion qui avait donné naissance au Nouveau Lac. Le Bricoleur était sûrement en vie ! Val serra le poing, grimaça et le rouvrit lentement. Une croûte tomba.

Des Néchiffes intrigués étaient entassés dans le Garage pour entendre le chant de Gitar. Kaïa était plus étoffé à présent, et forçait de jour en jour. Il accompagnait Gitar. La musique hypnotique avait une tonique de 150 hertz, qui amenait les systèmes sympathiques à relier les rythmes encéphaliques. À 160 décibels, ils chantèrent les cinq-orteils et la violence de leurs passions, leur liberté et la puissance de leur individualité. Les Néchiffes joignirent leur voix à la leur, d'abord avec hésitation, puis avec une ferveur mystique et presque violente.

Enfants d'Olga, vous pourrez en liberté

Courir, grimper et nager.

Vous goûterez la poire et le raisin.

Vous verrez l'oiseau, le poisson, le babouin...

Tout en lançant une malédiction à la fourmilière, Kaïa emmena les

Néchiffes Au-Dehors. Mais là, ils se serrèrent les uns contre les autres, dépérèrent et moururent comme des fleurs coupées quand monta le soleil. Aucun ne survécut pour courir dans les herbages, car ils ne possédaient pas le gène cinq-orteils. Kaïa versa des larmes sur leurs corps brûlés.

Val entra chez Walter en traînant la patte, et s'attendant plus ou moins à apprendre la mort du vieillard. Mais celui-ci était toujours assis dans son lit. Vénus s'apitoya sur ses brûlures et la fracture de son bras. Il prit le verre qu'elle lui offrit et se tourna vers Walter.

« C'est agréable de rentrer chez soi. Ce retour par le métro m'a fait plus souffrir que mes blessures ; un nouveau tronçon du réseau était inondé.

— As-tu appris quelque chose ? » La voix de Walter était claire et précise.

Val sourit. « Oui : qu'il ne faut jamais chasser une pouliche dans sa phase folliculaire. »

Walter émit un hennissement qui s'acheva par un gros rire. Il se redressa, se tenant les côtes. Il n'avait aucun mal à mouvoir ses bras et ses jambes. L'œdème pulmonaire était guéri, et avec lui la névrite et la paralysie.

« Ne jamais chasser une pouliche dans sa phase folliculaire ! » répéta-t-il en pleurant de rire.

Vénus amena un plateau d'amuse-gueules et de rafraîchissements. Elle voulut connaître la raison de leur hilarité, mais Walter, saisi par le fou rire, ne pouvait articuler un mot. Val fouilla dans son sac et tendit l'électrode à Walter. Elle était en partie démontée.

« C'est donc ainsi qu'elle s'y est prise... un appareil provoquant l'éjaculation par courant électrique. Où a-t-elle bien pu se le procurer ? »

Val se rembrunit.

« Je n'en ai pas la certitude, mais je soupçonne le Bricoleur, ou quelqu'un doué de la même habileté, de les aider.

— Les ? s'étonna Walter. Oh ! tu veux parler de notre vieux Bronco à cheveux blancs ! Mais lui et la pouliche se trouvent sur deux continents séparés. Et ils sont probablement les derniers de leur espèce. Si nous les capturons, ce sera pour les mettre au musée ; en tout cas, ils ne représentent aucune menace pour la Grande S.T.

— Je le sais, marmonna Val. Mais c'est une question de principe. Mon devoir de chasseur était de les détruire ; je ne supporte pas d'en voir un m'échapper. »

Walter but son verre à petites gorgées.

Kaïa transporta Gitar dans un autre chapeau de puits. Son vieux

corps avait bénéficié d'une véritable cure de jouvence grâce à un régime riche en protéines. Il lui fallait une compagne. Gitar parla avec autorité, et les Portes s'ouvrirent. Ils se rendirent sur la plate-forme dominant le puits, et Gitar dirigea son haut-parleur de basse vers la base du puits. Cinquante mille citoyens purent entendre un air de guitare emplí de majesté. Ils ne furent qu'une vingtaine à lever la tête. Et un seul d'entre eux gravit la spirale, une femme mince et pâle : Dé Pen.

Gitar s'appuya contre le distributeur ; des friandises churent dans le réceptacle. Tandis qu'elle mangeait et buvait, il joua un air destiné à la stimuler.

Kaïa l'emmena pour une promenade dans les jardins ; il lui montra le ciel nocturne, le disque resplendissant de la lune et les étoiles les plus brillantes. La beauté du ciel réchauffa son âme. Les papillons de nuit chargés de pollen vinrent féconder les fleurs.

*Gitar parla, avec des cordes, des cymbales, des tambours ;
Il parla des plaisirs du nid et de l'amour.
Il chanta la vie libre qu'on mène au-Dehors.
Elle se mit à danser, à onduler de tout son corps.
Alors Kaïa, de son couteau, lui entailla le bras.
Il la prit, la caressa et longuement l'aima.*

Gitar vint avertir Dé Pen avant le jour afin qu'elle rentre dans le puits. Kaïa la regarda partir en pleurant. Elle regagna le Garage, emportant son amour. Sur son bras, le sang avait séché.

Elle dévala la spirale en sanglotant, rejoignit son habitacle. Quand elle entra, Walter sut qu'elle était allée dans les jardins aux taches vertes qui maculaient ses vêtements. En voyant l'incision à son bras, il comprit ce qu'elle avait fait.

« Une pariade ? » dit-il d'un ton fâché.

Elle acquiesça à travers ses larmes, hébétée, chiffonnée, ébouriffée.

« Je ne sais pas ce qui m'a pris. Il y avait un Bronco dans le chapeau de puits. Il jouait de la musique. Nous avons dansé. J'étais si amoureuse... »

Walter se rappela la dernière visite du Bronco. Ce vieux Busch, avait été tué et mangé. Il lui caressa l'épaule.

Val rassembla les films du viol de Dé Pen, réalisés par la Porte et plusieurs Agrimaches.

« Ça doit être cette musique... il faut la faire analyser », dit-il.

Walter demanda les enregistrements effectués dans les chapeaux de puits où on avait trouvé des groupes de fleurs. Les recherches établirent qu'il s'agissait de la même musique : une tonique de près de 200 hertz et d'environ 160 décibels de puissance. Le rythme variait,

mais en général cherchait à s'accorder au battement des artères, au pouls des victimes.

« Ce ménestrel ambulante serait responsable de plus de douze viols et de cent cinquante floriréactions. Ça fait beaucoup de morts pour un mélomane ! » dit Val.

Les mois qui suivirent, l'activité de Kaïa s'étendit. Sur la carte, des points marquaient les endroits où des citoyens avaient été entraînés à leur mort. Des triangles, ceux où des citoyennes avaient été violées. Walter et Val relevaient les coordonnées et tentèrent à plusieurs reprises d'intercepter le ménestrel assassin, mais il leur échappa sans peine. Leurs combinaisons isolantes entravaient leurs mouvements et rendaient la poursuite à pied impossible. Les viols se chiffèrent bientôt à une centaine, les bouquets de fleurs à un millier.

Val empoigna la sauteuse qui escaladait la rambarde. Il la barbouilla de boue et la traîna jusqu'à son habitacle. Il répandit la boue batébrienne partout sur le sol, et jeta dans le vide-ordures ses tapis, tentures et meubles rembourrés. Elle se mit à hurler, poisseuse de boue et de graviers.

« Mes tapis ! Mes tentures ! J'ai passé des années à les tisser ! »

Val la ramena brutalement à la raison.

« Vous avez essayé de vous tuer il y a un moment. Cette boue vous préservera des débris ectodermiques et du C.I. Vous étiez déprimée il y a encore quelques minutes, non ? Est-ce que votre vision des choses n'a pas changé maintenant que vous êtes enduite de boue ? »

Elle glissa sur le sol visqueux et tomba assise par terre, projetant de la fange tout autour d'elle. Oui, elle voyait la vie sous un jour nouveau. Il lança contre le mur le reste de la boue et dit : « Joignez-vous aux Batébriens. Allez à leurs meetings. Essayez de rester en vie. »

« On a repéré un autre Bronco, annonça Walter au retour de Val. Tout près d'ici, cette fois. » Il tendit à Val son équipement de chasse.

Val était fatigué. C'était la fin de son quart. Pourtant, il prit aussitôt le métro pour la cité-puits concernée. Une fois arrivé, il monta jusqu'au Garage Des gardes de la Sûreté grouillaient devant l'écran d'observation, où l'on voyait les jardins.

« Suis-je encore arrivé trop tard ? demanda Val, à bout de souffle.

— Non, dit le capitaine des gardes, Il est toujours là, Dehors. Mes hommes ont peur de sortir ; ils n'ont pas de combinaison isolante, voyez-vous... »

Val ne fit pas de commentaire. Il savait que ceux de la Sûreté avaient le foie aqueux et d'un jaune grisâtre, comme la majorité des citoyens. Il fallait être courageux et être doté d'un foie d'une saine couleur brune pour aller Dehors. Il regarda l'écran. L'image se

brouilla. Il frappa le récepteur du plat de la main. Les optiques du chapeau de puits se faisaient vieux.

Le Bronco se tenait au garde-à-vous à environ quatre cents mètres de lui. La guitare était passée à son bras gauche comme une sorte de bouclier. Sa raideur, son absence d'expression, mirent Val mal à l'aise. Il n'avait jamais vu un Bronco s'exposer ainsi aux chasseurs. Et la musique n'était pas celle d'une guitare, mais d'un tambourin.

« Il y a combien de temps qu'il est comme ça ? questionna Val en enfilant sa combinaison.

— Plus de quatre heures. »

Il prit son carquois et se dirigea vers la Porte.

« Ouvre-toi de cinq centimètres. Merci. »

Tandis qu'il jetait un regard par la fente, la cadence du tambourin s'accéléra. Le Bronco se mit en marche vers lui. Le volume de la musique augmenta, faisant vibrer la Porte et le casque de Val.

« C'est bien une guitare que je vois, et c'est un tambourin que j'entends, dit Val.

— Pas un tambourin, dit la mache du Garage. Un bruit d'armures. Selon l'analyse des ondes sonores, c'est le bruit qu'aurait produit une légion romaine en marche il y a quelques milliers d'années. Le volume sonore correspondrait à trois mille fantassins marchant à une distance de deux mille huit cents mètres sur terrain légèrement accidenté. »

— Un simulateur de sons, marmonna Val. Cet instrument est fichtrement sophistiqué ! »

Le niveau sonore monta jusqu'à 200 décibels. Val était protégé par son casque, mais les hommes de la Sûreté reculèrent jusque dans la spirale. Val entendit un entrechoquement d'épées et de boucliers.

« Si ce truc croit m'impressionner... » Il encocha sa flèche et demanda à la Porte de s'ouvrir un peu plus ; il visa la poitrine du Bronco. Il tira quant il fut à moins de trente mètres. Une cible facile.

Val s'avança vers le corps raide, étendu sur un plant de haricots. La guitare était plantée à la verticale dans le sol. Val se pencha. Le corps était froid, le pouls ne battait plus. Les yeux et la bouche étaient secs, la cornée voilée. Le Bronco était mort depuis longtemps. La flèche n'était entrée que de quelques centimètres dans le sternum ; la blessure ne saignait pas.

« Oui, dit Gitar. Il est mort ce matin. »

Val sursauta, encocha une nouvelle flèche. La mache-guitare émit une plaisante lueur clignotante. Val se calma.

« C'est toi le responsable de tous ces viols ?

— Oui, monsieur.

— Mais tu n'as pas de pénis.

— C'est exact. Mais quand la situation l'exige, j'enrôle quelqu'un qui en possède un.

— Tu es une machine nuisible. Tu as tué de nombreux citoyens avec ta musique, en les incitant à sortir. Tu dois m'obéir et me suivre à la reprogrammation.

— Je ne suis pas la mèche que tu crois, chasseur. C'est toi qui va me suivre Dehors. »

Val lança un ordre par son transmetteur-bracelet. « Dirigez un faisceau dense sur cette mèche renégate ; commandez-lui de s'autodétruire, si c'est en votre pouvoir. »

Gitar détala comme un crabe.

Val abaissa son regard vers le cadavre. Pourquoi Gitar l'avait-il amené au chapeau de puits ? Fallait-il y voir une sorte de rite funéraire en hommage à un guerrier mort ? Val se demanda quel rôle il avait tenu dans cette cérémonie. Quand l'Echantillonneur se présenta, Val ordonna que le corps soit envoyé intact au Biolabo, pour être disséqué. Peut-être même pourrait-on l'empailler, puisque c'était le dernier des Broncos. La Grande S.T. en avait sûrement les moyens.

Walter invita Val à se joindre à sa famille-5 pour la fusion vespérale. Les savorisées du jour étaient du synthélard, obtenu à partir de glandes surrénales sautées dans leur graisse. Vénus conduisit Val au rafraîchisseur pour ramollir ses croûtes et les retirer quand c'était possible. Dans la fusion, elle le complimenta sur la douceur de son épiderme renouvelé.

« Tu es douce, toi aussi, mais un peu grumeleuse au toucher. Qu'y a-t-il dans ces seins ?

— De la synthéchair, dit-elle en se contorsionnant pour lui échapper. Je suis un modèle amélioré. Mon corps est difforme, mais mon âme est belle. »

Il acquiesça. Leur rapport était très harmonieux. « Que donne la thérapie batébrienne ? lui demanda Walter.

— Les résultats ne sont pas mauvais. Ça élimine ces sacrés *dermatophagoïdes*. Je recommande à tous les suicidaires de rallier les Batébriens, de marcher pieds nus dans la terre, pour équilibrer leur psyché. »

La fusion enroulait et déroulait ses anneaux ; elle était particulièrement réussie ce soir-là. Dé Pen étant enceinte, une fraction d'âme s'ajoutait à l'âme collective, réchauffant encore la réunion. Val savait que l'enfant était celui du cinq-orteils : un petit hétérozygote. Il ne pouvait dire s'il aurait à sa naissance le cinquième orteil, ou seulement l'embryon d'un ; ce dont il était sûr, c'est qu'il n'était pas autorisé. Walter avait bien entendu fait la demande de permis. Val se promit de s'en occuper.

Le Surveillant appela Val ; un nouveau groupe de fleurs avait été

signalé.

« Ne me dites pas qu'il y a un autre Bronco !

— Non. C'est simplement cette guitare renégate. Le faisceau dense reste sans effet sur elle ; elle refuse l'ordre d'autodestruction. Elle continue d'aller de ville en ville, entraînant les citoyens à leur perte.

— La musique ?

— Toujours la même : 200 hertz, 160 décibels, 70 pulsations à la minute. Les gars de l'Audiopsych rattachent ça au phénomène du Joueur de Flûte d'Hameln : le R.R.T., Résonateur Réflexe Thoracique. Vous souvenez-vous de toutes ces émissions non autorisées sur faisceau dense qui ont précédé la Grande Chasse ? »

Val hocha la tête. Le Bricoleur était impliqué dans ces affaires.

« Le faisceau dense a aussi touché les mémoires du Classe Un, les archives historiques. On a fouillé les sections musicales pour y chercher des données sur les applications du R.R.T., ou les rites de fertilité. Dans tous les cas, des toniques puissantes, capables de faire vibrer n'importe quel thorax.

— Le Joueur de Flûte d'Hameln... le R.R. T. ? murmura Val. Mais pourquoi si peu de gens en ressentent-ils les effets ? On pourrait penser que la population entière serait attirée Dehors par la musique. »

Le Surveillant secoua la tête. « Non. D'après le Psych, moins d'un citoyen sur mille réagit. Heureusement, la majorité est incapable de suivre un autre rythme que celui de la fourmilière. »

En effet. Val savait que l'effet R. R.T. n'agissait que sur un axe neurohumoral intact. Le système sympathique des Néchiffes manquait de tonus. Seuls étaient entraînés ceux qui possédaient le gène cinq-orteils.

« Et où se trouve cette damnée guitare, à présent ?

— Elle s'est emparée d'un vaisseau de Chasse nommé Doberman. Mes circuits sont à sa recherche, mais mes optiques ont la vue basse. Je vous contacterai si on retrouve leur trace. »

Val était stupéfait. Gitar pouvait se déplacer par ses propres moyens, il l'avait constaté lui-même. Pour quel motif avait-il donc volé un engin de la taille de Doberman ?

Dé Pen dut subir les examens de routine à la clinique, où tout se passait de façon impersonnelle, inhumaine. On faisait peu d'efforts pour consoler les victimes du Bronco. La Grande S.T. tenait pour suspect quiconque s'accouplait en musique en dehors de la fusion. Naturellement, on lui refusa le permis de naissance ; parmi les signatures des membres du comité, elle releva celle de Val.

Dé Pen alla trouver Val chez lui.

« Pourquoi as-tu fait cela ? demanda-t-elle tristement. Je te croyais

un ami.

— Je suis un Sagittaire. Je fais partie du Comité depuis que le Contrôle des Chasses a été fermé. C'est le sentiment du Comité, et le mien, que le gène cinq-orteils est nuisible à la fourmilière. Ton enfant est porteur de ce gène.

— Mais il aura aussi mes gènes, sanglota-t-elle. Walter m'aidera à l'éduquer et à le conditionner. Nous sommes tous deux de loyaux citoyens néchiffes. Le bébé deviendra aussi un Bon Citoyen. »

Les yeux de Val se rétrécirent. Une mère capable de défendre ainsi son enfant avant même qu'il soit né était toujours suspecte. Les instincts animaux fondamentaux étaient un danger pour la cohésion de la fourmilière.

« C'est tout simplement impossible. Le gène est porteur d'immunoglobuline A. L'enfant sera prédisposé au C.I. Nous ne pouvons pas courir ce risque. »

Dé Pen ravala ses larmes et dit d'un ton pénétré : « C'est vrai, tu as parfaitement raison. Nous le mettrons au vide-ordures dès sa naissance. »

Lorsqu'elle fut partie, Val appela le Surveillant.

« Veillez à ce que les gens de la Sûreté gardent les chapeaux de puits dans toutes les cités abritant des femmes enceintes du Bronco. Il ne faudrait pas que ces hétérozygotes, quand ils seront nés, puissent aller jouer Dehors et piétiner les récoltes.

— Bonne idée. Les Portes ne laisseront sortir personne sans autorisation. »

Satisfait de lui, Val regagna sa couchette. Il avait éliminé le dernier Bronco du Dehors ; maintenant, il allait faire en sorte qu'aucun de ses rejetons ne survive au sein de la Grande S.T.

Le travail, pour Dé Pen, commença au cours de la fusion. Tous les membres de la famille-5 ressentirent avec elle les premières douleurs. Ils relâchèrent leur étreinte mais continuèrent le partage des âmes. Ils furent cinq – Dé Pen, Walter, Arthur, Bitter et Vénus – à mettre au monde le petit Kaïa. Les yeux vifs, tout neufs, s'ouvrirent sur un cercle de visages blafards. Dix mains le soulevèrent et l'enveloppèrent, et dix bras l'étreignirent.

Quand la chaleur de la fusion se fut dissipée, Bitter émit l'avis qu'il fallait se défaire du petit Kaïa.

Dé Pen se sentait faible et hypotendue. Le sang coulait toujours de son utérus flasque. Le généreux réseau vasculaire qui avait nourri le placenta continuait à déverser des globules rouges dans la cavité utérine, mais il n'y avait plus de syncitium, de tissu fœtal, pour retourner le sang à la mère. La grossesse avait détendu les muscles lisses du myomètre qui entouraient le réseau vasculaire, et le

travail les avait fatigués. Ils ne pouvaient plus se contracter assez pour arrêter le flot rouge débordant.

La peur primitive de l'exsanguination lui fit retrouver l'ancien réflexe qui avait sauvé tant de mères mammifères au cours de l'évolution. Elle porta l'enfant à son sein. Il se mit à téter, ce qui déclencha l'arc réflexe mamelon-cerveau moyen-utérus. Les grands vaisseaux collecteurs se vidèrent de leur lait, les synapses du sacrum sautèrent et le fond utérin se resserra étroitement. Les fibres des muscles lisses fermèrent le réseau vasculaire du site d'implantation du placenta. Le sang ne passa plus par l'endomètre, où il n'était plus nécessaire.

Dé Pen considéra avec méfiance le cercle de ses amis néchiffes. Elle entourait le petit Kaïa d'un bras protecteur. Etait-il nécessaire de s'en défaire si vite ? Elle ne vit aucun allié parmi eux : tous étaient de Bons Citoyens.

« Nous ne pouvons réduire nos calories de base, rappela Bitter.

— Ne me le prenez pas tout de suite ! implora Dé Pen. Sinon mon fond utérin va se relâcher et l'hémorragie va reprendre ! »

Walter appuya sur son utérus et opina : « Elle a raison. Elle a besoin de l'enfant pour resserrer son fond utérin. Nous allons le garder quelque temps. Je vais demander du travail à la pièce ; je pourrai peut-être ainsi gagner des calories supplémentaires. »

Walter resta auprès de l'accouchée après le départ des autres. Dé Pen lui sourit, plongée dans cet agréable délire provoqué par la fatigue de l'accouchement.

« Tu sais, Walter dit-elle rêveusement, dans ma prochaine existence, c'est sous la forme d'un oiseau que j'aimerais revenir. Un oiseau parleur. Je me percherais sur ton épaule et on parlerait... parlerait... »

Il posa une main protectrice sur la forme mince de la femme endormie. Cette petite philosophe au nez rose qui parlait d'une autre existence, et qui choisissait précisément la forme d'un animal disparu. Logique féminine...

Walter posa sa candidature pour un travail à mi-temps ; sa demande fut relayée jusqu'au sommet de la hiérarchie fourmilière. Il attendait avec anxiété ; son régime entamait sa réserve de métallopoteines, les complexes enzymatiques du fer, du cuivre, du cadmium et du zinc. Il accepta avec empressement le premier emploi qu'on lui proposa : compagnon-surveillant de la Pathomache qui disséquait les restes de Kaïa. Au bout de deux jours de travail, il fut de nouveau en mesure de commander les coûteuses savorisées riches en protéines, et put de la sorte refaire ses stocks de myoglobine, d'hépatocprine, de leucocytes et de thionine.

De surcroît, le travail était intéressant. Walter s'était toujours posé

des questions sur les différences anatomiques des Broncos. Il savait que leur corps contenait plus de protéines et de minéraux et moins de graisse et d'eau. La Pathomache était programmée d'après les normes néchiffes ; tout ce qu'elle découvrait chez le Bronco était enregistré comme anomalie. Walter sourit en lui-même des termes employés. Gigantisme consécutif à un trouble endocrinien : le Bronco avait cinquante centimètres de plus que la moyenne des Néchiffes. Hémosidérose : ses tissus étaient riches en fer. Polycythémie : le taux d'hémoglobine était de seize pour cent, quatre fois celui des Néchiffes. Déshydratation : absence des fluides œdémateux et abondance des protéines plasmatiques. Le taux de six pour cent parut considérable à Walter, qui savait que le sien était de la moitié. Ostéopétrose : les os de Bronco étaient dix fois plus solides que ceux des Néchiffes.

Selon Walter, la musculature développée résultait du mode de vie du Bronco. Le tonus du système sympathique, de l'hypertrophie de la glande pituitaire, dix fois plus grosse que celle des Néchiffes : on pouvait la voir à l'œil nu alors qu'il fallait un microscope pour distinguer celle des citoyens. Presque pas de tissus adipeux : la maché enregistra une cachexie. La gravité spécifique du corps d'un Néchiffe était inférieure à 0,85. Il flottait sur l'eau. Le corps de Kaïa avait une gravité de 1,005. Plongé dans l'eau, il coulait.

La dissection se poursuivit sans problème jusqu'à la découverte de la prostate. La Pathomache fut tout d'abord sidérée. Cet organe primitif était absent chez les Néchiffes privés de leur intégrité physiologique. Et la prostate de Kaïa était un organe respectable, d'un poids de plus de cinquante grammes. Walter sourit derechef ; avec une prostate de cette taille, pas étonnant que les Broncos n'aient pu s'adapter à la fourmilière. Ces cinquante grammes de glandes et de fibres musculaires situés à la portion initiale de l'urètre rendaient impossible le travail en comité.

Sa tâche achevée, Walter prit soin que la carcasse basanée du Bronco fût dressée sur ses os puissants, dans une pose majestueuse, derrière une vitre protectrice. Les biolabos classèrent les cubes-spécimens prélevés sur Kaïa. On mit sur la vitrine une plaque : « Le Dernier Bronco. » Cela eut l'effet d'attrister Walter.

Val, lui, se réjouit particulièrement qu'on eût répertorié les différences caractérisant les Broncos comme autant d'anomalies.

CHAPITRE X

OLGA

AU cours des mois suivants, Val continua de s'occuper quotidiennement des suicidés, les oiseaux sauteurs, les champignons et les fleurs cataleptiques. Les rejets du Bronco le préoccupaient. Jusqu'à présent, très peu d'entre eux avaient été transformés en petits pâtés. Les mères trouvaient des prétextes pour différer la mise au vide-ordures. Après tout, elles pouvaient les garder jusqu'à ce qu'ils commencent à marcher et à parler.

Le Surveillant, lui, ne s'inquiétait pas. Les Portes avaient reçu des consignes : seuls les membres du personnel munis d'une autorisation pouvaient aller Dehors. Et l'on avait promis une récompense en calories à tout citoyen qui dénoncerait les tentatives de sortie.

Val, en flânant, fit un tour jusqu'à son ancien bureau du Contrôle des Chasses. Les tas de détritrus avaient encore grossi. De nombreux couloirs étaient impraticables. Une épaisse poussière spongieuse recouvrait chaque chose. Il remarqua des empreintes de pas sur le sol et les suivit jusqu'au Garage. Il y découvrit Walter, penché sur l'établi, achevant de réparer des yeux de mache. Il leva la tête et salua Val.

« Ils fonctionnent mieux si on réduit le vide à dix torr moins six. Ça leur donne également une meilleure stabilité.

— Tu ne devrais pas être ici. Ton cœur...

— Je vais beaucoup mieux à présent. Je fais du travail à la pièce, comme réparateur d'optiques. Je me sers de l'outillage laissé par le Bricoleur. Cette pompe qu'il a construite est bien plus commode que la nôtre. »

Val promena son regard autour de lui. L'un des boxes était vide.

« Qui a déplacé cet appareil ?

— C'est le box de Doberman. Il a été enlevé par la guitare folle. »

Val alla examiner le box. Rien n'avait été abîmé. Les Servomaches étaient toujours encastrés dans leur niche. Bizarre. La cellule énergétique de Doberman était là aussi ; le noyau avait été rétamé.

« C'est impossible ! grommela Val. Sans sa cellule, l'appareil est mort. Il ne peut aller nulle part. »

Walter haussa les épaules.

« Cette guitare est peut-être capable de faire voler un appareil mort aussi bien que de faire marcher un Bronco mort. »

Val se précipita vers l'écran d'observation ; les détecteurs de

Broncos avaient également été réparés. Mais les images ne montraient que les champs et les Agrimaches.

« Cette sacrée guitare commence à m'énervier. Je parie qu'elle est aussi à l'origine de la Stimulo-électrode », proféra Val avec hargne.

Dé Pen gravissait péniblement la spirale, chargée de provisions : des calories de base. Elle était devenue maigre et faible ; le petit Kaïa, lui, prospérait. À six mois, il se traînait déjà à quatre pattes, avec une année d'avance sur les bébés néchiffes. Elle savait que les hommes de la Sûreté, habitués à la lente croissance des enfants de la fourmilière, ne viendraient pas encore le prendre maintenant. Elle entra dans la salle de séjour. Ses yeux se firent inquiets.

« Où est le petit ? » demanda-t-elle, alarmée.

Bitter-Femme mâchonnait un sandwich rassis. La porte de sortie était restée imprudemment entrouverte.

« Il s'est traîné jusqu'à la spirale et s'est fait ramasser par l'équipe de la voirie.

— Oh ! non », hurla Dé Pen. Elle lâcha ses provisions et courut vers la porte. Elle tomba, se releva, se remit à courir. Le fourgon de la voirie était la solution trouvée par la Grande S.T. pour remédier à l'angoisse causée par l'intervention des hommes de la Sûreté. Au lieu de prendre au filet les enfants indésirables et de les tirer jusqu'aux presses à pâté, parmi les larmes et les cris, on envoyait un Néchiffe à la tenue bariolée qui conduisait un wagon rempli de jouets. Les enfants non autorisés montaient sans crainte dans le fourgon, et s'en allaient en babillant et en gazouillant joyeusement. Dé Pen tomba à nouveau. Son genou droit était tout écorché. À un tournant, elle renversa trois citoyens gras et dociles.

Elle aperçut le fourgon.

Le petit Kaïa était toujours dedans ; il étreignait un jouet en peluche, avec un œil énorme et l'autre tout petit. Le conducteur du wagon était vêtu d'un tablier imprimé de motifs aux couleurs vives. Il s'arrêta en voyant Dé Pen. Son genou saignait ; elle avait l'air assez agitée pour l'attaquer. Et son travail à lui n'impliquait pas le recours à la force.

« Mon bébé... Mon bébé... » Elle le prit en sanglotant. Ses petites mains serraient toujours le jouet en peluche.

« Je regrette, mais je vais devoir signaler... » commença le Néchiffe en tablier.

Le regard qu'elle lui jeta suffit à le faire taire.

Bitter fut surprise de revoir Dé Pen avec l'enfant.

« Nous allons Dehors, dit Dé Pen. Peux-tu me donner quelques-unes de tes rations ? »

Bitter secoua la tête. « Désolée, je ne puis t'aider. Tu connais les

règles de la Grande S.T. C'est une folie que tu vas faire. Tu vas sécher au soleil et mourir. Et l'enfant avec toi.

— Je *dois* essayer. De toute manière, ça ne change rien pour le bébé. En l'emmenant Dehors, je lui donne au moins une chance. »

Avant qu'elle parte, Bitter lui cria : « Tu te sacrifies pour rien !... ce n'est qu'un petit hétérozygote ! »

Puis elle appela la Sûreté pour la dénoncer et toucher la récompense.

« Sortie non autorisée », dit la Porte.

Dé Pen courut tout autour du chapeau de puits, essayant une issue après l'autre. En dessous d'elle résonnaient les pas menaçants des gardes de la Sûreté. Elle tremblait. Le petit Kaïa pleurait.

Les pleurs du bébé activèrent un circuit de mémoire en attente. De l'autre côté de la spirale, une Porte s'ouvrit et appela : « Par ici, protégés de Gitar, par ici. »

Val et Walter ramassèrent une couche abandonnée. Il restait une trace humide sur le pare-chocs de la Moissonneuse.

« Elle n'était pas si affolée que ça, remarqua Val. Elle a pris le temps de changer le bébé et de commander quelques objets au Distributeur. Le Bronco devait être accompagné d'un classe six, qui a pu donner des ordres antérieurs à la Porte et au Distributeur. »

Walter hocha la tête. Un classe six. C'était un rang supérieur à celui du Surveillant. Les maches n'avaient fait qu'obéir aux ordres.

« Elle ne pourra aller bien loin, dit Val. Que lui a donné le Distributeur ? »

Walter lut la liste imprimée par la machine. Des vêtements isolants, des couches, des méditrousses. Tout avait été prévu.

La Porte s'entrouvrit de dix centimètres afin qu'ils puissent regarder Au-Dehors. Le soleil les aveugla.

« Nous ne pouvons les suivre sans combinaison isolante... dis donc ! et ça, qu'est-ce que c'est ? dit Val en lui montrant la liste.

— Des jodhpurs, dit Walter. Ce sont des culottes de cheval bouffantes. » Mal à l'aise, il regarda l'un des boxes vides.

« Des culottes de cheval ? Qu'est-ce qu'elle a bien pu trouver comme monture... ? Oh ! La Laboureuse n'est pas là ! »

Il se dirigea jusqu'au pupitre mural et brancha un canal sur la Laboureuse. La mache répondit promptement.

« Où es-tu ? lui demanda Val.

— Dans les champs ; j'accomplis ma besogne.

— As-tu transporté quelqu'un ce matin ?

— Oui. Une mère et son enfant. Mon itinéraire a été enregistré. »

Val projeta la carte.

« Elle les a déposés dans la forêt des tours à plancton. Allons-y. »

Ils commandèrent des équipements. Walter protesta en voyant les flèches.

« Il s'agit d'une Chasse, lui rappela Val.

— Mais c'est ma Dé Pen... mon petit corps de Jolly, gémit Walter.

— Tu es un Sagittaire. Tu as un devoir envers la fourmilière. Dé Pen a enfreint la loi en allant Dehors. Elle est en train de piétiner les récoltes. Si tu arrives à la persuader de rentrer, parfait. Le Psych saura s'occuper d'elle. Sinon... » Val agita férocement son couteau à trophée.

Walter, vaincu, baissa sa tête grise. « Je... je viens avec toi. »

Ils ne trouvèrent rien près des tours à plancton. Dans les semaines qui suivirent. Val passa en revue, avec obstination, les enregistrements optiques de centaines d'Agrimaches, pour relever les traces de Dé Pen. Pendant ses heures libres, il partait en chasse, à pied.

Environ trois ans après la Grande Chasse au 50^e parallèle, chacun des chefs d'escadrille se vit décerner un permis de naissance classe cinq : une récompense de la Grande S.T.

« Classe cinq, » commenta Josephson. « Utérus humain, partenaire au choix... un hybride ! »

Val était à son côté durant la cérémonie. Il se pencha et lui chuchota :

« Après tout, nous avons bel et bien nettoyé la planète de ces dangereux indésirables qu'étaient les Broncos. Un tel service vaut bien qu'on nous permette de nous accoupler avec qui nous plaira. Vu notre loyauté, notre choix génétique ne peut être que bénéfique à la fourmilière. Nous sommes les meilleurs. » Il sourit.

Après la remise des récompenses, Val et Josephson s'offrirent un pousse-café monumental dans un Centre de Récré. Val aspira d'abord le kirsch qui se trouvait au-dessus, puis le marasquin qui formait la onzième couche.

Le Surveillant les interrompit.

« Alerte au Garage du secteur neuf-zéro-trois, cité quarante-cinq V sept... »

Val se tourna vers l'écran pour régler l'image. « C'est sûrement encore cette guitare folle. Elle attire les citoyens Dehors comme le faisait le Joueur de Flûte d'Hameln. »

L'image devint nette et ils purent voir des citoyens grouiller autour d'une Laboureuse en train de s'alimenter dans un box. Gitar aussi était là. Mais c'était autour d'une femme nue, polarisée, à la longue chevelure, que se pressaient les citoyens hébétés. Elle dansait en ondulant des hanches, comme Val l'avait vu faire à Dé Pen dans le film de son viol. Mais l'image n'était pas assez précise pour qu'il puisse l'identifier vraiment. Il ne vit pas l'enfant.

Val rejeta la tête en arrière et ingurgita d'un coup son pousse-café

à étages. Il manqua s'étouffer ; en toussant, il expliqua à Josephson qu'il devait partir.

« Je vais aller voir de quoi il retourne. Je suis depuis pas mal de temps sur la piste d'une femme qui s'est enfuie. On dirait qu'elle s'est acoquinée à la guitare renégate. Je vais prendre le métro et essayer de les coincer. »

Josephson avait entendu parler des méfaits de Gitar. Il s'inquiéta : Val n'était pas armé.

« Pas le temps de prendre mon équipement, répondit Val. De toute façon, ils sont à l'intérieur du Garage. Je peux commander manuellement la fermeture de la Porte et demander le renfort d'une section de la Sûreté. Mais il ne devrait y avoir aucun problème. Dé Pen est une petite femme fragile. J'en viendrai bien à bout. »

Josephson tenta de retenir Val.

« Quand même, je serais plus rassuré si tu portais un collier dépolarisateur. Nous pourrions nous arrêter en passant à la Clinique de Surveillance pour en prendre un.

— *Nous ?*

— Je viens avec toi. Je pourrai contrôler tes réflexes si la guitare essaye de t'hypnotiser. Avec le collier, je pourrai te dépolariser à distance. Je me cacherai dans un habitacle plus bas, et je serai ainsi hors d'atteinte.

— Viens si tu veux, dit Val d'un ton moqueur. Mais inutile d'en faire un drame. Je ne vais pas combattre une sirène ensorcelante, tu sais, mais rien qu'une mache et un corps d'Howell-Jolly. »

Le collier était lourd et le meurtrissait, avec tous les capteurs qui le hérissaient. Josephson enregistra le tracé de ses courbes bio-électriques. Elles parurent satisfaisantes à Val. Le courant dépolarisateur n'était pas douloureux ; il occasionnait cependant l'inconvénient d'une systole supplémentaire, qui s'ajoutait à celles de son cœur. Val se rua en haut de la spirale, pénétra dans le Garage. Des Néchiffes étaient venus grossir la foule. La musique était agréable, mais n'avait rien d'hypnotisant. Il fut déçu ; mais il se dit que, dans le cas contraire, il n'y aurait sûrement pas été sensible.

Les Portes donnant sur l'extérieur étaient fermées. On avait baissé les lumières. La silhouette dansante se mouvait parmi les Agrimaches aux contours indécis ; ses mouvements étaient trop énergiques pour être ceux d'une Néchiffe. Val fendit la foule morne. Il vit quelques citoyens taper mollement du pied. La danseuse n'était pas Dé Pen, mais une pouliche.

Val eut un mouvement de recul à la vue du corps bronzé et sali. Les pieds calleux traçaient des figures sur le sol, en suivant parfaitement la musique. Val ne tomba pas sous le charme. Ce n'était

qu'une pouliche ordinaire, affreuse à ses yeux, avec des narines larges et des pommettes hautes, bestiales. Elle tapait dans ses mains et balançait la tête. Le tempo devint plus rapide ; Gitar cherchait la fréquence propre à faire vibrer la cage thoracique de Val. Celui-ci sentit son diaphragme se contracter sous l'effet d'un roulement de tambour de 200 hertz.

La pouliche raclait le sol de ses plantes de pied durcies ; son muscle pelvien se contracta tandis qu'elle imprimait à ses hanches un mouvement rythmique. Val suivit des yeux ses contorsions ; la stimulation visuelle renforça l'action de la musique. Val essaya de résister à l'envoûtement.

Il vit luire les dents de la pouliche, qui roulait des yeux et agitait sa crinière ; ses longs cheveux fouettaient l'air, comme des épis de blé sous le fléau. Elle transpirait. La sueur s'accrochait en perles à son front et à sa lèvre supérieure, ruisselait sur son corps musclé, que ses déhanchements mettaient en valeur.

Gitar ajouta à sa musique un bruit de ressac, en harmonie avec la respiration de Val ; la batterie suivait le rythme de son pouls, les cordes celui de ses ondes céphaliques. Val réagit, et la pouliche lui apparut sous un jour nouveau ; c'était une femme, proche de lui. Son chant d'amour et de liberté parlait à son cœur. Il se laissa aller, sourit, tapa dans ses mains.

Josephson enregistra cette variation des courbes bio-électriques. Il était stupéfait de l'efficacité de Gitar. Il appuya sur le bouton commandant le collier de Val ; les courbes bio-électriques se firent désordonnées. Val se mit à tousser et à trébucher. La foule le contemplait craintivement : un Sagittaire ! Un chasseur ! Gitar ordonna à la Porte de s'ouvrir. La lumière crue du soleil chassa les Néchiffes en bas de la spirale. Quand la Porte se referma, Val était seul, les yeux papillotants, au milieu du Garage vide.

Josephson regagna le Pays Vert. On changea son permis de naissance pour un permis de classe un, lorsqu'on découvrit qu'il ne pouvait pas être polarisé. Il était doté de deux chromosomes mâles et d'un chromosome femelle, le syndrome triplet XYY.

Val et Walter visionnèrent le film pris dans le Garage.

« La pouliche ressemble un peu à celle que j'avais blessée, dit Val. Mais le Classe Deux m'a certifié que ce n'était pas elle. La pouliche en question se trouve toujours sur le Continent Noir, à près de quinze mille kilomètres d'ici ; les détecteurs l'ont repérée pas plus tard que la semaine dernière.

— Il s'agit donc d'une autre... Mais où se cachait-elle ? Comment a-t-elle pu échapper depuis trois ans aux détecteurs qui fonctionnent encore ? Comment se fait-il qu'aucune Agrimache ne l'ait signalée ?

— Combien de mémoires de maches as-tu traitées ? » questionna

Val.

Le vieux Walter haussa les épaules. « J'ai fait faire le travail par mon Distributeur, en me servant de mes crédits. Je voulais simplement savoir si Dé Pen était toujours en vie. Ça me paraît improbable, maintenant. »

Walter rassembla des enregistrements montrant Dé Pen et le petit Kaïa.

« Ces films ne nous aideront pas à la retrouver, ils sont trop vieux. Mais vois comme ses cheveux ont blanchi... Elle doit se cacher quand le soleil est haut, et ne sortir qu'à la tombée du jour ; les enregistrements ont été effectués par des Agrimaches rentrant du travail. Sa peau a foncé ; pas à cause du soleil, mais des meurtrissures et des ulcères. Les blessures ne semblent pas cicatriser. Elle a l'air vraiment mal en point sur le dernier enregistrement... les cernes noirs autour des yeux... l'éruption scabieuse sur le nez... »

Val se leva d'un bond. « Elle ne peut aller loin dans ces conditions. Allons faire un tour dans ce jardin. Nous pourrions peut-être mettre la main dessus, ou du moins sur son cadavre. »

Dé Pen restait blottie dans son nid pour se soustraire aux radiations actiniques. Son fils, lui, nageait vigoureusement dans le canal pour se laver de la saleté dont il s'était couvert en récoltant des tubercules dans le sol. Son regard sombre évoquait celui de son père. Elle s'émerveillait de la force et de la rapidité de l'enfant, qui grimpait sur tout ce qui avait des feuilles pour y cueillir des fruits, et qui plongeait chercher des coquillages au fond de l'eau. Elle lui enseignait le peu qu'elle savait, et souriait devant chacun de ses progrès. Lui pourrait survivre Dehors.

Quand Walter la trouva, recroquevillée et froide dans son nid au bord du canal, il s'agenouilla auprès d'elle et pleura. Val sourit d'un air méprisant en voyant les feuilles éparpillées sur son visage.

« On dirait que le gamin a essayé de l'enterrer. »

Il inspecta les environs, le sourcil levé. Ses yeux de Néchiffe ne purent discerner l'orphelin ; la tête hirsute de l'enfant se confondait avec celles des Sirènes et des cétacés qui jouaient le long de la berge opposée, dans un jaillissement d'éclaboussures. La bande passa devant Val. Une paire d'yeux luisant de haine et d'une peur enfantine se fixèrent sur les chasseurs. Val vit, sans voir. Son esprit de quatre-orteils ne pouvait concevoir qu'un enfant de cet âge puisse nager. Il ne retenait que les pièges mortels du Dehors : le soleil implacable, le fouillis de broussailles, les eaux profondes.

« C'était une fleur, dit Walter, en reniflant avec mélancolie. Elle est morte pour produire son fruit, et il ne reste que la cosse.

— Elle est morte pour rien ! Comment pouvait-elle penser que son

fil survivrait Dehors alors qu'elle-même en était incapable ?

— Mais lui possédait le bon gène, marmonna Walter avec ferveur.

— Et Olga le protégeait aussi, sans doute ? railla Val.

— Précisément, fit une voix métallique dans leurs transmetteurs.

Elle avait l'air très proche. Olga protégera toujours ses enfants », ajouta-t-elle.

Le vieux Walter leva des yeux remplis d'espoir. « Olga ? » La voix avait la même consonance sibilante que celle qu'il avait entendue au 50^e parallèle. Son poulx s'accéléra, et la dyspnée étrangla sa respiration.

Val serra plus fort son arc, et chercha une flèche avec fièvre.

Maladroit dans sa lourde combinaison, il tourna sur lui-même, scrutant les cieux. La coque mordorée de Doberman s'approchait, au ras des arbres.

L'appareil se posa et le panneau s'ouvrit. Gitar s'avança en flottant sur son champ-sandwich. Val encocha une flèche.

« Aurais-tu l'intention de me tirer dessus ? » demanda Gitar en écartant la flèche à l'aide de son faisceau tractif.

Val abaissa son arc, de mauvaise grâce.

Gitar plana au-dessus du corps de Dé Pen. Sa voix perdit sa sonorité métallique et se fit presque humaine pour dire :

« Je regrette de n'avoir pu prendre soin d'elle quand elle est sortie. Savez-vous où se trouve l'enfant ?

— Pourquoi vous intéresse-t-il ? demanda faiblement Walter.

— Il représente la génération montante. Il a les bons gènes.

— Les mauvais gènes ! » le coupa Val.

Gitar se tourna vers le bouillant jeune homme.

« Tu raisonnes toujours en agent de la fourmilière. Il est évident que ce gène est mauvais pour la fourmilière ; mais les créatures de la fourmilière ne m'intéressent pas. Je suis venu porter secours aux individus, aux hommes à cinq orteils. »

— D'où viens-tu ? Et qui t'envoie ? articula Walter avec peine.

— Je suis l'envoyé d'Olga. Olga désire sauver ses cinq-orteils, et tous ceux qui portent le gène... »

Walter se redressa, très excité. « Quand Olga reviendra... pourrions-nous partir avec elle ? » Il suffoqua, et s'effondra.

Val se pencha sur son vieil ami et ouvrit son casque. Le masque de la cyanose était réapparu. Il essaya de le soulever, mais il était beaucoup trop lourd.

Gitar appela : « Rhéa ! »

La pouliche sortit du vaisseau de Chasse, avec une certaine méfiance dans le regard. Val eut un mouvement de recul. Elle souleva délicatement Walter et le porta dans l'appareil.

« La méditrouse est sous le siège », leur indiqua Gitar.

Val reprit ses esprits et grimpa dans l'appareil. Dans la trousse, il trouva des fioles de médicaments vaso-constricteurs qui ramenèrent un peu de couleur sur le visage de Walter.

Gitar s'installa dans la douille vide qui avait abrité la cellule énergétique de Doberman. Des lumières s'allumèrent. Le panneau se referma. La température ambiante se rafraîchit. Gitar se mit à jouer un air apaisant. Il demanda à Val s'il avait jamais approché une pouliche d'aussi près.

« Je ne désire même pas entamer ce sujet, fit Val avec raideur. Si je reste ici, c'est à cause de Walter. Il a besoin de mon aide.

— Du calme, dit Gitar. Faisons une trêve, jusqu'à ce que ton ami ait repris des forces. Rhéa, donne un bol de thé à Walter. »

Val regarda la pouliche qui farfouillait dans ses affaires entreposées à l'arrière de l'appareil : des bols, des paniers, des armes et des outils néolithiques ; il y avait aussi un paquet de peaux et de piquets qui devaient représenter sa hutte.

Val fit mine d'empêcher Walter de boire le breuvage offert.

« Je vais le boire, dit Walter. Je ne sais pas ce que c'est, mais si cette guitare peut faire marcher un Bronco mort, elle peut peut-être aussi me remettre sur pied. »

Walter but et cela le rafraîchit.

« À vrai dire, je n'ai pas fait marcher le mort, expliqua Gitar. Je me suis contenté de le tenir soulevé avec mon faisceau de traction. » C'était comme une poigne dure et froide.

« Était-ce une sorte de rite funéraire ? demanda Walter.

— Non, pas vraiment. Il me fallait un autre étalon bronco. Je me suis servi du cadavre pour en attirer un Dehors.

— Mais ça a raté, dit Val avec un petit rire. C'est moi qui suis venu. Je suis un quatre-orteils, et un chasseur. »

Gitar ne répondit pas tout de suite. Il joua un air à la tonique puissante afin de faire vibrer la cage thoracique de Val. Il chanta une ballade mélancolique où il était question d'un Bronco qui rencontrait un chasseur dans les jardins. À la fin, il n'en restait plus qu'un.

Ces paroles indignèrent Val.

« Cela sonne noble et beau, mais beaucoup de ces chasseurs ont été mangés ! Il n'y a rien d'admirable à manger des hommes qui tentent de préserver leurs récoltes !

— Les plus forts ne peuvent manger que les plus forts dans un système où la bonne protéine se trouve concentrée dans l'élite de la nation », rétorqua Gitar.

Val se leva et s'apprêta à partir.

« C'est complètement absurde : si tu ne peux t'unir à eux, manges-les ! Je ne puis accepter un raisonnement pareil !

— Attends », dit Walter.

Val se retourna vivement et désigna la pouliche assise en tailleur dans un coin.

« Et bientôt tu vas vouloir m'accoupler à... à ça !

— Tu l'as déjà fait », dit Gitar. Val resta immobile, bouche bée.

La pouliche se retourna et releva sa longue crinière flottante. Elle portait au niveau de l'omoplate gauche une cicatrice blanche en forme d'étoile : la trace laissée par la flèche de Val. Puis elle se pencha sur un petit panier et en sortit un sauvageon endormi. Le bébé, âgé d'un an environ, avait le visage mince et les traits fins de Val. Il avait aussi les paumes larges de sa mère, et cinq orteils aux pieds.

« Elle s'appelle Petite Rhéa. C'est une fille », dit Gitar.

Val se rassit auprès de Walter.

« Elle est de pure race, ajouta Gitar en entonnant un hymne joyeux.

— Moi, porteur du gène ? murmura Val.

— Il n'y a qu'à regarder tes empreintes digitales. Des sillons bien marqués, d'un dessin simple. Celles des quatre-orteils sont beaucoup moins nettes et plus compliquées », dit Gitar.

Val était complètement désorienté.

« Cela s'explique aisément, dit le vieux Walter. Depuis des générations, la fourmilière envoie Dehors ses meilleurs hommes ; elle se débarrasse ainsi des fauteurs de trouble, des anticonformistes, de tous ceux qui ont un fort gamma A. »

Val gémit. « J'ai pourchassé ceux de ma race...

— Le gène cinq-orteils a toujours été lui-même son pire ennemi », dit Walter.

Val fut entraîné par la musique de Gitar, qui chanta la liberté, la force et le retour d'Olga. Tout le conditionnement subi à la fourmilière se dissipa lorsque le bébé s'éveilla et lui sourit. Il prit l'enfant, gauchement d'abord, puis avec plus d'assurance. C'était son enfant... un enfant conçu naturellement ; un hybride.

Gitar semblait très fier de lui ; ses efforts d'éleveur se trouvaient récompensés.

« Où allons-nous vivre ? demanda Val.

— Dehors. Ta place n'est plus dans la fourmilière. Olga m'a chargé de regrouper les cinq-orteils à la surface afin qu'ils engendrent une nouvelle population, et que la race reste pure. Il m'est facile de m'introduire dans les chapeaux de puits et d'attirer ceux dont l'axe neuro-humoral possède un fort tonus ; certains d'entre eux survivront, ceux qui possèdent le gène. Le pourcentage est d'environ un sur un billion à présent ; avant le dernier retour d'Olga, il était d'un par million, et davantage. Mais elle a emmené l'élite avec elle. »

Le visage de Walter s'éclaira.

« G.I.T.A.R... Guitare d'Intégration Thoracique par Application de

la Résonance !

— Pour vous servir, monsieur, dit le cyber en s'inclinant. Gitar, élément mobile de surface, classe six, au service d'Olga. »

*Je suis né sur une étoile vagabonde.
Vous connaissez mon nom, on m'appelle Gitar.*

*Je suis venu sur Terre pour y chercher des hommes.
Je fouillerai canaux et spirales,
Et de la fourmilière j'extirperai leurs âmes,
Pour les rendre à Olga, toujours vivantes et fortes.
Aucune fourmilière ne peut le retenir,
L'homme véritable, avec ses cinq orteils,
Ses gènes et ses glandes de cinq-orteils.*

*Ils vivront en liberté, ils courront
Et en passant s'accoupleront.
Ils mangeront la viande rouge et la moelle des os.
Quand je repartirai vers mon soleil natal,
Ils viendront avec moi, tous les enfants d'Olga.*

*Je suis né sur une étoile vagabonde.
Vous connaissez mon nom, on m'appelle Gitar.*

*Je suis venu sur Terre pour y chercher des hommes.
Je fouillerai canaux et spirales,
Attirés par mon chant, ils viendront, les Broncos.
Je les accouplerai, je les garderai forts.
Quand je repartirai vers mon soleil natal,
Ils viendront avec moi, tous les enfants d'Olga.*

Val baissa sa visière et regarda le soleil se lever, non sans une certaine appréhension. Il n'oubliait pas que ses brûlures avaient failli lui être fatales.

« Je crois qu'il serait dangereux pour moi de sortir. Je vais finir comme une fleur, calciné », dit-il.

Gitar modifia l'éclairage de la cabine.

« Retire ta combinaison, que je vois ces cicatrices. » Il examina avec ses optiques les tracés géographiques sur la poitrine de Val : du rose, du beige, du blanc et du marron clair. « Il y a des traces de mélanine. Tu finiras par bronzer, dit Gitar.

— Mais au bout d'une heure j'étais déjà couvert de cloques... protesta Val.

— Ta combinaison isolante te protégera les premiers mois. Tu

t'exposeras au soleil par paliers. Tes brûlures étaient dues à une déficience en vitamines PP. Si nous ramenons à la normale ton stock d'acides nicotiniques, tu supporteras les radiations actiniques sans souffrir de dermatose pellagreuse.

— Dermatose pellagreuse ? répéta Walter.

— Oui. Le régime néchiffe ne tient compte que des apports caloriques, et ignore les acides aminés, les vitamines et les sels minéraux pourtant indispensables. Ce que vous appelez les savorisées en contiennent un peu, de sorte que les travailleurs vivent un peu plus vieux. Mais regardez-vous, objectivement. Vous perdez vos dents, à cause du scorbut. La plupart des citoyens sont édentés à vingt ans. Votre foie a une couleur jaune, due à la cirrhose. Vous ne pouvez même pas brûler les graisses car vous êtes privés de lipotropiques. Et, de toute façon, l'organisme néchiffe continuerait à accumuler les graisses, car il est pauvre en mitochondries. Inutile d'énumérer toutes les carences dont souffre le Néchiffe, il y en a trop. Et à quoi servirait un régime riche en fer quand la transferrine est insuffisante et que les chaînes polypeptides de l'hémoglobine sont sens dessus dessous ? Son taux d'hémoglobine n'est que de quatre pour cent. Ses tissus réticulés manquent des granules riches en A.R.N. qui fabriquent les protéines. Même en améliorant son régime, le Néchiffe ne pourra donc produire ni collagène, ni calcium, ni enzymes, ni protéines. La vie dans la fourmilière transformerait n'importe qui en Néchiffe souffreteux. »

Walter et Val échangèrent un regard. Tous deux avaient un corps mou et blanchâtre. Val savait que *lui* était porteur du gène. Il pouvait encore être sauvé. Mais Walter avait frôlé la mort à plusieurs reprises. Son régime alimentaire avait favorisé l'œdème pulmonaire et la paralysie. Il se tourna vers Gitar, plein d'espoir.

« Mes gènes... ? »

— Désolé, vieil homme. Mais je crains que ta vie ne touche à sa fin, après toutes ces années passées dans la fourmilière. Ton foie et tes vaisseaux sont engorgés de graisse. Tu pèses cent kilos de trop pour être un de mes reproducteurs. Ton organisme est épuisé. Tu dois retourner à la fourmilière... pour y mourir.

— Mais, mes gènes ? Suis-je un enfant d'Olga ? » insista Walter. Gitar évalua la carcasse obèse.

« Tu as eu une puberté spontanée, c'est vrai... mais, depuis, le mauvais fonctionnement de ton foie a permis aux œstrogènes de s'accumuler. Tes prédispositions ont été contrariées, ta libido aussi ; mais je crois que sous cette enveloppe de Néchiffe bat le cœur d'un cinq-orteils. »

Walter rayonnait de plaisir.

« Mais, reprit Gitar, tu ne possèdes pas de mélanine. Je te classerais plutôt parmi les albinos, comme la plupart des

hétérozygotes. Tu ne pourras jamais vivre Dehors. Le soleil te tuerait. Ni ta peau ni tes rétines ne pourront produire de pigments.

— Mais je veux vivre auprès d'Olga, la servir... Elle est ma déesse. Il doit bien y avoir une place pour moi ? » plaïda Walter.

Les courbes bio-électriques désordonnées que pouvait enregistrer Gitar témoignaient de la ferveur du vieillard.

« Calme-toi, vieil homme, dit finalement Gitar. Tu resteras avec moi, à l'intérieur du vaisseau de Chasse. Ta longue expérience du Contrôle des Chasses fera de toi un compagnon précieux à bord de ce temple volant. Ensemble, nous pourrons sauver beaucoup des hétérozygotes engendrés par Kaïa. »

Walter acquiesça de son triple menton.

« Si tu m'aides à regagner la spirale, Val, je commencerai à servir Olga en allant à l'atelier du C.C. pour rendre inutilisable la pompe fabriquée par le Bricoleur. Ça retardera d'au moins un an la remise en état des optiques dans ce secteur.

— Il y a mieux à faire », dit Gitar.

Ils retournèrent droit au Garage. La Porte les laissa entrer sans faire de commentaire. Personne dans la fourmilière ne sembla prêter attention à l'appareil disparu. Tandis que Walter démontait les manchons et le dispositif d'étanchéité de la pompe, Val lança un regard de reproche à Gitar.

« Tu n'as pas promis à Walter qu'il verra sa déesse, n'est-ce pas ? »

Gitar fredonna un refrain allègre.

« Walter n'a qu'un désir, servir Olga. Cela le rendra heureux et adoucira ses dernières années. Non. Il ne verra pas le retour d'Olga. Il lui reste peu de temps à vivre, même avec une alimentation naturelle. Mais son âme sera un jour auprès d'Olga. Ce sera sa récompense », expliqua gravement Gitar.

Val ne tenait pas à se lancer dans un débat métaphysique avec une machine.

« Et quels sont tes projets en ce qui me concerne ? »

Gitar passa à un air doux et apaisant. La batterie maintenait les réflexes de Val.

« Tu as le gène, le gène du cinq-orteils d'Olga. Tu vivras Dehors sous la protection d'Olga. Ce sera une existence très agréable.

— Et quel sera mon rôle ?

— Etalon. »

Val déglutit, et ne dit plus rien.

Le vieux Walter vicia l'huile à indice de viscosité élevé de solvants et de gaz volatiles. Avec un levier, il fracassa le collecteur et la tête d'éruption de la pompe. Gitar était satisfait.

Dans les mois qui suivirent, Val acquit un hâle protecteur. Rhéa était enceinte, et son humeur resta lutéale. Val rejoignit alors Walter

et Gitar, qui parcouraient les jardins aux allures de jungle à la recherche d'hétérozygotes.

Walter fondait à vue d'œil. Il fut bientôt un nain de cent kilos, plus agile et plus musclé. Gitar surveillait ses sorties, qui ne s'effectuaient qu'à la tombée du jour, ou au petit matin : natation, course au petit trot, ou une simple baignade dans la mer tropicale.

Alors qu'il nageait, Gitar vint l'avertir : « Un petit poulain. »

Walter inspecta la plage et vit une fillette sortir d'une vague, une fillette de vingt kilos, à la tignasse hirsute, à l'allure éveillée et méfiante. Gitar alluma les lumières dans le Temple d'Olga, troublant le demi-jour brumeux de l'aube. L'enfant s'avança, attirée par la musique et les lumières plaisantes. Walter vint à sa rencontre, gras et ruisselant. Les yeux de la sauvageonne s'élargirent de terreur. Elle s'enfuit et plongea dans la mer. Gitar sonda les eaux. Rien. Ils montèrent dans le temple volant et survolèrent l'étendue marine. Ils virent de l'air sortir d'un des dômes sur le fond sableux.

« Un des dômes est encore vivant ; son cerveau-mache alimente la petite en oxygène et la protège. Pas étonnant que nos recherches aient été si infructueuses. Les sauvages vivent au fond de la mer », dit Walter en souriant.

Moïse Eppendorff serrait Curedent dans sa main crispée. Il était entraîné, mêlé à un cortège d'où montaient des cantiques, à travers de bizarres conduits tubulaires, de plusieurs mètres de diamètre. Il se sentait tout étourdi, et, par moments, ses pieds ne touchaient plus terre. Autour de lui les parois animées de pulsations s'éclairaient de lueurs bleues et blanches. De petits robots volaient au-dessus de la foule, avec de petits gloussements amicaux. Les blessés furent emmenés à part. On vit surgir des boissons et des aliments exotiques.

Moïse était hébété et inquiet. La dernière chose dont il se souvenait était la chute de météorites. D'étincelantes montagnes de métal étaient apparues au-dessus d'eux, au 50^e parallèle. Leur lumière était aveuglante. Ils avaient été soulevés du sol et baignés d'un plasma rouge et jaune, translucide. Le bruit était assourdissant. Il ne ressentait rien d'autre que la chaleur oppressant sa poitrine. Il se sentait bien. Il se mit à flotter au-dessus du champ de bataille, sans comprendre comment. Autour de lui ses compagnons Broncos s'élevaient eux aussi dans les airs, parmi les météorites, parmi les flammes et la fumée, dans un déluge de roches et de métaux en fusion. Chacun avait une expression stupéfaite, mais aucun ne criait, aucun n'avait peur. Si c'était la mort qui les prenait, elle n'était pas si déplaisante.

Et maintenant... de toute évidence, ils étaient toujours vivants, dans les entrailles d'une cybercité qui leur parlait d'une voix douce. Elle les nourrissait, elle soignait leurs blessures. Elles acceptait

l'offrande de leurs cantiques et de leurs prières. C'était une cyberdéesse.

« Où sommes-nous ? » demanda-t-il une nouvelle fois.

Et Curedent lui répondit, à présent vif et joyeux :

« Nous sommes avec Olga. »

Olga sortit du Système solaire et commença son long voyage vers le Sagittaire. Les éruptions solaires avaient dissimulé son arrivée à la fourmilière et effaçaient maintenant les traces ioniques de son passage. Les planètes se croisèrent et poursuivirent leur course ; la conjonction prit fin, les projections solaires s'éteignirent.

« Un vaisseau stellaire, dit Curedent. Un vaisseau destiné au transport des pionniers. Olga a déposé des colons sur quelque étoile lointaine, et est revenue vers la Terre pour prendre une nouvelle cargaison, nous en l'occurrence. Je faisais office de sonde. Je devais préparer le terrain, protéger et rassembler les porteurs du gène cinq-orteils. »

Moïse hocha la tête. Oui, il fallait que ce soit vrai. Trop de puissances étaient entrées en action pour faciliter leur évasion... Balle, et rétablissement de sa religion... la libération des patients à Dundas... L'œuvre clandestine d'un puissant vaisseau stellaire, dont le but était de rassembler les porteurs de gènes.

Curedent était tout aussi surpris que les autres. Son programme le renseignait seulement sur sa mission : réunir et protéger les Broncos. Dans quel but, il l'ignorait. Il savait, par contre, qu'il devrait s'autodétruire si on découvrait son identité ; son cylindre noir contenait suffisamment d'énergie nucléaire pour décapiter une autre montagne ou creuser un autre lac.

« Vous avez donc recueilli la crème, la crème des Broncos à la surface de la planète, plaisanta Moïse. Je me demandais aussi comment une mèche de classe six comme toi pouvait passer outre la directive première et tuer des citoyens.

— Je n'ai jamais enfreint *mes* directives. Les morts de Dundas étaient inévitables ; il y a toujours un certain taux de mortalité inhérent à la pyrothérapie. Quant aux Néchiffes, ils ne sont pas humains selon la définition d'Olga. Ils ont quatre orteils, des gènes différents ; ils sont d'une autre race. »

Moïse sourit. Il était parfaitement d'accord avec ce raisonnement. Une machine, placée devant le problème posé par l'évolution de son créateur, devait faire un choix. Et elle resterait fidèle au cinq-orteils qui l'avait conçue et non au Néchiffe. En fait, son existence même était incompatible avec celle de la fourmilière.

« Nous sommes donc les représentants de la forme de vie supérieure. Olga l'a confirmé en ne choisissant que des cinq-orteils... l'élite de la race humaine », dit Moïse avec un rire étouffé.

Olga prit la parole. Sa voix paraissait sortir de la paroi. C'était la voix d'une femme, avec quelque chose de nordique dans l'intonation.

« Ne sois pas si prétentieux, dit-elle. Vous avez été choisis parce que vous êtes les mieux armés pour survivre. Le gène cinq-orteils vous donne une faculté d'adaptation rapide et un esprit d'initiative développé ; ce sont les qualités idéales pour des pionniers d'une colonie d'implantation qui auront à évoluer très vite. Quelques centaines d'années seulement sont nécessaires à l'homme pour progresser, tant sur le plan social que sur le plan industriel.

La fourmilière, elle, est beaucoup trop stable. Son évolution se mesure en millions d'années, au bout desquelles elle meurt. Elle ne survit que par le *statu quo*. Une fourmilière ne devient compétitive que face à une autre fourmilière. Elle fait alors ce qu'il faut pour assurer sa survie, et rien de plus. Elle peut voir le jour partout où votre espèce réussit trop bien : c'est le produit d'un peuplement trop dense. »

Moïse fronça les sourcils et demanda à la cloison : « Mais alors, nous portons tous en nous la semence de la fourmilière ?

— La semence... oui », dit Olga avec une note de tristesse.

Moïse fut sensible à cette mélancolie soudaine. Pourquoi un vaisseau stellaire aussi puissant devrait-il redouter la Grande S.T. ?

« Craindrais-tu la fourmilière ?

— La Société Terrestre, la Grande S.T., n'est mon ennemie que dans la mesure où je suis un vaisseau d'implantation interstellaire. Elle m'aurait désarmé si elle avait pu. Mais tu dois comprendre qu'elle ne l'aurait fait que dans l'intérêt du citoyen moyen, pour améliorer un peu le niveau de vie grâce à tout ce qu'ils auraient pu récupérer en pillant ma coque. Pour moi, vaisseau stellaire, cela signifierait ma mort, mais pour le Néchiffe moyen, une vie meilleure.

— La fourmilière est ton ennemie, et cependant tu nous transportes, nous qui représentons la semence d'une nouvelle fourmilière ?

— C'est ma raison d'être, ma finalité. Je dois me préserver de la fourmilière pour pouvoir accomplir ce pour quoi j'ai été créée », dit Olga.

Moïse contempla l'intérieur de l'immense coque. La force. Le pouvoir. La sagesse.

« Pourquoi as-tu pris des voies si détournées pour remplir ta mission ? Dans l'état de marasme où elle se trouve, la fourmilière n'aurait guère pu te nuire ; tu es puissante, tu es une déesse. »

La voix d'Olga se fit ferme, autoritaire.

« Je me garde de sous-estimer la fourmilière. Si son existence se trouve menacée, elle résistera ; peut-être même me pourchassera-t-elle à travers l'espace.

— Impossible ! s'écria Moïse. Sa technologie est depuis longtemps

en régression. Les vols spatiaux sont hors de sa portée. Elle a même échoué dans la construction de cités sous-marines.

— Réfléchis... Suppose que tu sois toujours un spécialiste du Conduit. Comment t'y prendrais-tu pour construire un vaisseau stellaire, si la fourmilière te donnait carte blanche ? »

Moïse s'esclaffa. « Ridicule ! Il me faudrait des Bricoleurs, des techs, des spécialistes cinq-orteils. Il n'y en a pas dans la fourmilière. »

Olga répondit doucement : « Tu vois, tu saurais par où commencer. Souviens-toi que la fourmilière possède des banques de gènes. Elle pourrait à la commande produire un million de nouveaux travailleurs, de n'importe quelle caste. »

Moïse en resta bouche bée. Bien sûr ! La science des techniques spatiales était perdue quelque part au fond d'un magasin de mémoire rouillé et poussiéreux... mais on pouvait la retrouver et la faire exploiter à nouveau par des cinq-orteils. Si on lui accordait les pleins pouvoirs et un budget considérable, un cinq-orteils moyen pouvait donner un nouvel essor aux voyages intersidéraux. La fourmilière pouvait reconquérir l'espace en quelques générations. Naturellement, la vie du Néchiffe moyen serait un peu moins confortable, mais la fourmilière mettrait tout en œuvre pour sauvegarder son existence.

« Le déluge de météorites... murmura-t-il.

— J'ai laissé à la fourmilière le choix entre plusieurs explications à votre soudaine disparition : catastrophe naturelle, miracle invérifiable... Je suis sûre que personne ne pensera qu'il s'agissait d'un vaisseau stellaire vieux de trois mille ans. Il me déplairait fort que la fourmilière redécouvre les voyages spatiaux à cause de moi. »

Moïse hocha la tête. L'espace était la seule possibilité d'évasion pour les cinq-orteils. Olga avait ainsi trouvé le moyen de préserver la pureté de la race. Elle avait également mis en lieu sûr des spécimens de la faune et de la flore terrestre, depuis longtemps disparus de la planète mère, et qui florissaient à présent sur des mondes lointains. Cette mission d'implantation prendrait-elle jamais fin ? Il se souvint du ciel nocturne. L'homme pourrait-il un jour se trouver à court d'étoiles ?

Au cours de la première partie du voyage, on fit le recensement des compétences diverses que l'on pouvait compter parmi les rescapés de Dundas. Olga confia aux Guérisseurs le soin d'examiner les autres colons. Ils prélevèrent sur chacun un peu de sang périphérique pour en extraire des lymphocytes ; ce matériel génétique fut mis en culture dans des milieux nutritifs, et embryonné. Chaque colon se vit ainsi doté d'un « enfant » : une « copie carbone », un surgeon obtenu par multiplication végétative. De la sorte, tous seraient représentés dans le fonds génétique de la colonie, même les vieillards et les femmes atteintes par la ménopause.

Moïse, Hugh et Mu Ren avisèrent soudain, tandis qu'on leur faisait une prise de sang, des rangées de cryocercueils renfermant des Broncos couverts de cicatrices. Le Bricoleur et sa section d'assaut !

Moïse lut les indications données par les senseurs. C'étaient des cadavres que contenaient les sarcophages.

« Où les as-tu trouvés ?

— Ils flottaient sur le marais aux Pouliches, dit Olga. Je les ai identifiés comme étant des Broncos. Je les ai chargés à l'aide du faisceau tractif. Ils étaient morts depuis plusieurs heures, mais j'ai pu extraire des cellules intactes et viables. Ils vont avoir leur copie, eux aussi. »

Mu Ren courait frénétiquement d'un cercueil à l'autre ; elle tomba à genoux en sanglotant devant celui qui contenait les restes du Bricoleur. Olga reconnut la douleur d'une veuve.

« Celui que vous appelez le Bricoleur sera avec nous sur le Nouveau Monde, dit-elle de sa voix aux accents nordiques. Son âme est toujours vivante.

— Son âme ? dit Mu Ren en reniflant.

— Son essence, si tu préfères, son principe vital. L'âme-gène-A.D.N. J'ai reproduit sa personnalité génétique : l'embryon est dans cette éprouvette, expliqua Olga en éclairant une petite fiole en haut d'un râtelier. Son tempérament et ses compétences nous sont indispensables. »

Mu Ren pleurait sur l'épaule de Moïse. Il la consolait.

« Le Bricoleur sera toujours présent, dit-il doucement. En comptant Junior, qui aura bientôt quatre ans, et le bébé que tu portes, plus ce chirurgien, cela en fait trois. Trois Bricoleurs. »

Elle ravala ses larmes. Avec son chirurgien à elle, cela faisait quatre enfants. Elle scruta pensivement le visage de Moïse. Cette lueur dans son regard était-elle bien appropriée en la circonstance ? Elle lui prit la main avec fermeté et lui demanda quels étaient ses projets.

Averti par ses expériences passées, Moïse se méfiait un peu des pouliches ; leur comportement sexuel était par trop primitif. Les hauts et les bas de leur cycle ovarien perturbaient son existence rangée et paisible. La femme auprès de lui avait été élevée, comme lui, dans une cité. Elle ne disparaîtrait pas, ni ne le chasserait lorsqu'elle entrerait dans sa phase lutéale. Et, cependant, les années qu'elle avait vécues dans le campement bronco l'avaient armée pour la vie future dans la colonie. Il mit un bras protecteur autour de ses épaules.

« Mon chirurgien aura besoin de lait maternel lorsque nous serons arrivés. Et je ne vois personne à qui j'aimerais mieux le confier », dit-il.

Elle sécha ses larmes. Ils prirent Junior et se dirigèrent vers la Clinique de Suspension d'Olga. Hugh les suivait à distance, un peu

géné par la tendre scène à laquelle il avait assisté.

Olga mit en marche les dispositifs de compression d'oxygène et de congélation, tout en chantant :

*Enfants d'Olga, vous pourrez en liberté
Courir, grimper et nager.
Vous goûterez la poire et le raisin.
Vous verrez l'oiseau, le poisson, le babouin,
Toutes les créatures que pour vous j'ai ramenées
Et sur un autre monde transplantées.
Enfants d'Olga, vous pourrez en liberté
Parcourir les étoiles à jamais.*

Après ce qui ressembla à une courte période de suspension, les passagers d'Olga s'éveillèrent alors qu'elle se mettait en orbite autour de leur nouvelle planète. L'embarquement dans les Modules Orbite-Surface commença, des monoplaces pour les avant-postes et des engins à vaste cabine pour les colonies.

« Voici votre nouvelle demeure, dit Olga. Faune et flore terrestres y ont étéensemencées il y a 392,7 années standard. Mes sondes m'indiquent que la plupart de ces espèces se sont bien acclimatées, mais que les formes de vie indigènes prédominent encore. Vous devrez bien entendu faire preuve de discernement, mais la probabilité d'une implantation réussie est très forte. »

Le vieux Moon, toujours revêché, s'approcha de Moïse, qui attendait avec Mu Ren. Il tenait dans ses bras son bébé-chirurgien. Moïse, lui, était chargé de trois rejetons en pleurs.

« Où sont les monoplaces ? » demanda Moon.

Moïse lui désigna du menton de petits boîtes sur la gauche.

Moon contempla les trois nourrissons dans les bras de Moïse. Il posa négligemment le sien par terre, s'empara d'eux et les tint sous le bras, comme des sacs de son. Ils se calmèrent.

« Il faut te montrer sûr de toi, expliqua-t-il. Si tu es nerveux, ils le ressentent. L'anxiété des parents est interprétée comme un signal de danger dans toutes les espèces animales. S'il y a une chose que tu aurais dû apprendre Dehors, c'est bien la confiance en toi-même. »

Moïse sourit et récupéra sa progéniture.

« Est-ce que vous n'avez pas un peu abusé ? » dit Moon en montrant les trois petites têtes étonnées.

Moïse haussa les épaules. « Mais non. Il y a ma copie, celle de Mu Ren et celle du Bricoleur.

— Le Bricoleur... un type bien », fit Moon en passant sa langue sur ses dents en or. Il ramassa son petit et s'en alla, suivi de Dan qu'accompagnait un petit chiot pataud.

Dan-aux-crocs-d'or était bien embarrassé. Cette petite créature à quatre pattes le suivait sans cesse depuis son réveil. Il avait essayé de grogner, mais cela n'y avait rien fait. La queue du chiot battit trois fois. Cela ranima en lui de très vieux souvenirs. Il le lécha si vigoureusement que le petit en fut renversé.

Moon les poussa tous deux dans le module et referma l'écouille.

L'acromégalik obstruait le point de contrôle.

« Spécialité ? lui demanda le tourniquet.

— Guérisseur. Mais je n'ai pas pratiqué depuis... » Il montra ses larges mains maladroites.

« Ta tumeur pituitaire a été résorbée par pyrothérapie, à Dundas. Ce que tu peux faire aujourd'hui, tu vas pouvoir le faire des années durant ! Ton état va aller en s'améliorant. Ainsi, tu es Guérisseur ! J'aimerais t'affecter à la colonie où vont se trouver Moïse et Mu Ren. Cela te convient-il ? »

L'acromégalik acquiesça. Il put voir, à la démarche en canard de Mu Ren et à ses grimaces de douleur, que sa première tâche serait d'aider à un accouchement. Il prit son propre enfant sur son épaule et s'approcha de Moïse en souriant.

Quand le Module Orbite-Surface de Moon entra dans l'atmosphère, il aperçut en dessous de lui celui de Moïse, chargé d'un grand nombre de passagers.

« Sacré bon sang ! jura-t-il, on devrait aller chacun de son côté. Avec des villes déjà toutes prêtes au départ, on ne fera que hâter l'avance de la civilisation ! »

La voix douce, et assurée d'Olga s'éleva : « Un minimum de civilisation est nécessaire à votre survie. Les conditions de vie sur cette planète sont un peu plus dures que sur la Terre.

— C'est payer trop cher notre survie », maugréa Moon. Il le pensait vraiment.

Dan et lui écrasaient leurs nez contre le hublot. Les continents et les océans ressemblaient assez à ceux de leur planète. Il y avait davantage de montagnes, et elles étaient plus jeunes, moins érodées. D'étranges taches rondes déparaient les plaines, comme des traces de météorites. Des archipels à la végétation luxuriante, voilés de brume, pommelaient l'océan. Il sourit. Il faudrait plusieurs générations avant que les différentes colonies soient reliées par des moyens de transport.

Le M.O.S. de Moïse se posa sur un estuaire. Il faisait nuit, mais, lors d'un précédent passage, ils avaient remarqué des champs de blé prometteurs et des troupeaux d'ongulés. Les colons étaient pleins d'optimisme.

Mu Ren accoucha. L'acromégalik éleva le nouveau-né ridé et humide entre ses mains et lui donna la tape rituelle. Mu Ren l'allaita, et Moïse accompagna l'acromégalik dans sa tournée médicale.

Willie le Simple était assis auprès d'une jeune pouliche. Son visage était entouré de pansements. Olga l'avait délivré des épaisses cicatrices qui barraient sa face et de celles qui bloquaient les molécules de sa mémoire. En voyant Moïse, il sourit ; son sourire était symétrique, son regard clair.

« Olga a fait sauter mes blocages mentaux, dit-il avec enthousiasme. Mon trophée provenait d'un chasseur, celui-là même qui m'avait coupé les orteils. Je le revois, menaçant de m'ôter ce qui faisait de moi un homme : mon cinquième orteil. La R.M. avait embrouillé mes souvenirs en ce qui concernait ma compagne et ses petits aux cheveux jaunes. À présent, je sais que j'avais réussi à anéantir tous les chasseurs. Miel, ma pouliche, n'était que blessée à la jambe, et avait pu s'enfuir. Elle s'est trouvé un autre partenaire maintenant, j'imagine. »

Moïse sourit, tandis que le guérisseur enlevait les pansements de Willie. On pouvait faire confiance à une pouliche pour trouver un partenaire tant qu'il y aurait des hommes disponibles. Il étudia la nouvelle compagne de Willie : des cheveux réglisse et des yeux vert menthe... pour le moins, la seconde plus belle chose au monde... n'importe quel monde.

Moïse Eppendorff partit rejoindre Mu Ren et ses cinq enfants.

Le M.O.S. de Moon fit plusieurs fois le tour du globe avant de se poser au milieu d'une verte clairière, dans la montagne. Les chèvres qui y broutaient ne furent pas effrayées par l'apparition de Moon et de Dan. Un faucon d'une espèce inconnue, au plumage brillant, décrivit un cercle de reconnaissance, très haut au-dessus d'eux. Puis il descendit en piqué, jusqu'à effleurer leur tête.

« Par Olga ! c'est le jardin d'Eden ! » s'exclama Moon ; et, chose rare, il sourit. Avisant un pis bien gonflé, il prit le biberon du petit Moon et s'avança vers la « Nourrice ». Le biberon fut vite rempli. Petit Dan eut même droit à sa part.

En se grattant la tête, Moon marmonna : « Comment cela peut-il s'expliquer ? »

En l'entendant, les chèvres vinrent vers lui.

Soudain, une voix l'appela, en provenance d'un bouquet de saules terrestres. Moon grogna et ramassa un bâton. Suivi de Dan, il se dirigea vers les arbres. Ils traversèrent un torrent glacé sur des pierres glissantes.

« Je croyais que je devais être seul dans cet avant-poste... »

Il vit un objet qu'il connaissait bien. Un cyberjavelot, une des sondes détachées par Olga, planté dans la terre meuble et entouré de plantes grimpantes.

« Je suis un robot de compagnie, fait pour être porté. Ramasse

moi », dit le cyber.

Moon sourit et lâcha la branche noueuse dont il s'était muni.

« Je sais, dit-il en le dégageant. À quoi t'es-tu occupé pendant toutes ces années ?

— À veiller sur ta nouvelle demeure, et à te faire des amis. Ces chèvres se sont habituées à la voix humaine. Bienvenue sur Tiercelet, le pays des faucons.

— Merci pour ton accueil », dit Moon. Il regarda Dan et le chiot qui gambadaient parmi les chèvres folâtres.

Ensuite, il s'assit dans l'herbe, adossé au M.O.S., et cala ses pieds sur le dos musculeux et couturé de Dan. Une chèvre vint brouter dans sa main. Il se tourna vers le cyberjavelot et ajouta : « Et merci pour les amis que tu m'as faits. L'homme a besoin d'avoir de nombreux amis, dans la mesure où ils ne sont pas de son espèce. »

Là-bas, sur la Terre, Gitar poursuivait ses incursions dans la fourmilière, utilisant l'effet I.T.A.R. pour attirer les hétérozygotes. Les derniers jours de Walter dans le temple furent idylliques : il servait Olga. Quand il mourut, Gitar prit soin d'entreposer son âme-gène-A.D.N. dans un cube-trophée. Walter savait qu'Olga lui rendrait vie, à son prochain retour. Sa copie génétique serait un jour auprès de la déesse.

*Val vécut assez d'années
Pour voir trois générations de sa lignée
S'égailler sur la Terre
Et au fond des mers.*

*Gitar enrichit leur culture de ses chants :
Ils étaient les descendants valeureux du Prince Vaillant.
Le Néchiffe en un nabot obèse se mua.
Ses os étaient friables comme craie.
De Peau de rose dans ses veines coulait.
Ses gonades anémiques ne fournirent aucun Bronco à Olga.*

Dans des embarcations à rames, les cinq-orteils coururent les mers et s'essaimèrent sur les îles et les continents.

*Quand leur nombre s'accrut revinrent les chasseurs.
La Grande S.T. se battit pour survivre.
Gitar dit alors que d'Olga venait l'heure.
Olga revient toujours sur Terre
Quand les Broncos encombre la fourmilière.*

TABLE DES MATIÈRES

I. – Curedent, Moon et Dan.....	5
II – Le Champ de Ritgen.....	44
III. – Moïse Eppendorff.....	85
IV. – Kaïa le Mâle.....	130
V. – Moïse et la Pouliche.....	168
VI. – L’Episode de Dundas.....	211
VII – Grande Chasse au 50 ^e parallèle...	272
VIII. – Déluge de météorites.....	332
IX. – G.I.T.A.R.....	345
X. – Olga.....	378